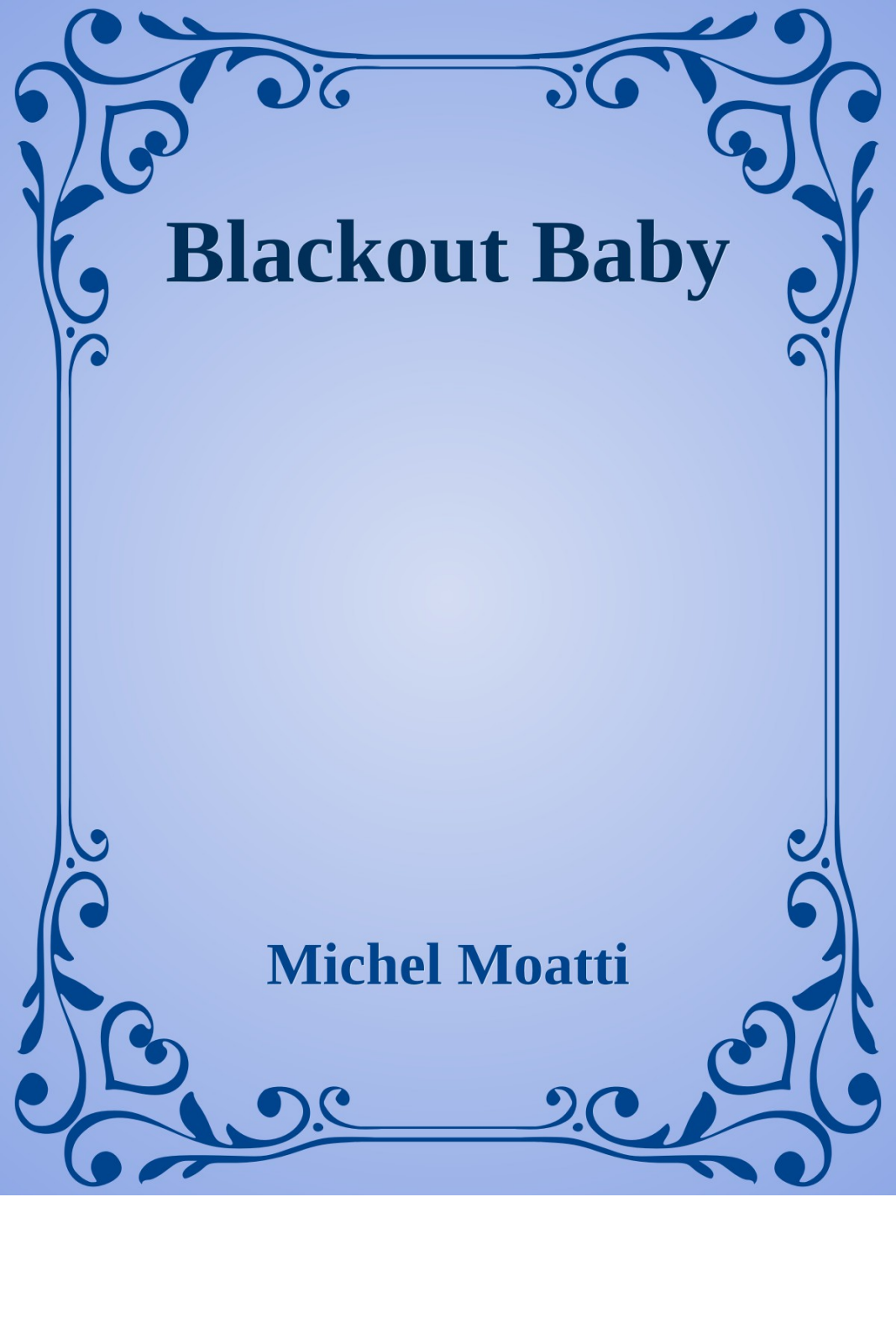




Blackout Baby

Michel Moatti

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MICHEL MOATTI

BLACKOUT BABY

LONDRES, 1942

HC
éditions

MICHEL MOATTI

BLACKOUT BABY

LONDRES, 1942

HC
éditions

MICHEL MOATTI

BLACKOUT BABY

HC
éditions

Du même auteur

La Vie cachée d'Internet, Imago, 2002

L'Effet-Médias (avec Sarah Finger), LHarmattan/Deshauts&Débats, 2010

Retour à Whitechapel, HC Éditions, 2013

© 2014, Éditions Hervé Chopin, Paris

ISBN 9782357201989

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

À Sarah, à Tim.

*À Jean-Pierre Dulieux,
en souvenir de « Vif-Argent ».*

« Le cercle sera rouge, mais mes autres couleurs resteront invisibles à l'aveugle. »

Aleister CROWLEY, Le Livre de la Loi.

SOMMAIRE

Couverture

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

AVERTISSEMENT

PROLOGUE

Les nonnes voilées

I - Les heures sombres

II - Opération Joueur de flûte

Note de l'auteur

AVERTISSEMENT

Bien que certains personnages soient purement fictionnels,
l'intrigue de ce roman repose sur des faits réels qui ont eu lieu à
Londres, en 1942.

PROLOGUE



Les nonnes voilées

*« Tu n'auras pas peur des frayeurs de la nuit, ni de la flèche
qui vole de jour, ni de la peste qui marche dans les ténèbres. »*

Le livre des Psaumes

Certains disaient les avoir vues dès les premiers jours de l'automne du *Blitz*. D'autres les signalèrent seulement au printemps suivant, surgies telles de sinistres hirondelles des brumes et des halos. Elles évoluaient toujours par groupe de trois, traversant les places et les rues d'un pas égal, sans hâte ni paresse. Elles paraissaient n'aller nulle part, comme si la route n'avait pour elles aucun but. Arriveraient-elles au bord des falaises de Douvres que leur marche ne se suspendrait pas, et, au-dessus du vide, elles continueraient à avancer de cette même allure mécanique. Ceux qui les croisaient et osaient les regarder de face disaient à peu près les mêmes choses. Le signallement était toujours identique. On ne voyait qu'une bouche, presque sans couleur, et un menton pâle au-dessous d'une sorte de dégagement ménagé autour du visage. Celui-ci était masqué par un voile gris, semblable – si ce n'était la teinte – à celui utilisé pour les grands deuils, et qui les couvrait depuis le front jusqu'au-dessous du nez. Elles semblaient statufiées par l'ampleur des étoffes, prises dans un enchevêtrement de linges et de voiles. Les manches démesurées présentaient les replis d'une cape absurde. Leur guimpe de coton grège retombait sur le front à la manière d'un casque. Leur coule de laine grise, aux reflets verts, descendait jusqu'aux pieds.

On les voyait partout dans Londres, des faubourgs de Stepney ou de Mile End, à l'est, jusqu'aux boucles du fleuve, sur l'Île aux Chiens ou

dans Millwall ; elles furent signalées dans des lieux aussi reculés qu'Hemel Hempstead ou High Barnet. Elles apparaissaient au matin, dans les lueurs laiteuses de l'aube, et s'évanouissaient au crépuscule, estompées par les ombres du couvre-feu. On ignorait où elles prenaient refuge, et si même elles dormaient. Étaient-elles simplement trois, ou différentes brigades croisaient-elles ainsi dans tout Londres ? Personne ne cherchait vraiment à savoir ce qu'elles étaient, ni ce qu'elles voulaient. On les prit d'abord pour des sœurs de Tyburn, des nonnes bénédictines dont le couvent avait été touché par une bombe et qui peut-être erraient désormais par les rues, en priant. On en tira mauvais augure, et l'ombre funeste du gibet de Tyburn, lieu de mort, de torture et d'exécutions publiques pendant des siècles, plana au-dessus de leurs silhouettes furtives. Mais ce n'étaient pas les sœurs de Tyburn. Non, celles-ci n'avaient rien à voir.

Elles finirent par se fondre dans le paysage urbain du *Blitz*, personnages incertains aux navigations mystérieuses. On les appela les « nonnes voilées », ou, plus simplement, les « voilées ». Ou encore, parfois, les « trois sœurs », ou les « grises ». Elles étaient peut-être la cristallisation des peurs et des angoisses de l'époque. On se disait que, lorsque la guerre et le *blackout* seraient terminés, elles disparaîtraient aussi soudainement qu'elles étaient venues, s'évaporant dans le ciel d'azur qui succéderait aux sombres nuées.

I

LES HEURES SOMBRES

« Dans ce Londres plein de ténèbres, ce n'est pas la terreur venue du ciel qui nous écrase. Ce n'est pas la Luftwaffe qui nous survole et nous rend fou. C'est la terreur apportée par un assassin morbide et déchaîné. Jamais Londres n'avait eu aussi peur, même lors de ces nuits terrifiantes de 1888, quand Jack l'Éventreur rôdait dans l'ombre... »

Détective Fred CHERRILL, Scotland Yard,
Autobiographie, 1954.

Dimanche 8 février 1942 – Oxford Circus, 16 h 20.

Tout avait commencé moins de vingt-quatre heures plus tôt. Pourtant, il avait l'impression que sa vie entière avait été consacrée à cette seule besogne. Trouver des femmes, les suivre. Les tuer. Il laissait les émotions l'étreindre et le submerger. Rien d'autre, il le savait, ne pourrait le satisfaire autant que ce qu'il ressentait dans ces moments-là. Tous ces moments, dans leur durée et dans l'attente même qu'ils imposaient. Il avait commencé et plus rien n'existait vraiment. Le *Livre* disait vrai, le *Livre* parlait juste. *Fais ce que tu veux*. Oui. Il fallait simplement s'y décider, et tout s'ouvrait et s'illuminait d'un jour nouveau. Comme des nuages qu'un vent soudain écarte et qui libèrent la lumière aveuglante du soleil. Sauf que – il retint un gloussement – lui avait choisi la nuit et que les nuages se refermaient plutôt sur un dôme de ténèbres, et c'était dans cette obscurité qu'il voyait le mieux désormais. C'était dans cette ombre sans limite qu'il évoluait. Qu'il renaissait. Qu'il allait renaître. Il serait *rétabli dans ses droits*. Et tous ces minables du centre d'entraînement de Saint John's Wood pourraient toujours la ramener et se moquer en sourdine, et le surnommer le « Comte » en ricanant derrière leurs doigts pleins de cambouis... Ils verraient. Ils allaient voir... Lui était un seigneur. Un seigneur qui serait bientôt *rétabli dans ses droits*. La vie, disait le *Livre*, n'est au commencement qu'un voile qu'il faut déchirer pour en contempler la vraie nature. Il déchirait, ça oui. Depuis samedi – bon sang, il n'arrivait pas à admettre que samedi était simplement hier ! – il déchirait. Et pas seulement le voile... Il se tassa sur le siège qu'il avait choisi, près de l'entrée d'un *coffee house* d'Oxford Circus qui restait ouvert les dimanches. Il regarda à travers le rideau de dentelle ajourée les habitants de Londres essayer d'organiser leur vie de substitution.

Presque plus rien ne ressemblait à la vie qu'ils pouvaient avoir eue deux ou trois années en arrière. Et pourtant, ils continuaient à agir, chacun à leur façon, comme les pièces d'une mécanique parfaitement graissée, et pensaient sans doute qu'en poursuivant sans faille leur petite tâche, l'ensemble tiendrait et repartirait, immanquablement. « Oui, mais moi je suis un sacré grain de sable dans l'engrenage ! Une sacrée poignée de sable... » Son regard se fixa sur une jeune femme de la défense civile au visage piqué de taches de rousseur et aux grosses lunettes d'écaille, qui, en compagnie d'un homme d'une soixantaine d'années, remplissait des sacs de terre avant de les empiler à l'entrée d'un abri. Il lut le panneau cloué à l'entrée : « *Abri – 40 personnes – Femmes et enfants prioritaires – Pensez à vos masques et apportez de l'eau potable. Ne pas entrer en dehors des alertes.* » Ces deux-là transpiraient à grosses gouttes malgré le froid vif qui balayait les rues, mais ils trouvaient encore le temps d'échanger des plaisanteries et de rire, en passant leur avant-bras sur leur front en sueur. L'homme pelletait la terre, la fille tenait les bords du sac en écartant la toile pour que la pelle y verse correctement son contenu. Ensuite, d'un mouvement machinal, elle tassait la terre en cognant le fond de tissu rêche contre le rebord du trottoir, puis présentait à nouveau la gueule du sac à son partenaire.

*

RITUEL – RUBIS

Tu avanceras vers l'est, que ce soit à la surface de la terre ou au sein des galeries les plus profondes.

Pense « Nuit ». Avance et descends !

Tu seras le Soldat de l'Étoile et elle sera le Signe.

Le Cercle sera celui du Silence.

Ta main effleurera la peau. Peau contre peau.

Tu sauras que tu as commencé.

Il dit : Et sévères seront les épreuves. Fais-le.

Fais ce que tu veux.

Toujours aucun effort. Les mots étaient ceux-là mêmes qu'il connaissait et qu'il avait entendus, ramassé dans l'ombre tandis qu'il parlait.

Gordon Cummins repensa à samedi. « Au fond, conclut-il, à cinq heures de l'après-midi, hier, j'étais un homme parmi les hommes, un citoyen ordinaire au milieu des siens. On aurait pu me glisser un sac poisseux entre les mains et me demander de le remplir de terre et d'en monter un mur. Ou m'expédier vérifier les soudures des tuyaux d'aération des abris souterrains et distribuer des vêtements de laine de récupération aux vieillards de Cavendish Square... Ou bien m'envoyer, comme ils l'avaient fait au mois de mai, en compagnie d'institutrices retraitées accompagner des gamins à l'arrière, pour les mettre à l'abri... » Mais, ce samedi, il y avait eu la pharmacienne et ce bout de jupe de velours rouge qui dépassait du bas de sa blouse. Et le *Livre* était revenu. Il en avait senti l'appel... Il y avait eu cette toux qui ne voulait rien savoir, lui emplissant la gorge d'une âcreté qui se transformait en migraine en remontant le long des maxillaires et des tempes. Cette barre au front qui superposait à tout ce qu'il voyait des fantômes agités et douloureux, sans cesse en mouvement. Il avait marché sur Marylebone Road, en direction de l'ouest. La pluie l'avait surpris à la hauteur de l'Académie royale de musique. Une pluie froide et rigide, qui avait percé immédiatement la laine de son uniforme. Il s'était mis à puer le chien mouillé. Il détestait cette odeur de champignonnière et d'arrière-boutique de prêt sur gages. Il avait essayé de se mettre à l'abri dans un recoin de muret, mais les bourrasques l'avaient pourchassé et frappaient son visage avec la force de gifles. Il se sentait plus seul que jamais. Il avait continué vers l'ouest. Il avait laissé plusieurs rues sur sa gauche, toutes bouchées par un large rideau de pluie et rendues floues par cette humidité qui montait du pavé. Il devinait Oxford Street, au loin, et imagina un instant s'y glisser, mais la perspective d'immeubles maussades aux briques jaunes, les gouttières dégorgeant leur eau grise et les fenêtres bardées de planches le découragèrent.

Il venait de décider de continuer vers Edgware Road quand il avait aperçu l'immense enseigne bleu pâle de la pharmacie à l'angle de Crawford Street. « *Rutley & Co. – Toutes prescriptions, dents artificielles, poudres et liqueurs pour le mal de tête* », lut-il à distance, en grosses lettres orange sur le fond bleu. Alors il avait plongé vers le sud et ces nouvelles promesses. L'officine de chez Rutley sentait la cire d'abeille, la gomme, l'éther et le menthol. Il n'y avait qu'un seul client, assis dans un renfoncement : une sorte de rentier entre deux âges, engoncé dans un pardessus moutarde. Il se cramponnait aux bras d'un fauteuil d'émail

recouvert de cuir tandis qu'un commis de seize ou dix-sept ans, aussi sale qu'un peigne, prenait des empreintes de sa mâchoire. L'homme poussait à brefs intervalles des petits cris de rongeur et le commis lui écartait d'autorité les dents à chaque pépiement. Ce dernier avisa le nouveau chaland et lui adressa un lourd clin d'œil de complicité en désignant de sa langue tordue le patient qui continuait de gémir.

– Approchez-vous de l'arche, on va venir...

Et, toujours de sa langue, l'employé indiquait le fond de la boutique où une arcade de bois noir formait une sorte de vaste judas. Au-delà, on devinait des rayonnages couverts de boîtes et de fioles, et des rangées de courtes bouteilles de verre brun aux étiquettes de couleur.

Cummins avait marché vers le comptoir ; le mal de tête rendait tout le décor incertain, comme bosselé. Aussi vive que si elle avait surgi d'une trappe, une femme apparut. Elle était vêtue d'une blouse de couleur ivoire, était grande, avec un visage lisse et fade. Ses cheveux clairs, ramenés en chignon, semblaient presque verts dans la lumière d'aquarium qui baignait l'étrange officine.

– Que puis-je pour vous, monsieur ? lança-t-elle de manière mécanique, sans vraiment lever les yeux vers l'homme qui s'approchait.

– Une poudre, quelque chose pour la tête... Ma tête... Elle va éclater, bon Dieu, si je laisse faire... Donnez-moi une de vos préparations, une de celles qui agissent vite...

La femme leva un peu plus le menton. Elle contourna le présentoir et fit face à l'homme qui venait d'entrer. Sans hésiter, sans hâte non plus, elle lui posa une main sur le front. Elle semblait réfléchir.

– Pas de fièvre, jugea-t-elle.

Elle se mit tout contre lui et, laissant glisser sa main, elle tira un peu la paupière. Elle regarda dans son œil.

– Alcool, manque de sommeil ?

Puis, sans lui laisser le temps de répondre, désignant son uniforme militaire :

– Vous rentrez du feu... Vous êtes en permission ? Vous avez été blessé ?

– Non, rien de tout ça, répondit-il... J'ai une migraine de tous les Trafalgar, et ça m'empêche de penser... Ça m'empêche à peu près de tout faire... Ma mère disait toujours dans ces cas-là : « J'ai les engrenages qui s'mélangent avec les nerfs ! » Votre affiche dit que vous vendez des produits pour le mal de tête... Et lâchez mon œil, je vois

parfaitement : j'ai lu votre réclame depuis Marylebone Road...

Sans écouter, elle fit un pas de côté pour regarder dans son autre œil, et c'est alors qu'il avait remarqué la jupe qui dépassait, juste au-dessous du genou, de sa blouse commerciale. Il vit le rouge du velours, qui bruissait comme un reflux, s'irisant en suivant les mouvements de la jambe. Dans le même instant, il respira l'odeur de la femme. Quelque chose entre celle du foin, au soir, en été, et le parfum des fleurs un peu passées qu'on a oubliées dans une pièce vide. Et il repensa au *Livre. Fais ce que tu veux*. Cummins fut soudain plongé dans une pénombre mentale dans laquelle flottaient des images, associées à des paroles qu'il entendait psalmodier par une voix aux inflexions insolites. Cette voix profonde, qui résonnait ici et ailleurs en même temps. *Fais ce que tu dois, et personne ne s'opposera...* Il avait tout compris dès la première fois qu'il était allé là-bas, s'était assis à la table parmi d'autres bustes immobiles qui sentaient parfois la même odeur que cette femme qui se tenait tout contre lui. Il avait écouté la voix. Il avait écouté les *Leçons*. Et il avait réalisé avec une évidence presque douloureuse que ce qu'il allait entendre ce soir-là l'aiderait à voir et à comprendre. Il avait compris que la voix avait le pouvoir de le libérer de l'emprise des incapables et des demeurés. Qu'elle ouvrait d'autres perspectives et d'autres paysages. Il avait relevé les yeux et plongé dans ceux de la pharmacienne. Il n'avait plus mal. Plus mal du tout. Sa tête était vide de toute douleur, de toute pression. Il lui semblait avoir dormi dix heures dans une chambre fraîche et aérée, comme lorsqu'il était enfant. Il comprit qu'elle avait vu dans ses yeux. Elle avait elle aussi pénétré dans ce regard liquide, gris, presque aussi changeant et mobile que le mercure, capable d'endormir ou de glacer : les yeux mêmes d'un serpent.

– Essayons ceci, proposa la femme en se détournant et en tirant d'un présentoir un flacon marqué « *Dr Jebb's* ».

Il avait souri. Empoché son remède. La femme lui avait proposé un verre d'eau pour qu'il le prenne sur place. Il avait accepté. Mais il n'attendait plus rien des élixirs du docteur Jebb. Il regardait le corps de la femme bouger sous la blouse pendant qu'elle se penchait pour ouvrir un placard et saisir un verre. Il regardait ses chevilles fines dont les tendons à l'arrière se figeaient dans un mouvement de tension. Il nota les plis que son bas faisait juste au-dessus du talon. Il s'égara encore dans le rouge du velours qui ondulait en avant du genou. Dans son dos,

le rentier avait émis un affreux gargouillement. Il s'était retourné, et le commis le fixait. Sans doute l'avait-il surpris à regarder les jambes de la femme. La jeune canaille lui adressa un nouveau clin d'œil, tout en renfonçant une grosse boulette de plâtre à empreintes dans la bouche du client.

Gordon Cummins sortit. Il repensait aux *Leçons*. Il repensait aux regards qui luisaient dans la pénombre, ces soirs-là. Il repensait aux Mots. Il dit : *Et sévères seront les épreuves. Fais-le. Fais ce que tu veux.*

Ce rituel était répété plusieurs fois, comme une ritournelle d'enfant. Il s'enroulait dans l'obscurité, revenait en écho, psalmodié par des bouches invisibles. Il en avait senti le souffle qui perçait l'air immobile de l'endroit.

Il avait accompli plusieurs tours du quartier. Il repassait par les mêmes ruelles pour la troisième ou quatrième fois. La nuit avait fini par venir. C'était ce qui se passait chaque jour désormais, en plein après-midi. Il se préparait à la nuit presque dès son réveil. Il se posta dans un renforcement et attendit la pharmacienne.

*

Les lumières de la pharmacie Rutley s'éteignirent toutes ensemble, y compris la veilleuse bleutée installée au-dessus de la porte. Il vit le commis, sanglé dans un manteau d'arsouille à la martingale démesurée, sortir presque en courant de l'officine et remonter Baker Street au pas gymnastique. Un instant plus tard, la femme sortait. Elle s'accroupit sous le porche et fouilla dans l'ombre. Il devina qu'elle verrouillait quelque chose, sans doute une grille de sûreté. Enfin, elle prit le chemin du sud. Immédiatement, elle tourna dans Dorset Street. Il suivait. Il suivrait des heures s'il le fallait. Trois sœurs grises coupèrent la route, en remontant sur Marylebone. La pharmacienne s'engouffrait à présent dans Montagu Place. Il gardait la même distance. Elle marchait devant lui, à moins de cinq mètres. Et il y eut la sirène. Un raid. Un raid aérien. Les modulations de la sirène, avec ce son plaintif qui montait et redescendait, déchiraient les tympan ; elle devait être à deux pas, sans doute sur un de ces toits, au-dessus du square. Deux hommes les hélèrent, essayant de couvrir le tintamarre de la sirène, en pointant du doigt l'entrée d'un gros immeuble qui faisait l'angle. Un panneau « *Air-raid shelter* » blanc, rouge et noir, était apposé au-dessus du porche. Les deux hommes, la femme et lui s'y jetèrent presque ensemble. Il y faisait

noir comme dans un tunnel. Cummins discerna parfaitement des marches de pierre blanche, qui devenaient luisantes d'humidité au fil de leur descente. La femme marchait presque à côté de lui, hésitant à poser les pieds et se cramponnant à sa manche. Elle ne l'avait pas reconnu. Tant qu'il ne parlerait pas, l'ombre protégerait son identité et elle ne reconnaîtrait pas son client de l'après-midi. Ils arrivèrent dans une cave étroite, éclairée par un bec à carbure que venait d'allumer un des deux hommes, et qui pouvait accueillir sans doute dix ou douze familles. Mais, pour l'heure, ils n'étaient que quatre. La femme tenait encore son bras et ils s'assirent en même temps sur une sorte de banc qui longeait un des murs. Cela sentait la mousse et la vase, et l'essence qui brûlait dans la lampe de métal.

– D'ordinaire je me débrouille pour me trouver à quelques kilomètres des abris quand les sirènes se déclenchent... Ce soir, on dirait que j'ai de la chance, fit la femme en lissant les plis de son manteau, toujours sans le regarder.

Il grogna un vague assentiment.

Sur la gauche, les deux hommes se mirent à fumer, nerveusement. Celui qui avait allumé la lampe à carbure avait des allures d'employé de bureau. Un visage sans particularité, mais décidé. L'autre devait être un commerçant ou un coiffeur. Il portait une petite sacoche qu'il tenait serrée contre sa poitrine et qui devait contenir sa recette de la journée. Il regardait droit devant lui, et la fumée de sa cigarette semblait sortir de tout son être. Cummins eut l'impression que l'homme s'était soudain changé en une grosse idole brûle-parfum.

– Tout va bien, *ma'am* ? jeta l'employé. Y fait pas joyeux comme à Piccadilly, mais au moins on n'risque pas d's'en prendre une sur la casquette, pas vrai ?

La femme lança un petit rire qui valait réponse. Elle gardait les yeux posés sur ses chaussures et Cummins sentait le banc vibrer des tremblements qu'elle émettait. Il essaya de retrouver le velours rouge qu'il avait entrevu tantôt, à la pharmacie, et jeta un regard de côté. Le velours n'avait plus de couleur. Il était sombre et inerte. Il attendrait de le faire renaître et briller comme tout à l'heure.

– Y'a pas foule, hein ? continua l'employé. Faute au gros abri de George Street... Deux cent quarante places, des couchettes avec des couvertures bien sèches, une citerne d'eau fraîche et les jolies infirmières de Butler Mansions qui vous accueillent avec du thé

chaud... Notre cave à nous fait pas le poids... Sauf quand qu'y a urgence, pas vrai ?

– Je connais l'abri de George Street, répondit la femme. Je travaille dans Crawford Street, à...

– Ben v'là qu'on est à c'qu'on dirait voisins, coupa l'homme à la lampe. Je fais les écritures chez Peppin & Garrett, sur Manchester Street... Hovis, Richard Hovis...

– Evelyn Hamilton, répondit la femme.

L'employé fixa son regard sur l'homme, qui n'avait toujours pas lâché un mot depuis qu'ils étaient dans l'abri. Il attendait manifestement qu'il se présente à son tour.

– Moi, je suis le Soldat inconnu, jeta Gordon Cummins dans un rire de gorge...

– *Et il reposera parmi les rois, parce qu'il a fait le bien envers Dieu et envers Sa Maison*, compléta Evelyn Hamilton en riant à son tour.

L'employé de chez Peppin & Garret restait bouche bée, ne sachant trop si cet échange était drôle ou non. Gêné par la répartie à laquelle il n'avait pas saisi grand-chose, il comprit néanmoins que l'autre avait pris un sérieux avantage. Il se détourna enfin et se mit à gratter de son ongle le mortier qui recouvrait les murs de l'abri.

Le silence se fit. Ils attendirent le passage des avions et les bombes. Il ne se passa rien. Le silence, le lourd silence de Londres, plongé dans le noir. L'attente. Ce vrombissement presque inaudible, tellurique, des souterrains et des nappes d'eau. Peut-être, au loin, le glissement de la Tamise dans son lit de glaise et ses parapets de béton.

La sirène lança son signal continu de fin d'alerte. L'homme à la lampe se leva le premier et se posta devant eux, proposant d'ouvrir le chemin. Ce faisant, il maintint un instant la lumière devant leurs visages et la femme reconnut l'autre.

– C'est vous... Je... J'avais un doute... Enfin... Je suis la pharmacienne... Vous êtes entré tantôt acheter un remède pour le mal de tête !

– Tiens, oui... C'est amusant, répondit-il. Eh bien, rien de tel qu'une alerte pour vous chasser le mal de crâne, pas vrai ?

L'homme à la lampe et son compagnon commençaient à remonter. Ils avaient laissé la lampe à mi-chemin des marches et l'un d'eux les héla de la rue :

– Soufflez bien la lumière en partant, hein, les tourtereaux !

Il se tourna vers elle. Elle n'avait fait aucun geste vers la sortie et ne semblait pas disposée à suivre l'employé de chez Peppin & Garrett et son acolyte le coiffeur. Elle attendait. Elle attendait qu'il pose à nouveau son regard sur elle. Elle attendait de plonger une seconde fois dans cet abîme liquide. La femme bredouilla :

– Je crois... Nous...

Il n'avait bougé que la main gauche. Il posa un doigt en travers de ses propres lèvres et fit « Shhh ! ». Ce chuintement sembla la calmer. Il posa la main sur le bas de sa jupe. Il sentit le velours rouge. Il caressa l'étoffe entre ses doigts. Elle ne disait rien. Il chiffonna encore le tissu, de cette manière à la fois tendre et nonchalante dont on flatte l'oreille d'un chien, puis laissa sa main remonter sous l'habit. Il toucha sa jambe. Elle était glacée et, à travers le bas de coton, il eut la sensation d'avoir effleuré le membre d'une statue. Il remonta. Le genou de la femme était dur et froid, telle une roche. L'homme recula, pour lui faire face. Décidément, oui. Il allait aimer cela. Cette mission qu'il s'était confiée, il allait l'assumer avec la plus grande ivresse. Et dans la plus grande perfection. Le *Livre* disait-il vrai ? Oui. *Alors il verrait l'Étoile*. Il pensa à la suite. Ferait-il aussi bien le reste de l'épreuve ?

La femme refusait de croiser son regard. Elle regardait la voûte qui menait vers la rue, et les premières marches que la flamme de l'acétylène faisait vaciller dans son éclairage orangé. Il pensa qu'il serait seul quand il repasserait là où elle posait ses yeux. Il replongea sur le velours rouge, souleva la jupe et la remonta jusqu'à la taille. Elle accepta finalement son regard. Ce n'était pas du mercure, c'était du feu, du feu liquide qui consumait et étouffait tout ce qu'il croisait. Il entoura sa gorge avec ses deux mains et s'effondra sur elle.

Voilà comment avait basculé samedi. Et l'avait amené à aujourd'hui.

*

La porte du *coffee house* s'ouvrit et un courant d'air glacé le tira de sa torpeur. « Oui, se dit-il, à cinq heures, samedi, j'étais un homme parmi les hommes. » L'après-midi avait de nouveau filé sans la moindre secousse. Il avait l'impression de dormir sans même s'en rendre compte. Au-dehors, les volontaires avaient fini leur chantier. Les sacs de terre étaient parfaitement empilés, en rangées rigoureusement alternées, avec une régularité de machine. Le *coffee house* était plongé dans une

sorte de marasme. Gordon Cummins en était le seul client, et sans doute s'était-il véritablement endormi, car le serveur avait tout à fait disparu. Il l'entendait remuer des objets lourds dans la remise. Il joua quelques instants avec un flacon sur lequel on découvrait un médecin de fantaisie, aux longues moustaches de mandarin et au chapeau claqué démesuré, qui mimait un salut de cirque. « *Les véritables pilules du Dr Jebb. Efficaces contre les maux de tête – Névralgies – Fatigue ! Refusez les imitations.* »

Dimanche 8 février 1942 – Angle d’Osborn Street, 16 h 20.

Amelia Pritlowe buvait un thé dans une minuscule échoppe au coin d’Osborn Street. Tout en soufflant par saccades sur la surface de sa boisson qui produisait des filets de vapeur blanche, elle observait la rue. Le trottoir charriait une foule de marcheurs transis, filant vers l’entrée du métro. Une femme engoncée dans un ample manteau de laine verte surgit du coin de Whitechapel High Street. Une enfant d’une dizaine d’années lui tenait la main. Leur rigidité était impressionnante : la mère et sa fille ressemblaient à deux marionnettes taillées dans un bois dur, maniées par un montreur maladroit. Leurs visages étaient dissimulés derrière de gros masques de protection contre les gaz, qui les transformaient en lémuriens. On eût dit exactement un couple de ces tarsiers des Philippines, à la tête hypertrophiée et aux yeux immenses, accrochés la tête en bas à leurs branches et qui effraient les marcheurs au crépuscule. Elles traversèrent en direction de Church Lane, de cette démarche hésitante, et de la buée les précédait en s’échappant de l’aérateur de leurs masques.

« Voilà ce qu’ils ont fait de nous, pensa Amelia Pritlowe : des lémuriens, des rongeurs, des primates aveuglés et trébuchants... »

Semblant lui donner raison, venant d’Aldgate, un groupe bigarré d’endimanchés en costume sombre, de femmes en chapeau, de jeunes filles du *Women’s Volunteer Service* avec leurs casques plats posés sur leurs cheveux blonds, passa en direction de l’est. Ils portaient tous les mêmes masques de caoutchouc verdâtre, aux yeux dilatés. Sur leurs poitrines, les enveloppes de toile militaire pendaient telles des bavettes de bébé. Les journaux de la veille avaient relancé la panique en parlant de nouveaux gaz, bien plus terribles que ceux qu’elle avait pu connaître lorsque, jeune infirmière, elle soignait les soldats sur le front de

Somme. *L'Herald* de la veille avait publié un long sujet sur les « usines de la mort du Reich » où se préparaient, disait le reporter, des armes qui pouvaient décider du sort de la guerre.

Amelia Pritlowe baissa les yeux vers son propre étui barré d'une étiquette du ministère de la Sécurité intérieure. Elle savait que plusieurs fois au cours de son service de nuit, en fonction des alertes distillées par la sirène de Whitechapel Station, elle aurait elle aussi à enfiler son masque, à respirer l'odeur de désinfectant bien plus âcre que ceux qu'elle utilisait à longueur de journée, et à lisser les sangles au-dessus de ses oreilles.

Son regard remonta vers le champ de ruines qui bouchait la perspective vers le sud. Des pans entiers de Saint Mary Matfelon, qui avaient été soufflés par les bombardements, se couvraient de neige givrée. Ainsi, malgré les raids, malgré ses blessures béantes, malgré un chaulage depuis longtemps disparu, l'église défendait toujours son nom de « Chapelle Blanche ».

Amelia Pritlowe regarda encore une fois ce bus accidenté planté devant Church Lane : il affichait sur son flanc une publicité pour les allumettes Swan Vestas, d'un jaune toxique qui luisait dans le couchant. Le véhicule gisait à demi enfoncé dans le trou immense creusé par une bombe allemande. Il était là depuis des semaines, et la circulation avait été détournée quelques dizaines de mètres plus au sud. Personne ne songeait à l'extraire de son caveau de poutres métalliques et de glaise. Les pluies d'hiver s'étaient accumulées au fond, et la cabine du conducteur avait été engloutie. Le toit se couvrait jour après jour d'une épaisse pellicule de poussière noire, glacée par le givre, qui changeait peu à peu le véhicule en corbillard. Quand elle passait devant le trou, Amelia regardait le visage de l'officier sur la publicité : l'homme allumait sa pipe avec une allumette Swan Vestas. Il avait des yeux clairs, pétillants de malice, et son expression reflétait la certitude britannique quant à l'issue de ce conflit. Il y aura un après, un après-*Blitz*, un après-guerre. Et nous serons là pour le voir. Voilà ce que semblait dire l'officier de Sa Majesté qui allumait son tabac. « Un jour, aussi, plus proche de nous sans doute, compléta mentalement Amelia, l'eau de pluie aura grimpé jusqu'au niveau de la rue, ne laissant plus apparaître que l'avant de l'impériale du bus, et seuls les yeux du lieutenant de la Royal Air Force émergeront encore... »

Amelia Pritlowe acheva son thé, referma les pans de son manteau et se mit en marche vers le London Hospital.

Depuis son retour de Bath, moins de trois semaines plus tôt, elle ne faisait que cela. Comme toutes les autres infirmières-chefs du London Hospital. Soigner, assister le docteur Ayers et ses confrères dans les salles surpeuplées. Elle avait inscrit son nom sur toutes les feuilles de service complémentaire, dimanches compris, et, parfois, elle restait presque vingt-quatre heures d'affilée à l'hôpital, ne prenant que des brefs repos dans la salle de garde. Elles étaient quatre ou cinq avec elle, à s'impliquer quasiment à temps plein dans leur mission. La situation pitoyable dans laquelle la guerre avait projeté le pays favorisait autant l'abnégation et le dévouement qu'elle durcissait les consciences et les cœurs. Depuis dix-huit mois, Londres avait changé de visage. Des milliers de femmes, d'enfants et de vieillards avaient été tués ou monstrueusement blessés par les bombes et les incendies, ou, indirectement, par les accidents qu'ils avaient suscités. Le seul élément positif de cette nouvelle année, pensa-t-elle, était la disparition progressive d'enfants sur les listes de victimes. En dépit de la scène qu'elle venait de surprendre, avec cette petite fille transformée en spectre aux yeux vides, le plan d'éloignement des enfants vers l'ouest et le nord du pays – que les autorités avaient habillé du nom féérique d'« opération *Joueur de flûte* » – marchait à plein. Désormais, l'immense majorité des gamins de Londres était hors de portée des attaques allemandes. Les raids eux-mêmes s'étaient suspendus. Le London Hospital continuait néanmoins d'accueillir des dizaines de blessés qui avaient été tout l'automne cantonnés dans des dispensaires de quartier ou des abris de fortune. Certains étaient dans des états déplorables et, une fois encore, Amelia Pritlowe se crut revenue sur le front, vingt-cinq années plus tôt, entourée d'estropiés monstrueux, fous de douleur, hagards et sourds.

Toute la soirée, elle fut absorbée ainsi que toutes ses collègues par les soins qu'elles dispensaient sous l'autorité directe du docteur Ayers. Depuis le début du *Blitz* et le départ massif de chirurgiens londoniens pour le front en Cyrénaïque, plusieurs *head nurses* avaient accepté de pratiquer des interventions jusque-là normalement attribuées aux seuls médecins.

Parmi les gestes nouveaux que les infirmières-chefs apprenaient à

effectuer alors, les incisions de décharge sur les tissus brûlés étaient particulièrement saisissantes à réaliser, et même à observer. Plusieurs infirmières du service, très expérimentées, y laissaient leurs nerfs. Susan Ellis, qui avait pourtant assuré avec elle tout le service d'urgence au plus fort du *Blitz*, avait vomi hier en débridant les plaies nécrosées d'une jeune brûlée. Sous l'autorité toujours du docteur Ayers, elles apprenaient à exécuter des cricothyroïdotomies d'urgence sur les patients victimes de suffocation ou d'intoxication avec lésions liées aux gaz et aux fumées des incendies. Il s'agissait de percer la trachée afin d'aménager un passage pour la respiration forcée.

– Tout tient dans l'absolue précision, non du geste, mais de l'endroit où le produire... La zone est saturée d'artères ! Un demi-centimètre de plus ou de moins, et c'est la mort en moins d'une minute ! avait expliqué le docteur Ayers en détaillant l'action sur une jeune fille dont toute la cavité buccale et la gorge s'étaient totalement comblées sous l'action des résidus de vapeurs résineuses brûlantes. L'air ne passait presque plus dans les poumons et sous huit à dix minutes, avait-il annoncé, il ne passerait plus du tout.

Le docteur Ayers avait approché la minuscule lame de son scalpel de la gorge largement projetée en arrière de la patiente, qui était maintenue par deux jeunes infirmières. Il avait tâté de sa main libre la trachée et cherché la pomme d'Adam. Il avait désigné alors un point situé au centre de la cuvette qui la joute.

– C'est ici, précisément ici, qu'il faut inciser, dans le sens que voici...

Et, de son ongle, il traça un sillon écarlate, de bas en haut, à l'endroit choisi.

– La membrane est juste en dessous de ces tissus...

Et il répéta son geste en substituant à son ongle la pointe d'une lame de Parker ; le sang brilla aussitôt. Ayers, d'un cillement d'yeux, indiqua à une des infirmières de nettoyer l'incision.

– N'hésitez pas à imprimer une rotation à votre lame pour permettre l'insertion du tube trachéal... C'est impressionnant, mais sans danger...

Il posa son scalpel et, saisissant le tube que tendait le docteur Palmer, son premier assistant, il le fit glisser dans la gorge de la jeune femme.

– Maintenant, oxygène et ventilation... Tout est dit ! Encore une fois, tout tient dans la précision du toucher et dans la bonne détermination de la dépression qui suit la pomme d'Adam... Je le

répète : vous percez une artère, et votre sujet meurt en quelques dizaines de secondes... Encore une chose : en situation d'extrême urgence, vous pourrez utiliser ce que vous avez sous la main pour percer la membrane cricothyroïdienne : un couteau de cuisine, la pointe d'un ciseau de couture, la plume d'un stylographe...

Le docteur Ayers se dirigea vers les toilettes, droit et solennel, tel un pianiste qui vient d'exécuter un chef-d'œuvre devant une salle pleine. Palmer trottnait derrière lui, portant sa trousse et ses gants.

Mrs. Pritlowe le regarda disparaître au-delà du double battant aux vitres dépolies. La concernant, les choses n'avaient pas repris leur place. L'horreur qu'elle subissait chaque jour au London Hospital continuait à se superposer aux images du passé, à ce cauchemar ancien de 1888. Amelia Pritlowe en était venue à isoler sa vie diurne – où elle était simplement redevenue une *head nurse* affectée à l'aile Walpole – de ses périodes nocturnes, où elle recyclait dans une spirale entêtante les quelques mois qu'elle avait vécus depuis l'automne. Elle en arrivait, dans cet antagonisme et cette incertitude, à douter de sa propre mémoire. Parfois, réveillée depuis de longues minutes, fixant les ombres qui ondulaient sur le plafond au-dessus du lit, elle se sentait soudain incapable de tenir plus longtemps dans le noir oppressant de sa chambre. Elle se levait et gagnait le petit salon-bureau, dont les fenêtres donnaient sur Newark Street. Elle tirait soigneusement les rideaux, allumait sa lampe et relisait le journal qu'elle avait tenu depuis le début du dernier automne. Souvent, le récit lui semblait celui d'une autre. D'autres fois, elle acceptait ce destin : elle avait appris à la mort de son père qu'elle était la fille de Mary Jane Kelly, la dernière victime de Jack l'Éventreur, en novembre 1888, alors qu'elle-même n'avait pas trois ans. Elle avait patiemment reconstruit le puzzle qui menait à Miller's Court, la dernière adresse de sa mère. Elle avait regardé pour ainsi dire au fond des yeux de Jack l'Éventreur ; elle avait affronté le monstre qui avait frissonné de plaisir en regardant mourir sa mère, cinquante années plus tôt. Elle avait été au bout de sa quête et presque au bout de sa vengeance. Cette pensée avait manqué de la faire chuter dans un gouffre mental au fond duquel elle refusait de plonger. Depuis, elle s'était intoxiquée elle-même. Intoxiquée de travail, soulée d'heures de pratique et de besoins sans fin.

Toutes ces semaines à l'hôpital, en suturant des blessures, en

nettoyant des plaies, en essayant de maintenir des pressions artérielles proches du collapsus, elle tentait de vider son esprit des brumes monstrueuses de 1888. Mais, la nuit, celui-ci ne cessait de s'égarer encore dans les ruelles de son enfance. Elle pensait sans cesse à *lui*, qui reposait là-bas, au cimetière catholique de Leytonstone, à quelques mètres de sa propre mère. Elle en rêvait même, et elle se réveillait en sursaut, avec les images d'un homme allongé dans un cercueil, qui souriait en la scrutant, les yeux grands ouverts. « Il est toujours là-bas, il attend... Il veille. Il cherche le chemin. » Elle s'échauffait, aux lisières du réveil, imaginait mille monstruosité entre la vie et la mort. Elle en parlait à Francis Buir, le plus souvent possible. Ils se voyaient désormais presque chaque jour. Buir avait accepté ce rôle de compagnon et de complice qu'elle lui avait implicitement proposé. Il était là. Elle savait sa présence, mais ne la sollicitait qu'avec parcimonie. Celui qui l'avait accompagnée presque scientifiquement pendant les semaines terribles où elle avait été chercher la vérité sur sa mère était devenu, sans qu'elle en prenne tout à fait conscience, son ami le plus proche. Elle lui racontait plusieurs fois par semaine son rêve récurrent, le sourire de l'homme et les yeux fixes, dans la tombe au bout de Langthorne Road.

Buir lui donnait toujours la même réponse, calmement, avec douceur. Lui non plus n'avait pas oublié les mois de l'automne dernier, et il lui tapotait la main en répétant :

– Il faut toujours que le lacet repasse par la même boucle. C'est ce que vous avez fait, Amelia. Vous êtes retournée là-bas, il n'y a rien d'autre à faire, ni à dire. Maintenant, votre vie est ici, dans cette époque, dans ce monde. C'est un homme qui a consacré l'essentiel de sa vie à contempler le passé qui vous le dit. J'ai consommé des jours entiers à lire et relire des documents vieux de plusieurs dizaines d'années, des journaux jaunis par le temps, des procès-verbaux à demi effacés... Et je vous le dis encore. Vous avez eu raison d'aller à Bath ; ce qui devait être fait, vous l'avez fait. Avec un courage que peu auraient eu. Mais la vie a aussi le droit de gagner parfois. Malgré le désespoir, le vôtre, et celui de ce monde en perdition, la vie a le droit de gagner. Le grand professeur Bichat a écrit quelque part quelques lignes là-dessus... « La vie a pour fonction principale de contredire la mort », ou quelque chose de ce genre, je crois...

– « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », corrigea Amelia Pritlowe.

– Voilà... Exactement. Exactement... Et Jack l'Éventreur est mort. La vie a le droit de gagner, vous le savez bien. Et vous y consacrez chaque instant de votre existence et de votre travail, Amelia.

Elle posa à son tour sa main sur celle de Francis Buir.

– La vie *essaie* de gagner, Francis...

Dimanche 8 février 1942 – District de Soho.

Ceux qui passent, la nuit, dans les rues éclairées de loin en loin par des lampadaires aux lueurs rouges le savent ou s'en doutent : le crime aime ces lumières sales et ces ombres. Elles sont propices aux guets, aux pièges et aux embuscades. Le meurtre prospère dans le clair-obscur.

Mais le noir absolu, celui des campagnes et des nuits sans lune, est presque rassurant. Il ne fait peur qu'aux enfants, qui y déposent des monstres dont ils ne dessinent pas entièrement les formes. L'obscurité devient alors une barrière étanche à tous les sentiments complexes et insensible à l'imagination. Les monstruositées incomplètes de l'enfance se transforment en fantoches sans vigueur, dont la seule noirceur est la banalité. Et, vite, la peur de choir dans une ornière ou de se gripper le pied dans le reste d'une souche occupe tout l'esprit. Tendre la main au-devant de soi, mesurer son pas, frôler plutôt que toucher. Voilà toute la besogne. Et fatiguer l'œil en le forçant à voir au-delà du sensible, à fouiller dans l'invisible qui semble s'étendre jusqu'au bout même du monde.

Gordon Cummins avançait dans Londres, sans se préoccuper des souches, des ornières et des monstres tapis dans l'ombre. Il savait depuis son enfance marcher dans le noir. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, il avait su trouver son chemin au cœur des maisons plongées dans l'obscurité la plus complète. Une soirée d'août – il n'avait pas cinq ans –, ils étaient allés camper dans le Lake District avec sa mère et son frère. Au crépuscule, tous trois avaient joué à un jeu de piste qui les avait égarés dans les profondeurs d'un bois de pins. Aux dernières lueurs du jour, ils avaient regagné le campement, avant que le ciel ne devienne aussi noir que la bouche d'un tunnel. Sa mère découvrit alors qu'elle avait perdu son portefeuille qui contenait tout leur argent, leurs

papiers et les billets de retour du train de Windermere. Sans hésiter, il s'était lancé dans le mur de ténèbres qui entourait la tente. Au bout de quelques mètres, son frère Morgan et sa mère, qui faisaient mine de l'accompagner, avaient refusé d'avancer. On ne pouvait pas compter les doigts d'une main tendue devant soi ; en fait, on ne voyait tout simplement pas cette main. Il avait refait de mémoire et dans une nuit complète le chemin parcouru plus tôt dans la soirée. Il était parti plus de vingt minutes, avait cheminé le nez pointant vers le sol, avant de retourner au campement avec le portefeuille, les billets et le reste. Quand ils étaient rentrés à Londres, sa mère l'avait présenté à divers médecins qui l'avaient examiné soigneusement avant de déceler une vision scotopique particulièrement prononcée. Le docteur Seymour-Ross, un des spécialistes britanniques du fond de l'œil qu'ils avaient consulté, avait décidé de le soumettre à divers examens, qui avaient révélé un nombre de bâtonnets de la rétine anormalement élevé.

– Cet enfant possède sans aucun doute plusieurs centaines de millions de bâtonnets par œil ! Et d'une qualité que je qualifierais d'exceptionnelle ! Même la fovéa semble en être tapissée. Il faudrait voir... Il faudrait voir... Mais je suis sûr qu'il pourrait presque consulter une carte routière dans le noir complet ! Et même... Si j'osais... Je ne le répéterai à personne et, si jamais vous affirmez en public que je l'ai dit, je vous contredirai : avec ce fond d'œil, votre fils pourrait presque lire tous les contes de Dickens au milieu de la nuit la plus profonde. La seule pâleur du papier contrastant avec l'encre des mots suffirait à le guider !

Le *blackout* avait refermé son couvercle sur Londres. Aucune vitrine n'était illuminée. Les habitants étaient astreints, sous peine d'amende, à calfeutrer leurs fenêtres par de lourds rideaux opaques. Dans les rues, quasi désertes, pas d'éclairage urbain. Seules quelques plaques indispensables – celles des carrefours et celles qui indiquaient des dommages dans la chaussée – étaient signalées par des lumières sourdes coiffées de tôle. Panneaux et directions surgissaient ainsi brutalement de l'ombre, vagues taches plus claires sur un mur absolument noir. Plus personne d'ailleurs ne les consultait, depuis que des rumeurs laissaient entendre que la plupart des enseignes de circulation avaient été falsifiées par les autorités afin d'égarer d'éventuels envahisseurs ou colonnes d'invasion.

Pour les silhouettes hésitantes qu'il croisait, les rues n'étaient que des zones floues, où les humains se déplaçaient dans des marécages, testant du bout du pied l'espace dans lequel ils s'enfonçaient à tâtons. Mais, pour lui, les perspectives surgissaient presque comme en plein jour. Seules manquaient les couleurs. Il voyait les nuances, les reliefs, les détails des choses, mais leurs couleurs n'existaient plus. Il évoluait au sein de ces cartes anciennes où les rues sont des niveaux d'encre noire plus ou moins déliée. Il avait même dû mesurer son pas, sous peine de devenir suspect. Il avait adopté une allure de flâneur, insolite malgré tout dans ce peuple de trappeurs anxieux, cherchant leur piste dans la jungle nocturne. Il lui arrivait de lever les yeux, et il cherchait les étoiles dans l'immensité du ciel. Les astres, si loin fussent-ils, lui apparaissaient entourés d'un halo de lumière nacrée et, par nuit claire, la phosphorescence de tous ces soleils minuscules semblait se rejoindre et se confondre, tapissant l'horizon céleste d'une pâleur presque aveuglante. Mais, parfois, les projecteurs de la défense s'illuminaient, sollicités par une alerte brutale, et cette fois, pour lui, l'éblouissement était terrible. C'était aussi douloureux que si l'on avait précipité de la lumière liquide par giclées acides dans la pulpe même de son œil. La sensation était celle d'une lacération. Celle d'un rasoir de lumière pure, lui tailladant l'iris.

Il se rappela ces séances, quand le docteur Seymour-Ross l'examinait dans son cabinet, entouré d'appareils étranges, de loupes grossissantes et de tubes, et expliquait à sa mère, anxieuse, assise sur une chaise, droite et tendue, le visage figé dans l'attente du dernier diagnostic du praticien :

– La sensibilité de l'œil lorsqu'il travaille en vision scotopique modifie considérablement l'adaptation au noir. Gordon, je vous l'ai dit, pourrait vivre presque normalement dans une nuit d'encre... Mais sa vision sera moindre que la nôtre face à des lumières vives. Pour lui, le moindre éblouissement ressemble à un aveuglement...

Seymour-Ross modifiait alors l'éclairage de son cabinet. Il coupait la grande lumière du lustre et la lampe de son bureau, et pressait un bouton qui inondait la pièce d'une lueur rougeâtre, faible et venimeuse. Seymour-Ross versait ensuite quelques gouttes de couleur violine dans l'œil droit de l'enfant, à l'aide d'un flacon fermé par un col de cygne. Immédiatement, la vue de Gordon se troublait et il voyait les détails s'estomper et se fondre en une masse floue qui semblait être observée à

travers une grande profondeur d'eau, comme ces images de villes englouties qu'il avait vues dans un album d'aventure.

— Il nous faut, continuait le médecin, entre vingt et vingt-cinq minutes pour adapter notre vue au noir, lorsque par exemple nous entrons dans une pièce plongée dans l'obscurité complète, ou quand nous coupons la lumière. Il nous en faut près du double pour estimer que nous pouvons « voir » quelques détails dans le même lieu. Gordon parvient à opérer une vision maximale en quelques secondes... Ses bâtonnets semblent travailler environ un million de fois plus rapidement que les nôtres.

Le souvenir du flacon aux larmes violacées lui glaça l'échine. Il détestait évoquer le docteur Seymour-Ross et les séances que lui imposait sa mère.

Un temps, il avait cru que sa singularité lui ouvrirait des portes, et lui permettrait de sauter quelques marches de l'escalier tortueux des conditions sociales qui cimentaient le monde dans lequel il vivait. Ses aspirations de jeune homme allaient au-delà du métier de commissionnaire en étains qu'occupait son père. Il ne voulait pas passer sa vie à pousser d'un train à l'autre une valise d'échantillons large comme un coffre ; il ne voulait pas du costume chiffonné et à l'odeur aigre dans lequel il avait toujours vu son père. Il ne voulait pas de ses cernes, ni de son éternelle humilité. Son père n'avait, lui semblait-il, que des supérieurs et des interlocuteurs devant lesquels se courber. Il paraissait assigné à vie au plus bas de la hiérarchie humaine, bien en deçà même de sa réelle position sociale. Les boutiquiers de York le prenaient de haut et lui répondaient à peine et, lorsqu'ils le faisaient, c'était de ce ton patelin et suave qu'on use vis-à-vis des faibles et des soumis. Alors la vision scotopique lui avait paru cette chance qui autorise certains à se glisser dans un monde qui n'est pas le leur, et à s'y maintenir. Il avait vingt-six ans quand Neville Chamberlain avait parlé à la radio pour annoncer que le pays avait lancé un ultimatum à l'Allemagne et que cet ultimatum venait d'expirer. Il ne mit pas deux heures à se décider. Il avait marché vers la station des bus et s'était rendu à la base de la Royal Air Force de Linton-on-Ouse, où il fut reçu cadet. Affecté, grâce à son don, aux raids de nuit, il comprit assez vite que sa carrière de pilote n'était pas près de quitter le champ de ses projets. Ses premières notes furent sévères. Il obtint de lire, grâce à une secrétaire complice, les évaluations que son superviseur avait rédigées :

« *Personnalité infantile et égocentrique. Humeur flexible. Prétentions supérieures à sa condition. Capable néanmoins de bien faire et de produire des efforts s'il sait qu'il en sera remercié et flatté. Ne recommande pas pour la formation "Air".* »

Il se mordit l'intérieur de la joue. Cette formule : « Prétentions supérieures à sa condition », il avait l'impression de l'avoir entendue toute sa jeunesse. Au collège, sur les terrains de sport, et dans les vestiaires où il négligeait les partages et les échanges vulgaires de ses condisciples.

Il avait quitté York, avait passé quelques semaines à Blackpool dans un hangar de l'Air Force, dans une atmosphère de kérosène et d'huile chaude. On l'avait affecté à Londres, au Centre d'accueil des équipages de Regent's Park. Et il avait regardé les choses en face : tout se mettait en place, finalement. Il avait découvert le *Livre* et celui qui l'avait écrit. Il l'avait écouté parler. Il avait compris. Maintenant, le rituel défilait dans sa tête, pareil à un paysage parfaitement net, vu à travers les fenêtres d'un train roulant à toute petite vitesse le long d'une perspective dégagée. Il se rappelait tout ; chaque mot, également, occupait sa juste place. Et puis, il y avait l'uniforme, identique ou presque à celui des as de l'aviation. Oui, l'uniforme ne mentait pas, il était l'un d'eux.

*

– Colonel Cox, bonjour ! Mais quoi ! Vous êtes allé vous faire couper les cheveux ?

– Couper ? Couper ? Vous voulez dire qu'on me les a tondus, proprement rasibus, absolument minus et abominablement... comment dire... maximus ! J'ai l'air d'avoir été « ratiboisé » pour un engagement immédiat dans l'armée !

L'immense salle du London Palladium fut agitée d'un rire qui ondula dans l'air tiède ; il lui sembla sentir l'onde de joie partie des premiers rangs le secouer, avant de gagner les galeries et le promenoir. Lui-même était presque heureux. Il avait marché au hasard et, quittant Oxford Street, avait filé au sud et flâné devant les affiches des théâtres. Il savait que le Palladium donnait ces matinées *Cox and Box*, et *Cox and Box* était plus que son spectacle favori. C'était *le* spectacle. Depuis son adolescence, il s'était amouraché de la pièce comique d'Arthur Sullivan.

Il en avait vu des représentations dans les plus grandes salles de Londres, et des adaptations mi-vaudevilles, mi-chantées, dans des cabarets de York ou de Blackpool. Le trio infernal de Mr. Cox, de Mr. Box et du logeur Bouncer le transportait de plaisir. Il adorait cette histoire impossible de locataires partageant à leur insu une même chambre, qui le jour – un ouvrier typographe d'un journal quotidien –, qui la nuit – un chapelier attaché à un emploi diurne –, ignorant tout l'un de l'autre et ne se croisant que dans l'escalier, pour le plus grand bonheur du cupide sergent Bouncer qui louait ainsi deux fois le même studio. L'histoire de *Cox and Box* était selon lui une parabole de la vie, faite de rencontres ratées, de duperies et d'impostures.

Sa sieste de tout à l'heure l'avait parfaitement réparé. Il était prêt. Il regarda le rideau vieil or s'abaisser sur l'air final de *Rataplan*. Autour de lui, des spectateurs s'étaient déjà levés et applaudissaient à tout rompre.

Il se leva à son tour et sortit dans Oxford Street. Une pluie froide descendait en même temps que le soir. Il s'abrita un instant sous les arcades en s'attardant sur les bandeaux des affiches de la pièce qu'il venait de voir.

Cox and Box : le lever de rideau.

Devenu un chef-d'œuvre à part entière !

Cinquante-huit minutes de pur délice !

Joué sans interruption à Londres depuis soixante-quinze ans.

Tout le génie d'Arthur Sullivan !

Relevant son col, il s'élança dans la bruine. Un brouillard de suie et de combustions estompait les perspectives. La vision scotopique ne pouvait rien contre le brouillard. Il cherchait son chemin comme les autres. Insensiblement, il repartait vers le nord ; le *smog* commença à se dissoudre. La pluie cessa. Il remontait doucement la ville, comme un marqueur mobile sur une carte militaire. La nuit était complètement tombée, précipitamment, lui sembla-t-il, à la manière du rideau de théâtre, tout à l'heure. Les rues se vidaient. Il se sentit absolument chez lui. En marchant, il faisait défiler dans sa tête l'air obsessionnel du sergent Bouncer, qui ponctuait son pas.

Il n'y avait pas un gars,

À l'arrière

Ou à l'avant...

Rataplan, Rataplan, plan, plan, plan, plan...

Gordon Cummins coupa Euston Road et se mit à descendre les marches du métro. Il savait qu'il avait commencé. Il faisait exactement *ce qu'il voulait*.

*

Il venait de quitter l'immense fjord de Shaftesbury, baigné de cette luminosité malade et faiblement verdâtre qui lui évoquait les couloirs d'un asile, et s'enfonça dans un fouillis de ruelles, totalement noires. Il accéléra son pas ; personne ne le remarquait dans les ténèbres de Soho. Il coupa des venelles emplies d'ombres, d'un pas toujours plus alerte. Il marchait vers l'est, à présent, à la rencontre de ses amies silencieuses, de ses petites chéries du couvre-feu. Il ne connaissait pas encore leurs visages, ni leurs prénoms. Elles étaient disciplinées et obéissantes et, ainsi que les affiches de la défense civile le recommandaient – « *Pendant le blackout, portez toujours quelque chose de blanc* » –, elles s'élançaient dans le noir avec des écharpes blanches ou de jolis chapeaux neigeux. Les civils font de bons soldats, avait remarqué quelqu'un à la radio. C'était vrai. Elles étaient là, un peu plus loin, à l'attendre. Elles ne le savaient pas. Il arrivait.

Il se mit à chanter, en battant la mesure de son index, avançant tout droit dans l'ombre de Wardour Street, filant progressivement vers le nord à présent, d'une allure bien plus rapide que l'obscurité ne le permettait.

Sweet ladies

Emotional softies

Here we go again

Sweet

Blackout babies.

*

Le vent s'engouffrait en miaulant dans Wardour Street. Chargées de minuscules flocons de glace, les bourrasques obligeaient les rares

passants à courber l'échine et à marcher la tête enfoncée entre les épaules. Au loin, les grands arbres de Saint Anne's balançaient à la manière de pendules au milieu des ruines de l'église, avec de brusques sursauts qui faisaient craquer leurs bois. Plusieurs magasins de meubles bon marché se suivaient, avant de laisser place à un *public bar*, aux vitres bardées de planches entrecroisées et d'où montait un air de trompette. Devant le porche, abritées par un auvent, plusieurs filles discutaient dans la pénombre en tenant des chopes de bière. Chaque rire était suivi d'une gorgée, et chaque gorgée entraînait un nouvel éclat de rire. Pour tromper le froid, elles frappaient leurs souliers contre le pavé, dans une sorte de rythme qui suivait celui de la trompette. Deux soldats en vareuse sortirent du Prince's Place et échangèrent quelques mots avec les filles. L'une d'entre elles réclama une cigarette puis l'alluma en minaudant. Les soldats partirent, lentement, en direction de Duck Lane, et disparurent dans l'ombre. Une des filles alla rechercher des boissons pour le groupe, et le manège des rires et des lampées reprit. Une auto passa, beaucoup trop vite pour la visibilité qu'offrait la rue plongée dans les bourrasques et le *blackout*. Un mélange de neige fondue et de boue gicla sur les chevilles des filles, et elles firent un bond vers le porche, en insultant le chauffard.

Les nuages, chassés par le vent qui forcissait, laissèrent passer une lune à demi pleine qui jeta dans Wardour Street un badigeon laiteux. Les arbres de Saint Anne's paraissaient maintenant presque blancs, leurs branches sans feuilles s'agitant comme des algues dans un courant.

Un carillon sonna dix heures à l'intérieur de l'établissement. Répondant à ce signal, une dizaine de clients – essentiellement des hommes – surgirent du bar et se dispersèrent dans la nuit.

Les filles, à leur tour, se séparèrent. Deux partirent vers l'ouest, la dernière commença à marcher plein sud vers Shaftesbury. Un dernier client sortit alors du pub et marcha dans son sillage. Il avait quelques mètres de retard, et ne cherchait pas à les combler. Arrivé presque à l'angle de Dansey Place, l'homme se mit à siffloter l'air qu'on jouait dans le bar. Il marquait les inflexions de la trompette, reprenait le chorus avec entrain.

*On se reverra,
Je ne sais où,*

La fille, qui marchait encore deux ou trois mètres en avant, ralentit et se retourna. Elle découvrit, dans la curieuse lueur lunaire, un soldat en tenue de repos de la Royal Air Force. Le militaire retint lui aussi son pas et sifflota un peu plus fort, en marquant le *tempo* de son bras gauche. Il tendit un doigt vers la fille et, cessant de siffler, il dit :

– Est-ce que le couvre-feu et les règlements vont empêcher deux honnêtes sujets britanniques de boire un verre ? Est-ce qu'en fonction des circonstances exceptionnelles que traverse le pays, nous n'avons pas le droit de nous... – nom de Dieu tout-puissant ! – de nous *siphonner la calebasse* ?

La fille éclata de rire. Sans retenue. Elle était sans doute déjà très éméchée, et la sortie du pilote avait fait mouche. Elle revint vers lui en se dandinant à la manière d'une *girl* de music-hall.

– Whoo, soldat... V'là-t'y pas que j'entends des promesses, des grosses promesses de dix heures du soir ?

Le soldat de la Royal Air Force, sans doute en réponse à la pirouette de la fille, laissa une jambe traîner en arrière comme le font les danseurs de variété. Il fit tourner l'index qui pointait toujours en direction de la fille, et avec dextérité plongea la main dans l'intérieur de sa vareuse militaire pour en sortir une longue flasque d'étain au col ramassé. Son numéro, exécuté dans la lumière presque argentée de la lune, ressemblait absolument à un interlude de théâtre populaire.

– Promesses ? Promesses, *mademoiselle* ?

Il agita la fiole de gauche à droite, en souriant. La fille croisa son regard. Un beau garçon. Des yeux clairs et vifs, qui contenaient à la fois de la joie de vivre et – elle en eut une vive crispation dans le ventre – une certaine dimension sexuelle.

– Whoo... répéta-t-elle. *Mademoiselle*... Nita. Nita Ward...

Elle se dit que son nouveau nom sonnait bien mieux qu'Evelyn Oatley. Elle tendit la main. L'autre la saisit comme on s'empare d'une minuscule bestiole qu'on craint de blesser ou de trop serrer. Sans la lâcher, il répondit :

– Et mademoiselle Nita Ward connaît-elle un endroit chauffé où l'on pourrait *se tanker le biberon* et échanger quelques tendresses ?

Nita Ward pouffait, à présent. Elle s'essuyait les yeux du plat de la main et constata que le soldat était désormais tout près d'elle. Elle

plongea encore dans son regard translucide. Une certaine dimension sexuelle ? Non, jugea-t-elle, ce gars était une vraie bombe, une bombe bien plus puissante que celles que les Allemands envoyaient à la pelle sur leurs têtes... Elle posa un doigt à l'ongle verni d'un rose pâle sur l'insigne en forme d'hélice que l'homme portait sur le bras droit, et le fit aller et venir, comme lorsqu'on cherche à effacer une tache.

– J'habite juste là, soldat.

Elle désignait un immeuble aux cornières de brique rouge qui faisait l'angle de Dansey Place. Le soldat lança sa flasque devant lui en la faisant tourner et la récupéra d'un geste vif de la main gauche, de la façon provocante d'un joueur raflant la mise d'un pari. La lune se retirait derrière un rideau de brume et de fumées, et l'ombre se mit à avancer. L'homme sourit une nouvelle fois et, d'un bras élégamment replié, il invita sa partenaire à le précéder dans l'obscurité.

Ils s'engouffrèrent sans hâte dans la courette plongée dans un noir d'encre. Ils montèrent les deux étages, et il marchait derrière elle. Elle sentait de temps en temps son genou qui frôlait l'arrière d'une de ses jambes, au rythme des marches. Il était tout près. Elle remarqua qu'il ne sifflait plus l'air de la trompette. Il ne faisait pas de bruit. Il était vague et mystérieux : une ombre, avançant parmi les ombres. Il avait surgi de nulle part. Et, maintenant, il n'existait plus que lui. Oui, ce devait être vrai, alors, tous les gars en kaki attirent les jolies filles. Elle ouvrit sa porte. Stupidement, en priant pour que la réponse soit « oui » et que la chaleur qu'il irradiait continue à la parcourir comme elle la parcourait en ce moment même, elle se demanda s'il y avait un quelconque avenir avec ce militaire silencieux.

*

RITUEL – OPALE

Elle ne flamboie plus. Ses couleurs ont passé.

Vie et mort sont les deux noms que je porte.

J'avancerai avec elle dans les ténèbres.

Vie et mort sont les deux chants de la Nuit.

Ses couleurs ont passé. J'entre avec elle dans les ténèbres.

Ils ne peuvent pas me voir.

Gordon Cummins avait retrouvé, sans les chercher, sans effort, les

paroles des *Leçons*. Les mots avaient glissé à la manière limpide des nuages, les après-midi d'été, tirés par des marionnettistes invisibles, tout au bout du monde. Oui, il avançait avec elle dans les ténèbres. Ils disparaissaient, ensemble, dans la nuit absolue de Londres. C'était bien. C'était bien... C'était exactement ainsi qu'il l'avait imaginé. L'effet de la benzédrine était presque totalement passé. Il ne restait plus que ce vague goût amer sous la langue.

*

Mardi 10 février 1942 – London Hospital.

Les responsables des services sanitaires continuaient à transférer vers le London Hospital tous les blessés civils qui avaient été placés dans l'urgence, depuis le printemps dernier, dans les petits hospices et asiles de Stepney, de Mile End et de Bethnal Green. C'étaient pour l'essentiel de pauvres diables, des jeunes filles et des jeunes gens qui travaillaient dans les entrepôts immenses de Shad Thames, sans jamais voir la lumière du jour, ou qui exécutaient pour les petites firmes du port les tâches les plus ingrates, dans la boue et la vase de Ratcliffe Cross et des Surrey Docks. Au-delà des blessures que les bombardements avaient pu causer chez tous ces gens, leur état général inspirait l'horreur. La crasse était tellement imprégnée dans leur peau, sous leurs ongles, aux plis de leurs membres, que rien ne pouvait vraiment la dissoudre. Dans l'aile Walpole, où Amélia Pritlowe dirigeait une petite escouade d'infirmières et de soignantes, le London Hospital venait de récupérer plusieurs garçons qui travaillaient pour les scieries de Rotherhithe.

La plupart des brûlés de l'aile Walpole souffraient des poumons, pour avoir respiré les fumées des incendies monstrueux que le bois et les résines avaient nourris au long de nuits sans fin. Ils crachaient noir, en s'étouffant, et replongeaient dans des demi-comas d'où les médecins et les *nurses* hésitaient à les tirer de peur de raviver leurs douleurs. Les moins gravement touchés restaient souvent des heures assis sur la moitié d'un lit qu'ils partageaient avec des compagnons d'infortune, mais ne parlaient pas. Ils restaient figés, un vague rictus aux lèvres.

L'un de ces rescapés était un gamin de dix ou onze ans, aux cheveux roux en bataille. Un de ceux que les journaux de son enfance appelaient les *London Arabs*, ombres des rues misérables, au bord de la maladie et

de l'abandon. Ces pauvres hères hésitaient en permanence entre un ultime effort, qui passait par l'acceptation d'un travail à peine rétribué mais permettant quand même de payer le manger et une place dans un asile de nuit, et la totale renonciation, qui les laissait sous une arche de chemin de fer ou un repli d'égout, anéantis de fièvres, de dysenterie et de nausées, n'ayant même plus conscience d'attendre la mort. Celui-là avait décidé qu'il n'avait plus d'identité. Ayant perdu sans doute tous ceux qu'il aimait, il avait choisi de se ranger désormais sous le surnom que quelqu'un, dans son autre vie, lui avait attribué : « Smike ». C'était là le seul nom sous lequel il souhaitait désormais être reconnu.

Mrs. Pritlowe repensa à ces mots qu'elle avait lus le matin même, dans un journal posé sur la tablette où elle buvait son thé. Ils étaient d'un secrétaire de ministère, ou peut-être même d'un ministre. Elle avait frémi en les lisant : « *Les masses ouvrières sont presque une race à part, primitive et simple, héroïque, mais qu'il faut sans doute admirer de loin !* » Amelia Pritlowe regarda à nouveau le gamin aux cheveux en bataille. Une émotion confuse s'emparait d'elle. Smike éveillait chez elle un sentiment dont elle n'arrivait pas tout à fait à mesurer le périmètre, mais qui, elle le sentait déjà, pouvait peut-être s'ériger en barrage contre les cauchemars qui la hantaient. Endormi contre un autre petit blessé dont on ne voyait que la main, qui vibrait hors des draps sous lesquels il s'était tapi, Smike rêvait sans doute, et ses lèvres murmuraient des mots secrets. Il était à demi mort, et pourtant c'était la vie même qu'il apportait dans cet univers figé et transi de souffrance. Elle ressentit une bouffée de chaleur, violente, qui lui traversait la poitrine et cherchait à s'y installer.

Elle se mit brutalement à pleurer, à demi cachée dans un renfoncement qui servait à regrouper les draps. Personne ne la vit. Elle-même ne regardait plus rien, si ce n'est, à travers ses larmes, des fantômes en blouse blanche évoluer, à très grande distance lui semblait-il, entre des lits qui ressemblaient à des tombes.

Mardi 10 février 1942 – Au sud de Whitechapel Road, 18 h 20.

– Puis-je entrer et m’asseoir, madame ?

L’homme qui venait de frapper à la porte de son petit appartement de Newark Street avait tendu sa carte. Mrs. Pritlowe l’avait saisie sans la regarder. Elle sentait qui était cet homme. Malgré un âge avancé, il possédait une véritable élégance anglaise. La veste de tweed légèrement chiffonnée disait son usage sportif. Elle n’avait pas été achetée pour paraître, mais sans doute pour des motifs plus virils, comme la randonnée ou la chasse. Une cravate de soie émeraude et une pochette assortie donnaient une allure urbaine à l’aspect général. « Voilà un homme, se dit Mrs. Pritlowe, qui a dû passer bien du temps à courir entre les faubourgs du fleuve, les lointaines banlieues et les rues de la City. Et qui en a conservé les traces. »

D’un signe de la tête, accompagné d’un sourire timide, Amelia Pritlowe encouragea son visiteur à entrer et, désignant d’un geste vague l’espace derrière elle, à s’asseoir dans l’un des fauteuils de velours jaune que l’on apercevait de la porte, posés entre les deux fenêtres donnant sur Newark Street.

– J’arrive tout juste, sir... Voulez-vous m’accorder un instant ?

L’homme en costume de chasse fit un pas de côté. Elle vit une sorte de rougeur gagner son visage et sa glotte aller et venir dans un mouvement de déglutition difficile.

– Je suis navré, j’aurais dû... Je vous dérange sans doute ?

– Aucunement. Une minute, c’est tout, sir...

Et elle continua à désigner de la main les fauteuils du petit salon. Un sentiment de panique s’était emparé d’elle. Il fallait qu’elle respire. Qu’elle trouve un peu d’air. Elle disparut dans un minuscule cabinet de toilette et se passa un peu d’eau fraîche sur le front et les tempes. Elle

se regarda dans le miroir au-dessus de sa cuvette de faïence et vit ses yeux perdus, rougis, son teint gris à la peau d'hiver.

Mrs. Pritlowe sentait une grande onde de froid traverser une zone entre ses deux épaules. « Un inspecteur de police. » Un enquêteur. Il avait trouvé. Il avait cherché et il avait trouvé. Son esprit balaya en quelques dixièmes de seconde tout le champ des possibles. Elle saisit un flacon d'alcool de menthe et déposa quelques gouttes sous sa langue. La brûlure lui remonta vers les sinus, et elle sentit comme une bête – un rongeur ou un gros insecte – traverser en couinant dans son cerveau. Elle ferma un instant les yeux et les rouvrit. Elle avait toujours le même teint fané, mais elle se sentait mieux. Elle fit deux pas et se retrouva au salon.

L'homme était toujours debout. Il s'était à peine avancé d'un pas. Visiblement, il hésitait à se lancer. Malgré sa phrase introductive, il ne faisait aucun effort pour entrer dans l'appartement. Amelia Pritlowe le regarda mieux. Elle croyait le connaître. Cette silhouette toute en hauteur, ce front dégarni et cerné de mèches blanches. S'il n'était pas un policier, qui pouvait-il être ? Un médecin du London Hospital ? Non. Elle les connaissait tous, pour le moins de vue, et celui-là n'avait pas cette espèce de nonchalance maussade des cliniciens qu'elle fréquentait. Un habitué de la Filebox Society, cette assemblée savante de Spitalfields d'où elle avait ouvert la piste qui l'avait amenée à *Jack* ? Un monomane solitaire et obsessionnel, un collectionneur, un fétichiste ? Non. Elle était sûre qu'elle ne l'avait jamais croisé dans Fournier Street. Alors ? Oui. Un policier, qui avait retrouvé sa trace.

Elle décida de le laisser venir. Ils étaient restés plusieurs secondes sans parler, face à face dans l'encadrement de la porte. Amelia Pritlowe avait fait tourner entre ses doigts la carte de l'homme, toujours sans poser le moindre regard sur le nom qu'elle annonçait.

– Je... représente, disons... un groupe de *gentlemen* proche des milieux policiers, ou plutôt des milieux de l'information.

Non, peut-être pas un policier. Un journaliste. Un journaliste qui venait fouiller dans sa vie. Elle imaginait depuis janvier que ce moment arriverait. Elle n'en était pas tout à fait sûre, mais, depuis qu'elle avait quitté ce pub à Bath, trois semaines plus tôt, et que ce train l'avait ramenée à Paddington, elle concevait chaque soir des histoires qui contenaient toutes un épisode tout à fait comparable à celui qu'elle était en train de vivre. L'histoire, finalement, tenait en quelques mots :

elle avait traversé ces cinq derniers mois dans le vertige et la colère. Elle avait cherché en vain le meurtrier de sa mère, avait retrouvé son complice à Bath, et elle lui avait réglé son compte. Depuis, elle évoquait chaque jour cet instant. Un journaliste, ou, plus sûrement encore, un policier, frapperait et demanderait à lui parler. Parfois, dans ces scènes qu'elle imaginait, ils avaient très précisément cette attitude prudente et aimable qu'adoptait son visiteur. Elle imaginait ou, mieux encore, elle savait presque chaque mot du dialogue qui devait suivre. Elle regarda encore l'homme qui se tenait perché sur deux longues jambes habillées dans des pantalons de laine rouille. Plus de soixante ans. Peut-être même soixante-dix. Que voulait-il dire par cette formule : « proche des milieux policiers, ou plutôt des milieux de l'information » ?

Cet homme n'était sans doute pas un policier « officiel », se confirma-t-elle. Peut-être – sûrement, si l'on considérait son âge – un enquêteur privé, une sorte d'enquêteur confidentiel occupant sa retraite à remonter des pistes repérées par lui seul... Ou un journaliste.

Mrs. Pritlowe repassait les options, en une sorte de boucle d'indétermination, en se demandant quelle était la meilleure. À tout prendre, elle regretta le policier officiel. Elle pensa à Buir, qui était en voyage dans le Nord, et qui ne pourrait pas l'assister dans les premiers instants, les pires. Elle sourit une nouvelle fois, en regardant franchement l'homme en face. Elle avisa la moustache, ramassée au centre du visage, calée sous le nez à la manière d'un accessoire. L'homme, qui avait remarqué l'indolence de son hôtesse à l'égard de sa carte, se présenta enfin, d'une manière hésitante :

– Je suis... mon nom est Dew. Walter Dew. Peut-être avez-vous entendu parler de moi. Ou lu quelque chose ?

Amelia Pritlowe reçut le nom comme une flèche. Dew ? Oui, elle connaissait ce nom. Elle connaissait terriblement bien ce nom. Il était un des policiers qui avaient enquêté autour de Whitechapel, à l'époque. Tous morts aujourd'hui, sauf Dew. Elle désigna fermement les fauteuils, s'y dirigea elle-même et s'y assit. Ses jambes allaient bientôt refuser de la porter. L'homme qui venait de donner son nom s'installa à son tour, face à elle, en croisant ses longs tuyaux de tweed.

– Oui, répondit-elle. Je vois très bien qui vous êtes, Mr. Dew. Mais je ne comprends pas ce que vous venez faire ici. En quoi puis-je vous aider ?

– Je ne suis plus policier, bien évidemment. Je me suis retiré il y a

un bon moment. Je suis devenu ce qu'on appelle aujourd'hui un enquêteur privé. J'ai écrit un livre...

Mrs. Pritlowe pensa : « Et voilà. Gagné. En plein dans le mille ! Il va maintenant expliquer les raisons qui le conduisent à venir m'arrêter... »

Elle réussit toutefois à feindre l'intérêt :

– Je l'ai lu. Passionnant. Vous avez fait un remarquable travail sur ce docteur Crippen. Ce médecin fou qui a empoisonné sa femme avant de disparaître. Un très beau travail d'enquête. Félicitations, inspecteur Dew.

– Ah, je lis dans votre ton que vous pensez que je n'ai pas fait un aussi bon travail sur une affaire plus ancienne. C'est vrai. J'ai enquêté sur l'Éventreur et je n'ai pas trouvé un seul suspect valable... Je le sais bien, Mrs. Pritlowe.

L'homme avait laissé échapper un soupir, qui disait tout autant son embarras que sa nostalgie. Il passait à présent une main large – pas une main de poseur, plutôt une main de randonneur, ou de chasseur – dans ses cheveux blancs qui encadraient un crâne largement dégarni. Il émit un bruit retenu de claquement de langue, qui souligna son trouble.

« Il ne vient pas m'arrêter, ni me dénoncer, jugea Mrs. Pritlowe. Il serait plus direct et aussi plus mielleux que cela... »

– Eh bien, je vais... essayer. Je vais vous dire... Je viens de Fournier Street, de cette Filebox Society. J'ai vu là-bas une sorte de secrétaire, ou d'archiviste, un certain Mr. Dobbler, tout à fait désagréable. Il m'a... Disons qu'il vous a chaudement recommandée.

– Recommandée ? Je suis reconnaissante à Max Dobbler de me louer, mais en quoi suis-je recommandable, Mr. Dew ?

– Je crois que vous le savez, Mrs. Pritlowe. Même si votre expertise a su rester tout à fait discrète, et même si vous vous employez à calfeutrer encore cette discrétion, je crois pouvoir dire aujourd'hui que vous en savez autant que moi sur ce qui s'est passé dans cette vieille affaire de Jack l'Éventreur – Au diable ce nom grotesque !

L'homme étouffa un ricanement et reprit :

– *Autant* que moi... Je crois que vous en savez *bien plus* que moi ! Je crois que vous êtes une des rares personnes vivantes dans tout Londres à connaître au plus près ce qui s'est passé là-bas, en 1888, de l'autre côté de Whitechapel High Street.

Dew se replia contre le dossier du fauteuil de velours jaune ; sa longue tirade semblait lui avoir coûté l'essentiel de ses forces. Il croisa

et décroisa les jambes, dans un feulement de tweed. Il passa et repassa sa grosse main dans ses cheveux blancs. Mrs. Pritlowe ne disait rien. Elle faisait mine de suivre la course d'un nuage devant la lune, au-delà des fenêtres donnant sur Newark Street, comme si celles-ci n'étaient pas voilées par l'étoffe des rideaux. Walter Dew accepta cette diversion. Peut-être avait-il lui aussi besoin d'une suspension. On entendait la radio qui jouait dans l'appartement voisin. L'orchestre de la BBC lança le thème d'*It's That Man Again*. Immédiatement, un duo d'amuseurs envahit les ondes en se coupant la parole. L'affaire semblait traiter de tickets de rationnement et d'un faussaire à la grosse moustache noire. Une femme, dans l'appartement d'à côté, se mit à rire bruyamment. Dew chercha une position plus confortable et attendit que le nuage imaginaire disparaisse au-dessus des toits noirs de Newark Street. L'émission était entrecoupée de messages de propagande et de soutien moral. Toutes les deux ou trois minutes, une mélodie jouée à la harpe précédait la voix d'une speakerine à la voix suraiguë et enjouée qui lançait, triomphalement :

« En Angleterre, grâce au rationnement, tout le monde a faim... mais personne ne meurt de faim ! »

Et la harpe reprenait son air cristallin avant le retour du duo de pitres radiophoniques.

Amelia Pritlowe sentit que son visiteur ne briserait plus ce silence, et que, sous peine d'avoir à demeure ce vieux monsieur en veston distingué posé à jamais dans son fauteuil jaune, il fallait qu'elle prenne en charge le rebond de la conversation.

– Vous représentez un groupe de *gentlemen* impliqués dans des affaires policières, Mr. Dew. Ou des affaires de presse... Soit. Mais en quoi mon « expertise » pourrait-elle servir les intérêts de ces personnes, et les vôtres ?

Dew se pencha en avant, regarda Amelia Pritlowe bien en face et, posant les coudes sur les genoux, il dit :

– Je ne suis pas un joueur, Mrs. Pritlowe. Même si autrefois les journalistes – curieuse malice du temps qui passe – se sont plu, lors de l'affaire Crippen, à faire de moi une sorte d'enquêteur facétieux et pittoresque, adepte des déguisements les plus grotesques et des bons mots. Je n'ai pas de préjugés contre les déguisements, mais...

L'ancien policier désigna la cloison d'où montait le son de la radio, et reprit :

– Tenez... J'avais parfois le sentiment d'être un de ces humoristes de la BBC ! Je vais vous parler franchement. On a tué dans Londres, samedi dernier et dimanche soir encore. On a tué des femmes. Samedi soir, une Mrs. Hamilton a été étranglée et son corps abandonné au fond d'un abri, dans Marylebone. Dans la nuit de dimanche, Mrs. Oatley a été étranglée, avant d'être égorgée et atrocement mutilée chez elle, près de Piccadilly. Pour ce qui concerne Mrs. Oatley, je dirais que le meurtrier a travaillé dans un style qui n'est pas sans évoquer celui que vous connaissez bien. Cette manière de faire d'un tueur de femmes avait été déjà signalée à l'automne dernier dans le West End et dans le quartier des théâtres. C'est ce qui m'amène vers vous, Mrs. Pritlowe. C'est cette sorte de... réplique qui m'a poussé à venir vous voir.

– Et en quoi, s'il vous plaît, êtes-vous concerné, en tant qu'enquêteur privé, par tout cela, si je puis me permettre, Mr. Dew ? Ces meurtres ne sont-ils pas du ressort de Scotland Yard ? Et surtout, je vous le demande une nouvelle fois : en quoi mon expertise pourrait-elle...

– Attendez, Mrs. Pritlowe... La situation du pays est difficile, y compris pour la police, et peu propice aux enquêtes. Évidemment, la presse s'est ruée là-dessus ! Imaginez des guêpes face à un intrus dans leur nid. Je ne dis rien encore. Je sais à quoi vous pensez. Ne vous méprenez pas... Je ne viens pas vous annoncer le retour de Jack l'Éventreur. Je ne crois pas aux revenants, ni aux retours surnaturels de criminels de ce genre. Je n'ai pas de préjugés contre les coïncidences, mais je ne crois pas que ces meurtres aient le moindre lien avec ceux de 1888. Ces femmes ont été tuées à Marylebone et dans Charing Cross. Rien à voir avec Whitechapel ou Spitalfields. Certains des crimes dont je vous parle rappellent ceux de Jack l'Éventreur. Mais sans entrer dans des détails plus ou moins sordides, je dirais que nous avons sans doute affaire ici à un criminel plus directement... « sexuel » que celui de 1888.

– À quoi voyez-vous cela, Mr. Dew ?

– Eh bien, la psychologie criminelle a fait bien des progrès depuis le temps de Jack l'Éventreur, et nous savons... la police sait comparer des modes opératoires très différents qui étaient à l'époque mis à peu près, pour le dire brutalement, dans le même sac. Nous avons appris à reconnaître des méthodes, mais aussi des motifs, des circonstances, des scénarii... À première vue, de loin, on pourrait comparer ce qui s'est

passé ces derniers jours avec cette affaire que vous connaissez, mais en réfléchissant – et je réfléchis, je ne fais plus guère que ça, voyez-vous ! – eh bien, on n'est pas du tout dans une logique identique. Ni le même homme, bien entendu, ni même un imitateur qui chercherait à reproduire une série qui l'exalte, le fascine ou le torture...

– Mon expertise s'arrête ici alors, coupa Amelia Pritlowe en se levant.

Elle nota que Dew n'avait pas répondu à sa question sur le rôle qu'il jouait dans ce début d'enquête.

– J'ai été heureuse de croiser un véritable héros de la police. Je le dis sans ironie, Mr. Dew.

Celui-ci ne bougea pas. Ses longues jambes de tweed émirent un autre miaulement.

– Rasseyez-vous, Mrs. Pritlowe, s'il vous plaît. Je viens en ami. Je sais que vous avez traqué, plus loin que quiconque, notre homme de 1888. Plus loin que mon vieil ami Freddy Abberline, plus loin que notre patron le superintendant Arnold, plus loin que moi qui ai pataugé dans la gadoue de Dorset Street – au propre comme au figuré, Mrs. Pritlowe, au propre comme au figuré...

Mrs. Pritlowe fixait les yeux du vieil homme, qui brillaient au centre de son visage allongé. Il y avait autant de sévérité que de malice dans le regard de Walter Dew. Elle se détendit et laissa Dew continuer.

– Je suis là pour connaître votre avis. Je vous ai dit que ce tueur avait peut-être commencé sa carrière il y a quelques mois. Il l'a suspendue, et voilà qu'il se réveille. J'ai suivi sans trêve ce qui concerne ma vieille affaire de Whitechapel et de... Jack. Et j'ai fini par croiser votre route.

– Mr. Dew, je vais être directe : que venez-vous vraiment chercher ici ce soir ?

– Eh bien, je me suis décidé à aller ce matin voir cet immeuble, dans Fournier Street. Cette Filebox Society. On m'y a dit du bien de vous. Oui, ce Mr. Dobbler, aussi aimable qu'un chien de meute. On m'y a dit – Mr. Dobbler m'a dit – que vous étiez un membre assez récent mais intéressant de la société. Société qui me semble elle-même parfaitement curieuse. J'ai passé la journée à... hum... réfléchir sur vos compétences.

Amelia Pritlowe gardait le silence, sans baisser les yeux. Le vieux policier soutenait son regard, avec un air malin posé sur son visage. Il plia une nouvelle fois ses longs compas, chercha une position qu'il ne

trouvait pas. Il reprit :

– Ces randonnées dans Londres sont épuisantes, avec tous ces détours dus aux bombardements. On fait trois fois plus de route qu'autrefois. Et les autobus sont pris d'assaut... Que pensez-vous de cette histoire ?

– Mr. Dew, je vais vous répondre. J'ai mes raisons de m'intéresser à ce que vous savez. Enfin, j'avais mes raisons. Celles-ci sont en voie de dissipation : même la douleur des deuils sait se dissiper. Mais il arrive aussi que ces douleurs se réveillent, et je les sens revenir comme des crampes mauvaises aux moindres sollicitations. Je suis une infirmière du London Hospital. Notre ville a été affreusement touchée par cette guerre. Londres est une ville en cendres, et sa population une armée de fantômes et de blessés. Voilà où j'ai à faire. Voilà où sont mes compétences aujourd'hui. Voilà où on m'attend, où l'on a besoin de moi. Pas dans les méandres d'une enquête policière pour laquelle je n'ai ni expertise ni désir...

– Les gens qui m'envoient – au fond, ceux qui ont pensé que j'aurais des éléments à leur apporter – ont donné un nom à ce type, ce meurtrier du quartier des théâtres et de Marylebone : le « *Blitz Killer* » ! Il semblerait que le meurtrier utilise les alertes nocturnes et le couvre-feu pour commettre ses crimes...

– Je ne veux rien savoir de plus sur ce personnage et sur ces horreurs, Mr. Dew. Nous souffrons tous, énormément. En permanence. Cette guerre est la pire que l'homme ait eu à affronter. Nous sommes arrivés aujourd'hui exactement dans cet endroit que nous désignait l'inconnu qui a signé pour Jack l'Éventreur en 1888 : en enfer !

– Justement, Mrs. Pritlowe, poursuit Dew avec une sorte de gêne mêlée d'espoir : dans leur livraison de ce matin, les gars du *Daily Express* ont trouvé plus frappant encore que le « *Blitz Killer* » : ils l'ont rebaptisé le « *Blitz Ripper* »...

– Mr. Dew. Je vais vous dire la vérité. J'ignore qui est ce criminel dont vous me parlez, qui tue des femmes dans Londres en profitant de la guerre et des mesures que nous mettons en place pour préserver nos vies et celles de nos enfants. J'ignore s'il copie ou s'il invente. J'ignore son âge et j'ignore sa condition. Peut-être est-il un ingénieur, un importateur de tabac, un marin, un policier, ou un soldat en permission de nos forces en Afrique. Peut-être est-il un marchand de bougies ou un livreur de tonneaux...

Elle s'emportait. Elle marcha vers les fenêtres et déplaça un des rideaux, machinalement, avant de le remettre dans sa position d'origine, de se rasseoir et de poursuivre :

– Peut-être est-il un employé de la Banque d'Angleterre. Un chauffeur de cab ou un projectionniste de cinéma. Il n'a rien en commun, rien à voir, avec l'homme qui a tué en 1888. Jack l'Éventreur est mort, Mr. Dew. Il est mort, et son âme brûle en enfer pour les siècles des siècles...

Walter Dew se leva. Il lissa, dans une sorte de mouvement inconscient et machinal, les plis du tissu sur la cuisse de son pantalon, avant de reproduire le même geste sur les avant-bras de sa veste. Il posa soigneusement sur son crâne un feutre de couleur incertaine, qui semblait teinté de toutes les nuances que la forêt et les sous-bois inventent pour traverser l'automne. Amelia Pritlowe n'avait pas bougé de son siège ; il se rassit et dit :

– Je vous remercie de m'avoir reçu, Mrs. Pritlowe. J'ai parlé longtemps avec ce Mr. Dobbler de la Filebox Society, qui est loin d'être un sot. Il a les oreilles qui traînent, et il les a longues comme celles d'un *talbot*, ou d'un *bloodhound*... J'ai parlé et j'ai compris. Mrs. Pritlowe ! Je suis ici parce que je crois que vous êtes dans Londres la personne qui en sait le plus sur ce qui s'est passé en 1888, qui a réussi à détricoter et à comprendre les mailles affreuses de l'affaire. Je crois que ce que vous avez mis en œuvre pour remonter jusqu'à *qui vous savez* – ce que j'appelle votre « expertise » – peut mieux que tous les détectives et tous les inspecteurs de Scotland Yard m'aider à rechercher cet homme qui tue dans Londres aujourd'hui. Réfléchissez à ça, Mrs. Pritlowe... Je ne sais pas tout de la manière dont vous avez cherché, mais je suis certain que ce n'est pas de la même façon que nous avons, nous, cherché autrefois, et... je sais. Je sais que vous l'avez trouvé. Je sais ce que vous êtes allée... Je sais, c'est tout. Mr. Dobbler, lui, ne sait pas, ne croyez pas qu'il vous ait trahie ou dénoncée. Je suis moi-même une sorte de *bloodhound*, Mrs. Pritlowe, un vieux *bloodhound*. J'ai remis les choses dans le bon ordre. J'étais *là-bas*, moi aussi, ne l'oubliez pas. J'ai gardé des notes et j'ai gardé des souvenirs. J'ai retrouvé des témoignages qui parlent de Mary Kelly et d'un Robert Pritlowe de Tottenham Court Road. Donc je sais. Je sais pour votre mère. Je l'ai connue, il y a longtemps, si longtemps de ça. Je vous présente mes plus profondes sympathies. À votre place, j'aurais suivi le même chemin, exactement le

même chemin que vous, Mrs. Pritlowe.

Elle regarda droit en face. Elle ne bougeait toujours pas. Que voulait-il dire exactement par ce « j'aurais suivi le même chemin, exactement le même chemin que vous » ?

Dew se leva, pour de bon cette fois, en faisant craquer les articulations de ses genoux. Il chercha dans l'intérieur de sa veste de chasse et posa sur la petite table la carte qu'il avait rengainée. Il tapota de son long index à l'ongle épais sur le petit carré blanc en regardant Amelia Pritlowe bien en face. Puis il se détourna pour ouvrir la porte et sortir. Elle retint le battant. Dew se glissa dans l'étroit escalier, et la lumière bleutée de Turner Street auréola sa haute silhouette.

Amelia Pritlowe laissait défiler dans sa tête les derniers mots de Dew. « À votre place, j'aurais suivi le même chemin, exactement le même chemin que vous. » Elle regarda avec plus d'attention qu'elle ne l'aurait souhaité le vieil homme dans le clair-obscur du palier, nimbé d'une lueur délavée que filtraient les nuages.

Walter Dew ralentit son pas. Il allait sans doute ajouter quelque chose, mais se ravisa et se contenta de hocher la tête à deux reprises. Puis il reprit sa marche dans l'escalier qui plongeait vers Newark Street.

*

Amelia Pritlowe regarda l'heure sur la pendulette du salon. Huit heures moins dix minutes. Il fallait qu'elle sorte, elle aussi. Qu'elle respire. Elle alla dans Whitechapel. Les lueurs voilées du couvre-feu s'alignaient en file indienne dans les échoppes et les gargotes depuis la station du métro jusque loin vers Aldgate. Chaque lampe, qui éclairait à peine le périmètre d'un parapluie, avait été soigneusement placée sous un auvent de toile goudronnée, qui la rendait invisible du ciel. La rue entière sentait la soupe et le bouillon de viande. Des employés dînaient, debout ou appuyés sur des comptoirs de fortune. Des chapiteaux de toile abritaient toute une foule qui, malgré la guerre, malgré la pression terrible de l'heure, continuait de vivre. Amelia Pritlowe fit quelques pas dans les rangées bruyantes et gaies. La lumière tamisée imposée par les autorités au nom du *blackout*, au lieu d'attrister le tableau, lui sembla au contraire donner un air de fête et d'exception à la scène. On se serait cru à une *garden party* d'automne, au milieu de lampions et de pavillons de coton rayé. « C'est la vie qui gagne, pensa-t-elle. Oui, c'est

la vie qui gagne... » Elle songea à Francis Buir, quand il essayait de l'apaiser de ses terreurs nocturnes, et à la version détournée qu'il avait donnée de la phrase de Bichat, et elle éclata de rire. « Au diable... Au diable, Dew ! »

Elle repensa au gamin aux cheveux roux. Smike devait dormir dans son lit de l'aile Walpole et elle essaya d'imaginer ses rêves. Elle décida qu'ils étaient joyeux, et elle se sentit brutalement heureuse. Presque grisée. Elle choisit de rester là, de laisser cette soirée glisser sur elle et l'imprégner de ce bonheur soudain. Autour d'elle, des hommes fumaient en bavardant, des femmes riaient en soufflant du bout des lèvres sur des tasses bouillantes. Des adolescents, du même âge que ceux auprès desquels elle avait passé sa journée, de l'autre côté des grandes verrières assombries, trempaient de larges morceaux de pain dans des assiettes d'abats frits, de purée et de sauces sucrées. Là, un aboyeur de foire gesticulant devant une roue multicolore, lança une tombola au profit des veuves du quartier de Poplar.

– Un gâteau à gagner ! Un gâteau avec du chocolat, des raisins et du rhum ! On gagne un gâteau ! Un gâteau pour huit personnes !

Un vieux monsieur en manteau jouait sur une sorte de violon qui émettait des notes stridentes et immensément joyeuses. Bientôt un accordéoniste s'approcha et, après un bref conciliabule, se mit à jouer avec l'homme au violon un air à la mode, que la plupart des présents reprirent en chœur.

*On se reverra,
Je ne sais où,
Je ne sais quand,
Mais je suis sûre qu'on se reverra,*

*Un jour ensoleillé.
Continue à sourire
Comme tu sais le faire,
Jusqu'à ce que le ciel bleu
Chasse tous ces nuages sombres.*

Elle-même se mit à chanter avec les autres. Invitée par un couple de dîneurs, elle s'assit à une table de tête. Elle accepta les sandwiches qu'ils lui proposèrent, puis, tout en conversant, elle but avec eux un alcool

sucré et brûlant que l'homme sortit de son cartable, et qui lui enflamma le cœur.

Plus tard, elle décida de faire un bout de chemin avec eux, sans autre raison que de ne pas laisser leur conversation en suspens. De gagner encore un peu sur la solitude et la peur qui l'attendaient sur le plafond, au-dessus de son lit de Newark Street. Elle imagina l'obscurité, et la radio du couple de l'appartement d'à côté, assis devant leur poste de TSE, dont le son perçait les cloisons. Oui, il fallait qu'elle reste encore un peu avec eux. Ils marchèrent en direction de Saint Botolph et des Minories, et tombèrent sur un groupe de jeunes femmes en tenue de la défense passive, installées sur un muret, qui riaient aux éclats, en cercle devant un brasero qu'une d'entre elles relançait avec des bandes de carton. Leur visage rougeoyait dans la lumière des charbons. Elles avaient les lèvres couvertes de chocolat et, lorsqu'ils passèrent, une des volontaires lança :

– Voulez-vous goûter le gâteau des veuves de Poplar ? Je crois bien qu'il en reste une ou deux parts...

Elle quitta ses compagnons d'un soir pour se joindre aux jeunes auxiliaires. Elle accepta également de goûter au gâteau de la vente de charité des veuves de Poplar. Elle s'assit sur une rambarde, au milieu des volontaires, dans la lueur chaude du brasero. Amelia Pritlowe regarda mieux ses compagnes d'un soir : des vendeuses, des dactylos, des maîtresses d'école ou des étudiantes en architecture ? La guerre les avait réunies là, autour de ce feu, avec le même brassard des auxiliaires, et leurs sourires se confondaient dans le demi-jour des flammes du brasero. Amelia Pritlowe sourit à son tour. Et, de la même main qui avait tenu dans l'après-midi des mains de mourants et des instruments d'acier, elle saisit une part du gâteau et la porta à ses lèvres.

1. L'« éventreur du Blitz ».

2. Saint-Hubert, chien à l'odorat particulièrement développé, utilisé pour la chasse. Scotland Yard envisagea d'utiliser des *bloodhounds* dressés pour suivre la trace de Jack l'Éventreur, mais y renonça. Selon leur couleur, les Saint-Hubert prennent en Angleterre le nom de *bloodhound* ou de *talbot*.

Mardi 10 février 1942 – Nord-ouest de Londres, après la tombée de la nuit.

Marylebone Lane est une rue étroite et sinueuse qui glisse de Marylebone High Street vers Oxford Circus ; depuis les années de la peste de Londres, une même somnolence l'imprègne. Le site fut longtemps méprisé à cause des nombreuses fosses communes que les habitants creusèrent pour y reléguer les morts des épidémies, entre août et octobre 1665, et qui empuantirent le quartier pendant des mois, au point de lui laisser à jamais un parfum lugubre. On raconte que la peste s'arrêta à chaque maison de Marylebone Lane et qu'elle emporta au moins un habitant dans chacun de ses foyers. Légende ou non, Marylebone Lane est parfois appelée Great Plague Lane – la ruelle de la Grande Peste – par les vieux Londoniens des quartiers du Nord-Ouest, qui répugnent toujours à s'y attarder, aujourd'hui encore. Le *Blitz* et les alertes nocturnes semblaient rejouer un air ancien dans ces ruelles le long desquelles les fossoyeurs passaient, nuitamment, ramasser les morts – les piles de sacs de sable, au-devant des porches, remplaçant les piles de cadavres trop nombreux pour être emportés.

Margaret Lowe remontait la rue à partir d'Henrietta Place. Elle avait froid. Et puis il y avait ce bouton de fièvre qui lui taraudait le coin de la bouche depuis la veille. Elle avait essayé de le masquer avec de la poudre de riz, mais la rougeur perçait chaque fois le fond de teint et résistait à tout camouflage. Elle gardait la lèvre repliée à l'intérieur de la bouche, mâchant sans cesse le bourgeon suintant du bout des dents. Margaret Lowe ne pensait pas à la peste. Elle pensait à la malchance.

Les rues étaient désertes et noires. Elle ne croisa pas cinq personnes tout le long de son chemin. Aucun de ces marcheurs incertains n'était un homme prêt à payer pour de la compagnie. Margaret Lowe étouffa

un long bâillement et se dit que dormir, finalement, avait aussi du bon.

Elle fila vers Gosfield Street en traversant des étendues d'eau noire pareilles à des miroirs renvoyant des fragments de façades livides. Des canalisations avaient crevé dans l'intérieur d'immeubles évacués, et la chaussée inondée ne se désengorgeait pas du trop-plein de pluie qui glissait des gouttières.

Elle coupait Great Portland Street, dans la lueur verdâtre du ciel sans nuages, quand l'homme la dépassa sur sa gauche. Un soldat. Un soldat de l'air. Un jeune gars, pensa-t-elle en jugeant la démarche souple et agile de la silhouette qui s'éloignait déjà. Margaret Lowe tenta sans y croire une invitation :

– Hey soldat... Pas si vite, la guerre se gagnera bien assez tôt demain matin ! Et si on se donnait un instant de douceur avant, hein ?

Elle fut surprise de voir l'homme s'arrêter. Il se retourna lentement et, dans le clair-obscur, elle devina un visage mince, des épaules solides. L'homme restait planté au milieu du trottoir, balayant du regard tout le sud de Gosfield Street.

– Ben oui, soldat, c'est bien moi qui parle. Qu'est-ce que t'en dis d'une bonne petite heure de cajoleries ? J'habite juste là... Un vrai coup de chance, pas vrai ?

Et elle désigna, à main droite du militaire, une haute maison sinistre de brique noircie où, de chaque côté du porche à six marches, deux lanternes sourdes piquaient d'une lumière rougeâtre le trottoir devant elles.

Gordon Cummins n'hésita pas longtemps. Il combla d'un pas la distance qui le séparait de Margaret Lowe et glissa un bras sous le sien, faisant un mouvement gracieux de sa main libre pour lui ouvrir le chemin.

– Je vous suis, milady... Une petite heure, dites-vous ? Ma foi, je suis certain que nous avons plus de ressources que ça !

Margaret Lowe se mit à rire. La fatigue avait disparu d'un seul coup. Elle traversa Gosfield Street avec le soldat à son bras et poussa la porte de la rue. L'homme et la femme enjambèrent la fosse qui donnait sur les communs, encadrée de grilles de fonte noire terminées en flèches, et disparurent dans l'intérieur du haut bâtiment endormi.

*

Elle avait sorti une bouteille de *boozy boo* et deux verres et, sans un

mot, recouvrit d'un napperon de broderie vert pomme le billet que l'homme avait posé sur le guéridon. Tout allait bien.

Margaret Lowe avait tiré le rideau de chintz qui masquait la fenêtre et allumé la lampe à abat-jour rose du chevet. Elle avait pris la précaution de s'asseoir à gauche de la petite lampe, gardant ainsi dans l'ombre le côté de son visage où le bouton l'agaçait toujours. Aussitôt une lueur de boudoir inonda la pièce, lui donnant presque un air honnête. Elle poussa un des deux verres vers son hôte et lança :

– Alors soldat... Dans l'aviation, n'est-ce pas ? Pilote ? Moi je dis qu'il faut boire à nos héros de la Manche !

Et elle vida son verre d'un trait, en faisant crisser ses dents de devant.

L'homme sourit en la regardant. Il porta le verre à son nez et renifla rapidement l'odeur de whisky qui s'en exhalait. Il sourit à nouveau et but une gorgée.

– Non, je suis pas dans l'active. Disons que le pays m'emploie à toutes sortes de tâches. J'ai déroulé des câbles pour les radars, j'ai conduit des convois de mômes à l'arrière, j'ai... Enfin, je suis assez occupé.

Il s'était approché de Margaret Lowe et posa une main sur le haut de sa cuisse ; il flatta l'étoffe en continuant à sourire. La femme se relâcha et se servit rapidement un second verre d'alcool avant de se laisser aller en arrière sur le divan.

– J'suis sûre, soldat, qu'avant trois mois tu seras à bord de ton Spitfire à aplatis les *Jerries* au-dessus de la mer ! T'as une vraie bouille de héros, mon gars.

L'homme glissa une main sous le vêtement de la femme alanguie en travers du couchage. Il chercha à tâtons sous la robe prune et dégrafa un bas, puis l'autre, qu'il fit rouler jusqu'aux chevilles. Il passa une main dans la culotte et la fit glisser jusqu'aux pieds. Margaret Lowe soupirait sans parler. L'alcool et l'homme lui tournaient la tête, et malgré la fraîcheur qui régnait dans son studio elle sentit une vague chaude onduler dans son ventre. Elle susurra :

– Allez, mon héros, parle-moi encore de tes missions... Viens...

Gordon Cummins se coucha sur elle et, de son genou glacé, il poussa sur la cuisse de la femme pour y faire son chemin. Brusquement, il surprit une sorte de désir monter en lui, quelque chose d'intense et de mouvant, quelque chose qui cherchait à se fixer, mais qui ne trouvait

pas de répit. La femme grogna quelques secondes, d'un ton rogue qui se mua en soupir. Il sentit à ce moment l'odeur qui montait des vêtements qu'il venait de manipuler. Les bas de la femme puaient le garde-manger moisi, le renfermé, l'eau de fleurs oubliées dans un vase, cette odeur qu'il exhalait lui-même samedi quand il avait marché dans Marylebone avant de rencontrer la pharmacienne. Il eut un haut-le-cœur qu'il réfréna en pensant au *Livre* et aux promesses qu'il contenait. Il se retira, d'un mouvement brutal.

– Écoute, chérie, j'ai fait des tas de trucs ces dernières semaines. On m'a demandé de garder le grand abri de Stepney, dans Cable Street, et d'y remettre un peu d'ordre. On devait être trente ou trente-cinq gars de la Royal à surveiller le Tilbury. Et tu sais pourquoi, chérie ? Tu sais pourquoi les autorités nous ont consignés dans cette fosse à merde avec des pétouchards de civils, *tu sais pourquoi ?*

L'homme s'échauffait et Margaret Lowe souleva un peu la tête, inquiète de ce soudain emportement.

– Non, chéri. J'sais pas... Un gars comme toi mérite mieux que...

– Ouais. Un gars comme moi mérite mieux que de surveiller un vieux hangar enfoui à douze mètres sous la terre, qui pue la laine mouillée et le bois pourri, pour empêcher que des pétouchards y fassent leur nid. Les autorités ont la trouille que ces trous d'balles de civils ne veuillent plus sortir à force de se sentir à l'abri dans leurs terriers. Sales taupes ! On m'a assigné à Stepney pour empêcher des grosses connasses d'embusquées comme toi de s'y goberger et d'attendre l'armistice en sifflant du *boozy boo* pendant que nous autres on se fait hacher par ces pourritures de la Luftwaffe... Voilà pourquoi !

Margaret Lowe s'était redressée, paniquée par la colère brutale de son visiteur. Elle tendit une main pour tenter de calmer l'homme, mais celui-ci se leva et lui lança un poing furieux en plein visage. Le coup était d'une violence inouïe : il semblait qu'il avait visé un point situé au moins trente centimètres plus loin que le front de la femme. Elle fut projetée en arrière et rebondit contre la pente du mur mansardé. Elle revint vers lui et il la cueillit d'un nouveau coup, plus puissant encore que le précédent. Un filet de sang coula de la bouche de Margaret Lowe. Elle avait perdu connaissance, totalement sonnée. L'homme de la RAF saisit un des bas de soie synthétique qu'il venait d'ôter et en cercla le cou de la femme. Il fit une clé et serra, en tirant des deux mains dans des directions opposées. Il secouait en même temps, et le bas, devenu

aussi fin qu'une cordelette, vibrait dans l'air immobile du boudoir rose.

– Non mais quelle garce ! Quelle traînée, avec tes bas dégoûtants et ta saloperie de bouton. Tu vas voir... *Tu vas voir...*

L'homme s'étouffait de rage à présent. Ses mains devenaient blanches de l'effort qu'il faisait pour serrer. Le bas commençait à entailler la paume de ses propres mains. Margaret Lowe tressautait, tel un pantin de foire, la tête penchant sur le côté, ses cheveux défaits balayant son visage. Peu à peu, il se calma, relâcha la tension dans ses mains, laissa la femme glisser en arrière.

Posément, il sortit de l'intérieur de sa veste militaire un rasoir et un petit couteau à la lame effilée. Il releva complètement la robe et la fit passer par-dessus la tête. Il vit que la femme palpitait encore, en brefs spasmes nerveux. Il exposa le ventre et les seins. Il recula, porta son verre de *boozy boo* à ses lèvres et but à petites gorgées, en considérant son désir.

*

RITUEL – NUIT

Laisse parler ta colère.

Dois-je ? demandes-tu du fond de la Nuit.

Oui. Oui. Oui. Tu dois maintenant.

Elle entre dans le Silence.

*Il n'y a plus de place dans le Rêve pour les charognes,
les ivrognes et les ombres.*

*Nous n'avons rien à faire avec le rebut
et les inaptes : qu'ils meurent dans leur misère.*

1. *Jerries* : équivalent britannique de « Boches » ou « Fritz ».

Mercredi 11 février 1942 – The Rotundas – Horseferry Road, quartier de Whitehall, 9 h 10.

L'aménagement des Rotondes avait été décidé quelques semaines après le déclenchement du *Blitz*, pendant l'hiver 1940. Il avait été achevé au tout début de l'été 1941. Construites sur l'emprise même des anciens gazomètres de Westminster, totalement enfouies et s'appuyant sur l'infrastructure d'acier des réservoirs, les Rotondes avaient été protégées sur leur circonférence et leur dôme par trois mètres quatre-vingt de béton. Ce « couvercle », juraient ses concepteurs, était capable de résister sans se fissurer à une pluie de bombes, y compris aux monstrueux impacts des bombes d'une tonne des Dornier 217 de la Luftwaffe. Imaginées pour servir de forteresse souterraine secrète, essentiellement pour le Premier Ministre et ses services les plus proches, les Rotondes se virent rapidement envahies par d'autres départements, tous plus ou moins liés aux questions de défense et à la sécurité du pays. Le cabinet du Premier Ministre était désormais accompagné des services centraux du ministère de l'Air, de la Sécurité intérieure et, supposait-on, d'un mystérieux comité, chargé de missions confidentielles liées au renseignement, à la propagande et aux questions aériennes.

Certains désignaient parfois cette entité clandestine sous le nom sibyllin de « Cabinet Gris ». Un terme qui échauffait l'imagination de ceux qui étaient suffisamment dans la confiance pour en avoir entendu parler, mais pas assez proches pour en connaître le périmètre exact, et qui excitait furieusement plusieurs reporters des journaux du soir.

Au cœur de la Rotonde nord, à quelques mètres du cabinet de guerre – le *War Office* –, un *gentleman* habillé de laine sombre venait

d'être introduit dans un long bureau vivement éclairé par des lumières électriques. Sir Philip Woolcott-Game, ancien vice-maréchal de la Royal Air Force, désormais tout-puissant chef de la police de Londres, invita Thomas Stow, du Conseil privé de Sa Majesté, et le détective Frederic Lime à s'asseoir.

Sir Game tapotait depuis près d'une minute de l'extrémité de ses doigts sur le cuir de son étui à cigarettes. Puis, se décidant :

– Messieurs. Vous avez compris que cette réunion n'a pas vocation à effleurer de simples questions de police. Avec cette cascade de meurtres, l'enquête change de nature. Nous avons affaire à un personnage volatil et incertain, possiblement un fou des plus...

– Ce n'est pas un fou ! corrigea Thomas Stow avec un air pincé.

– Pas un fou ? Son action, Mr. Stow, répond-elle à une logique...

– Indiscutablement !

Le distingué conseiller avait les tempes qui palpaient de fièvre.

– Quelles que soient nos conclusions de ce matin, messieurs, enchaîna le *police commissioner*, il faut accélérer le mouvement. Vous l'avez appris ce matin, il a tué une nouvelle fois cette nuit, du côté d'Oxford Circus. Je crains que le moral de la population civile, mais aussi très vite celui de nos militaires ne soit ébranlé par ces derniers développements. Et si l'on se fie à ce que pense Dew...

– Dew ! Dew est un vieil imbécile, coupa Stow.

– Dew a été un policier exemplaire.

– *Il a été...* glissa avec une certaine fourberie l'élégant membre du Conseil privé. Dew doit avoir au moins quatre-vingt-dix ans !

– Il n'est pas si vieux. J'ai toujours eu pleine confiance en Dew, trancha sir Woolcott-Game. Il s'est retiré, mais n'a pas cessé son activité. Il est enquêteur confidentiel, et agit à titre privé.

– Dew a toujours eu des méthodes... paradoxales. Il aime se déguiser. Il fait parfois appel à des non-professionnels. Et puis il a passé l'essentiel de son temps de ces dix dernières années à confondre des pickpockets dans les casinos de Monte-Carlo ou de Menton, grinça Thomas Stow. Je crains que cette fois l'enjeu ne soit un peu trop élevé pour lui...

Satisfait de sa réplique, dont il laissa planer l'écho dans l'air lourd du bureau des Rotondes, Stow chercha son reflet dans un grand miroir vénitien qui lui faisait face et qui dissimulait une partie du mur de

béton brut.

– Ce type a été traquer le docteur Crippen aux Amériques et il nous l'a ramené tout ficelé comme une outarde prête à cuire, répliqua sir Game sans daigner regarder Stow en face.

– Il était déguisé en capitaine de marine, ou sous je ne sais quelle panoplie de navigateur, lorsqu'il a arrêté Crippen. Les journaux en ont fait des gorges chaudes !

Stow laissa échapper un gloussement qui vira vers les aigus et vibra comme le finale d'une soprano lyrique.

Sir Game, livide, se rétracta de plusieurs centimètres. On eût dit un escargot effleuré par un contact étranger.

– Les journaux ont fait de Dew un héros de la police, corrigea-t-il.

– Que dit Dew ? intervint Lime, décidé à soutenir ostensiblement son chef contre l'agaçant plénipotentiaire de Sa Majesté.

– Dew pense que c'est une brèche qui s'ouvre derrière nos lignes. Une brèche imprévue et bénéfique pour l'ennemi, et qui risque de balayer toutes nos intentions de retrouver un semblant d'ordre, alors que les bombardements allemands marquent le pas.

– Ce dément agirait seul ? demanda Lime.

Thomas Stow fit entendre une sorte de reniflement dans lequel il essaya de mettre tout son mépris et toute sa contestation de l'avis qu'avait précédemment donné le chef de la police de la métropole.

– Dew n'est pas certain, mais il pense à... Il pense que l'assassin du *blackout* agit peut-être selon un schéma mystique, ou une sorte de rituel, répondit sir Game, en feignant de ne pas avoir entendu l'intervention nasale de Stow.

– Un « rituel » ? ricana une nouvelle fois ce dernier.

Le conseiller du roi ne laissa personne réagir à sa place. Il tonna, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire dans les diverses assemblées où il siégeait :

– En tant que membre du Conseil privé de Sa Majesté, je suggère avec insistance de convenir d'une action qui permette de protéger les citoyens de la métropole, déjà suffisamment touchés par les circonstances de guerre.

– La police, répliqua sir Game, fait ce qu'elle doit faire pour protéger au mieux les femmes de cette ville et informer la population des agissements de ce meurtrier. La panique est ce qui peut nous arriver de pire...

– Les femmes de cette ville ! Si j'interprète correctement cette affaire, susurra Stow en retour, il ne s'agirait que de quelques filles du genre des plus faciles.

– Justement, *Mr. Stow* – et sir Game mit dans ce « *Mr. Stow* » tout le mépris qu'il avait pour les jeunes politiciens démanchés d'ambition –, selon Dew, ce dément pourrait bientôt fanatiser son geste. Il pourrait se livrer à des massacres...

– Ou s'en prendre aussi aux enfants...

Frederic Lime avait observé la fin de l'échange en silence. En tant qu'homme de terrain, en tant que policier, il avait appris depuis longtemps à s'éclipser des conversations entre politiciens et hauts conseillers. Il n'avait tout simplement pu se retenir.

– Pas de ça, Lime ! coupa Thomas Stow. Pas une seule seconde de ce scénario-là, ni dans la presse, ni à Scotland Yard, ni même ici.

Lime reprit son air absent, et déplaça nonchalamment son siège au second rang, presque derrière le fauteuil de son chef. Sir Game, qui n'avait lui aussi qu'une patience limitée vis-à-vis des purs politiciens de cabinet et des aristocrates chargés de titres, vola à son secours :

– Lime a raison de soulever le problème et en même temps nos limites. Nous ne pouvons pas mettre un *constable* derrière chaque... femme... chaque fille qui... Ni derrière chaque gamin qui traîne dans Whitechapel ou dans Ratcliffe Highway. Ce type agit alors que les rues sont quasiment désertes. Sans les alertes, sans le *blackout*, on l'aurait déjà coincé vingt fois. C'est pour ça que je pense que la solution Dew est la meilleure.

– J'ai le vague souvenir, grinça Stow en détachant bien les syllabes, que la Metropolitan Police avait eu quelques difficultés également en 1888, avec un assassin que l'histoire a appelé Jack l'Éventreur et qui refusait de se laisser arrêter. Le *Blitz* n'avait pas commencé...

– Je vous en prie. Les sarcasmes ne nous aideront pas à coffrer ce criminel...

– Mon assistant, reprit Thomas Stow d'une voix nasale, va réfléchir aux moyens de garantir une parfaite sûreté pour tous les citoyens britanniques et vous fera donner ses conclusions. En tant que membre du Conseil privé de Sa Majesté, représentant la Couronne dans ce comité, je demande aux responsables de la police de mieux faire contrôler les rues. Faites tourner des équipes !

– Nous avons deux dizaines de *constables* en renfort, qui viennent

d'être affectés à la surveillance nocturne des quartiers dans lesquels il agit. Nous venons d'impliquer trois équipes féminines, qui patrouillent dans Paddington, dans Marylebone, dans Soho, là où ce...

– *Des équipes de femmes...*

Thomas Stow se renversa en arrière. On le vit échanger avec son reflet un sourire entendu.

Mercredi 11 février 1942 – Saint John's Wood Barracks, Regent's Park, 13 h 20.

– Alors, « Monsieur le Comte » veut-il changer ses cartes, ou bien ?

Les deux autres éclatèrent de rire en frappant leur jeu contre leur cuisse. Le soldat qui venait de parler – en fait un sergent-mécanicien de la Royal Air Force – regardait Gordon Cummins par en dessous, le rire suspendu aux lèvres, comme lorsqu'on craint une réaction violente qu'on sait avoir sans doute provoquée.

L'air épuisé, le teint gris, Cummins ne releva pas les moqueries. Il avait mal dormi et la fille au *boozy boo* lui avait trotté dans la tête presque jusqu'à l'aube. Il n'avait cessé de penser à ce bouton hideux qu'elle avait sur la bouche. Il se défaussa d'un valet et d'un dix, face contre le tapis, et leva le menton vers les trois hommes qui l'entouraient. Deux sergents, et un cadet du camp d'entraînement aérien de Regent's Park. Depuis des mois, ils avaient pris l'habitude de l'appeler « monsieur le Comte », ou parfois, plus nonchalamment, « *Duke* ». Tout ça parce qu'il savait faire des phrases et qu'il refusait de se laisser entraîner dans leur complicité mesquine et vulgaire.

Il se rappela une nouvelle fois à quel point il avait été fier d'entrer dans les forces aériennes et comme il avait cru y voir une reconnaissance de ses mérites héréditaires et des droits auxquels il pouvait prétendre. Mais, au bout de quelques jours seulement, on l'avait envoyé ramper dans la boue, remplir des soutes et dévisser des boulons à Blackpool, et il avait constaté que le système de classe qui prévalait dans la vie civile continuait à s'exercer pleinement dans la Royal Air Force. Le mépris dont on l'accablait à l'extérieur avait toujours cours sous l'uniforme, malgré les tentatives d'explications qu'il avait essayé de donner afin qu'ils sachent à qui ils avaient affaire.

Même la brutale accélération du conflit et le besoin croissant en forces aériennes dès le début du *Blitz* n'y avaient rien changé. On avait proposé à tous les gars de son grade – les *leading aircraftmen* – qui avaient un peu d'ancienneté de s'intégrer dans les groupes de vol et de se spécialiser en tant que mécaniciens embarqués. Il avait foncé, persuadé de figurer sur la photo-finish aux côtés des héros posant devant leurs Spitfire marqués de croix sur le museau, pour autant d'avions fritz descendus... La vision scotopique qui devait, lui semblait-il, le propulser directement dans le gotha de la Royal Air Force n'avait pas fait le poids face aux « prétentions supérieures à sa condition ». On l'avait cantonné à des tâches de bleu-bite : découper de la ferraille ou faire la dame de charité, à distribuer des vieux habits aux nécessiteux de l'East End. Et puis il avait appris que les mécanos embarqués servaient pour la plupart sur des Lancaster, allongés à plat ventre, à l'avant dans le nez, et les gars qui avaient essayé les zincs au début de l'hiver lui avaient tous raconté la même chose : on ne sort pas vivant d'un « Lanc » amoché ! Les gros malins qui avaient dessiné les avions avaient tout simplement oublié la trappe de secours pour le mécano et le mitrailleur. Pas de place pour bouger, pas de trou pour sortir. Les pilotes, oui, ils pouvaient s'éjecter et miser sur leur parachute. Mais le mécano ou le pointeur... ils restaient dans l'avion, jusqu'au bout. Grillés ou aplatis. En tout cas, on ne renvoyait pas les corps à la maison, ou alors en tout petits morceaux, pliés dans un mouchoir. Tout tiendrait dans son calot de drap décoré de deux boutons d'argent. Cummins étouffa un ricanement. Il se secoua, revint à la partie, avec la rage intacte.

Les autres jouèrent à leur tour, en bruisant de rires contenus. Hudson, un sergent à la mine chafouine, aux joues marbrées de fines veinules et aux yeux jaunes d'alcoolique, ramassa les gains de la levée. Il lança, en tendant la main pour battre le jeu :

– Dix shillings, Cummins, ça ne fera pas de mal à ton héritage !

Et il repartit à rire de plus belle en se serrant le ventre, imité par les deux autres.

– À moins que tu préfères arrêter la partie et retourner clouer des caisses et empiler des bidons aux entrepôts...

Gordon Cummins marqua un temps d'arrêt. Il semblait pétrifié. Sa bouche à demi ouverte n'aspirait ni ne relâchait plus le moindre souffle d'air. Il se leva, livide et parcouru de frissons. Il posa sans un mot un

billet mauve sur le tapis de jeu et, en faisant le tour des visages qui le scrutaient, il jeta simplement :

– Messieurs...

Et il disparut vers le porche vitré qui conduisait aux chambrées.

Mercredi 11 février 1942 – London Hospital, 17 h 45.

Mrs. Pritlowe regardait dormir un des garçons grièvement brûlés de Rotherhithe. Il respirait par intermittence, et un bruit rauque qui ressemblait à celui d'une pierre frottant sur une autre pierre, s'échappait de sa gorge. Sur le lit, coincé à côté de lui, Smike s'était réveillé. À demi allongé, il l'observait dans ses activités de soin. Il suivait du regard chacun de ses mouvements, s'attardait en plissant les yeux pour essayer de déchiffrer les étiquettes des flacons qu'elle maniait et reposait, dans un rythme nerveux, en déambulant dans les travées.

Est-ce que lui aussi avait senti ? se demanda Amelia Pritlowe. Elle se secoua et ramassa un tas de linges imbibés de teinture d'iode, qu'elle rassembla dans un large panier. Dans une vingtaine de minutes, elle pourrait prendre sa pause du soir et elle pensait aller se perdre à nouveau dans les cabanes de Whitechapel Road, et y manger quelque chose avant de reprendre pour le service de nuit.

Le garçon soudain l'apostropha :

– *Ma'am*... J peux t'y vous en poser une ?

Amelia Pritlowe se retourna. Smike était à présent assis dans son lit, la fixant de ses yeux noirs et brillants, semblables à ceux d'une souris.

– Bien sûr, bien sûr... Comment ça va aujourd'hui, Smike ?

– Ben mieux, *ma'am*. Fichtrement ben mieux ! J'crois bien que j'suis passé entre les gouttes, si j'peux dire... J'crois bien qu'la vie a décidé de r'prendre le d'ssus, *ma'am* !

Amelia Pritlowe s'approcha et dénoua une des bandes de gaze sur la cheville du gamin. Ce n'étaient plus que quelques écorchures aux bords roussis.

– Oui... Tu vas bien mieux. On va encore surveiller un peu ces

poumons qui ont respiré des fumées grasses, et puis je crois que tu pourras filer.

Elle se demanda en finissant sa phrase où pouvaient bien « filer » des gamins comme Smike...

– Alors, j’peux vous en poser une, *ma’am* ?

– De quoi veux-tu parler ?

– *Ma’am* ? Du temps qu’vous aviez not’âge, on avait peur de l’manière qu’on a peur aujourd’hui ?

Amelia Pritlowe regarda l’enfant qui essayait de se caler sur la tête de son lit, dans l’espace restreint que lui laissait son camarade endormi. Une bande aussi large que deux crayons, au milieu de ses cheveux couleur carotte, avait disparue, brûlée par la vague de feu qui avait balayé une nuit de l’été dernier les quartiers industriels autour du fleuve. Son visage, miraculeusement, avait été épargné par l’incendie, mais il exprimait une sorte de panique permanente, qui ne quitterait sans doute jamais l’adulte qu’il deviendrait – peut-être.

Elle songea à l’opération *Joueur de flûte*, et au conte qui lui avait donné son nom.

– Écoute... Veux-tu que je te raconte une histoire qui parle des enfants d’avant ?

Pour toute réponse, Smike se releva encore, chercha à caler sa tête entre les barreaux de la tête de lit, et ramena ses talons contre ses fesses. Il croisa les bras et la regarda bien en face.

Amelia Pritlowe se dit qu’elle allait renoncer aux cabanes de Whitechapel, et que sans doute il y avait d’autres formes de joie que celle des rires partagés, des gâteaux au rhum et des chansons d’espoir. Elle s’approcha du lit et, délicatement, en prenant garde à ne pas réveiller l’autre enfant qui dormait, elle se cala tout contre les pieds de Smike, et raconta l’histoire d’Hamelin, soigneusement, lentement, en n’oubliant aucun détail. La ville infestée de rats. L’arrivée du joueur de flûte au costume chatoyant, qui propose de l’en débarrasser. Elle chuchota l’épisode des bourgeois et du lord-maire qui passent un marché avec lui : l’élimination des rats contre cent pièces d’or. Elle détailla la formidable procession des rats envoûtés par la mélodie du joueur de flûte, qui le suivent hors de la ville et se jettent dans la rivière, où ils se noient. La fourberie des bourgeois qui refusent de payer leur dette au musicien. Elle raconta comment celui-ci fut chassé par les sergents d’arme, et copieusement roué de coups aux poternes de

la ville. Elle expliqua comment, le soir de la Saint-Jean, le joueur de flûte était revenu à Hamelin, dans un bel habit vert de chasseur, et comment, tandis que tous les adultes préparaient les brasiers et mettaient les tonneaux en perce pour les festivités, il avait joué de sa flûte. Les cent trente-trois enfants l'avaient suivi, loin de la ville, dans les collines, où ils passèrent l'été à courir dans l'air doré chargé d'insectes, à attraper des truites à mains nues et à tailler des sifflets dans du bois de coudrier. Et elle raconta enfin comment le lord-maire et les bourgeois d'Hamelin avaient dû payer au joueur de flûte trois fois le prix convenu pour que les enfants reviennent au village, riches eux-mêmes de nouvelles soifs et épris de liberté.

– C'était donc moins moche, pour les gamins d'ce temps-là !

– Tu l'as dit tout à l'heure : la vie finit toujours par gagner, Smike.

« Et pas seulement, pensa-t-elle, dans les légendes nées des rêves et des nuits d'hiver, où le froid chasse le sommeil et consigne la peur dans les briques des murs. Ce sont les enfants qui vont faire repartir le monde et laver à grande eau toute cette abomination et tout ce malheur... »

– Et toi, conclut Amelia en ramenant le drap sur la poitrine creuse du gamin, toi, tu es en sécurité ici ; et, si le joueur de flûte passe par Whitechapel, ce sera pour t'emmener dans le Nord, où l'on mange de la gomme à la menthe, des pommes trempées dans le sucre roux, et où la mer fait voler vers le rivage de très grands oiseaux blancs...

Mercredi 11 février 1942 – Quartier de Paddington, 19 h 55.

Doris Jouannet furetait dans l'ombre, aux bordures nord d'Hyde Park. L'humidité glacée de la végétation et des pièces d'eau rendait l'air nocturne presque palpable. Des volutes de brume s'élevaient autour des grilles du parc. Elle songea qu'elle aurait pu s'y glisser et disparaître tout à fait, ou en ressortir ailleurs, comme dans les contes de fées, dans une forêt des Vosges ou au cœur de Bagdad.

Elle s'engouffra dans Lancaster Terrace, où deux immeubles soufflés par les bombes présentaient leurs intérieurs calcinés, tandis que les bâtisses voisines étaient simplement déchirées. Elles ressemblaient à des cubes dont il manquerait une face. On découvrait l'intimité des chambres et des salons, avec leurs tapisseries et leurs papiers à fleurs. Certains appartements s'offraient, dans un désordre indescriptible ; d'autres étaient presque intacts, et on avait l'impression que la découpe avait été faite par une lame géante parfaitement aiguisée et que l'on avait sectionné une tranche de l'édifice, pour une monstrueuse autopsie. Un silence absolu régnait là. Doris frissonna et replia le col de son manteau noir contre sa gorge. Elle allait bifurquer vers l'est et marcher en direction de Marble Arch, quand l'homme la héla, de l'autre trottoir :

– Moche, pas vrai ? On dirait bien que les *Jerries* veulent nous effacer complètement de la carte...

Elle scruta l'autre côté de la rue et distingua un homme à la silhouette élancée, qui s'était arrêté devant les ruines. Il fumait une cigarette, l'air songeur.

Doris Jouannet posa un pied sur la chaussée et commença à traverser Lancaster Terrace. Elle atteignit l'autre trottoir juste à son niveau et remarqua son uniforme militaire et le calot de l'aviation qu'il

portait légèrement de biais.

– Hum-hum... Pas de doute. Y sont en train. Sont définitivement en train de nous aplatis ! Et pendant ce temps nos soldats fument dans le noir en accostant les jeunes filles. On chercherait-y d'la compagnie, mon capitaine ?

Gordon Cummins tourna le visage et examina les traits de la femme qui se moquait en essayant de l'enjôler. En tirant sur sa cigarette Archer's, il produisit un halo rouge dans lequel il détailla une grande fille, dans sa trentaine, au visage osseux. Une mèche de cheveux châains s'enroulait sur son front, et sa bouche mince se marquait d'un pli d'amertume qui semblait permanent.

– Cigarette, *mademoiselle* ? proposa-t-il, effaçant toute idée de rancune.

– Pourquoi pas, mon chéri ? Fumer ensemble dans l'noir, y'en a qui disent que ça crée des sacrés liens, pas vrai ?

Dans le halo, Doris Jouannet avait croisé le regard de l'homme, limpide, transparent, concentré, métallique. Elle n'avait jamais eu de temps à perdre avec les mots et la poésie, et pourtant, dans sa tête, elle composa l'image suivante : *un feu silencieux et glacé*... L'aviateur se mit à rire. Un rire clair, qui donnait confiance.

– La chance, c'est que j'ai du ravito, ce soir ! Je me demandais avec qui j'allais bien pouvoir partager une pleine ration de brandy et une belle conserve de *Dundee* au vrai sucre et voilà que je suis tombé sur la plus jolie fille de Londres !

Il lança son mégot dans l'ombre, en produisant une gerbe d'étincelles.

– Tss-tss... Galope pas trop vite, mon grand ! Compte pas m'amadouer avec tes douceurs. J'ai rien cont' m'envoyer un peu de *bitter marmalade*, mais j'aimerais bien aussi une p'tite rallonge avec l'image de Britannia d'ssus.

Cummins rit à nouveau. Il ressortit une cigarette et l'alluma en même temps que celle qu'il venait d'offrir à sa compagne, détaillant par-dessus la flamme le visage de l'inconnue. Il remarqua une sorte de kyste arrondi au milieu du menton, de couleur cassis et gros comme un grain de maïs. La femme le dégoûtait. Il vit, juste avant que l'allumette ne s'éteigne, ses narines allongées. Elles perçaient un visage longiligne et blafard. En soufflant sa fumée, il désigna en penchant la tête de côté une entrée qui s'ouvrait au milieu d'un des immeubles en ruine.

– Peut-être bien qu'on trouverait une petite cachette un peu douillette dans ce labyrinthe ? Pourquoi pas un petit nid bien confortable, avec des coussins et une bonne courtépointe où poser notre béguin ?

Ce faisant, il saisit le bras de Doris Jouannet et l'entraîna dans le passage étroit qui courait entre deux enclos tapissés de gravats. Cummins fit encore craquer une allumette et, la tendant devant lui à la manière d'une torche, éclaira l'espace qui s'ouvrait au-devant des pas de sa compagne. Ils étaient dans une sorte de longue cour intérieure, sur laquelle s'ouvraient deux dizaines de portes. Plusieurs étaient fracturées et pendaient de leurs gonds. Les autres étaient fermées ; on aurait pu penser que, derrière elles, la vie se poursuivait normalement et que des habitants y dormaient. Doris Jouannet l'avait suivi, sans un mot. Elle fumait en relâchant bruyamment la fumée, comme les femmes qui ne fument qu'occasionnellement, pour se donner un air. L'homme en habits militaires poussait les portes, une à une. Aucune n'était ouverte. Il se dirigea vers le fond de la courette et, choisissant la porte de droite, fit jouer la clenche, puis, constatant qu'elle ne répondait pas, pris un pas de recul et lança un lourd coup de pied dans la ferrure qui sauta immédiatement dans un cri métallique. Le panneau de bois fila en arrière et revint en claquant sur le dormant. L'homme repoussa la porte et fit un pas dans l'intérieur. Il émit aussitôt un petit sifflement admiratif :

– Whoo ! Un nid ? Je vous prie, *mademoiselle*, de bien vouloir entrer dans notre meilleure chambre !

Gordon Cummins se déroba pour laisser entrer la femme. Elle suspendit son élan :

– Ben mon gars, t'as une sacrée vue d'pilote ! On n'y voit pas à deux pouces dans ta piaule !

Cummins émit un petit rire de gorge et, craquant une nouvelle allumette, il éclaira une petite pièce parfaitement préservée, dont tous les meubles semblaient tenir encore debout. Il avisa un haut chandelier de métal piqué de deux chandelles qu'il alluma. La pièce sortit de l'ombre en tremblotant. Elle était entièrement tapissée d'un papier décoré de petites fleurs d'églantine et de baies roses. Il y avait là une table ronde recouverte d'une toile en damier, un bahut bas supportant des piles de vêtements soigneusement pliés, un lit d'enfant basculant sur lequel un grand nounours se tenait assis, un *cosy-corner* de bois

sculpté dont l'angle supportait une ribambelle de livres. Sur celui-ci, la courtepointhe annonçait les attendait.

Il s'y posa, alluma deux nouvelles chandelles qu'il colla sur le rebord du *cosy* dans une coulure de stéarine et, tapotant l'espace à sa gauche, invita la femme à le rejoindre. Doris Jouannet minaуда encore un instant autour de la table, dont elle fit le tour. Elle écrasa en prenant tout son temps le mégot de sa cigarette Archer's sur le rebord du chandelier.

– Faudrait que j'sois bien sûre pour c'te petit cadeau en espèces qu'on a parlé, capitaine. J'suis pas réticente, non... Mais j'suis toujours un peu moissonnée, par les temps qui courent, et un p'tit billet...

Gordon Cummins accentua son sourire, et répéta son geste de la main. Il tapota la courtepointhe et enfonça son autre main dans l'intérieur de sa gabardine.

– Bien sûr. Les jolies demoiselles qui se promènent au couvre-feu ont droit à leur petit cadeau, c'est tout à fait naturel.

La femme pointa les fesses en arrière, d'un geste polisson, et les trémoussa un instant en riant. Elle s'assit enfin près de l'aviateur, qui fouinait toujours dans ses poches, et elle ouvrit le col de son manteau pour exposer le haut de sa poitrine à la lumière adoucie des chandelles. Son manège avait rendu Cummins nerveux. Bon sang, comment ces filles pouvaient-elles à la fois le dégoûter et l'exciter à ce point, avec leurs airs de souris prises au piège ou d'oiseaux empêtrés dans une nasse ? Il avait tout autant l'envie de la flatter et de la rassurer que de la transformer en bouillie.

L'homme extirpa enfin du fond de son manteau une conserve plate de *Dundee marmalade* qu'il posa entre eux, puis un ouvre-boîte à manche de bois tourné. Il tira enfin un billet chiffonné qu'il lissa rapidement entre deux doigts avant de le tendre à la fille, qui s'était collée contre son épaule.

– Mais, d'abord, une douceur. De la vraie marmelade écossaise, avec des fruits confits au sucre des Caraïbes. Est-on encore en guerre quand on goûte à ça ?

La fille sembla se laisser convaincre par l'odeur douceuse qui fusa de la conserve lorsque l'homme commença à tourner la lame de son ouvre-boîte dans la ferraille du couvercle. Une formidable bouffée d'agrumes et de cassonade se diffusait dans le studio ténébreux. Il trempa son index dans la pâte et le présenta aux lèvres de la fille qui,

sans hésiter, ouvrit toute grande la bouche.

– Hmm... Pas à dire, susurra-t-elle, ça fait bien trois ou quatre ans que j'ai pas goûté à d'la confiote pareille.

Cummins enfonçait déjà son doigt dans la boîte de ferraille et tendit une seconde mesure à la fille, qui dégustait, les yeux clos et la tête penchée en arrière.

– Hmm... fit-elle une seconde fois.

Et elle ouvrit la bouche. Gordon Cummins y enfonça à toute volée la pointe de l'ouvre-boîte, qui se ficha dans le palais de la fille. Il piqua d'un geste farouche l'outil d'acier et le fit tourner sur lui-même ; il le sentit qui emportait un bout de chair dans la gorge de la fille, dont le cri de surprise et de douleur était resté bloqué derrière les dents. Celle-ci avait ouvert des yeux immenses et semblait près de vomir. Un flot de sang fusa de sa bouche et gicla sur elle, aussi noir que de l'encre dans la pénombre de la pièce. Elle essaya de parler, mais un improbable gargouillis sortit de ses lèvres, mêlé à de la *Dundee marmalade*. On entendit :

– *Pagleu-gle diggle-akk ! Pah-ahk !*

– Oui, c'est ça ! Sale déchet de putain ! *Pagleu-gle diggle-akk...*

Et, en reproduisant d'un ton ironique les onomatopées d'agonie de Doris Jouannet, il ressortit l'outil tranchant puis, d'un geste rapide, lui lacéra la gorge. Il se jeta sur elle, se servant de la courtepoinette comme d'un bouclier pour éviter le plus gros de l'hémorragie qui s'était déclenchée là où, quelques secondes plus tôt, il y avait la bouche et la gorge de la fille. Cummins s'acharna sur son visage avec l'ouvre-boîte qui y découpait de larges bandes de chair. Il répétait sans cesse : « Putain, nom de Dieu de sale putain... » Et il continua à balayer Doris Jouannet de coups de lame, descendant tranquillement vers sa poitrine, puis son ventre, en laissant l'édredon aspirer les flots de sang qu'il produisait.

– *Pah-ahk ?* jeta-t-il vers la fille. Ouais, tout juste, connasse...

Il fouilla dans son ventre. Utilisant sa main à la manière d'un pinceau, il commença à écrire avec le sang de la fille sur le papier peint aux baies roses.

Recherche mon image à l'est. Tu reconnaitras celle

Il acheva son travail d'écriture, posément. Sans se corriger ni se relire. En grognant, il essuya son poing rougi dans les cheveux de la fille et se coucha sur elle, se servant de la courtepointe et de son manteau à la broche de métal argenté pour se protéger du sang continuant à suinter de tout le corps de Doris Jouannet, qui venait de mourir.

*

Il recula. *Voilà*. La putain n'avait plus de visage. C'était aussi simple que cela. Ce n'était plus rien que du *vrac*. Il aima le mot. Du *vrac*. Ces filles ramenaient sans cesse leur caquet dans l'air, emplissaient l'espace de leurs exigences et de leurs insolences. *Voilà*. Elles exigeaient... Et elles pensaient qu'elles avaient un pouvoir. Il regarda encore le masque sanglant de celle qui avait été Doris Jouannet. On apercevait l'os saillant sous l'orbite de l'œil, qui perçait la chair déchirée, d'un blanc odieux. De minuscules bulles de lymphes et de sang mêlés s'agitaient sur le front déchiqueté de la jeune femme. Les cheveux, hirsutes, dans lesquels il venait de s'essuyer la main, donnaient au cadavre un air d'épouvantail hideux aux traits mangés par des corbeaux fous. Elles exigeaient, et puis d'un seul coup voilà tout ce qu'elles étaient : un amas de graisse et d'os, et de la chair rouge suintante qui exhalait une odeur qui lui rappelait celle de la terre chaude au tout début de la pluie. Un amas de chairs mélangées à des vêtements de femme. Un gisement hétéroclite, aussi fascinant que répugnant, sans queue ni tête. Rien que du *vrac* ! Il eut envie de la pénétrer à nouveau, encore plus violemment qu'il ne venait de le faire. Mais une montée aigre dans sa gorge l'en empêcha. Il allait vomir. *Voilà*, voilà ce qu'étaient ces putains !

– Dégueulasses... Ces putains sont vraiment dégueulasses !

Cummins repoussa la porte fracassée et retourna dans Lancaster Terrace. L'air froid le réconforta. Il n'allait peut-être pas vomir. Il avança vers Hyde Park. Ses yeux discriminaient parfaitement le noir de la nuit de celui des arbres qui se découpaient dans l'air glacé. Il voyait les enchevêtrements de branches et de rameaux ; il voyait loin à l'est, bien au-delà de Marble Arch, des faisceaux lumineux fouiller le ciel. Tout l'East End semblait décoloré. Il se mit en marche dans le froid immobile de la nuit. La ville lui appartenait.

Il repassa le rituel, comme il l'avait entendu et comme il avait

toujours été. Chaque mot avait sa place. Sa bonne place... Il se demanda un instant grâce à quelle science *l'autre* avait pu savoir, à l'avance, que les choses auraient exactement cette tonalité-là, qu'elles seraient exactement telles qu'*il* les décrivait, dans l'appartement plongé dans l'ombre, entouré de ces respirations rapides et de ces fièvres.

*Sa connaissance est telle qu'elle nomme aussi des événements qui
sont encore à venir.*

Il laissa les mots l'envahir. « *Dans l'Ombre. Est-ce... »*

RITUEL – PUZZLE

Dans l'Ombre. Est-ce toi qui as choisi l'endroit ?

Elles avanceront voilées, mais tu sais ce qu'elles cachent.

Celle-ci n'a pas de visage. Elle a tous les visages.

Tu trouveras d'autres symboles et de nouveaux secrets.

*Recherche mon image à l'est. Tu reconnaîtras celle que je vais te
montrer : elle n'est pas sans rappeler celle que tu connais bien.*

Souviens-toi et comprends !

Tu lui diras : « Je te pardonne. »

1. Différents billets de la Banque d'Angleterre (dix shillings, une livre et cinq livres) ont été marqués de l'effigie de Britannia, déesse guerrière personnifiant la Grande-Bretagne.

Jeudi 12 février 1942 – Norman Shaw Buildings, siège de New Scotland Yard, 11 h 25.

« Tueur fou : la traque dans le West End

Exclusif : une nouvelle femme massacrée près d'Hyde Park

Le tueur partout, la police nulle part ! »

William Boyle rejeta avec dépit le *Daily Telegraph* sur la table basse couverte de papiers. Il se tourna vers les deux policiers qui lui faisaient face dans son vaste bureau des Norman Shaw Buildings, dans Whitehall. Le divisionnaire Boyle était furieux. Il s'était toujours identifié profondément à l'œuvre de Scotland Yard ; un succès des services de la Metropolitan Police le rendait fier et heureux, qu'il y ait participé ou pas. Il était le Yard. « Nous sommes tous le Yard », aimait-il répéter à ses collaborateurs, chaque fois qu'il sentait une lézarde dans la hiérarchie et la bonne marche des services. De même, un échec l'affectait profondément, le plongeant dans des abîmes de grisaille et de mélancolie. Une simple latence dans l'avancée d'une enquête le troublait. Boyle estimait que les forces mises à la disposition de la Metropolitan Police étaient parfaitement calibrées pour traquer, détecter et saisir n'importe quel criminel. Même en temps de guerre. Cette phrase, il en avait fait une sorte de mot d'ordre depuis deux années : rien ne devait être assujéti aux conditions particulières de la capitale en liaison avec le conflit. Pas une enquête, pas un malfaiteur ne devait trouver de répit parce que le monde était en guerre, jugeait et répétait le *divisional superintendent* William Boyle. « La guerre est la guerre et le crime est le crime » était une autre de ses maximes du moment. Et gare à celui de ses hommes qui se retrancherait derrière une excuse marquée du sceau du *Blitz*, du conflit ou des circonstances particulières dans lesquelles était plongée l'Angleterre depuis l'invasion

de la Pologne.

Il hésitait à parler le premier. Son grade lui permettait de garder provisoirement le silence, et de manifester avec ostentation à ses subordonnés qu'il attendait des comptes. Face à lui, le détective *superintendent* Fred Lime et l'inspecteur-chef Peter Merio ne semblaient pas résolus à l'aider. Les deux policiers attendaient que leur chef se décide à commenter leur convocation. Ils savaient parfaitement de quoi ils allaient parler. Mais la manière avec laquelle le divisionnaire venait de lancer le *Telegraph* leur laissait entendre que le flegme de sir Boyle était sérieusement atteint.

– Hum-hum, fit Lime.

Boyle se tourna vers lui, l'air satisfait de voir que c'était son subordonné qui avait craqué. Mais Frederic Lime continua une ou deux secondes à se gratter la gorge, puis replongea dans le silence.

Boyle pivota vers Merio. Celui-ci jouait avec l'élastique métallique de sa montre-bracelet qu'il tendait et relâchait d'une manière particulièrement énervante.

– Enfin ! finit par lancer William Boyle. Où est la police ? Où sommes-nous, messieurs ?

« *Flsssh...* », fit l'élastique de la montre-bracelet de Peter Merio.

– Bon sang, Merio ! s'écria Boyle.

Peter Merio laissa doucement revenir l'élastique et croisa les bras. Il fit pointer sa langue à travers sa joue gauche, qui se mit à saillir. Boyle le fusilla du regard.

– Quatre meurtres ! Quatre femmes depuis samedi... Nous attendons que ce dément fasse plus de morts que la Luftwaffe, ou nous nous décidons à faire quelque chose ?

– Sir, commença Frederic Lime, ce n'est certainement pas à nous de... d'évoquer ce point, mais...

– Quel point, Lime ? Le seul point qui m'occupe aujourd'hui, c'est de savoir où en est la police de Londres avec ce *Blitz Ripper* ! Où en est notre enquête ? Les journaux nous taillent en pièces et...

– Justement, sir, coupa Lime. Ce n'est plus notre enquête, sir...

– Plus notre enquête ! Depuis quand ai-je décidé que nous...

– Ce n'est plus nous qui décidons, sir, interrompit Lime pour la deuxième fois. Le *Blitz Ripper* – sacré nom de chiottes que...

– Lime ! Un policier qui se met à parler la langue d'un voyou n'aura jamais...

– Le *Blitz Ripper* n'est plus un dossier de la Metropolitan Police, sir, l'arrêta une troisième fois Fred Lime. Nous sommes dessaisis... Ce ne devrait pas être à moi, ni à Merio, d'en parler, ni de vous en avertir, sir, mais nous ne sommes plus dans l'enquête.

William Boyle semblait égaré. Il avait pris la teinte exacte du fleuve qu'on voyait couler à travers les hautes fenêtres qui donnaient sur Victoria Embankment, deux étages plus bas. Il était d'un gris tournant légèrement au vert, presque comme ces cuivres ternis exposés aux intempéries.

– Nous ne sommes plus... dans l'enquête ? balbutia-t-il. Et qui est dans l'enquête alors, si la police de Londres n'y est plus, *Mr. Lime* ?

Le *divisional superintendent* Boyle avait l'habitude de toujours appeler ses collaborateurs par leur seul nom. Jamais de grade, jamais de « monsieur ». Lime jugea donc que son chef était profondément bouleversé. Mais il fallait achever. On lui avait demandé de faire passer le message, et il allait le faire passer jusqu'à son dernier mot.

– Le Cabinet Gris, sir... Le Cabinet Gris reprend l'enquête. Toute l'enquête. Avec ses équipes, et avec ses méthodes. Nous ne sommes plus dans l'affaire.

– Le Cabinet Gris...

Le visage de Boyle avait encore pâli d'un ton. Il ressemblait à présent à ces statues qu'une fine mousse envahit, teintant le marbre de veinules olivâtres et déformant leur relief.

– Bon sang, qu'est-ce que cette foutue histoire de Cabinet Gris revient faire ici ! Existe-t-il au moins, ce Cabinet Gris ? Où est-il ? Qui le dirige ? Qu'on me dise qui sont les foutus foireux qui le dirigent...

William Boyle ne se contrôlait plus. Près de quatre décennies de droiture et de service dans la police de la métropole volaient en éclats, éparpillant son cortège de distinction, d'élégance, de périphrases et de détours.

– Il existe, sir, intervint Merio. Le Cabinet Gris est attaché au *War Office* et...

– Je sais tout ça, Merio ! glapit William Boyle. Des attachés parlementaires, des politiciens, des conseillers du ministère de l'Air, des gratte-papier, des... foutus foireux d'espions ! Toute la chienlit que l'on dépêche pour parler aux journaux et calmer la population. Des incapables, des...

Boyle sembla chercher le terme définitif pour qualifier ceux qu'il

venait de désigner. Son corps tremblait comme celui d'un vieux chien, de mouvements fiévreux et compulsifs qu'il ne semblait pas remarquer. Il fit une sorte de pas latéral, comme s'il se rattrapait d'une chute, et finalement, ne trouvant apparemment pas mieux, lança :

– Des foutus foireux... Rien que des foutus foireux !

– Le Cabinet Gris estime que la guerre impose de nouvelles méthodes policières, sir. Ce tueur du couvre-feu joue avec les nerfs de la population. Il faut des résultats. Il faut essayer d'autres méthodes. C'est en tout cas ce que juge le...

– La guerre ! La guerre, Lime ? La police reste la police, même en temps de guerre ! Je n'ai reçu aucun ordre ni aucune information sur le fait que le Cabinet Gris devait...

– Il n'y aura pas d'ordre écrit, sir. L'enquête n'est plus chez nous.

Lime se rapprocha de la seconde fenêtre qui donnait au nord, et désigna les grands bâtiments qui bouchaient la vue en direction de Charing Cross.

– Elle est là... Sous quatre mètres de béton armé, en plein cœur des Rotondes, au Cabinet Gris.

« *Flsssh...* », fit la montre de Merio, alors qu'il se levait pour quitter, dans le sillage de Lime, le bureau du divisionnaire Boyle.

Jeudi 12 février 1942 – Pembridge Villas, quartier de Notting Hill Gate, 20 h 10.

Walter Dew examinait avec concentration les différents documents qu'il avait disposés devant lui sur la grande table recouverte de cuir vert aux angles dorés. Depuis plus d'une heure, il essayait de leur donner un ordre et une cohérence qu'il hésitait à achever. L'inspecteur Toby Cross lui avait apporté le dossier peu après dix-neuf heures. Aux yeux de Cross, l'ex-*chief inspector* Dew représentait une sorte d'idéal policier. Ils n'avaient jamais travaillé ensemble à la Metropolitan Police de Londres, mais Cross avait entendu parler de Dew par quelques anciens qui l'avaient croisé au moment de l'affaire Crippen et qui avaient partagé des enquêtes avec lui, avant qu'il ne démissionne du Yard. « M'sieur, disait Toby Cross chaque fois qu'il croisait Dew, j'ai bien peur que la MEPO est plus dans l'même équilibre qu'au temps où vous étiez dans l'service, m'sieur... »

Dew avait rencontré le jeune Cross lors d'un lunch commémoratif en hommage à des collègues disparus, dans la salle d'étage d'un pub du côté de Fulham, et ils avaient sympathisé. Dew s'était pris d'affection pour le jeune cockney, impulsif dans ses actions et spontané dans ses manières, et il s'amusait de la ferveur que le vif Toby Cross manifestait à l'égard de ses anciens exploits. Il avait aidé Cross à sortir de la rue et des rondes attribuées aux simples agents en tenue, et l'avait fait affecter au département criminel. Depuis, il avait fait parfois appel au jeune inspecteur lorsqu'il avait besoin, de façon non officielle, de connaître de l'intérieur l'avancement d'une affaire. Il savait compter sur Cross, qui, dès lors qu'il le pouvait, lui procurait pour quelques heures les documents que Dew souhaitait consulter. Cette fois, les données étaient différentes. Toby Cross avait été promu, et était désormais considéré

comme un des éléments les plus prometteurs du Yard. On lui avait confié un service et une équipe d'enquêteurs. Dew n'avait eu aucune difficulté à désigner Toby Cross pour lui servir de passerelle avec le *War Office*.

Il était venu ce soir avec ses airs habituels de conspirateur, et avait remis le dossier vert à Dew en disant :

– M'sieur, celui-là, j'peux décemment pas vous l'laisser toute la nuit. Faut que j'le r'mette en r'prenant mon service à dix heures. Même si l'cabinet est puissant en c'moment, il ne veut pas humilier la police de Londres ! Rien d'officiel, m'sieur, vous connaissez le refrain... J'repasserai vous l'rechercher à neuf heures et demie, m'sieur. J'vais aller manger un morceau dans Notting Hill Gate en lisant l'journal : vous bilez pas, j'en ai pour deux bonnes heures.

– Alors, il en a tué une quatrième ? demanda Dew.

– Comme vous l'pensiez, m'sieur. Tout juste comme vous m'l'aviez dit hier au soir. Et du sale boulot, vous allez voir.

– On l'a identifiée ?

Toby Cross tapota l'épais dossier vert et lança :

– Une Mrs. Jouannet... Une poule, de la même portée qu'les deux dernières. P't'être bien un peu plus jeune. Tout est là d'dans, m'sieur. Enfin, tout ce qu'on a ramassé depuis samedi dernier.

Toby Cross émit un drôle de bruit en appuyant de son index tendu sur sa joue gonflée. Une sorte de croassement humide. Il se rendit compte de l'aspect intempestif de son geste et répéta, à mi-voix, en quittant la pièce :

– Ouais, m'sieur. Du sale boulot...

Dew regarda les photos au contraste brutal qu'il avait étalées devant lui. L'horreur qu'elles contenaient suintait malgré la distance du noir et blanc et le décapage dû au flash puissant qui avait arrosé les scènes de crime.

Sur la première série d'images, posées tout à gauche de sa table de travail, on voyait le coin d'une sorte de cave, aux murs de brique blanchie par le salpêtre. Un banc était fixé aux briques et pendait comme dans certaines cellules de prisonniers. Une femme était à demi étendue sur ce banc, les jambes allongées devant elle, sa robe largement remontée sur le ventre. Sa culotte claire luisait dans l'ombre d'une cuisse à peine relevée ; elle ressemblait à une déchirure du

papier, rendue presque phosphorescente par l'éclat du flash. Sur la première photo, on ne distinguait pas son visage, car sa tête, largement projetée en arrière et débordant de l'appui du banc, pendait dans le vide.

Sur un autre cliché, pris de beaucoup plus près et plus au-dessus, le visage apparaissait. C'était celui d'une femme de trente-cinq ou quarante ans, sans relief, si ce n'étaient ces yeux qui semblaient projetés vers l'avant. On avait le sentiment qu'ils avaient voulu quitter leurs orbites et filer hors de cette cave où on les retenait.

Un gros plan montrait le menton et la gorge de la femme, autour de laquelle une cordelette blanchâtre avait été nouée et avait par endroits pénétré les chairs.

Enfin, on découvrait un détail du mur situé juste au-dessus du banc. On y avait tracé quelques mots, sans doute à l'aide d'un morceau de charbon de bois ou de houille.

Fais ce que tu veux.

Sous cette série de clichés, Walter Dew avait placé un rapport de police, rédigé sur un papier qu'il connaissait bien et ainsi conçu :

Metropolitan Police – *X Division* /Paddington.

Inspecteur G. Wallace.

Appelé sur place à minuit moins dix suite à signalement. J'ai trouvé l'entrée d'un abri dans Montagu Place, Marylebone. Des curieux essayaient de se faufiler dans l'abri. On y accède par une douzaine de marches. L'abri lui-même est de cette catégorie qu'on appelle petite à moyenne. Il était entièrement vide, mis à part le corps d'une femme allongée sur une sorte de banc de fortune. J'ai constaté immédiatement que la femme était morte, ne présentant ni signe de respiration ni pouls.

– Identification immédiate impossible ; pas de sac, ni de papiers d'identité, ni de linge marqué.

– Cause probable : homicide.

Signé G. Wallace

Une autre note, signée E. Abbot, *Senior Assistant Secretary*, épinglée au premier rapport, le complétait. On y lisait en titre :

Identification du corps de femme découvert dans Montague (sic) Place, Marylebone : Hamilton Evelyn, *b. circa* 1902, Newcastle-upon-Tyne.

Walter Dew passa à la rangée située à droite des documents qu'il venait d'examiner. Il y avait cette fois toute une série de photographies. L'opérateur devait être différent de celui qui avait officié dans Montagu Place. Les images étaient de meilleure qualité, sans doute grâce à une utilisation plus subtile du flash. Les ombres étaient plus douces et les contrastes beaucoup moins abrupts que sur les premiers clichés. Toutefois, l'horreur de la scène qu'ils proposaient était totale. Sur la première image, on voyait une jeune femme au visage légèrement poupin, en gros plan, cadrée depuis les épaules jusqu'au-dessus des cheveux, encore parfaitement coiffés. Une plaie courait sous le menton, du bord de la mâchoire droite à la saillie de la clavicule gauche. Sur la deuxième photographie, on retrouvait la même jeune femme, en plan large ; elle était étendue sur un lit recouvert d'un plaid rayé. On discernait quelques meubles bon marché en bois sombre à gauche et à droite du couchage, et une fenêtre opacifiée par des stores à lamelles perçait le mur au-dessus du lit. La femme avait la jambe droite repliée et son pied posait sur le rebord du lit, tandis que sa jambe gauche était allongée devant elle, jusque sur le sol de linoléum moucheté. Un de ses bas entourait encore la cheville droite, tandis que l'autre jambe était nue. Une monstrueuse blessure courait depuis l'intérieur de sa cuisse gauche jusqu'au-dessus de la hanche droite. C'était une terrible entaille en zigzag, semblable à une déchirure dans un tissu résistant, ou à une brèche dans la coque d'un navire. Le blanc de la peau tranchait effroyablement avec le noir de la plaie, d'où le sang avait surgi, semblait-il, avec force. Le couvre-lit était imbibé sur plus de la moitié de sa largeur et, là où le corps reposait, les rayures du plaid disparaissaient complètement, en se confondant avec le sang de la victime. Plus haut, sur la poitrine, deux autres blessures tout aussi affreuses se distinguaient dans ce même contraste de nuances. Les seins de la jeune femme avaient été littéralement découpés par le milieu : on devinait que le meurtrier avait tenté de les sectionner chacun en deux parties.

Dew laissa retomber la photo et s'attarda sur celle qui suivait. Il s'agissait du détail du mur situé derrière le lit, et on distinguait la fenêtre et le rideau en amorce sur la gauche. On y lisait, écrit en lettres

noires, d'une main sûre qui n'avait pas tremblé :

Ils ne peuvent pas me voir.

Walter Dew se détournait de ses travaux et empila soigneusement la série de photographies qui constituait la deuxième rangée. Puis il se leva et marcha vers une petite armoire coquette, couleur miel, recouverte de marqueterie. Il l'ouvrit et en sortit une bouteille pansue, à l'étiquette pourpre, et se versa une large ration de brandy dans un gobelet marqué de deux épées croisées sous un lion couronné. Il avala le contenu de son verre, s'en resservit un autre identique et regagna sa place à la grande table verte.

Il saisit une fiche sur laquelle il commença à lire un texte tapé à la machine à écrire.

Evelyn Oatley, *aka* Nita Ward, ou Nitta Ward, artiste (note sub. 1/17).

B. 1907.

Armes utilisées : probablement couteau à lame très affûtée et autre outil rigide et peu tranchant (possible : ciseaux de cordonnier ou de bourrelier ; ouvre-boîte).

Aucune arme ni aucun outil de ce type retrouvé sur les lieux.

Constatations : détective-inspecteur John Rangis et détective-inspecteur Frederick Cherrill (voir 1/18).

Dew se mit à écrire sur un grand cahier couleur cerise. Il consulta plusieurs fois les photographies qu'il venait d'examiner et, parfois, les posait en séries qu'il brouillait bientôt pour en constituer de nouvelles. Il chercha dans sa bibliothèque parmi un fouillis de carnets, puis, en choisissant un, se mit à lire des notes qu'il compara avec les documents étalés devant lui. Il fit plusieurs croquis des différentes scènes de crime, en notant chaque fois des détails qu'il soulignait avec un stylographe rempli d'une curieuse encre rousse. À plusieurs reprises également, il se leva pour se servir à la grosse bouteille ventrue. Il se détournait alors de ses travaux et, s'approchant de la fenêtre, regardait la rue endormie, noircie par le couvre-feu. Une fine neige tombait dans Pembridge Villas, et une sorte de phosphorescence vaguement violine semblait malgré tout animer la rue et les maisons aux façades blanches. Son regard

s'attarda sur les bandes de peinture blanche que des volontaires avaient tracées sur le rebord des trottoirs, pour les rendre plus visibles pendant le couvre-feu. La neige allait les absorber bientôt. C'était ainsi, songea-t-il, que les traces criminelles disparaissaient, avalées par le temps, ensevelies lentement par l'oubli.

Il avait chaque fois ces pensées-là quand il se lançait dans une enquête, sur les traces d'un inconnu qu'il devait traquer et retrouver. Il observa la ligne des toits, qui se découpaient jusque très loin au sud, vers Kensington, sur un ciel gonflé d'humidité. « Il est quelque part là-dedans, dans une de ces maisons, sous un de ces toits. Il dort, ou il mange un morceau. Ou bien il tue encore des femmes, dans une rage silencieuse. Ou il boit de l'alcool, en même temps que moi, et il sent un grand calme le gagner... » Walter Dew se souvenait de pensées identiques, bien plus tôt dans sa vie, quand il avait été chargé, avec ses collègues de la division H, de l'enquête sur l'assassin de Whitechapel, quand Jack l'Éventreur s'était évaporé comme une colombe dans le poing refermé d'un magicien. Il avait passé des heures alors, dans Spitalfields, à regarder les toits, cet hiver 1888. Il avait souvent regardé à travers les fenêtres éclairées, dans cette époque où Londres ne craignait pas les avions venus du continent. Il avait espionné des silhouettes bouger derrière les vitres et les voilages. Il avait pensé de la même manière que ce soir. « Il est là, dans un de ces appartements, derrière une de ces fenêtres. Et rien ne le signale, rien ne le distingue des autres. » C'était très loin dans le temps, désormais, mais il s'en souvenait comme s'il avait quitté la veille, ou peut-être l'avant-veille, son affût dans Commercial Street.

Dew regarda sa montre-bracelet : il était près de neuf heures du soir. Toby Cross allait revenir dans une demi-heure tout au plus. Il fallait qu'il se dépêche. Il hésita à se servir encore un peu de brandy et y renonça. Il revint s'asseoir à la grande table et attaqua la rangée numéro trois. Toujours l'alternance de notes de police et de photographies. Dew se dit que, finalement, il aurait passé l'essentiel de sa vie à consulter ce type de documents. Des rapports écrits dans une langue approximative ; il en avait lui-même écrit des centaines... Et des clichés de femmes et d'hommes morts. Parfois d'enfants. Et même, certaines fois, d'animaux. Cette fois, il découvrit la fiche de police d'une femme qui indiquait :

Margaret Florence Lowe, *aka Flo, aka Pearl*.

B. 1899, Bethnal Green. Prostituée. Domiciliée 11c, Gosfield Street (Euston Rd), W1.

Il trouva sans difficulté la photographie qu'il attendait. On y discernait un morceau de mur sur lequel on pouvait lire :

*Nous n'avons rien à faire avec le rebut et les
inaptes : qu'ils meurent dans leur misère.*

Un enquêteur avait écrit dans le blanc du tirage, à l'aide d'un gros crayon de cire d'un rouge vif :

Femme Lowe/Prostituée/Gosfield Street

Une autre note, rédigée d'une main hâtive à l'encre bleue, d'une écriture toute médicale, associée à la photographie par un trombone, disait :

Paddington/11fév. – Spilsbury – Notes d'examen – Corps de femme, âge environ 40 à 45 ans. Le corps repose dans une position semi-allongée, la tête, les épaules et le buste sur le lit, le reste du corps reposant simplement à terre. La gorge a été excessivement serrée à l'aide d'un bas de matière synthétique ou de soie artificielle, qui a profondément pénétré les chairs et écrasé la trachée et le larynx. Tissus partiellement sectionnés de part et d'autre du lien, avec saignement sur la gauche du cou. La cause de la mort est supposément l'asphyxie, bien que de multiples blessures sur le corps pourraient chacune avoir entraîné le décès de la patiente examinée. Le corps, dénudé des pieds jusqu'au sternum, où la robe a été relevée, présente différentes coupures et lacérations, faites sans nul doute avec des lames différentes. Certaines sont peu profondes mais très incisées et présentent des berges parfaitement nettes. Le travail d'un rasoir à lame rigide et d'au moins 8 à 10 centimètres semble la première hypothèse à retenir. Ces blessures sont principalement localisées sur la poitrine. D'autres plaies beaucoup plus pénétrantes et aux berges encaissées sont présentes en particulier au niveau de l'abdomen et de l'aîne. Ces blessures ne

peuvent à mon avis n'avoir été produites qu'à l'aide d'un couteau ou d'un poignard, de cette sorte qu'utilisent les chasseurs ou les bouchers. Les organes de digestion sont visibles par la plus large de ces blessures et plusieurs des organes de la reproduction ont été également incisés et profondément scarifiés, sans qu'une tentative d'ablation soit effective, selon les premières constatations faites in situ.

Heure probable du décès : entre dix heures du soir et deux heures du matin cette nuit du 11 février.

Spilsbury

Ajouté au crayon noir, en bas de page :

N.B. : hors toute forme officielle de procès-verbal, je qualifierais ce meurtre de tout à fait épouvantable.

S.

Les photographies de la quatrième femme morte semblaient de parfaites imitations de celles qu'il venait d'écarter et qui exposaient la scène du meurtre de Margaret Lowe. La position du corps était presque identique, aux lisières d'un lit, et reposant à demi sur le sol. Les décors saisis par le ou les photographes de service étaient également interchangeables. Des studios populaires, décorés de manière féminine, mais sans raffinement ni tendresse. Des lieux de passage, des lieux où dormir, ou recevoir furtivement des hommes. La seule chose réellement différente sur cette série, c'est que la femme qu'elle présentait n'avait plus de traits. Dew ne s'attarda pas sur les gros plans des blessures parfaitement décrites, elles aussi, par le docteur Spilsbury, ni sur le visage totalement détruit, complaisamment photographié en gros plan, sous des angles différents. Toby Cross n'allait plus tarder et Walter Dew poursuivit l'examen du dossier Doris Jouannet, qui constituait la dernière rangée de documents, tout à la droite de sa table de travail.

Jouannet Doris, connue également sous le nom de Robson Doris ; b. 1910.

Homicide. Lancaster Terrace, Hyde Park.

Une note manuscrite, du même crayon que le *nota bene* qu'il venait de lire, épinglée à la dernière photo de la série, disait :

*Par Dieu, l'homme qui a fait cela est un sauvage maniaque sexuel
de la pire espèce !*

La photo elle-même reproduisait un des angles de la pièce où avait été retrouvée Miss Jouannet. Dans les mêmes sinistres lettres noires que Dew connaissait bien désormais, celui que le docteur Spilsbury qualifiait de « maniaque sexuel de la pire espèce » avait écrit :

*Recherche mon image à l'est. Tu reconnaîtras
celle que je vais te montrer : elle n'est pas sans
rappeler celle que tu connais bien.*

AL

Dew s'appuya contre le dossier de son fauteuil et passa une main moite sur son front. Il fit quelques lignes d'écriture dans son grand cahier cerise, en recherchant dans les différentes piles de documents l'un ou l'autre détail qu'il souhaitait confirmer ou développer. Il sortit une photographie qu'il compara à celle de la femme morte de Lancaster Terrace. Il traça de nouveaux croquis qu'il relia avec des flèches à des annotations qu'il prenait en marge. De Pembroke Square, il entendit grossir le bruit des souliers à talons ferrés de Toby Cross. Il se jeta une dernière fois sur les notes et les clichés, posa nerveusement côte à côte deux ou trois documents et, abandonnant le tout, se relâcha une dernière fois dans son fauteuil. Il ramassa ensuite les éléments qu'il venait de consulter, referma soigneusement le capuchon de son stylo à encre et attendit que Toby Cross frappe à la porte de la rue.

Samedi 14 février 1942 – Gare de Kings Cross, Londres.

Les jours qui suivirent la visite de l'ancien inspecteur Dew, Amelia Pritlowe ne quitta le London Hospital que pour faire les quelques centaines de mètres qui séparaient son service de son appartement. C'était exactement ainsi qu'elle l'avait anticipé, ou presque. À part l'arrestation, où elle s'était imaginée emmenée par deux *policemen* casqués sous les ordres d'un inspecteur flegmatique, et qui n'avait pas eu lieu, la scène avait été assez fidèle à ses projections. Alors que le tableau des derniers mois, avec ses gouffres de désespoir et d'horreur, ses pics de tension et d'énergie, commençait à perdre de ses couleurs en adoptant les nuances pâles des rêves, voilà que la visite de l'ancien inspecteur Dew déchirait les points de suture qu'elle tentait de maintenir serrés sur son proche passé. L'ex-inspecteur de Scotland Yard avait même arraché les coutures avec une brutalité qu'elle n'attendait pas.

Mrs. Pritlowe essaya de faire un point sur ces derniers jours. Tout d'abord, elle pensa que Dew n'avait saisi cette histoire de *Blitz Ripper* que pour forcer sa porte et la connaître. Puis elle supposa qu'il était venu, comme il l'avait répété chez elle, pour connaître son avis, voire un peu plus. Elle oscillait entre une forme d'aversion et une certaine sympathie pour le vieux policier. N'empêche, estima-t-elle, que ce Dew avait du flair. Il avait remonté en quelques heures – moins de deux jours, si on y réfléchissait et si on croyait sa version – la piste qui l'avait mené jusque chez elle, dans Newark Street. « N'empêche que rien... Oui, de quel flair parle-t-on ? », corrigea-t-elle aussitôt. Ce Dew n'avait rien vu en 1888, quand il était ce jeune inspecteur un peu bellâtre dont elle avait aperçu l'image reproduite dans les pages charbonneuses de *l'Illustrated Police News*, et que le Yard avait lancé aux troussees de

l'Éventreur de Whitechapel.

Au fil des heures, elle avait détaché ses pensées de Walter Dew. Un visage couronné de cheveux roux éclipsait celui du vieux policier. Smike l'obsédait. Depuis des mois, elle avait soigné des enfants blessés, surveillé des petites respirations hésitantes et des températures excessives. Elle savait que cette compassion et cet enthousiasme à aider et à soulager n'étaient pas neufs, et que ces sentiments l'accompagnaient depuis toujours. Mais, cette fois-ci, il y avait autre chose. Elle y pensait en s'enfonçant dans le sommeil, et elle y pensait encore lorsque ses yeux s'ouvraient et qu'un filet de lumière blanche glissait entre les rideaux de sa fenêtre.

Le samedi, elle prit un bus pour Kings Cross et y arriva avec plus de deux heures d'avance sur l'horaire prévu pour l'arrivée du train de Buir. Elle retrouva l'ambiance de son retour de Bath, avec ces fumées de charbon qui saturaient l'air, ces vapeurs rassurantes qui s'échappaient des grosses bouilloires de cuivre derrière les vitrines, et ces mêmes soldats qui embrassaient des jeunes femmes pour des au revoir qui ne s'achevaient pas. Amelia Pritlowe remarqua un groupe qui lisait un gros titre de journal épinglé sur la devanture d'une baraque. Elle s'approcha et lut :

« Blackout Ripper : après le massacre d'Hyde Park

Où est Scotland Yard ?

La peur du noir s'empare de Londres »

Elle acheta un exemplaire du *Telegraph* et s'installa à une des tables libres derrière la vitre, dans une atmosphère saturée de vapeur de thé, d'odeur de margarine brûlée et de vinaigre.

« *Mieux que Jack L'Éventreur !* », titrait le journaliste du quotidien en pages intérieures.

« Une femme par jour, presque à heure fixe, à la tombée de la nuit. Alors que le meurtrier de 1888 avait mis un mois pour assassiner quatre jeunes femmes, il n'a fallu que quelques soirées au Blackout Ripper pour égaler cette sinistre performance. On se souvient que le sadique qui a attaqué Mrs. Evelyn Hamilton à l'entrée d'un abri antiaérien dans Montagu Place à Marylebone samedi dernier a

immédiatement... »

Amelia Pritlowe repoussa le journal sur la table collante des restes d'un précédent repas. Une auréole sombre s'élargit au centre du papier. Au dos du quotidien, ses yeux tombèrent sur une photo très contrastée d'une jeune femme en corset échancré, jambes nues, au large sourire, posant dans un cabinet de photographe devant un décor peint. La légende disait :

« La deuxième victime, Miss Oatley, alors qu'elle ne pensait qu'à sa joie et à sa carrière d'actrice ! »

Amelia Pritlowe ne put quitter l'image du regard. Elle fixait la coiffure de la jeune artiste, et c'étaient les cheveux mêmes de Mary Kelly qu'elle voyait, au-dessus d'un visage inconnu qui aurait pu être celui de sa mère.

Nerveusement, elle tourna les pages, passa vers d'autres informations. On annonçait de prochaines vagues de bombardements sur toutes les grandes villes du pays. Le journaliste parlait d'entrevues discrètes entre le Premier Ministre et les Américains afin de développer de nouvelles bombes, capables de raser tout un quartier en quelques secondes. On évoquait des projets secrets de chaque camp, des avions radioguidés chargés d'explosifs ou de gaz mortels, des armes à l'uranium...

Elle se leva brutalement, oubliant le journal sur la table poisseuse. Le train de Buir était à quai.

*

– Nous n'avons pas les moyens de jouer au plus fin avec un type comme Dew ! Bon sang, Amelia, je croyais que nous avions fermé la boîte et posé un rocher de deux tonnes sur le couvercle...

Francis Buir et Amelia Pritlowe étaient installés à une table dans l'arrière-salle d'une taverne nommée The Hope, devant des scones, un minuscule pot de beurre aigre de rationnement et du thé brûlant. Amelia avait rapporté la visite et l'échange qui avait suivi. Buir, d'habitude si calme, si posé, s'emportait. Il avait renversé plusieurs fois son thé et du liquide coulait encore de son menton en fines rigoles. Sa

main tremblait et frissonnait dans l'air, comme un oiseau blessé.

– Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de *Blitz Ripper* à dormir debout ? reprit Buir. Ce Dew, oui, je vois bien qui il est : un de ces gars de la brigade de Commercial Street. Un gars de l'équipe d'Abberline et d'Arnold... Il doit avoir quatre-vingt-dix ans !

– Il m'a dit tout ça. Il ne cache rien. *Je crois* qu'il ne cache rien. Il a la mauvaise habitude de répéter qu'il n'a pas de préjugés contre ceci ou cela, mais il n'est pas si vieux que cela.

– Je crois, moi, que vous travaillez trop ! Ces heures que vous faites au London Hospital. Ces nuits entières où vous ne dormez pas. Amelia...

– Il sait pour Miller's Court, il sait pour maman, poursuivit Amelia Pritlowe sans paraître avoir entendu les réticences de Francis Buir. Il sait tout ça. J'ai cru qu'il venait m'arrêter, Francis ! Puis j'ai pensé qu'il était juste venu voir la fille de Mary Kelly, dans une sorte de curiosité policière. Mais non. J'ai passé des heures à y réfléchir : je suis persuadée à l'heure où je vous parle qu'il cherche un appui. De l'aide. Comme moi j'ai cherché la vôtre, celle de la Filebox Society au mois de septembre dernier. Il est désespéré. Il sait qu'un monstre est lâché, qu'il se cache dans l'ombre, chaque soir, quand les sirènes annoncent le couvre-feu. Et qu'il attend ses proies. Dew m'a parlé de deux filles quand il est venu chez moi. Aujourd'hui, les journaux en comptent quatre ! Quatre, Francis... Et je viens de voir le visage de ces filles qu'il tue. Je viens de voir le visage de l'une d'entre elles dans le *Daily Telegraph*. C'est ma mère, en quelque sorte. Une fille qui a cherché à s'en sortir, une pauvre, seule, qui a brûlé sa vie et qui a croisé la route d'un fauve. J'ai dit à Dew qu'il ne s'agissait en rien d'une histoire comparable à celle que nous connaissons, Buir. Je me suis trompée. Pire : j'ai menti. J'ai cru décider en fonction de ma seule implication dans l'autre affaire et de mon éloignement de celle-ci. Mais cette fille qui est morte avant-hier, qui a les cheveux de maman, qui a le sourire sans doute qu'avait maman quand un homme la flattait aux Ten Bells, n'a-t-elle pas une fille aussi, quelque part ? N'a-t-elle pas un enfant qu'on a enlevé de Londres pour le soustraire aux bombes et aux flammes, et qui apprendra dans une semaine ou un an que sa mère a été torturée et assassinée par un monstre ? Une dernière chose... Dew n'en a pas parlé, mais il est trop subtil pour ne pas l'avoir remarqué : cette femme assassinée dans Montagu Place, samedi dernier... eh bien,

on dirait qu'elle ouvre cette série comme maman avait clôturé l'autre il y a un demi-siècle. Vous savez dans quelle rue donne Montagu Place ? Dans Dorset Street ! Pas la même qu'en 1888, bien sûr, puisque la rue où vivait maman a été débaptisée – vous le savez mieux que personne, Francis – et transformée en Duval Street au début de ce siècle... Mais comment croire à une coïncidence ? Comment ne pas imaginer que quelqu'un cherche à attacher le présent au passé et à reprendre le fil de l'histoire là même où elle s'était interrompue ?

– Amelia, encore une fois...

– Oui, Francis, je sais. « Jack l'Éventreur n'est plus. » « Un lacet doit toujours repasser », *et cætera*.

Amelia Pritlowe posa sa main sur le dos de celle de Buir. Elle se souvint de la manière dont elle avait cherché sa main au retour de Bath, après qu'il eut été l'attendre à la gare de Paddington. L'émotion la submergea, mais elle se força à poursuivre.

– Attendez, Francis, laissez-moi parler. Il n'est pas revenu. Il en est né un autre, voilà les faits. Qui est là, et qui se sert comme l'autre s'est servi. Avec la même aisance. Dans un monde aussi bouleversé que celui dans lequel ma mère a vécu. Un monde tout aussi sombre, tout aussi dangereux. Vous savez que les rues de Londres sont en ce début d'année 1942 plus noires qu'elles ne l'étaient à la fin du XIX^e siècle ? Allez dans Shaftesbury Avenue à sept heures du soir, vous y verrez moins bien qu'on n'y voyait dans Mile End il y a cinquante ans !

– La situation a considérablement...

– *La situation ?*

Elle avait crié. Elle s'emportait. Les clients du Hope regardaient à présent cette femme qui venait de se lever et qui, à demi courbée vers son compagnon, le visage livide, les deux mains crispées sur le rebord de sa table, semblait en proie à une colère froide.

– De quelle situation parlons-nous ? Vous avez vu ce que cette guerre fait de nous ? Vous avez vu ces gamins dans les rues, avec leurs masques affreux, leurs yeux vides de têtard, leurs mères qui se hâtent dans la poussière des ruines ? Nous sommes en train de retourner à l'âge des ténèbres, en attendant l'arrivée des hordes qui nous détruiront tout à fait ! C'est affreux, Francis...

– Le monde est en guerre, Amelia. Le monde entier ! Notre rôle à nous est de...

– De quoi, Francis ? J'ai le sentiment d'être un fantôme épuisé, qui court dans un monde vide ! Qu'allons-nous laisser ? Des regrets, des souvenirs douloureux, des mémoires mortes ? Tout cela va être balayé en quelques minutes par un océan de feu !

– Calmez-vous, Amelia. Nous résistons. Chaque jour qui passe est...

– Non, Francis, je me trompe : ce n'est même pas vers l'obscurantisme que nous allons. Le progrès avance plus vite que nous, et c'est lui qui va nous écraser ! Nos ennemis fabriquent, paraît-il, de monstrueuses fusées sans pilote, bourrées de ces explosifs capables de produire des dégâts dix ou vingt fois supérieurs à ceux des bombes que nous connaissons. Ils ont des armes secrètes, des gaz mortels. Nous-mêmes en possédons. Il paraît qu'il y a sur notre sol plusieurs arsenaux secrets dans lesquels nous gardons des explosifs inconnus, des armes chimiques, qui pourraient renverser à tout instant le cours d'un conflit... ou nous faire tous disparaître !

– J'ai vu les journaux. Et je devine les ravages affreux que pourraient produire les armes nouvelles...

– Moi, je passe mes journées et mes nuits à en constater les effets ! Je connais les plaies, les blessures, les mutilations, la destruction des âmes et des corps que cette guerre est déjà capable d'infliger. Et nous irions plus loin que ça ? Nous voulons plus ?

– Amelia, c'est au nom de la morale que notre pays a pris les armes. Le droit et la justice sont de notre côté...

– Il n'y a plus de côté. La mort est de tous les côtés ! La mort habite dans toutes nos maisons.

Amelia Pritlowe semblait exténuée. Elle se rassit, lentement. Les curieux d'alentour reprirent leurs propres conversations.

– Ce qui se prépare en Europe est sans doute pire que la mort, Amelia. Cet Hitler et ses généraux sont pires que les hordes sanguinaires qui ont défilé dans nos campagnes jadis et qui...

– Et vous disiez il y a quelques jours encore, Francis, que la vie a le droit de gagner !

Samedi 14 février 1942 – The Rotundas, Westminster, 10 heures.

Thomas Stow reposa, avec un certain sens du théâtre, son verre d'*East Indian sherry*. Il mesura parfaitement son geste, qu'il contrôlait dans le vaste miroir vénitien en face duquel il avait de nouveau pris place. Depuis son arrivée aux Rotondes, il avait décidé de ralentir l'ensemble de ses mouvements : il marquait ainsi de manière implicite, mais sans aucune équivoque, que le samedi était un jour où d'ordinaire il était loin de Londres, et très généralement à Tredegar Hall, à chasser ou à visiter ses chevaux. Philip Woolcott-Game, qui détestait autant les buveurs du matin que les politiciens de salon, détourna le regard. Stow, les lèvres luisantes de liqueur, lança, en détachant bien ses mots :

– Et pourquoi pas un complot ? Pourquoi pas le travail d'une cinquième colonne allemande ou de communistes de l'intérieur qui clament partout dans leurs journaux que cette guerre est le triomphe du capitalisme et qu'il faut y mettre fin par tous les moyens, y compris par notre propre humiliation et notre défaite !

Stow était rouge de colère. Il avala sa salive et reprit, les joues tremblantes :

– La propagande ennemie est devenue complexe à déchiffrer. Je mets en garde Scotland Yard contre des actions intuitives qui cibleraient de faux coupables et qui nous...

Sir Game s'était levé et, s'adossant à un lourd pilier de béton au-dessus duquel un aérateur ronronnait, il coupa :

– Ce comité n'est pas Scotland Yard, *Mr. Stow* ! Ma présence ici n'engage que le gouvernement et pas directement la police de Londres. Le gouvernement attend positivement que des décisions rapides et sûres soient prises dans cette pièce.

Thomas Stow chercha une nouvelle fois son reflet dans le miroir et,

en rectifiant un pli à son épaule, répliqua :

– Les communistes tentent d'ouvrir une brèche dans nos lignes. J'ai du mal à comprendre pourquoi le gouvernement laisse les bolcheviks étaler leurs inepties scandaleuses sur les ondes... La propagande allemande – et peut-être même plus que la propagande, l'action discrète d'agents sur notre sol – est plus complexe que ne le croient la police et nos services...

– Je ne crois pas à un système complexe. Je crois à ce que l'inspecteur Dew pense avoir décelé. Il nous a confié ce matin ses premières analyses des meurtres et...

– Encore avec ce Dew ! Vous allez décidément confier le sort d'une enquête de cette envergure à un vieil imbécile tiré de sa retraite.

– Je pense que cette affaire n'est pas d'une envergure aussi démesurée que vous le pensez, Mr. Stow. Et que Dew n'est pas si bête que vous l'affirmez. Au total, nous voilà avec la bonne personne au bon endroit.

Philip Woolcott-Game avait décidé qu'il n'aimait plus du tout le suffisant Thomas Stow, membre du Conseil privé de Sa Majesté. Pas plus qu'il n'aimait ses costumes de laine infroissable, qui sentaient à plusieurs mètres les meilleurs faiseurs de Saville Row. Les vêtements du conseiller lui semblaient une provocation en ces temps de restriction et de modestie. La reine elle-même n'avait-elle pas annoncé un régime austère pour tout le palais ? Elle venait de déclarer aux journaux, après qu'une bombe fut tombée dans les jardins de Buckingham, que maintenant elle pouvait « regarder l'East End droit dans les yeux ». Propagande ? Sir Game pensait que, *Blitz* ou pas, la reine restait la reine, et qu'un conseiller de la Couronne habillé comme un *businessman* américain restait un arriviste.

– Je crois qu'il s'agit avant tout d'une affaire de police, continua Woolcott-Game. Sans doute de crimes monstrueux, nés du cerveau dégénéré d'un malade mental qu'il faudra repérer et isoler, ou abattre comme un chien.

Thomas Stow se tassa au fond de son fauteuil. Il replongea dans son verre de *sherry* et regarda le plafond. Sir Game reprit la parole :

– Dew a sans doute tapé dans le mille. Il est persuadé que ce type n'est probablement que l'exécutant malsain d'une tâche qu'il s'est confiée, en référence à quelque engagement ou quelque serment.

– Un serment ?

– Précisément, Mr. Stow ! Je rejoins l'*inspecteur-chef* Dew – et sir Game insista sur le titre du vieux policier – lorsqu'il croit possible que ce type se soit confié une sorte de... mission... Une mission divine, ou... diabolique si vous préférez.

Pour Game, dont la moitié des ancêtres étaient presbytériens, le diable ne comptait pas beaucoup, et la différence entre les deux adjectifs l'inquiétait peu.

– Et que compte faire cet... Que compte faire Dew ? demanda Stow.

– Il a son idée. Et il a ses méthodes. Je les ai acceptées. J'ai personnellement confirmé Dew sur l'enquête.

Sir Game avait détaché chaque syllabe du « personnellement », et Stow, sans avoir besoin de consulter son reflet, sentit une rougeur s'emparer de son front et de ses joues. Il comprit que le Cabinet Gris avait pris sa décision avant même qu'il n'entre dans la pièce de commandement.

Stow se releva. Il défroissa les genoux de son pantalon, d'un air détaché qui ne trompa personne.

– Eh bien, dans ce cas, messieurs, je n'ai plus qu'à espérer que le Conseil privé de Sa Majesté n'ait rien à redire...

– Excusez-moi, Mr. Stow. Il y a des instants dans l'histoire de notre pays où d'autres que les membres du Conseil privé de Sa Majesté ont des décisions à prendre et des actions à mener. En tout cas, c'est ce que juge notre gouvernement. Et nous sommes dans un de ces moments. Walter Dew nous a affirmé ce matin que lui et son équipe allaient trouver cet homme. Le trouver, l'arrêter, ou bien, je vous le répète, l'abattre comme un chien enragé. Et je crois que Dew, quoi que vous en pensiez, est capable de cela. Mr. Stow, j'ai décidé. Cette affaire n'est plus dans l'agenda officiel. J'ai chargé le *superintendent* Lime d'en informer sa hiérarchie, au nom de ce cabinet. L'enquête ne sera plus abordée ailleurs qu'ici ; le chef Dew, assisté de quelques hommes détachés du Yard, va trouver cet homme et le mettre hors d'état de nuire. Il a carte blanche, du moins pendant la semaine qui vient...

Thomas Stow s'était figé. Dès que sir Game eut fini de parler, il s'inclina furtivement et marcha vers la porte blindée. Il appuya sur le bouton de sonnerie, attendant que le garde, de l'autre côté, déverrouille la fermeture magnétique. Il savait que sir Philip Woolcott-Game pouvait commander l'ouverture de la porte de l'intérieur, mais il jugea qu'il avait assez laissé le *police commissioner of the metropolis* décider ce

matin. Au moment où la porte s'ouvrit, Stow fit, dans une grimace :

– J'espère que Dew et vos brigades féminines de police seront à la hauteur, sir Game.

Et il s'engouffra dans le couloir qui menait à la sortie de Monck Street.

Dimanche 15 février 1942 – Au sud de Commercial Road.

Amelia Pritlowe était arrivée à l'hôpital juste avant huit heures. Elle se refusait à l'admettre, mais le London Hospital était en train de devenir sa résidence principale. Elle n'y venait plus seulement en mission, mais s'y sentait poussée, de plus en plus fréquemment et de plus en plus tôt, y compris les dimanches où elle n'était pas d'astreinte, par une force qu'elle ne maîtrisait plus.

Laube avait du mal à se dissiper et le grésil fouettait les rues. Elle remarqua une agitation inhabituelle dès l'entrée de Turner Street, réservée au personnel. Des brancardiers et des *nurses* s'agitaient, entrant et sortant dans une grande confusion. Elle s'approcha. On lui apprit qu'une bombe avait explosé dans Cable Street, dans une fabrique de bassines, juste au lever du jour. Des dizaines de gamins y travaillaient depuis cinq heures du matin. Cable Street était à moins d'un *mile* de son propre logement, et elle n'avait rien entendu. Et elle n'avait pas entendu non plus la sirène des raids... Une infirmière lui expliqua qu'en effet il n'y avait pas eu de nouveaux bombardements, et qu'il s'agissait sans aucun doute d'une bombe qui n'avait pas explosé en touchant le sol, probablement à la fin de l'année précédente. Un brancardier qui en revenait compléta en racontant que c'étaient les trépidations des machines qui avaient réveillé l'engin. Tout le périmètre était soufflé sur plus de cent cinquante mètres.

– Une grosse bombe de mille livres, dans la cour, en plein milieu des ateliers. Pauv' gosses... Y'en a encore qui sont coincés, d'ssous. Morts ou vivants, on n'en sait rien...

Elle se faufila vers la salle de soins de l'aile Walpole et, sous prétexte de régler l'organisation du service, s'y attarda quelques instants. Elle constata que SMIKE allait de mieux en mieux. De son lit, le petit

rouquin lui fit des signes de la main, tendant ses doigts en V de victoire, qu'il laissa brusquement s'incliner en oreilles de lapin. Bientôt, il pourrait quitter le service. Au lieu de la réjouir, cette pensée la désola. Elle se fit la même réflexion que le mercredi précédent, quand l'enfant lui avait posé cette question et qu'elle avait raconté l'histoire du joueur de flûte : où pouvaient bien filer des gamins comme Smike ? Et elle s'avoua que, au-delà de l'incertitude de sa destination, c'était bien l'absence prochaine de Smike qui la rendait fébrile. Elle ne le voyait nulle part loin d'elle.

Plusieurs infirmières étaient déjà parties vers Cable Street. Elle vérifia la présence d'une autre infirmière-chef et passa prendre en courant du matériel de soin à la salle de garde. Elle récupéra au passage la jeune Ann Barnes et elles filèrent vers le sud. Elles glissèrent dans New Road, dévalèrent tout Cannon Street au pas gymnastique, croisant des infirmiers et des *raid wardens* portant des civières. Plusieurs ambulances remontaient des arches de la voie ferrée de Fenchurch. En arrivant aux portes des ateliers Graham & Watts, dont l'essentiel du mur d'enceinte avait été soufflé dans l'explosion, Amelia Pritlowe découvrit une vaste cour, cernée de différents bâtiments de brique dont la plupart des murs et des toits avait été emportés. Des tas de gravats et de poutrelles s'empilaient, mélangés à des rangées de corps qu'on avait recouverts de draps sales, et que la pluie imbibait en en épousant les contours. On discernait les courbes de visages, le relief d'un menton ou des pieds. Parfois, une main avait glissé de sous les tissus et pointait sur le pavé boueux. Mais Amelia remarqua surtout la taille des corps que les draps dissimulaient mal : la plupart ne faisaient pas plus d'un mètre trente ou trente-cinq : des gamins, de dix ou onze ans, des enfants qui n'avaient pas profité des mesures d'éloignement du gouvernement. Des enfants de pauvres parmi les pauvres, que les parents sans doute avaient escamotés aux évacuations parce qu'ils rapportaient de l'argent au foyer, et dont le travail avait été jugé plus urgent que leur propre sécurité. Des hommes de la police et des militaires, accompagnés de bénévoles de la défense civile, essayaient de garder les curieux à l'écart. Les deux infirmières se frayèrent un chemin entre les épaules des badauds : ce qui avait été la veille des ateliers était désormais un immense chaos fumant, au sein duquel se mêlaient des caisses et des tonnelets défoncés et noircis, des poulies et des engrenages déformés, des courroies déchirées. Des casquettes et des

brodequins gisaient au milieu de cette désolation. Des établis d'acier, aussi épais que des sangliers, avaient volé en tous sens ; des tubes sectionnés continuaient à déverser une eau brune à même le pavé. Les premiers secouristes avaient regroupé les blessés sous un auvent intact, sur des couvertures de laine rousse, devant lesquelles on avait tendu des draps pour les isoler vaguement du désastre environnant. Plusieurs médecins s'y agitaient et des infirmières les assistaient. Des pleurs et des gémissements montaient de cette tente de fortune que le vent glacé balayait. Amelia Pritlowe quitta son manteau et se mit au travail.

*

Peu après midi, tous les blessés localisés avaient été évacués vers le London Hospital et le petit hôpital d'Elf Row, tout proche. Mais les comptages effectués disaient tous la même chose, malgré la mauvaise foi des contremaîtres qui cherchaient à minimiser le nombre d'enfants qui travaillaient aux ateliers. Selon les témoignages de différents survivants, entre quinze et vingt gamins manquaient à l'appel.

Amelia Pritlowe buvait un thé en compagnie du burlesque docteur Haydon, qui avait toujours des histoires singulières à raconter, et d'Ann Barnes. Ils s'étaient installés à l'écart de la misérable tente de soin, à l'entrée de Cable Street. Leurs regards plongeaient dans la perspective fuyante, vers l'est, traversée par la flèche aérienne de Saint Mary, dont les pierres grises se perdaient dans les nuages bas.

Myles Haydon éjecta le mégot de sa Gray d'une pichenette et, dans une grimace digne d'un acteur de cinéma, il lança :

– Savez-vous, mesdames, que c'est à quelques mètres de l'endroit où nous sommes que le criminel John Williams, assassin de la famille Marr en 1811, a été enterré par la foule en colère ?

Les deux femmes le regardèrent, sans comprendre. Haydon continua :

– Williams a été arrêté pour une série de meurtres et d'infanticides commis à l'aide d'un marteau de sept livres, dans Ratcliffe Highway et les alentours... Il s'introduisait la nuit dans les maisons et massacrait la famille entière !

– Vous croyez vraiment, Myles, que l'humeur du jour est à écouter vos histoires affreuses ? coupa Ann Barnes.

– C'est l'endroit qui m'inspire, voyez-vous, Miss Barnes... Williams s'est apparemment pendu dans sa cellule, mais la population de

Ratcliffe Highway et de Cable Street a réclamé son corps et a décidé d'en disposer à sa guise. Il a été abominablement lynché *post mortem*, et son cadavre enterré par ici, sans doute à un carrefour comme celui-là – Haydon désigna l'angle de Cornwall Street. De Quincey raconte dans ses mémoires comment le corps a été traîné sur une charrette dans Cable Street et les rues adjacentes, où chacun pouvait le martyriser, le battre et le violenter... On a fini par le jeter dans une tombe préparée – trop étroite et trop courte à dessein – afin, explique De Quincey, qu'il soit maintenu dans l'inconfort et la souffrance pour l'éternité ! Enfin, un homme a sauté dans la fosse et a percé le cœur de Williams d'un pieu de fer qu'ils ont laissé dans la misérable dépouille, avant de la recouvrir de chaux vive et de fermer la tombe, dont on a caché l'emplacement. Un cocher, dit encore De Quincey, s'est avancé et a lancé ces dernières paroles : « Que ton âme vogue à jamais dans l'errance et la douleur ! »

– C'est assez, docteur Haydon, fit Ann Barnes.

– L'histoire s'arrête là, répliqua Haydon en levant les deux mains, d'un geste faussement innocent. Qu'en pensez-vous, Mrs. Pritlowe ?

Amelia Pritlowe n'écoutait plus l'histoire du docteur Haydon. Elle était saisie par le regard d'un militaire qu'elle venait de croiser. Un beau soldat de la RAF aux yeux gris, ou verts – elle aurait été incapable de le dire – qui l'avaient presque endormie. Elle était parvenue à se libérer du regard, et son attention avait glissé vers une bouche mince, dessinant un sourire timide et cruel. Mais les yeux de l'homme avaient réussi à la reprendre. Elle s'y était perdue, et la voix du docteur Haydon lui parvenait à peine, semblant étouffée par des murs épais ou des années d'oubli.

Surpris de l'absence de réponse, le docteur Haydon et Miss Barnes suivirent le regard de leur collègue, qui semblait terriblement absente. Ils virent au coin de Cable Street un militaire qui les regardait. Il devait appartenir à l'escouade qui avait été chargée de barrer l'accès aux badauds. Il se détourna et glissa derrière la foule des curieux, avant de disparaître dans le brouillard de vapeur et de pluie qui masquait le presbytère et la tour de Saint George-in-the-East.

Dimanche 15 février 1942 – Quartier de Marylebone.

Il se rappela les soirs de *Leçons*. Il était entré dans ce bar de Park Square, aux fenêtres soigneusement tendues de voiles noirs. L'ambiance était celle d'une chapelle ardente, renforcée par la parcimonie de l'éclairage. Quelques hommes buvaient de l'alcool le long d'un bar de bois sombre. Aucun ne parlait. C'étaient les voiles et le recueillement qui lui avaient fait songer aux *Leçons*. Il buvait machinalement son brandy, et le déroulement des *Leçons* remonta en lui, comme certaines marées déferlent en submergeant les digues. Quand était-ce ? Il eut du mal à estimer le temps qui avait passé. Seule certitude : le *Blitz* avait commencé. Souvent, pendant ces *Leçons*, montait le hululement des sirènes, puis le grondement des bombes, à l'est. L'appartement qu'il avait fréquenté dans ces moments-là ne lui laissait aucun souvenir précis : plongé dans le noir, à peine éclairé par la lueur d'une veilleuse bleue placée à l'écart, qui dissimulait les visages, et même l'âge et le sexe des présents. Sauf que lui y voyait aussi bien que dans Hyde Park un dimanche midi. Au regard des autres, les femmes se devinaient à peine aux silhouettes compliquées de leurs coiffures. Lui détaillait les boucles de leurs cheveux, la courbe de leurs nuques. Il voyait parfaitement les reprises de poudre qu'elles avaient au visage, sur l'arête du nez ou la bosse des pommettes. Comme dans le *public bar* dans lequel il venait d'entrer, personne ne parlait. Il ne régnait aux *Leçons* aucune courtoisie ; pas même une simple civilité sociale. Les invités arrivaient tous dans un même laps de temps. Ils s'attribuaient rapidement une place : en général celle qu'ils avaient occupée lors d'une soirée précédente. Il n'y avait jamais de novices : les initiations se passaient ailleurs, dans d'autres comités. Il les avait connus aussi. Ceux qui se présentaient en groupe semblaient, dès qu'ils franchissaient le

seuil de la pièce, immédiatement se défaire et s'isoler dans une sorte d'absence. Aucun protocole apparent ne réglait pourtant ces soirées. Pas de clergé ni de bedeaux pour ordonner les *Leçons*. Parfois l'attente semblait infinie. Rien ne se passait et personne ne s'impatiait. Le silence. Long, profond. Et la veilleuse bleue, au loin, qui jetait sur l'obscur assemblée sa teinte malade. Quelqu'un devait l'allumer chaque fois, bien avant qu'ils ne rentrent, parce que sa combustion lente chargeait l'air d'une odeur particulière, ni enivrante, ni écœurante, mais qui lui rappelait celle du cabinet du docteur Seymour-Ross. Le temps passait lentement, mais aucun détail supplémentaire ne venait compléter le cercle des ombres. Et puis, sans que rien ne l'annonce ni ne le précède, *il* arrivait. Une ombre souple, qui se glissait dans le groupe à la place restée vide et qui, immédiatement, se mettait à instruire.

– *Aucune lumière, aucune lueur au centre du cercle. Voit-on une étoile ?*

L'assemblée restait muette. Celui qui venait d'entrer et de parler balayait le cercle, s'attardant un instant sur chacun des bustes qui entouraient la table. Face au silence, *il* poursuivait invariablement :

– *Pas d'étoile en vue !*

Certaines fois, et Gordon Cummins en gardait un souvenir pénible, une horloge ou un carillon sonnait dans les profondeurs de l'appartement pénombreux. Alors *il* cessait de parler. *Il* laissait sa parole suspendue et planant dans le noir, et cela donnait une force particulière aux derniers mots qu'*il* avait prononcés. *Il* avait un mot d'humeur ou de colère, presque. On discernait sa main pâle qui s'élevait dans un geste menaçant de protestation. Comme pour les punir de n'avoir pas prévu et anticipé cette perturbation, *il* gardait le silence pendant plusieurs minutes, la main toujours levée, et pour certains, dont Cummins lui-même faisait partie, il semblait qu'*il* convoquait alors des forces qui, lentement, prenaient place derrière leurs propres sièges. « Il leur demande de s'installer, de veiller, de nous garder... »

Mais rien de patent ne se passait. *Il* reprenait le cours de sa *Leçon*, du même ton qu'avant. Sa main avait retrouvé sa place posée devant *lui* sur le feutre de la table, à la manière d'un presse-papier ou d'un bibelot. Sa voix portait dans le noir et se diffusait presque en écho, dédoublée, redoublée, semblant s'élever ailleurs que dans la pièce où ils se trouvaient. « Elle sonne ici et ailleurs, partout dans le monde visible et

invisible... C'est elle, pensait alors Cummins, qui donne son cours aux choses. C'est sa voix qui donne et ordonne, prend et reprend, jure et conjure... Elle dit, et nous savons.» Chacune de ces soirées lui confirmait ce sentiment qu'il avait eu la toute première fois : « Les *Leçons* nous aident à voir et à comprendre. » La voix lui avait montré le chemin. Il fallait se souvenir. Comprendre, et se souvenir. Il y avait un sens et il y avait un ordre. La déchéance et le désordre allaient avoir une fin. Il repensa à son malaise lors de la partie de cartes, et le visage grotesque d'Hudson s'imposa dans son esprit. Une bouffée de rage montait dans sa poitrine. Ces abrutis de sergents et de gradés qui lui donnaient en ricanant du « monsieur le Comte » ou du « *O.K., Duke* », ils allaient *tout simplement la fermer* quand ils sauraient... Ils allaient *boucler leur clairon, oui...*

Il avait compris brutalement, alors que la voix des *Leçons* s'élevait dans différents lieux en même temps, que les putains et les connasses auraient leur tour. Il allait frapper fort. Très fort. Terriblement fort. Il y avait réfléchi. Un sens, et un ordre... Jamais il ne s'était senti aussi solide, aussi invincible que lors de ces veillées, entouré de respirations inconnues, de bruits vagues de salives avalées, de reniflements triviaux, parfois, de la toux brève d'une femme, de bruissements d'étoffes et de craquements soudain des bois, au cœur de la vieille maison.

– *Je suis Celui qui dit et voici ma loi : fais ce que tu veux ! Voit-on une étoile ?*

Un murmure parcourait la table. On ne savait pas. On n'osait pas savoir, peut-être. C'était à *lui* de le dire. Et de cette voix qui était mille voix, qui parlait ici et ailleurs, aujourd'hui et hier, *il* disait :

– *Une obscure étoile est aperçue !*

C'est là, dans le noir bleuté de ces séminaires, qu'il eut le premier de ses rêves – de ce qu'il appelait ses rêves. Le premier rêve fut précédé d'un fulgurant mal de tête, qui lui perça le front. Même l'obscurité qui l'entourait lui parut difficile à supporter. Pour la première fois, depuis sa toute première enfance, elle l'aveuglait. L'obscurité le blessait. Elle l'accablait autant que la lueur brûlante du plein soleil de midi. Le docteur Seymour-Ross l'avait prévenu de ces douleurs qui allaient tôt ou tard survenir. Il avait parlé de ces aveuglements qui constituaient une sorte de contrecoup de sa vision scotopique, de ces incapacités brutales à ne plus supporter la nuit et l'ombre profonde. Et il avait parlé

des migraines. Ses tempes semblaient se rapprocher l'une de l'autre, prises dans une mâchoire d'acier.

Le rêve commençait toujours de la même manière : il marchait dans une rue. Peut-être à Londres, ou à York. Tous les autres marcheurs venaient à contresens, et la majeure partie de son attention visait à les éviter. Il esquivait des hordes de passants, qui fonçaient sur lui dans leurs grands manteaux d'hiver et leurs cols relevés. Rapidement, il n'avait d'autre choix que de se plaquer aux murs et aux vitrines, pour laisser l'essentiel du trottoir à ce flot de mannequins furieux qui envahissait la ville. Il remarquait que les vitrines des boutiques s'éteignaient dès qu'il s'en approchait, et que ce couvre-feu contaminait la rue elle-même : au-devant de ses pas, il ne voyait bientôt plus qu'une perspective charbonneuse de laquelle naissaient les passants fantomatiques qui venaient à sa rencontre. Il devenait identique aux autres, aveugle dans la nuit. Puis il apercevait la femme qui marchait devant lui, allant dans le même sens que lui, le précédant, et faisant les mêmes écarts pour ne pas heurter l'armée farouche qui commençait à se fondre dans les ténèbres. La femme portait une robe rouge, faite de velours frappé, dont la couleur profonde refusait de se laisser gagner par la nuit. Elle avançait, tel un feu mourant dans le *blackout*. Il fallait la suivre et s'en rapprocher. C'était sa seule certitude dans ce monde perdu et crépusculaire. Il hâtait sa marche, ne se préoccupant plus des autres qui venaient en face. Il fallait rejoindre la femme avant que la nuit ne soit complète. Il marchait toujours plus vite, emporté par une impérieuse nécessité qu'il ne pouvait décrire, mais qui emplissait tout l'espace de son désir. Et, pour la première fois d'une longue série de rêves à venir, il allait toucher la fugitive lorsque tout s'estompa. Il était revenu. Il était assis à la table plongée dans l'obscurité. La *Leçon* venait sans aucun doute de se terminer, et la voix semblait encore en suspension dans l'air ou dans sa mémoire. Les formes autour de lui émergeaient de leurs propres rêves et s'ébrouaient pour revenir dans le monde physique.

*

En ressortant du bar, Gordon Cummins fut surpris par la solitude du quartier. Tout semblait engourdi, ou assommé. Il eut envie de lumières, de bruits, de voix. Il plongea dans le métro et prit une rame qui allait au sud. Il s'assoupit dans le ronronnement des moteurs et le frottement

étouffé des rails. L'atmosphère qui régnait dans Piccadilly le rassura. Le quartier avait presque des allures de fête. Sans doute à cause de la foule qui s'y pressait, compacte et grouillante. Il saisit quelques mots au passage des flâneurs. Des rumeurs venaient d'annoncer que l'Afrikakorps et Rommel avaient plié bagage, quelque part en Cyrénaïque. Des soldats britanniques affluaient en nombre, remontant de Charing Cross ou marchant depuis l'Embankment. La soirée était avancée, mais ce soir les badauds semblaient ne pas avoir l'humeur à respecter le couvre-feu. Des ambulants servaient des tasses de bouillon et des bols d'avoine fumants aux arômes de *candy*. Des filles accrochaient les militaires et les tiraient sous les porches assombris. Des hommes buvaient ou mangeaient en s'appuyant sur les plates-formes de camionnettes transformées en buvettes. Il demanda encore aux mots de venir l'entourer. Il appela, du fond de sa mémoire.

RITUEL – SANG

Nous sommes Un. Nous ne sommes personne.

Excès ! Excès ! Tu le répéteras autant qu'il le faudra.

Tu te chercheras une île ; tu la fortifieras. Tu massacreras le bétail... Petit et grand. Maintenant, tu... Maintenant...

Curieusement, il n'arrivait pas à poursuivre. Quelque chose manquait dans le lent déroulé des *Leçons*. Il reprit au début, récitait. Et s'arrêtait sans pouvoir trouver les mots. Étaient-ce les clameurs d'alentour, cette foule excitée et joyeuse ? Il pensa à ces camarades imaginaires qui brûlaient au fond des Lancaster abattus par les chasseurs *jerries*, ceux dont les postes de tir baignaient dans l'huile et le sang mêlés. Il connaissait la couleur précise que prenaient les uniformes lorsqu'ils s'imbibaient du sang noir des artères perforées. Il connaissait l'odeur de la mort violente, et ces réjouissances l'accablaient. Voilà pourquoi les *Leçons* ne venaient plus. Il fut pris d'une abominable envie de vomir. Il s'approcha des buissons qui fermaient le square vers Saint Martin's Street. Le temps semblait suspendu. Maintenant, il était assis sur un banc, dans l'ombre, et les rires et les bavardages venaient bourdonner tout autour de lui, mais semblant étouffés par de vastes distances.

Lundi 16 février 1942 – Quartier de Notting Hill, 14 h 10.

Amelia Pritlowe se sentait pleine de fièvre et d'incertitude. Mais elle avait laissé ses jambes la guider et elle marchait à présent dans Bayswater, vers cette adresse qu'elle avait lue sur la carte :

Walter Dew

Investigations & toutes missions confidentielles

17 Pembridge Villas, Londres W2

Londres dans les quartiers du Nord-Ouest lui fit une désagréable impression. La vie semblait s'y être maintenue, inchangée, à la manière de ces plantes qui survivent dans un microclimat, alors qu'alentour tout n'est plus que rocaille et dévastation. Des sacs de sable devant les porches, des pancartes de bois peintes en noir désignant des abris et un va-et-vient incessant de volontaires de la défense civile disaient bien l'état actuel du monde et la situation désespérée du pays. Mais c'était une sorte de décor de cinéma. Les démarches, les expressions n'étaient pas les mêmes qu'à Whitechapel ou qu'à Aldgate, où la tragédie suintait de chaque visage, de chaque façade, de chaque coin de rue et de chaque mètre de trottoir. Les commerces autour de Queen's Road Station semblaient n'avoir subi aucune restriction, et certaines vitrines proposaient encore des choses qu'Amelia croyait définitivement oubliées : des vraies barres chocolatées, des œufs sur leur lit de paille, des fruits frais. Plusieurs de ces commerces étaient tenus par des Indiens, et leur nonchalance rajoutait encore à ce sentiment que la guerre s'arrêtait quelque part un peu plus à l'est, bloquée par une frontière invisible qui coupait Londres en deux, jusqu'aux confins d'Elephant & Castle. Elle évoqua un instant ce quartier immobile qu'elle fréquentait enfant, avec son père, lors de furtives visites qui lui

semblaient appartenir aux seuls épisodes joyeux qu'elle conservait de cette époque.

À l'embranchement de Linden Gardens, une femme aux yeux écarquillés fonça sur elle, l'air hagard, en répétant, d'une voix suraiguë :

– Attention aux parapluies ! Pour l'amour de Dieu, faites attention aux parapluies !

Amelia Pritlowe se colla contre une vitrine, et la folle continua sa route vers Kensington Gardens, suivie de trois sœurs voilées de gris, qui semblaient flotter dans l'air tellement leur pas était léger.

Sur Notting Hill Gate, elle ralentit son allure, en passant devant une boutique de tissus et d'épicerie sur le seuil de laquelle plusieurs Indiens jouaient aux cartes, en buvant des boissons au parfum vanillé. Leurs vestons de couleurs vives, les cônes d'épices orangés sur lesquels se découpaient leurs profils d'aigles, les larges bandes de tissu couleur safran ou jade qui pendaient du plafond : tout tranchait avec les ombres charbonneuses, en noir et blanc, au milieu desquelles elle vivait depuis des mois, à l'est.

Elle repensa à cette journée de novembre où elle avait bu un thé au café de Rush Lampah, dans Brick Lane, juste avant de rencontrer Maria Harvey. Elle eut un instant de doute, comme si les deux moments se confondaient, que le temps se contractait ou se mélangeait. Elle revit Maria Harvey, qui avait été la meilleure amie de sa mère, dans son logement minuscule de Brick Lane, assise au milieu de cette atmosphère fantomatique du crépuscule. Elle se remémora la veilleuse bleue d'un réchaud à alcool qui faisait ressortir les visages, leur confiant cette pâleur qu'ont les apparitions invoquées par un médium.

Oui, le temps se mêlait. Dans quelques minutes, elle allait rencontrer un autre survivant du passé, quelqu'un qui avait marché, en même temps que Maria Harvey, dans Dorset Street, qui avait posé les pieds dans Miller's Court ; quelqu'un qui avait vu, ainsi que Maria avait vu, ce qui s'était passé dans la chambre de Mary Jane Kelly. Elle eut un dernier regard vers une grande affiche du dieu Ganesha qui couvrait la moitié de la vitre du commerce, et elle sentit ses genoux se dérober sous elle.

Quand elle rouvrit les yeux, elle crut un instant qu'elle était à la Filebox Society. Mais les yeux rieurs et doux de Ganesha la ramenèrent

dans Notting Hill. Les deux Indiens la regardaient, avec un air dubitatif, et Walter Dew se penchait sur elle, un linge humide dans la main.

– Dew ? fit-elle, dans un gargouillis.

– Oui, tout va bien. Un coup de fatigue, sans aucun doute. Vous allez boire un thé à la cardamome bien chaud, et tout reprendra sa place.

– J'ai cru un instant que vous étiez le dieu Ganesha, Mr. Dew. Qu'est-ce que vous faites là ?

– Ganesha, grand Dieu ? J'habite à l'angle qui suit la boutique de Passim. Vous avez encore ma carte de visite à la main. Et Passim n'a eu besoin que d'un pas pour sonner chez moi. Me voilà. Enfin, sachez que Ganesha est le seigneur des obstacles, celui qui lève les adversités et favorise les desseins de ceux qui agissent dignement. Je n'ai pas de préjugés contre les avertissements occultes. Mais... Peut-être que vous et moi pourrions y voir un signe ? Allons, voilà Passim et le thé. Buvez !

Le salon de Walter Dew n'avait rien d'un musée privé comme on pourrait en trouver chez un ancien policier de Scotland Yard. C'était un décor de maison bourgeoise, semblant sorti d'un tableau de Caillebotte, avec des meubles en bois sombres, des grandes vitrines pleines de livres, une pendule de marbre rose dont le tic-tac résonnait dans cet univers en forme de coffre. Amelia Pritlowe se perdait dans un lent va-et-vient entre les rangées de livres et la fenêtre qui plongeait dans Pembridge Square, en laissant entrer un jour presque liquide dans la pièce. Walter Dew s'était assis et attendait. Elle avait évacué l'incivilité de son refus de s'asseoir en retour en invoquant un vertige persistant. Dew ne marquait aucune hâte, aucune irritation. Il attendait. Il avait répondu aussitôt à la demande de Mrs. Pritlowe de venir le visiter. Il avait proposé une heure, qu'elle avait acceptée. Désormais, elle pourrait faire mille fois l'aller-retour entre sa fenêtre et la bibliothèque qu'il ne la dérangerait pas.

Il avait remarqué qu'elle s'était attardée sur la petite photo encadrée où il ramenait l'assassin Crippen du Canada à bord du *Megantic*, trente années plus tôt, et en avait ressenti une bouffée d'orgueil. La photo, sur laquelle on distinguait un Dew débarquant d'un pas vif, tenant par le bras gauche le sinistre docteur Crippen menotté, cagoulé et caché sous un petit chapeau ridicule, constituait le seul trophée de sa vie de limier qu'il avait exposé chez lui, mais pour rien au monde il n'aurait consenti

à l'enlever de sa vitrine.

Amelia Pritlowe avait bien entendu attentivement examiné le cliché aux noirs profonds et aux nuances contrastées du retour de Crippen vers ses juges. Elle se disait que Dew, lui aussi, avait été au fond des choses. Il avait échoué une première fois, jeune policier, dans la traque organisée contre Jack l'Éventreur. Mais il avait insisté. Il avait eu la patience et la ténacité pour repérer et arrêter un autre monstrueux criminel. « Oui. Au plus loin des choses », se dit-elle dans une expression curieuse qu'elle trouva pourtant parfaitement adaptée.

« À votre place, j'aurais suivi le même chemin, exactement le même chemin que vous, Mrs. Pritlowe », avait dit Dew en prenant congé l'autre jour. Maintenant, elle devinait qu'il allait compléter son propos. Mrs. Pritlowe suspendit son pas, colla ses épaules à la fenêtre fraîche de Pembridge Villas et attendit. Elle sourit brièvement, pour signaler que son vertige, réel ou feint, avait passé. Et Dew prononça exactement les mots qu'elle pressentait.

– J'aurais suivi le même chemin, répéta Walter Dew. Si j'avais vu ce que vous avez vu, avec vos yeux ou avec votre mémoire, dans Miller's Court, j'aurais également fait le voyage à Bath et j'aurais rencontré celui que vous avez rencontré là-bas, et je...

– Cela suffit, Mr. Dew. Je ne souhaite pas que nous parlions plus longuement de tout cela. Quant à cette expertise que je suis censée vous apporter... je n'ai aucune expertise. Dans l'affaire que vous évoquez, je n'ai fait qu'une chose : me souvenir. Et on m'a aidée pour ça. Je suis juste celle qui s'est souvenue.

– Pourquoi vous êtes-vous dérangée, alors ? Pourquoi avez-vous souhaité donner une suite à ma proposition ?

– Je suis venue pour que vous me parliez de ce qui se passe aujourd'hui. Vous m'avez remise en marche, Mr. Dew. Je suis comme cette bombe allemande que les vibrations des machines ont réveillée, hier matin dans Cable Street. J'étais assoupie, en train de ralentir, de m'épuiser à essayer d'oublier. Mais je n'oublie pas. Je vois toutes ces choses. Et je sais que vous avez raison. Vous ne l'avez pas dit, vous n'avez pas osé. Mais j'ai une sorte de devoir à l'égard de ces femmes. De ces femmes d'aujourd'hui.

– Parce que vous sentez que votre mère était comme elles, qu'elle avançait dans le noir, qu'elle n'avait finalement pas d'autre choix que

celui qui l'a amenée dans...

– Qui l'a amenée *dans les bras du monstre* ? Elle n'avait pas conscience en tout cas d'avoir un autre choix. Peut-être que, furtivement, elle a pensé à mon père, à Robert Pritlowe, et qu'elle a cru qu'elle pourrait le rejoindre et avoir une vie. Une autre vie. Mais c'était sans doute trop tard. Elle était dans Miller's Court, et la marque était presque imprimée sur elle.

– Avez-vous un instant envisagé qu'elle pouvait être... comment dire... également imprimée sur vous ?

– Que voulez-vous dire, Mr. Dew ? Sur moi ?

– Je vais vous montrer, avec votre autorisation, la transcription réalisée il y a quelques heures d'un message, que le meurtrier d'aujourd'hui a laissé sur le mur de la chambre d'une des victimes. Depuis notre petite discussion de l'autre soir, il a tué à nouveau. Il a tué une femme à nouveau dans Marylebone, puis encore une autre, dans la nuit de mercredi, près d'Hyde Park, dans Lancaster Terrace, il a ...

– Je suis au courant. J'ai vu les journaux.

– Vous voulez bien que je vous montre ce message, Mrs. Pritlowe ?

Amelia Pritlowe bafouilla un mot inintelligible. Des monceaux d'images se culbutaient dans sa mémoire. Elle se revit dans les archives de la Filebox Society, à compulsier des articles de presse, des planches de photos, des visages livides saisis par la mort dans un désarroi et un mystère que des décennies ne lèveraient jamais complètement. Elle revit les messages infâmes que des hommes sans pitié et sans âme avaient envoyés aux journaux et à la police, en signant du nom de Jack leurs atrocités. Elle dit :

– Oui, Mr. Dew, montrez-moi votre document.

Walter Dew ouvrit son grand cahier cerise. Il feuilleta quelques pages et força un peu sur la couture pour le maintenir ouvert. Il tendit la page à sa visiteuse.

Recherche mon image à l'est. Tu reconnaitras celle que je vais te montrer : elle n'est pas sans rappeler celle que tu connais bien.

AL

– Rappelez-vous que cette phrase a été laissée au-dessus du corps de cette femme – Doris Jouannet –, sur le visage de laquelle il s'est

acharné, au point de la rendre totalement méconnaissable...

Mrs. Pritlowe lut les deux phrases en une seule seconde. On vit son œil revenir en arrière au tout début du texte et recommencer sa lecture. Le sang semblait s'être retiré des veines de son visage, qui prit les teintes d'une statue de pierre laissée à la pluie et aux vents.

Walter Dew fit mine de remarquer pour la première fois un détail sur son plafond crème, totalement vide. Il hésitait à poser son regard à nouveau sur Mrs. Pritlowe.

– On dirait... on dirait... bredouilla-t-elle.

Dew ne l'aida pas. Il baissa simplement les yeux vers elle et essaya de sourire pour l'encourager à finir sa phrase. Mais son sourire était crispé et faux. Pendant un instant, il regretta d'avoir été dans Newark Street et d'avoir retrouvé Mrs. Pritlowe. Un frisson parcourut son échine, le faisant trembler et réveillant sournoisement sa lombalgie.

– On dirait qu'il s'adresse à moi ! Ce monstre m'interpelle, du fond des âges. Ce... monstre, cette...

– Ce n'est pas lui, Mrs. Pritlowe. Vous me l'avez dit, avec force, quand je suis venu chez vous. Et vous avez raison, bien sûr. Cet homme qui a tué en 1888 n'est plus. Nous le savons l'un et l'autre. Voilà votre phrase de l'autre jour : « Jack l'Éventreur est mort, Mr. Dew. Il est mort, et son âme brûle en enfer. » Je crois que vous avez ajouté : « Pour les siècles des siècles... »

– Mais ce visage déchiré. Ce monstrueux acharnement. Il s'adresse à moi ! Votre monstre m'interpelle par-delà les années ! Il a cherché à reconstruire la scène de...

Amelia Pritlowe baissa la voix, incapable de poursuivre.

– De Miller's Court ? Oui, j'ai pensé la même chose, Mrs. Pritlowe. Et j'ai compris pourquoi je tenais tant à ce que vous soyez associée à cela.

– Mr. Dew, qu'est-ce que tout ça veut dire ? Que signifie cette horreur surgie du passé ?

– Eh bien, pour vous parler juste... je crois qu'il a écrit cela en pensant à tout autre chose qu'à Miller's Court et à toutes ces choses du passé. Mais une sorte de destin a fait que ces mots vous interpellent, et ils m'interpellent moi aussi avec vous ! Vous dites que je vous ai remise en marche ? C'est lui qui nous a remis en marche, et qui nous force désormais à avancer vers lui. Vous et moi.

Dew se leva et marcha vers son armoire à liqueur. Il tira sa bouteille

à étiquette pourpre et versa la liqueur dorée dans deux petits verres tulipes. Il en tendit un à Amelia Pritlowe, qui ne le refusa pas. Elle porta le verre à ses lèvres et avala son contenu en deux ou trois gorgées rapides. Le souvenir de cet alcool bu avec des inconnus, aux baraques de Whitechapel Road l'autre soir, lui revint, et le bonheur fugace mais intense qu'elle avait ressenti la secoua. Elle tendit le verre vers Dew, qui n'avait pas encore bu.

– Remettez-moi la même dose, Mr. Dew, s'il vous plaît.

Lundi 16 février 1942 – Newark Street, Whitechapel, 19 h 05.

– Bon, que croyons-nous vraiment que ce... meurtrier veuille dire dans ce message ? Nous acceptons tous les trois, je crois, qu'il ne cherche pas à copier ou à contrefaire les meurtres de Jack l'Éventreur. Alors que fait-il ? Au nom de quoi agit-il ?

Francis Buir résistait définitivement à l'idée – largement répandue dans les journaux des derniers jours – d'évoquer une quelconque capillarité entre l'affaire qui avait empli sa vie et cette série de crimes qui surgissait soudain dans un désordre et une sauvagerie dont il n'avait pas la moindre envie de connaître les détails. Il avait éprouvé, dans la fugue d'Amelia Pritlowe à Bath, quelques semaines plus tôt, à la fois une terrible épouvante et un immense sentiment de soulagement, presque une délivrance. Comme si son destin à lui aussi avait été, d'une manière étrange, lié à l'achèvement du mystère qui planait depuis l'automne 1888 et dont ensemble, par l'entremise de la Filebox Society, ils avaient pénétré les chemins secrets. Pour lui, ils avaient refermé le dossier. *Ils avaient fait repasser le lacet dans la boucle.* Évidemment, cette affaire, vécue presque de manière intime, les avait rapprochés. Mais, malgré l'apaisement qu'il percevait chez son amie, il sentait que ce n'était là qu'une accalmie. Il n'osait pas employer le mot qui lui venait vraiment, et ce mot était « rémission ». Aussi, plonger par la faute de ce Dew dans ce cauchemar lui semblait plus que déraisonnable. Criminelle : voilà ce que pouvait devenir pour Amelia cette remontée affreuse d'échos, d'analogies et de correspondances.

Ils étaient réunis dans l'appartement d'Amelia Pritlowe, dans Newark Street, et ce Walter Dew avait étendu ses longues jambes en travers du salon. Buir pensa, en contemplant ces immenses pantalons de lainage grainé de vert et de bruns, à ces personnages de parade qui

traversent les rues juchés sur des échasses démesurées et dont les membres semblent longs de plusieurs mètres.

Francis Buir reposa sur la table la transcription que l'ancien inspecteur-chef Dew leur avait fait lire quelques instants plus tôt. Amelia l'avait déjà vue chez lui, et en avait été bouleversée. Quant à Buir, il avait relu plusieurs fois le message que la police avait relevé dans cette chambre sinistre de Lancaster Terrace.

Recherche mon image à l'est. Tu reconnaîtras celle que je vais te montrer : elle n'est pas sans rappeler celle que tu connais bien.

On avait signé « AL ».

Et alors ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Des tas de choses. Ces malades mentaux sont immensément astucieux pour combiner les mots et en faire des charades qui embarrassent les policiers et affolent le public. Dew lui-même poussait dans le même sens. Il avait lui aussi fermement réfuté cette folie journalistique d'un tueur revenu d'entre les morts reproduire des crimes anciens dans le monde d'aujourd'hui. Personne ne croirait à ça, pas même les vieilles femmes désœuvrées de Pimlico qui réunissaient chaque soir des amis pour faire tourner des tables et parler aux esprits. Mais Amelia ? Depuis que Dew lui avait parlé de ces meurtres, de ce *Blackout Ripper* – au diable les journalistes avec leurs sornettes et leurs manchettes spectaculaires ! –, elle avait replongé dans ses pensées les plus noires, et Francis Buir savait qu'elle naviguait désormais l'essentiel de son temps dans les images malsaines de Spitalfields et de ses tourments.

Il savait pourquoi Amelia avait demandé à Walter Dew de venir ce soir, et pourquoi il était là aussi. Cette réunion n'avait été organisée que dans un seul but : elle voulait confronter le réel avec ses plus grandes épouvantes. Elle voulait voir le dossier de cette femme qui avait été tuée et défigurée près d'Hyde Park. Elle voulait confronter cette image avec celle qu'elle connaissait bien, venue de l'est, cette image de Miller's Court au centre de laquelle reposait sa mère, morte, sur son lit gorgé de sang.

L'ancien détective du Yard se secoua brutalement. Il se racla la gorge et répondit à la question que Buir avait posée, plus d'une minute plus tôt :

– Ce que nous croyons vraiment ? répondit Dew en ramenant ses échasses vers lui, comme un grillon s’apprêtant à sauter. Je pense que c’est une bonne idée, Francis, de poser la question ainsi...

Buir ne tiqua pas en entendant le policier l’appeler par son prénom. Après tout, il commençait à penser que, s’il y avait un moyen pour arracher Amelia à ce cauchemar qui la poursuivait nuit après nuit, eh bien, ce moyen, qu’il le veuille ou non, passait désormais par Walter Dew. C’était lui qui avait ouvert la porte, c’était lui qui allait la refermer.

– Mais, poursuivit Dew, je pense que c’est à Mrs. Pritlowe de parler d’abord... De nous dire, elle, comment elle lit cette... atrocité.

Amelia Pritlowe bougea à peine. Buir remarqua qu’elle avait fermé les yeux et légèrement basculé sa tête en arrière sur le dossier du fauteuil face aux fenêtres qui donnaient sur la rue. Elle dit :

– Je veux voir les photographies, Mr. Dew. Je sais que vous les avez apportées, et je veux les voir. Je veux voir ce que cet... homme a fait à ces femmes. Je veux voir ce qu’il a fait à cette dernière femme, dans Lancaster Terrace.

Walter Dew se releva en poussant sur ses immenses pattes et fit trois pas vers le hall, sur le seuil duquel il avait laissé sa serviette de travail. Se penchant, il en retira un gros dossier vert qu’Amelia Pritlowe avait déjà vu chez lui. Il revint s’asseoir à sa place, fit des yeux le tour de la pièce et, avec une certaine insolence, attira vers lui la table basse en l’agrippant de ses pieds écartés en crochets. Il y déposa son dossier, l’ouvrit, tria quelques épreuves et papiers, et tendit une sélection à Amelia Pritlowe, qui avait ouvert les yeux et le regardait faire.

– Evelyn Hamilton. Evelyn Oatley. Margaret Lowe. Et Doris Jouannet. Voilà les quatre femmes qu’il a assassinées en quelques jours. Voici les photographies des scènes de crime et des victimes. Vous y verrez aussi les clichés des messages qu’il a laissés derrière lui sur ces quatre lieux.

Amelia Pritlowe s’empara sans hésiter des documents que lui présentait l’ancien policier. Elle les passa un à un. Scrutant la profondeur des photos, lisant avec attention les notes et rapports. Pas une fois son visage ne trembla ou ne se troubla. Elle avait la détermination, songea Francis Buir, qu’il lui avait vue quelques mois plus tôt. Oui, c’était ainsi qu’elle le formulait pour elle-même : elle s’était *remise en marche*.

L’examen dura un long moment. Dew avait pensé qu’elle jetterait un

regard rapide et qu'elle se déferait des pièces affreuses qu'il lui avait apportées. Mais Amelia Pritlowe prit tout son temps. Pendant plus de vingt minutes, les deux hommes restèrent silencieux, face à face, évitant de croiser leurs regards, tout d'abord, puis échangeant finalement quelques signes de connivence, de cette connivence que partagent ceux qui se retrouvent dans une attente qu'on sait ne pouvoir éviter. Buir eut le sentiment qu'ils attendaient un train dans une gare désolée, quelque part dans les *highlands*, et qu'un employé venait de passer leur dire qu'il y aurait beaucoup, beaucoup de retard.

Mrs. Pritlowe se leva brusquement. Elle reposa sur la table les documents tels qu'ils lui venaient. Plusieurs images glissèrent sur le sol. Walter Dew se pencha pour les ramasser et les reclasser, tandis qu'Amelia Pritlowe sortait de la pièce. Elle revint aussitôt, se ravisant. Elle regarda les deux hommes qui s'étaient figés en la voyant revenir. Elle dit :

– J'avais commencé à vous le dire chez vous, Mr. Dew. J'ai une sorte de devoir. Aucune de ces femmes n'est ma mère. Je ne confonds rien. Je ne suis pas... Mais... j'ai un compte à régler avec celui qui a fait ça. Je vais vous aider, Mr. Dew. Même si je n'ai pas la moindre idée de ce que je pourrais bien faire pour vous aider à attraper ce monstre.

Elle se tourna vers Buir et lança :

– Et vous, Francis, je ne sais pas de quelle manière vous le demander. Mais, du fond du cœur, si vous acceptiez de m'accompagner encore.

Buir et Dew se regardèrent. Ils échangèrent cette fois une sorte de sourire. Buir pensa à ce train qui, finalement, comme venait de l'annoncer l'employé des chemins de fer, allait peut-être venir avant le matin.

*

Ils étaient allés dîner tous les trois dans une gargote de Charlotte Street qui acceptait les coupons de rationnement. Ils eurent exceptionnellement à manger des œufs, accompagnés de *beans*, et des toasts. Francis Buir parvint à obtenir deux minces filets d'un poisson excessivement salé qu'il réussit à faire passer avec des litres de thé. Walter Dew, en s'essuyant la moustache, dit :

– Francis, nous n'avons pas répondu à votre question de tout à l'heure... Que croyons-nous vraiment que le tueur veuille signifier dans

ses messages laissés en forme de rébus sur les lieux de ses crimes ? Je vais parler le premier, cette fois, si vous voulez. Je crois – et je vous l’ai dit, Mrs. Pritlowe, quand vous êtes venue chez moi – qu’il ne cherche pas positivement à faire ressurgir l’affaire de Jack l’Éventreur. Peut-être a-t-il lu des choses, ou vu des photos des crimes de 1888, peut-être s’en inspire-t-il inconsciemment. Mais je réfute l’idée que j’ai lue ici et là dans la presse, qu’il cherche à reproduire quoi que ce soit. Je ne suis même pas sûr que, d’un point de vue policier, il faille appeler ces quatre meurtres des répliques. Cela sonne bien sûr, selon les journalistes, et à nos yeux aussi, comme un écho à ce qui s’est passé à Whitechapel, mais...

– Mais, tout de même, cette phrase abjecte que ce prétendu « AL » a laissée au-dessus du corps de Miss Jouannet ? « *Recherche mon image à l’est. Tu reconnaîtras celle que je vais te montrer : elle n’est pas sans rappeler celle que tu connais bien.* » Même si nous refusons toute idée d’une mise en scène en forme de duplicata ou de... transcription, on dirait qu’il parle directement à ceux qui ont connu ces femmes défigurées. Bon sang de bon sang, Dew ! Il parle de Mary Kelly et de cette scène monstrueuse que l’autre a laissée dans Miller’s Court ! Nom de Dieu...

– Pas forcément, Francis. C’est ce que Mrs. Pritlowe pensait également cet après-midi lorsque nous avons parlé de ce meurtre dans Lancaster Terrace. Je ne suis pas du tout convaincu, je le répète, par cette théorie selon laquelle il cherche à reproduire ou à contrefaire quoi que ce soit. Bien entendu, pour nous, pour tous ceux qui connaissent ce qui s’est passé là-bas, eh bien, oui, il y a matière à confusion. Mais sans doute n’est-ce qu’une sorte de hasard. Un hasard nourri et conforté par la brutalité des deux séries de crimes. Et un hasard, comme je l’ai dit tout à l’heure à Mrs. Pritlowe, qui nous a rassemblés et qui va nous amener à lui.

– La vraie question alors, répliqua Buir, c’est : *qui est « AL » ?*

– Ce n’est pas forcément la vraie question, glissa Dew d’un ton vague. Peut-être faut-il chercher sur d’autres pistes...

– Comment ? s’étrangla Buir.

– D’autres pistes ? Lesquelles ? jeta à son tour Mrs. Pritlowe.

– Je ne sais pas exactement, répondit Dew, gêné. Un fanatique, un dément possédé par une fièvre occulte ou se croyant l’envoyé de quelque créature maléfique du fond des âges...

– Vous ne nous dites pas tout, Mr. Dew, coupa Mrs. Pritlowe. Je sens dans votre voix une sorte de réserve.

– Eh bien, oui et non. La police a parfois eu affaire à tellement de forcenés, de maniaques et de délirants, capables de toutes sortes de crimes. Sauf que...

– Sauf que ? relança Amelia Pritlowe.

– Sauf que, cette fois, le pays est dans une situation... spéciale. Quand Jack l'Éventreur a frappé, le pays était en paix. Les fabriques tournaient à plein régime, les navires de la Couronne sillonnaient toutes les mers du monde, apportant et emportant toutes sortes de marchandises. Scotland Yard, malgré les piètres résultats que vous connaissez, a cherché partout dans Londres, dans la plus grande discrétion d'abord, puis en se dévoilant peu à peu. Parce que la population a commencé à s'émouvoir, puis à s'inquiéter, puis à paniquer. Des émeutes se sont préparées, et nos services ont eu les plus grandes difficultés à les contenir avant qu'elles ne s'étendent. Nous sommes passés tout près d'un trouble social de grande ampleur, que la reine elle-même, à l'époque, n'a pas le moins du monde pressenti. Cette fois, les choses sont encore pires.

– Que voulez-vous dire par là, Mr. Dew ? demanda Amelia Pritlowe.

– Simplement que, cette fois, nous n'avons pas la stabilité que nous avions en 1888. Nous sommes en guerre. Hier Singapour est tombé. Londres a subi une attaque massive de plusieurs mois, notre ville a perdu des dizaines de milliers de ses habitants, peut-être un quart ou un cinquième de ses bâtiments, et les raids ennemis ne sont pas finis. Nos familles vivent dans la peur, la faim, le désarroi. Personne n'est certain d'être encore en vie au prochain matin. Si cette affaire-ci s'étend...

– Finissons-en, Dew, que pensez-vous de ces messages ?

– Je crois que celui qui les a laissés veut nous terroriser. Je crois qu'il veut apporter le chaos et l'incertitude dans nos cœurs et dans la ville, et installer une atmosphère de désordre idéale pour poursuivre ses crimes !

– De quelle manière ? demanda Buir.

– Avez-vous bien compris face à quelles options les autorités et la police sont placées ? interrogea en retour Walter Dew. Le couvre-feu rend la surveillance des rues tout simplement impossible. Il peut continuer pendant des jours à hanter les rues, dès que la nuit tombe, de

Kensington à Bow, de Camden à Camberwell, sans être plus visible qu'une sangsue au fond d'une mare. Combien de femmes encore ? Et que faire ? Éclairer les rues, et rendre tout Londres phosphorescent comme les aiguilles d'une montre au radium, aussi facile à repérer qu'à toucher pour les avions ennemis ? Ou alors entretenir ces ténèbres dans lesquelles il pourra continuer à frapper aussi longtemps qu'il voudra ?

Personne ne répondit. Le silence s'installa entre eux. Ils se concentrèrent tous les trois sur leurs filets de poisson et sur leurs tasses de thé.

Dew saisit un journal qu'il avait plié dans sa poche et relança :

– Fred Cherrill, un des détectives qui s'occupent de l'affaire, a déclaré hier au *Times* – je vous lis : *« La terreur qui a balayé aussi fort qu'une vague, en quelques jours, les quartiers de Marylebone et de Soho est telle que la plupart des habitants ont décidé de s'éloigner de Londres... Pourtant, même le Blitz n'avait pas réussi à les chasser ! »*

Buir siffla, sur un mode lugubre. Dew poursuivit :

– Voilà ce que confie encore Cherrill à la presse : *« Dans ce Londres plein de ténèbres, ce n'est pas la terreur venue du ciel qui nous écrase. Ce n'est pas la Luftwaffe qui nous survole et nous rend fou. C'est la terreur apportée par un assassin morbide et déchaîné. Jamais Londres n'avait eu aussi peur, même lors de ces nuits terrifiantes de 1888, quand Jack l'Éventreur rôdait dans l'ombre... Ce qui nous épuise et nous écrase, aujourd'hui, c'est ce règne de terreur absolue, au cours duquel ce nouveau tueur vient de massacrer quatre femmes innocentes en plein cœur de la métropole... »*

Francis Buir répéta son étrange sifflement. Dew se tut brutalement. Il se mit à ramasser sur le bord de son assiette des minuscules filaments d'œuf grillé et les avalait sans y faire attention. Mrs. Pritlowe semblait perdue dans ses pensées. Au loin, une sirène d'alerte se mit à hurler, sans doute au sud de Ratcliffe Highway. Machinalement, ils levèrent d'un même mouvement les yeux vers le plafond, comme s'ils allaient voir, à travers les planchers et les toits, les projecteurs de la défense aérienne chercher les avions ennemis. D'une manière presque synchronisée, ils cherchèrent tous trois sous la table la boîte qui contenait leur masque à gaz, et en firent sauter le bouton-pression. Les minutes passèrent, sans qu'on entende la moindre explosion. « Fausse alerte, pensa Francis Buir. Pas pour ce soir... » Ils redescendirent vers leurs assiettes. Walter Dew reprit :

– Vous imaginez ce que je viens de dire. Londres plus illuminé qu’un sapin de Noël, et tous ces bombardiers qui passent avec leurs tonnes de bombes ? Là, Whitehall ; là, Buckingham. Voilà le Parlement. Ici, l’abri du Premier Ministre. Là, les appartements du roi George... Le pays serait à genoux en moins de vingt-quatre heures. Nos ressources et nos moyens seraient anéantis. Le sens de la guerre changerait de direction. Nous serions...

– Ces gens, coupa Amelia Pritlowe, ces gens dont vous m’avez parlé quand vous êtes venu chez moi, Mr. Dew. Ce groupe de *gentlemen*, proche, disiez-vous, des milieux policiers... Vous travaillez de nouveau pour le gouvernement, Mr. Dew ? Vous êtes mandaté pour trouver ce tueur, parce que vous pensez qu’il peut mettre la sécurité du pays en péril ?

Sa voix était devenue de plus en plus sifflante. On pouvait presque physiquement en ressentir le froid.

Dew, qui achevait un fragment microscopique de blanc d’œuf, leva les yeux et, surpris par le ton d’Amelia Pritlowe, fixa son interlocutrice droit dans les yeux.

– Je... je suis un policier. *J’étais* un policier. D’une certaine manière, Mrs. Pritlowe, je crois que je le suis redevenu. Oui. Comprenez bien...

– Ces femmes ont moins d’importance pour vous que des silos d’avoine ou des réserves de carburant ! – La voix d’Amelia Pritlowe charriait maintenant des tombereaux de glace. – Ces gens qui vous envoient prétendent vouloir empêcher ce criminel de nuire ! Ils prétendent mettre fin à ces meurtres. Mais ils n’en ont rien à faire de ces femmes, ils fabriquent en secret des armes qui vont tuer des millions de gens !

Dew avait pâli. Il reposa en tremblant sa fourchette au centre de son assiette et recula sa chaise.

– Vous ne me faites pas confiance, Mrs. Pritlowe. Vous croyez que... Oui, en effet, j’ai été appelé et on m’a demandé de reprendre du service, dans une branche un peu différente de celle où j’exerçais. Disons qu’il s’agit désormais plus de renseignement que d’information, et sans doute tout autant de défense que de maintien de l’ordre proprement dit. Mais... Attendez encore un instant, Mrs. Pritlowe ! Pourquoi ai-je accepté ? Demandez-moi pourquoi j’ai accepté cette mission, Mrs. Pritlowe. Attendez, ne partez pas...

Amelia Pritlowe avait repoussé sa chaise. Elle refermait les revers de

son manteau. Elle était livide.

– Nom de Dieu, tenta Buir en suivant des yeux la réaction de Mrs. Pritlowe, il paraît qu'on n'a plus de sucre, ni de mélasse dans ce pays, alors avec quoi assaisonnent-ils leurs *baked beans* ? Il y avait dans ma portion de haricots de quoi sucrer vingt tasses de thé !

Amelia Pritlowe patienta un instant que Buir se lève et parte avec elle. Celui-ci, consterné par sa diversion dont il voyait bien le peu d'effet, ne bougeait pas. Il semblait attendre quelque chose, un mot encore de Dew. Elle allait partir seule lorsque Walter Dew s'écria :

– Vous pouvez comprendre, moi aussi j'ai un *compte à régler* avec lui, Mrs. Pritlowe, depuis aussi longtemps que vous ! J'ai croisé vingt fois votre mère dans Whitechapel, je l'ai sans doute croisé *lui*, et je l'ai laissé partir. J'ai accepté cette proposition parce que je me suis dit que si je coinçais celui-là j'aurais liquidé ma dette, quelque part ! Je me suis dit qu'avec vous nous pourrions cette fois aller au bout de l'histoire...

« Alors, se dit avec consternation Mrs. Pritlowe, je m'étais trompée l'autre soir, en regardant sa photographie de Crippen. Il n'a donc pas soldé tous ses comptes. Il n'a pas été au fond des choses. Il n'a pas été, comme je le croyais, au plus profond des choses. Il est toujours dans la douleur et le regret de ce qu'il n'a pas achevé en 1888. Il entend encore Jack l'Éventreur ricaner et lui rappeler son échec. Il espère encore sa revanche et il souffre. C'est juste un vieil homme meurtri, qui cherche un dernier atout et qui attend le bon moment pour le jouer... »

Elle en conçut brutalement une sorte de désarroi. Et elle vit fondre sur eux l'ombre d'une menace imminente. Il lui sembla que Dew allait subitement se désagréger et s'effriter sous ses yeux pour n'être plus bientôt qu'un petit tas de poussière couleur tweed, que le premier courant d'air chasserait.

Elle se ravisa. Elle s'approcha de Walter Dew, qui était resté prostré, sa chaise reculée et les mains posées de part et d'autre de son assiette, et elle se pencha au-dessus de celle de Buir, dans laquelle restait un mince filet de peau du hareng qu'il avait mangé quelques instants plus tôt. Elle lui tendit la main. Dew la prit en tremblant, et Amelia Pritlowe sentit les jointures des doigts du vieil homme frémir sous sa paume.

– Allons régler nos dettes, Mr. Dew... Allons-y ensemble.

Lundi 16 février 1942 – Haymarket, quartier de Piccadilly, après 21 heures.

Gordon Cummins était revenu au même endroit que la veille. Il effectuait des cercles, puis adoptait des points de fixation, à la manière d'un faucon figé dans un vol stationnaire au-dessus de sa proie. La nausée s'était calmée et, de toute la journée, il n'avait pas senti de relâchement, comme lorsqu'il menaçait de s'endormir brutalement, par exemple hier dans le métro. Il reprit sa marche au milieu de Leicester Square, en zigzagant entre les sollicitations des filles et les coups d'épaule des marcheurs pressés. Il la repéra dans la minuscule Irving Street, où une rosière avait posé deux tables et quatre ou cinq chaises et servait des sandwiches de pain gris. L'endroit était encore éclairé, malgré l'heure, et des lampes à carbure et quelques lampions taillés dans des bidons d'huile jetaient une lueur atténuée sur le trottoir. Elle avait fini son mauvais dîner et, les jambes pivotées sur le côté, chassait quelques miettes de sa jupe avant de se lever. Elle devait avoir vingt-huit ou trente ans. Des airs de dactylo ou de vendeuse dans une boutique élégante. Ses cheveux étaient ramenés en arrière et rassemblés en une sorte de double vague de chaque côté du visage. Il s'approcha, désigna la chaise qui se trouvait contre le mur, face à elle :

– Libre, miss ? Je crois qu'on peut encore dîner...

Elle le regarda sans s'attarder et lança :

– Oui, sir. D'ailleurs toute la table est libre, je parlais...

Et, confirmant ses paroles, elle se leva et commença à avancer dans la direction de la gare de Charing Cross.

– Miss... Mais je ne vais pas dîner seul, mon Dieu, non ! Je vous offre quelque chose pour m'accompagner ?

Cummins cherchait à capter son regard. Puis, voyant qu'elle ne

s'arrêterait pas, il se mit à marcher à ses côtés en essayant de caler son pas sur celui de cette fille qui fuyait.

Elle ne ralentit pas. Elle ne regarda pas celui qui bordait ainsi sa route en marchant à la manière d'un crabe estropié.

– Sir, je viens de manger un sandwich et j'ai bu deux grandes tasses de thé. Je ne cherche ni compagnie ni aventure. Je suis exténuée, et vous retardez mon sommeil. Excusez-moi...

Elle filait déjà dans les ombres de la National Gallery.

Il la regarda disparaître dans la nuit. Plus soucieux que réellement dépité. Puis, soudain, il se mit à courir du côté de Craven Street. Il essayait d'aller aussi vite que possible tout en estompant le bruit de ses souliers, dont la semelle de cuir durci claquait aussi fort qu'un marteau dans un tocsin. Oui, il pouvait la rattraper, et même la devancer avant la gare. Il connaissait un endroit... Juste à l'embouchure du Strand, il trouva la salle de billard qu'il avait fréquentée des mois plus tôt. Elle était désormais fermée, depuis le tout début des bombardements. Mais il en connaissait les accès. Il trouva la petite porte latérale, au panneau vitré, qui donnait sur le réduit du gardien. C'est là que les joueurs payaient leur partie, en quittant les lieux, et qu'ils trouvaient de la craie bleue pour marquer leurs procédés. D'un geste rapide du coude, il brisa un des carreaux de couleur. Il passa la main et sentit la clenche, à quelques centimètres de l'ouverture. Il entendit la fille arriver sur Duncannon Street. Elle serait là dans moins de trente secondes. Il distingua sa silhouette qui approchait. Dans l'ombre, il était parfaitement invisible. Avec de la chance, elle viendrait droit sur lui, *mourir entre ses bras...*

*

Tout s'était déroulé ainsi qu'il l'avait prévu. La fille était passée à moins d'un mètre de lui, alors qu'il venait d'entrouvrir la porte de la Duncannon & William IV Billiard Society. Il l'avait sonnée, immédiatement, d'un méchant coup de poing en pleine poitrine. Un truc qu'un gars du détachement L – les tueurs du colonel Stirling – lui avait appris quand il perdait son temps à Blackpool à couper de la tôle. La fille n'avait pas eu le temps d'avoir peur. Il l'avait laissée glisser dans le renforcement, et, de la jambe, il avait ouvert d'avantage la porte. À reculons, il s'était engouffré dans le vestibule, en retenant la fille sous les seins. L'endroit était complètement plongé dans la pénombre, mais il

ne le remarqua pas. Seuls, par intermittence, les taxis qui venaient se ranger devant Charing Cross jetaient leur lueur rousse dans les grandes fenêtres de Villiers Street et le rendaient provisoirement aveugle. Le terminus de gare des taxis – depuis qu’il était couvert – restait un des rares endroits où les voitures pouvaient manœuvrer sans leurs œillères de phares. Leur rayon lumineux – il le remarqua tandis qu’il déshabillait la fille – glissait sur le plafond, puis, en suivant toujours le même arc, découpait une large bande cireuse sur le mur aux marques, éclipsant tour à tour un râtelier garni de queues de bois clair, puis des fauteuils de crin rouge mités, avant de remonter vers les lambris du cintre et de s’éteindre. Jusqu’au prochain taxi. Il avait dégrafé la jupe de la fille. Il souleva le corsage et le ramena autour des épaules. Il décida de poser la fille au sol, sur son manteau de drap, et d’attendre encore un peu pour la regarder. Le rituel numéro cinq était important. Très important. Il s’approcha du mur opposé aux tableaux de marques et se mit à écrire avec un cube de craie bleue. Il écrivait, et pensait à la fille qui dormait, juste derrière lui. Il avait senti ses cuisses chaudes sous sa main, et son ventre aussi lorsqu’il lui avait dégagé le buste. La lueur revint, éclaboussa le plafond, glissa vers les murs et balaya l’espace d’une seconde le corps de la fille. Il détourna les yeux, laissa ses paupières retomber et le préserver des lueurs rousses de la rue. Il se gorgea de ténèbres. Lentement, il rouvrit les yeux. L’ombre était revenue, immense. Parfaite. Cummins découvrit les détails, que ses yeux fatigués lui avaient cachés. Des bas gris de soie artificielle, dont un avait filé jusqu’au revers de la cuisse ; une gaine-culotte blanche avec des agrafes fantaisie. Il acheva ce qu’il avait à écrire, et chercha dans sa vareuse, à tâtons. Il referma ses doigts sur son rasoir à manche d’os. Il aimait s’en servir parce que c’était avec lui qu’il faisait le mieux durer. Il passa la lame sur la poitrine de la fille, exactement là où, déjà, un hématome était en train de se former, à l’endroit du coup de poing qu’il lui avait donné. Il sentit le sang couler doucement le long de son poignet, à la même vitesse qu’il avançait la lame, en direction du sein droit. Il descendit sa main libre, trouva la gaine-culotte. Sa main s’engouffra sous le tissu et fouilla le sexe.

Un taxi entra dans la cour de Charing Cross, et il remarqua que le visage de la fille perlait de quelques gouttelettes de sang, sur le menton et sur la joue qu’elle exposait. Il eut envie de lacérer cette joue, se retint. Il accepta la lueur déchirante des phares qui ondulait dans la

grande salle. Il voulait voir encore tandis que la lueur s'estompait en repartant vers le plafond. Alors une immense lumière blanche envahit la verrière de la rue. Sans doute un des projecteurs antiaériens de Trafalgar Square qu'on réglait avant de le diriger vers le ciel. Dans le dernier éclair, avant l'aveuglement absolu, il vit que la fille venait d'ouvrir les yeux et qu'elle le regardait fixement. Le noir revint. Il poussa un hurlement de colère. Il frappa devant lui, au jugé, avec tout à la fois son poing et la lame du rasoir. Il visait l'endroit où, quelques secondes plus tôt, il avait vu le cou de la fille. Il recommençait à distinguer les formes et les choses, mais dans une sorte de halo givreur, la rétine encore contaminée par la lumière du projecteur. Son poing toucha ce qu'il estima être l'épaule et son rasoir heurta en vibrant ce qui devait être la gorge. La fille émit une sorte de râle humide. Le projecteur revenait dans la fenêtre, inondant la salle de billard de la lueur de cinquante lunes mélangées. Gordon Cummins ferma les yeux, en jurant. Il chercha à l'aveugle, en murmurant entre ses lèvres :

– Putain... La vache de putain...

Ses yeux, transpercés de lumière, le brûlaient. Il fouilla l'espace devant lui, à genoux, dans la direction de la fille. Il n'y avait plus rien. Il se tourna dans l'autre direction et fouilla du plat des mains devant lui. Rien. Il tendit l'oreille, à l'écoute du moindre son que la fille pourrait produire. Rien.

Il avança encore, à genoux entre les pieds massifs de chêne noir, tâtant devant lui, du côté du mur aux marques dans lequel s'ouvrait la porte qui donnait sur la rue. Il ne pensait qu'à cela : bloquer la porte. Isoler le salon de billard du monde extérieur, la confiner ici, dans ce monde endormi et immobile, où il allait s'occuper d'elle. Un nouveau rayon de lumière traversa à nouveau la longue pièce, effleurant le mur face à lui, contournant les fauteuils rouges, puis filant encore vers les sommets.

– Putain ! Putain... chuinta-t-il une nouvelle fois.

Il baissa le regard, voulant absolument la découvrir dans l'ombre, morte, saignée aussi définitivement que les autres, inerte. Mais il ne vit que des reflets lunaires, au travers desquels voletait la poussière, et il n'entendait que le silence. Il resta accroupi, guettant, et, pour la première fois depuis le soir de l'abri dans Montagu Place, il hésita sur ses intentions. Filer, et laisser la putain dans cette ombre, sans savoir si elle était morte ou vivante ? Attendre et chercher encore, profitant de la

moindre éclipse pour sonder chaque centimètre de la salle, et risquer d'être pris si jamais quelqu'un constatait l'effraction ? *Peu de chance...* Peu de chance que, dans cette ville en ruine, il y ait quelqu'un qui s'intéresse à une vieille salle de billard désaffectée dans...

Soudain, il la vit. Il était toujours à quatre pattes, furetant au ras des plinthes et sous les meubles recouverts de toiles bises. Il découvrit les jambes de la fille, ses bas gris à quelques centimètres de ses yeux ; *Nom de Dieu, elle était vivante* et debout devant lui. Et quelque chose bougea. Il aperçut la queue de billard décrire un vaste mouvement tournant, qui semblait suivre parallèlement celui des phares. Il sentit l'impact dans sa tempe. La putain l'avait frappé avec le fût épais du bois d'érable. Il eut un geste de recul, insuffisant. La fille avait réarmé son bras et frappé une seconde fois. Le bois lourd l'avait cette fois touché à l'angle de la pommette et de l'orbite de son œil gauche. La douleur remontait dans son crâne comme un liquide dans une jauge.

Il pensa aux pilules du docteur Jebb. Il vit passer en cavalcade, dans un éclatement violet, le médecin aux longues moustaches et au chapeau claqué. Il essaya de parler, de séduire encore. Ses pensées s'emmêlèrent.

– De la *Dundee marmalade*, miss...

Une intense lumière, mauve, puis bleue, passa derrière ses yeux. Il glissa en arrière, évanoui.

II

OPÉRATION JOUEUR DE FLûTE

*« Et le joueur de flûte se mit en route
Et les enfants se mirent à suivre
Et disparurent jusqu'au dernier... »*

Robert BROWNING
Le Joueur de flûte d'Hamelin, 1888.

Mardi 17 février 1942 – London Hospital, 10 h 11.

Elle finissait les injections dans le service des urgences. Au fil de sa progression dans les travées, les gémissements et les cris de douleur se changeaient en râles puis, parfois, presque miraculeusement, en ronflements ou en soupirs, dès que les sédatifs agissaient. Sur sa gauche, deux infirmières-chefs avançaient dans leurs allées d'un pas égal au sien. Elle imagina un instant qu'elles étaient trois faucheuses, apportant le repos définitif à tous ces souffrants. Elle pensa aussitôt aux sœurs grises, qui continuaient d'arpenter les rues de Londres sans que l'on sache vraiment ce qu'elles voulaient ou faisaient. En croisant le regard naufragé d'une gamine qui tremblait de peur et de fièvre au fond d'un lit qu'elle partageait avec une autre petite dormeuse, Mrs. Pritlowe fut secouée de chagrin. Elle résista au besoin de gagner une fois encore le recoin aux draps, pour s'y cacher et pleurer. Le docteur Ayers et deux de ses assistants marchaient vers elle. Ayers s'enquit des pertes de la nuit, et des lits disponibles dans l'aile Walpole. Il vit le regard embué d'Amelia Pritlowe et serra brièvement son avant-bras, dans un geste d'amitié.

– Nous n'avons pas le droit de relâcher.

– Oui, docteur, je sais.

– Rien ! Nous ne lâcherons rien. Nous sommes à l'extrême bout de nos forces, Mrs. Pritlowe. Nos ennemis espèrent que nous allons lâcher. Nos enfants, nos proches comptent plus que jamais sur nous, et sur nos forces armées.

– Ils peuvent compter sur nous, docteur.

– Nous évaluerons notre douleur après cette guerre. Aujourd'hui, nous n'avons qu'un devoir : avancer, toujours. Prenez une pause, Mrs. Pritlowe. Je viens de croiser un de vos amis qui voulait vous voir, « en

urgence », paraît-il... Je lui ai dit qu'il était au bon endroit ! Il doit vous attendre dans la véranda de Turner Street. Allez donc le retrouver. Nous sommes suffisamment nombreux ce matin, prenez un thé chaud, revenez pour le service du lunch.

Elle remercia le docteur Ayers et se dirigea vers l'entrée ouest du London Hospital. Elle entrevit les jardins noircis par l'hiver et quelques merles qui y cherchaient un peu de nourriture, en faisant des petits sauts à même le sol, poursuivant des miettes poussées par les bourrasques et que leur bec n'arrivait pas à saisir. « Nos enfants, nos proches. » Qui avait-elle donc pour se persuader de ne rien lâcher ?

Dans la galerie vitrée, elle trouva Mr. Dew, qui rongea son frein en faisant les cent pas. Lorsqu'il la vit, il marcha vivement vers elle et se mit à bredouiller :

– Ah ! Mrs. Pritlowe ! Je viens tout droit de... Il y a du nouveau, Mrs. Pritlowe ! Une femme a été attaquée dans Piccadilly.

– Attendez, Mr. Dew. Sortons d'ici. J'ai une bonne demi-heure devant moi, allons boire un thé. Tenez, allons au petit comptoir dans Whitechapel Station.

Ils traversèrent l'avenue au trafic dense mais engourdi. On avait ressorti des attelages vieux de vingt ans et plus, et des couples de chevaux belges, forts comme des *tanks*, occupaient les rues avec la tête à demi enfouie dans leurs *nosebags* pleins d'avoine. La chaussée était saturée de bêtes tirant des chariots emplis de caisses et de casiers. D'anciens autobus dont on avait enlevé les sièges avaient été transformés en engins de transport. Tous ces équipages avançaient sans hâte, semblant ralentis par la vapeur qui s'attardait dans Whitechapel, comme si cette brume avait une consistance et freinait leur navigation vers Aldgate ou Mile End.

Mrs. Pritlowe et l'ancien inspecteur Dew entrèrent dans le *diner* qui s'ouvrait derrière le porche de Whitechapel Station. Ils s'assirent sur des tabourets près de la guérite d'un vendeur de journaux ; celui-ci guettait dans son abri, engoncé dans une marinière de toile huilée d'un orange sombre, qui le transformait en une sorte de limace. Dew reprit, impatient :

– Il a attaqué une autre femme. Dans Piccadilly. Il l'a coincée dans une salle de billard désaffectée, et a essayé de l'égorger, de la même manière que les autres.

– Essayé ? Elle n'est pas morte ?

– Non, j’oserai dire : « pas encore ». Une équipe de maraude a remarqué l’effraction et l’a découverte cette nuit, inconsciente. Elle a été admise au petit matin dans votre hôpital, dans les services de chirurgie. Il semble que votre service fasse autorité pour les blessures des voies respiratoires.

– Oui. Le docteur Ayers est un remarquable chirurgien.

– Eh bien... Une certaine Greta Hayward. Elle peut mourir à tout moment. Il a eu le temps de la violenter et de l’agresser sexuellement. Elle a dû se défendre. Il a probablement quitté les lieux en vitesse. Sans s’assurer qu’elle était morte.

– Et elle est au London Hospital ?

– Oui ! J’ai essayé de la voir ce matin, mais il est impossible de l’approcher. J’ai traversé par les jardins et j’ai demandé à vous voir. On m’a mis dans les griffes d’un docteur Bowyers qui m’a tout bonnement envoyé bouler.

– Le docteur Ayers. Justement. C’est lui qui m’a autorisée à vous rejoindre. Vous êtes sûr qu’il s’agit du même homme ?

– Bowyers ?

– Non, ce crime à Piccadilly.

– Formellement. Il a laissé sa prose sur un des murs. Avec de la craie bleue dont on se sert pour jouer au billard. Je pense que cette fois il connaissait l’endroit, qu’il avait dû y venir auparavant. Et, étant donné la manière dont les choses se sont apparemment terminées, je dirais qu’il a écrit pendant que sa victime était inconsciente, et qu’il comptait la tuer peu après. Puis elle s’est sans doute réveillée... Je pense qu’il y a eu lutte... Quoi qu’il en soit, voici sa dernière livraison. Toujours aussi dénuée de sens direct, sans doute même de sens tout court.

Dew tira une demi-feuille de sa poche, sur laquelle quelques mots avaient été inscrits à la hâte. Il lança, avant de tendre le papier à Mrs. Pritlowe :

– Mais peut-être aussi s’agit-il d’un monstrueux avertissement...

Elle lut :

– *« Tu te chercheras une île ; tu la fortifieras. Tu massacreras le bétail... Petit et grand. »*

Mrs. Pritlowe gardait le silence. Walter Dew relança :

– Je dirais que la tonalité est cette fois plus inquiétante.

– Oui. Même franchement menaçante !

Amelia Pritlowe souffla à petits coups sur l’écume de son thé.

– La signature « AL » a une nouvelle fois été tracée au-dessous. Écoutez. Dès le deuxième meurtre, quand j'ai consulté le dossier, j'ai pensé. J'avais des doutes la dernière fois, et c'est pour cela que je n'ai pas totalement répondu à vos questions, l'autre soir. Et que j'ai bien vu que vous le sentiez. Je vous ai... Non, je ne vous ai pas tout dit. Je pensais bien que ce « AL » n'était pas une signature... Enfin, pas une signature conventionnelle. J'avais déjà croisé ces lettres, dans des contextes moins macabres, mais disons... parallèles.

– Des contextes parallèles ?

– Oui, enfin, dans des situations qui n'étaient pas directement criminelles, mais qui *pouvaient* rapidement le devenir.

– Qu'entendez-vous exactement quand vous dites que « AL » n'est peut-être pas une signature conventionnelle, Mr. Dew ?

– *AL* n'est pas une signature. Je pense plutôt que c'est... disons une référence. *AL* est le nom que certains occultistes anglais donnent à un livre malsain, qu'une espèce de mage, un certain Aleister Crowley, aurait écrit lors de la visitation, raconte-t-on, d'une sorte d'ange maléfique, ou même du... diable. Sans doute que tout cela ne constitue qu'un tissu de sornettes, des billevesées, des pensées confuses d'un fumeur d'opium. Mais je donnerais bien mes coupons de sucre et de thé d'un mois pour lire directement dans le *Livre de la Loi* de ce Mr. Crowley.

– Ce livre n'est donc pas consultable ?

– Ce n'est pas un ouvrage ordinaire. Ce *Livre de la Loi – Liber AL vel Legis* – selon Aleister Crowley n'a pas été publié ni commercialisé. Je crois qu'il n'en existe qu'un très petit nombre d'exemplaires... sans aucun doute édités à titre privé. Le livre lui-même ne fait que quelques dizaines de pages. Peut-être vingt ou trente pages. Peut-être moins... Il n'est pas dans les archives de la Metropolitan Police, où ne figure qu'une brève notice. Comprenez bien que ce Crowley a été jugé sans réel intérêt policier. D'après Scotland Yard, Crowley n'est qu'un original, un hurluberlu cherchant à faire parler de lui à tout prix. Un personnage déplaisant et obscène, un érotomane... Se plaçant avec délice en dehors des circuits normaux de la vie sociale, attirant auprès de lui des névrosés et des maniaques, mais pas des criminels. Enfin, voilà quels étaient jusqu'à ces derniers jours les jugements que portait la police de Londres sur le dossier Crowley.

– La position officielle a changé ?

– Eh bien, plusieurs experts... en liaison avec les craintes que je vous ai exposées hier soir, pensent, ou inclinent à penser, que peut-être Crowley pourrait agiter quelque marionnette issue du rang de ses recrues pour jeter le trouble, sans doute même déclencher une forme de panique contagieuse dans Londres et dans tout le pays.

– Dans quel but ? – Amelia Pritlowe eut une moue ironique. – Confier les rênes du royaume au diable et à son train ?

– Vous ne pensez pas si bien dire ! Plusieurs témoignages évoquent l'idée que Crowley se serait rapproché du Reich, et des idées allemandes du moment. Lors du précédent conflit, il semble bien qu'Aleister Crowley ait entretenu des relations assez ambiguës avec les services du *Kaiser*. Ces experts dont je parlais, des plus influents parmi ceux qui m'ont... proposé de m'intéresser à cette affaire, veulent croire à tout prix à une sorte de complot. Une sorte de machine qui utiliserait Crowley. Qui en ferait un pion posé au cœur de la capitale pour semer le chaos et la peur dans la population.

– C'est à peu près ce que vous disiez vous-même avant-hier dans ce restaurant de Charlotte Street.

– Pas tout à fait, Mrs. Pritlowe. Je ne crois pas à un complot, ni du diable, ni du Reich... Je disais que je crois que l'assassin du *Blitz* utilise les conditions créées par la guerre pour commettre ses crimes, et qu'il sait que nous n'avons pas les moyens de surveiller une ville entière plongée dans le noir. Je ne pense pas qu'il soit un instrument de nos ennemis, ni même directement un envoyé de Crowley. Je crois qu'il agit de son propre chef, pour sa propre satisfaction. Mais qu'il utilise Aleister Crowley, en tout cas son livre, d'une manière qui nous échappe encore...

– Qu'est-ce qui vous prouve que le *AL* des signatures est bien une référence au livre de ce Crowley ? Ce peut être une vulgaire signature, après tout ?

Walter Dew déglutit rapidement sa salive. Amelia Pritlowe vit qu'il allait s'emporter, de la même manière qu'il avait dû le faire jadis, face à ses hommes, à la division H de Scotland Yard. Ses joues, habituellement ternes, se mirent à rosir comme celles d'une jeune fille. Il avala le fond de sa tasse de thé, laissa filer un long soupir :

– Vous croyez que nous avons affaire à un Albert Smith ou à un Alfred Pook, ou que sais-je ? Qui s'amuse à tuer des femmes avec un rasoir et un ouvre-boîte pour combler ses insomnies ? Et qui laisse son

diminutif sur les murs pour amuser les journaux ? Non, ce n'est pas une vulgaire signature ! C'est une référence incontestable au livre de Crowley. *Liber AL vel Legis* porte en exergue, selon la notice de la MEPO, la citation suivante : « *Fais ce que tu veux sera le tout de la Loi.* »

– La phrase qui a été retrouvée dans cet abri à Marylebone...

– Quasiment. Voilà qui fige un peu les données, et me permet de croire que notre *AL* n'est pas sans rapport avec le texte de Crowley.

– Adieu Alfred Pook...

– Il me semble.

– Ce livre aurait été rédigé quand ?

– Il y a longtemps. Au tout début de ce siècle, en 1904 !

– Et ce Crowley ? Il est mort ?

– C'est ce que tout le monde semblait croire à Scotland Yard. Enfin, les quelques détectives qui connaissent son nom...

– On a donc enquêté sur lui ?

– Vous ne comprenez pas... Qu'a-t-on contre lui ? Des plaintes pour tapage, des plaintes pour mœurs déviantes, des histoires de dames de la meilleure société – qu'on juge peut-être pudiquement « difficiles à marier » – retrouvées vaguement dévêtues dans Kensington Gardens et affirmant d'une voix d'outre-tombe qu'elles appartiennent à Jezriel, Maeguth ou je ne sais quel archidémon du troisième ciel. Vous cernez le style ? De quoi faire du scandale, de quoi faire rire sous cape, dans quelques salons et quelques clubs, mais rien qui soit susceptible de déclencher une véritable enquête de police. On l'a convoqué une ou deux fois, on a interrogé ici et là des personnages ambigus qui pouvaient avoir croisé sa route. On a rédigé deux ou trois notes laconiques, et puis on a refermé l'élastique sur le dossier... Mais moi j'ai cherché. Les abonnements de gaz, les factures des compagnies d'électricité et les enquêtes de voisinage donnent encore de bons résultats. J'ai retrouvé sa piste, sans me donner trop de mal. Eh bien non, Aleister Crowley n'est pas mort : il vit à Londres ! Hier en tout cas il y vivait encore, au numéro 1, Fox Court, dans Holborn.

– L'avez-vous confronté ? Interrogé ?

– Encore une fois, Mrs. Pritlowe, la justice d'aujourd'hui n'a jusqu'à preuve du contraire rien à exiger de cet homme. Je me suis rendu à Fox Court, j'ai même aperçu notre homme de loin. Il a fait quelques pas dans Holborn, a acheté du tabac, puis s'en est retourné chez lui. Une promenade comme des centaines de vieillards en font chaque matin

dans Londres.

– Alors ?

– Alors tout ce que nous pourrions faire, ce serait déclencher un entretien tout à fait officieux et lui proposer de... Vous me disiez ne pas savoir comment vous impliquer dans cette affaire, Mrs. Pritlowe : eh bien je crois que le plus utile, le plus urgent serait que vous rencontriez ce Crowley, et que vous arriviez à le sonder sur *AL*, et sur le sinistre retour de sa... créature dans l'actualité. Pendant ce temps, j'essaierai de nous procurer un exemplaire de ce livre. Parce que je ne pense pas qu'il vous en confierait un.

– Et sous quel motif m'introduirais-je chez lui ?

– Ne jouez pas avec lui. Ne cherchez pas un « motif ». Aleister Crowley est intelligent, très intelligent. Il soupçonnerait en quelques minutes toute feinte de notre part, et récuserait la meilleure des fables que nous pourrions lui servir. Dites-lui...

– Que je viens connaître son sentiment éclairé sur une série de meurtres épouvantables qui vient de débiter à Londres et sur laquelle...

– Excellent ! Quoique la flatterie ne vous fera pas avancer non plus avec cet homme-là. Supprimez « éclairé », le reste est la parfaite vérité et sonnera juste. Demandez-lui de vous éclairer, vous !

– Pourquoi le ferait-il ?

– Pour se mettre en scène ! Peut-être une des dernières fois de sa vie. Pour se vautrer devant une femme dans tout ce qui a fait sa vie. Le désordre, le chaos, la confusion. Et voilà que tout son charabia devient soudain réalité... Voilà que son livre enfante une série monstrueuse de crimes, commis de sang-froid par un de ses « élèves », d'après ses indications délirantes. Sans que lui-même y soit forcément lié.

– Pourquoi suis-je intéressée à cette affaire ? Il me demandera quel est mon rôle dans une enquête de police...

– Vous savez pourquoi vous êtes dans cette affaire, Mrs. Pritlowe. Vous le savez autant que moi. Vous vous êtes *remise en marche*... N'est-ce pas ? Devez-vous le dire aussi à Aleister Crowley ? Je vous laisse répondre.

Dew tapota sur le dos d'une chemise cartonnée qu'il avait posée sur ses genoux et en fit claquer l'élastique.

– Je vous ai apporté les pièces les plus intéressantes du mince dossier Crowley détenu à la Metropolitan Police. Plus quelques

éléments que j'ai moi-même ajoutés hier après-midi.

– Quel est le nom de cette femme qui a été attaquée à Piccadilly ?

– Miss Hayward... Greta Hayward. Vous allez essayer de la voir, de lui parler ?

– Oui. Je dois reprendre mon service, Mr. Dew. Excusez-moi.

Amelia Pritlowe se leva, saisit le dossier que Walter Dew lui tendait et fila entre les piliers de fonte et les murs de brique jaune. Dew perdit sa silhouette dans Whitechapel Road, alors qu'elle se détachait un instant plus tôt sur les cinq arches du London Hospital. Il posa son regard sur la grande horloge au centre du chapiteau qui en coiffait l'entrée. Il était onze heures et quelques minutes, ce 17 février.

Mardi 17 février 1942 – London Hospital, 13 h 50.

Amelia Pritlowe regardait la patiente dormir dans une des salles de l'aile East Mount. Un pâle soleil d'hiver glissait entre les lames du store métallique peint en jaune serin qui bouchait à demi la fenêtre. Depuis près de dix minutes, elle observait la jeune femme à travers la vitre de sa chambre. Celle-ci n'avait encore fait aucun mouvement. Une large bande de compresse et de gaze ceinturait sa gorge et s'enfonçait sous la chemise de coton grège qui dépassait du drap. Amelia Pritlowe attendait le docteur Godelman qui était de garde dans East Mount. Sa collègue, l'infirmière-chef Lineker, lui avait précipitamment brossé l'état de la patiente :

– Lacérations doubles des membranes laryngées. Pas de perforation. Blessures à la poitrine. A perdu beaucoup de sang. Coma profond. Ne peut être vue. En attente pour seconde transfusion.

Elle commença à faire les cent pas dans le couloir vitré qui ouvrait sur les chambres. Sur un guéridon de tôle, la Une d'un quotidien de la veille attira son attention :

« Pas de panique ! »

Elle prit le journal et commença à lire. On parlait encore de ces armes secrètes que les Allemands seraient en train de fabriquer dans des usines enfouies sous les montagnes du Tyrol ou les falaises de la Baltique. Le *Sunday Times* évoquait des rayons, des radiations. Qu'est-ce qui était vrai dans toutes ces histoires ? Elle lut des descriptions affreuses d'armes capables de provoquer des brûlures intenses et fulgurantes, des suffocations, des étouffements. La propagande s'y étalait, avec son cortège de fausses nouvelles et de fausses pistes. À qui s'adressaient vraiment ces informations ? Aux citoyens inquiets, ou aux

espions de l'Axe infiltrés sur le sol britannique et dépouillant chaque jour les journaux pour en nourrir leurs rapports ?

« Mais nous ne laisserons pas une seule seconde de répit à nos ennemis. Que les Jerries sachent que nous aussi nous sommes actifs dans le développement d'armes et de munitions nouvelles. Même si le gouvernement du commodore Churchill élude ces questions chaque fois qu'elles sont publiquement posées, en raison, plaide-t-on, de leur extrême confidentialité, nos sources dans le Bedfordshire auprès des services de la Direction de la guerre politique parlent de plusieurs sites, domestiques ou dispersés dans nos dominions, dans lesquels sont actuellement mises au point de nouvelles techniques de combat et de suprématie aussi bien terrestre qu'aérienne. Nous avons des fusées à longue portée ; nous avons des gaz de combat ; nous avons des engins terrestres d'un nouveau genre – des noms circulent, codés ou pas : Westland One, Uxbridge, Alger ou encore Grim Court. Ces noms sonneront bientôt avec effroi dans l'oreille de notre Ennemi. Notre pays blessé est encore debout. Chaque sujet britannique est lui aussi debout derrière le Premier Ministre et reprend après lui ses paroles : "Et maintenant, mettez le feu à l'Europe !" »

Plus loin, un ministre s'inquiétait :

« Nous notons tous ici l'absence de courage des populations étrangères qui ont infesté Londres depuis des décennies et qui, aujourd'hui, vont sans aucun doute donner à la ville son coup de grâce.

Les zones défavorisées de notre cité, et je pense en particulier à l'East End, avec ses juifs et ses étrangers, représentent un élément des plus instables, un élément particulièrement susceptible de paniquer et de nous conduire à la ruine... »

Elle rejeta la feuille avec dégoût, comme si elle venait de toucher une substance toxique et gluante.

Le docteur Godelman ne venait pas. Greta Hayward n'avait toujours pas esquissé le moindre mouvement. Mrs. Pritlowe repartit vers l'aile

Walpole, incertaine et songeuse.

Alors qu'elle coupait par le jardin, elle aperçut le docteur Ayers venir vers elle, délaissé par ses assistants du matin et ses suiveurs habituels.

Il s'arrêta devant elle, hésitant :

– Je voulais, Mrs. Pritlowe... Vous le savez, je fais partie du comité Anderson, avec le ministère de la Guerre, pour la question des raids, et je voulais... je souhaite faire évacuer quelques-uns des enfants gardés ici. Je pense que le comité pourrait me laisser disposer chaque semaine de deux dizaines de places pour les enfants que nous avons, hors des contingents scolaires. Je souhaite faire sortir immédiatement vingt enfants, parmi ceux dont la santé permet le déplacement. Je vous laisse les choisir, Mrs. Pritlowe. Vous les connaissez. Faites-moi parvenir une liste.

– Docteur, je ne saurais choisir parmi...

– Mrs. Pritlowe ! Vous savez dans quel périmètre se situe l'hôpital. Les London Docks, les West India Docks, les bassins de Shadwell, les manufactures de Mile End. Toutes ces cibles sont à un jet de pierre du London Hospital. C'est à peine une ou deux secondes dans le vol d'un bombardier. Avant la fin de la semaine, Susan Ellis et des auxiliaires emmèneront ces enfants à l'abri ! Faites-moi parvenir cette liste. Dès demain matin, Mrs. Pritlowe.

Mrs. Pritlowe opina, livide. Elle pensait aux enfants qui dormaient ou gémissaient dans les lits, autour d'eux ; elle pensait aux bombes incendiaires qui transformaient en brandons incandescents tous les êtres vivants qui se trouvaient dans un rayon de cinquante mètres. Elle repensa à cette bombe de onze cents livres qui avait explosé dans les ateliers d'enfants de Cable Street, et que les avions allemands pouvaient désormais lâcher en grappes ; elle pensa aux rayons mortels, aux gaz suffocants, aux radiations mystérieuses que les militaires et les savants achevaient de mettre au point dans leurs bases cachées et dont elle venait de lire les mérites dans le journal. Enfin, laissant s'effondrer tous ses écrans mentaux, elle pensa à Smike. Elle se dirigea vers son service, la tête aussi bourdonnante qu'une ruche.

Mardi 17 février 1942 – Newark street, 19 heures.

Amelia Pritlowe et Francis Buir venaient de prendre une collation dans Newark Street. Buir repoussa sur un coin de la table le plateau sur lequel on voyait deux tasses vides, un gros pot de confiture de prunes et des minuscules miettes de pain. Mrs. Pritlowe saisit le dossier que Dew lui avait remis et ouvrit l'élastique. Quelques documents s'y trouvaient, de natures et de formats différents. Elle balaya les miettes de la manche et posa soigneusement les documents sur la table devant elle, en petits tas précis.

Le premier document était une fiche cartonnée, d'un beige passé, sur laquelle plusieurs taches d'humidité avaient emporté l'encre. Des coulures sombres lacéraient par endroits le texte tapé à la machine. Il n'y avait ni en-tête ni signature. Amelia Pritlowe commença à lire.

« Note à jour au 31 janvier 1940 – à requérir si besoin.

Crowley A/A – Cro/main-01-xxx.

Edward Alexander Crowley, b. 1875, Warwickshire – *aka* Aleister Crowley (nom généralement utilisé, et individu désormais connu sous ce dernier patronyme).

Études : Cambridge (Trinity).

Le dénommé Crowley Alexander a été placé en surveillance ~~~~~ lors du premier conflit mondial, en raison de supposées sympathies prussiennes. Séjour aux Amériques et contacts supposés proches des milieux allemands (note M1915/Cro-11). Considéré comme jacobite. Membre présumé de diverses églises [GD]. Présumé maçon. Possiblement homosexuel (note M1898/Cro-03).

Terres et autres biens en Écosse : Inverness, Boleskine et

Abertaff. Lord de Boleskine.

Voyages : Mexique, Indes, Berlin (plusieurs fois), Paris, Égypte, Italie (signalé en Sicile, enregistré comme résident). Expulsé (1923) et interdit sur le territoire italien. Expulsé France (1930 ?).

Possible ~~~~~

Possible polygame.

Renseignement : note confidentielle ~~~~~ (en relation avec amiral Gaunt). Diff. audiences Foreign Office 8-9/1939.

Judic. : voir notes jointes.

Notes complémentaires – Crowley Alexander

Sgt Brian Worley, Met. Police, mémoire-rapport 1938/10 – 214 :

Avons procédé cette nuit, 14 octobre 1938, au contrôle de plusieurs individus au lieu dit “Flying Fish” dans Ropemakers Fields, Limehouse Pier. Pour rappel, cet établissement, officiellement enregistré comme taverne habilitée à servir essentiellement de la bière et autres breuvages légers, fréquenté par les gens de mer et du fleuve, est connu pour abriter un négoce d’opium et un hall de consommation de divers stupéfiants. L’établissement a été plusieurs fois mis en cause pour s’être livré à la prostitution de filles mineures, sans que des éléments parfaitement probants puissent être collectés. Les propriétaires, les époux Hogan, ont été plusieurs fois interrogés (cf. ARC12/Hog). Le Flying Fish a été fermé sur ordre de justice d’octobre 1934 à février 1935, puis encore plusieurs mois en 1937. Commande d’intervention du 12 octobre, confiée aux sergents Reilly et Worley, assistés des PC Lambert, Frith et Willies.

Lors de l’intervention susvisée, avons contrôlé les identités des individus suivants, dont le comportement – à l’exception d’un seul, décliné dans la note ci-dessous – doit être signalé comme tout à fait correct. Ces personnes semblent issues des meilleurs rangs de la société et ne sauraient être confondues avec la lie qui circule habituellement dans les quartiers en question :

– Grant L. W., éditeur de musique, Berwick St.

– Roberts-Lyon M., négociant, Covent Gardens. Mr. Roberts-Lyon a refusé à plusieurs reprises de décliner identité et condition, et a tenté à deux reprises de mordre le sergent Reilly

à l'oreille.

– Lean W., journaliste, 77 Garrick Place, Strand.

– Crowley A., se disant écrivain, prétendument Lord de Boleskine, Écosse, demeurant actuellement 1 Fox Court, Holborn.

– Butt J., musicien, sujet américain résidant actuellement à Londres, Percy Mansions, Percy Street, Oxford Circus.

Ces cinq individus ont été conduits au poste de Lemn Street et, dans la mesure du possible, interrogés. Seuls Mr. Lean et Mr. Crowley ont accepté ou se sont trouvés en état de répondre correctement aux questions de police. Aucun n'a su donner d'indications ou de renseignements sur un éventuel commerce de prostitution dans les locaux Hogan. Relâchés après dix heures ce matin du 14 octobre, à l'exception de Mr. Roberts-Lyon toujours endormi, et qui doit répondre d'offense, et gardé ici. »

– J'ai là un rapport médical édifiant, intervint soudainement Francis Buir. Il s'agit de l'examen médical de Crowley, après qu'il fut retrouvé inanimé dans une rue de Londres. Le médecin évoque un collapsus cardiaque, des blessures légères, des yeux dilatés. Le médecin suspecte un abus de stupéfiants, laudanum ou opium. Cela confirme le portrait que nous a fait Dew du bonhomme.

– Drogué ou pas, ce sont les activités de ce Mr. Crowley qui nous intéressent. Écoutez ceci, fit Amelia Pritlowe en baissant les yeux sur une série de feuillets dactylographiés.

Elle se mit à lire :

« 21 janvier 1931 – City of London Police, Cloak Lane.

Avons reçu de Mrs. Summerson Eleanor la déposition suivante énoncée devant nous par l'intéressée suite à la plainte déposée par ladite Summerson E. contre Mr. Crowley Aleister de Fox Court, Gray's Inn Road. »

– Voici le témoignage en question, Francis.

Elle tendit la liasse de feuilles à carbone, fines comme du papier à cigarettes, à Francis Buir.

« Je suis âgée de trente-six ans et suis sans profession. J'habite Colville Terrace, et je suis la veuve de Mr. Summerson John Thomas, importateur de denrées coloniales, décédé en novembre 1927 en mer d'Irlande, lors du naufrage du navire commercial La Colly Molly.

J'ai fait la connaissance il y a quelques mois de Mr. Crowley par l'entremise d'un ami commun, membre d'un club que fréquentait également Mr. Summerson. Cet ami, William Waxton, m'a emmenée plusieurs fois aux soirées que donnait Mr. Crowley chez lui, dans Holborn. Il s'agissait de spiritisme. Je suis devenue très familière avec les milieux occultes tout de suite après le décès de mon mari, comme je crois le sont devenues beaucoup de femmes. Je ne suis pas, pour le dire brutalement, une ingénue, et je sais combien de charlatans ont usé et usent toujours de procédés répugnants et condamnables pour induire des pensées ou des croyances liées aux disparus en abusant des douleurs que produisent ces absences. Mais je dois admettre, quels que soient les avis que je porte par ailleurs sur sa personnalité et sur sa morale, que Mr. Crowley ne fait en aucune manière partie de ces imposteurs et que son art est véritable. À plusieurs reprises, en compagnie de Mr. Waxton, j'ai assisté à ce que Mr. Crowley nomme des "leçons", dans son appartement, et une fois également chez une femme de sa connaissance, dans le quartier de Kensington. À chacune de ces "leçons", nous étions entre six et dix personnes – dix, c'était justement cette fois chez cette femme, à Kensington. Il y avait souvent un peu plus d'hommes que de femmes et Mr. Crowley était chaque fois le seul à parler. Nous écoutions. En début de séance, nous buvions une sorte de liqueur que Mr. Crowley appelle "l'élixir" ou parfois "Amrita". Cet élixir a légèrement le goût du rhum, et d'autres saveurs proches de certaines épices. Je ne ferai pas l'innocente : je devinais que cette préparation avait pour but, d'une manière ou d'une autre, de nous étourdir sans toutefois aller véritablement jusqu'à nous enivrer. Nous acceptions – moi en tout cas je l'acceptais – ce préalable parce qu'il semblait garantir la suite du rituel que proposait Mr. Crowley. Je suis obligée de faire tous ces détours pour poser exactement les motifs qui m'amènent.

Les veillées au cours desquelles ces “leçons” s’organisaient duraient parfois plus de deux heures, et, plusieurs fois dans le cours des instructions que nous recevions, d’autres verres d’élixir nous étaient servis. À part la toute première fois où je n’ai profité que modestement des paroles et des talents de Mr. Crowley, sans doute parce que j’étais sur mes gardes et que je n’étais pas assez détendue pour être parfaitement réceptive, j’ai subi une sorte de vertige, proche de ce que l’on peut ressentir dans des moments de profond recueillement ou de pleine retraite morale. J’en viens à ce qui motive ma démarche. Dimanche dernier, nous étions le 18 janvier, j’étais de nouveau invitée à Fox Court. La soirée s’est organisée de manière comparable à ce que je connaissais. Toutefois, Mr. Waxton avait dû renoncer à venir à la suite d’un déplacement imprévu pour ses affaires à Ilford, et je me suis donc rendue seule à Holborn. Je me suis installée comme chaque fois à la table de Mr. Crowley. On nous a servi l’élixir. C’est à cet instant que j’ai réalisé que, cette soirée-là, j’étais la seule femme conviée pour cette séquence des “leçons”. Je ne l’ai pas précisé, mais les heures des “leçons” sont des heures sombres. Une vague lumière éclaire les arrière-plans du salon, et souvent les participants ne sont pour les autres que des ombres. La présence permanente jusque-là de Mr. Waxton ne m’avait incitée, mis à part la toute première fois où j’ai été particulièrement réservée, à aucune prudence particulière. Mais à cet instant j’ai commencé à me trouver idiote. J’étais la seule femme, dans une maison que je connaissais à peine, chez un homme dont j’ignorais à peu près tout, entourée d’inconnus. Surtout, je le répète parce que la dimension inquiétante de la situation me frappa d’un coup, j’étais la seule femme. Les effets de la boisson, je l’ai dit, sont assez légers, surtout en début de séance. Je venais du reste de boire et n’en ressentais aucunement le contrecoup. Pourtant, j’hésitais à me lever et à partir. Il y a une force dans ces groupes qui paralyse. La peur d’être jugée, de passer pour une folle, ou une affectée. Je suis donc restée assise. Mais je ne prêtais qu’une attention médiocre aux paroles de Mr. Crowley. L’ambiance était, je dirai, sinistre et je m’en voulais de ne pas avoir vu cela plus tôt. J’en voulais

également à Mr. Waxton de m'avoir présentée à ce cercle. Mais cela est une autre histoire.

Le fait est que, la soirée avançant, je me suis assoupie. Je n'avais bu cette fois qu'un seul verre de l'Amrita, mais je pense que d'autres ingrédients y avaient été mêlés afin de produire un sommeil profond et rapide chez moi.

J'en viens à l'essentiel : j'ai été abusée indignement pendant mon sommeil, lors de cette soirée chez Mr. Crowley. Je suis persuadée que j'ai été visitée intimement par plusieurs hommes lors de mon évanouissement ou sommeil, et je me suis réveillée en étant toujours la proie de deux hommes qui se trouvaient en contact intime avec moi lorsque j'ouvris les yeux. J'étais partiellement nue, faut-il le préciser, et j'avais donc été dévêtue pendant mon évanouissement. J'ai quitté au plus vite cette maison et suis rentrée chez moi à Colville Terrace. Mardi soir, Mr. Waxton est rentré d'Ilford et je lui ai conté l'essentiel de mon aventure dans Fox Court. C'est Mr. Waxton qui m'a incitée à venir témoigner ici. C'est, ainsi que je vous l'ai dit en entrant, sous le sceau de la plus extrême et complète discrétion que je m'en remets à la police.

J'ignore le nombre et l'identité des individus qui m'ont ainsi connue de cette manière immonde et dégradante, mais je tiens Mr. Crowley absolument pour responsable et sans aucun doute pour principal instigateur de ces outrages dont d'autres femmes auront indiscutablement été également les victimes. C'est en leur nom autant qu'au mien que je dépose ici.

Eleanor Evans Summerson »

En note jointe, épinglée à la déposition, sur un en-tête de la station de Cloak Lane :

« Reçu et dactylographié par insp. Guy Chambers, qui a relu devant la plaignante.

La plaignante signe et confirme. Refuse toute intervention médicale, y compris mesures de soins. S'oppose à tout examen permettant d'autoriser suspicion de connexion forcée ou de violence.

S'oppose à toute demande de témoignage du dénommé Waxton William.

S'oppose à toute confrontation avec le dénommé Crowley Aleister.

Quitte la station à onze heures trente-cinq ce matin, 21janvier1931.

Proposition de classement, faute d'éléments.

Chambers »

– Dans un autre contexte, cela pourrait presque être comique, jugea Buir en reposant les papiers devant lui.

Ils replongèrent ensemble dans le fouillis de documents étalés devant eux. Au bout d'un moment, Amelia Pritlowe désigna à nouveau une fiche, qu'elle tapota du bout de l'index :

« Audition de Crowxley Alexander

London Metropolitan Police

Division B – Chelsea

Vendredi 4 juin 1909

Avons écouté le susnommé Crowley Alexander, né le 12 octobre 1875 à Leamington (Warw.ire), suite à l'incident survenu peu avant midi ce jour dans Earls Court Road, n° 88, dans l'appartement de Mr. Palmer-James Geoffrey, né le 8 mars 1883 à Beckenham (Kent). Sur requête de voisinage, avons dû intervenir et empêcher plusieurs *gentlemen* dont les susnommés Crowley et Palmer-James de se livrer à des rixes susceptibles de mettre en danger leurs vies et celles des autres personnes présentes sur place. Un coup de pistolet a été tiré dans des circonstances non éclaircies, et deux sabres de marine ont été saisis, qui selon les différentes constatations effectuées étaient maniés par les deux personnes citées, dans l'intention évidente de s'en servir l'une contre l'autre.

Mr. Crowley déclare :

“Je ne vois rien dans tout cela qui échappe à une affaire privée, discutée dans un appartement privé. Je maintiens que plusieurs

des personnes présentes dans l'appartement de Mr. Palmer-James dans Earls Court Road sont non seulement de mes amis, mais également issues des meilleurs cercles que Londres et l'Angleterre puissent produire.

Je ne reconnais absolument pas m'être livré à une quelconque sorte de rixe, ou de duel ou de défi sportif non autorisé par les lois de ce pays, et, que je sache, Mr. Palmer-James ne dit pas autre chose. [Nota : Mr. Palmer-James, qui assiste à cet entretien du bureau du sergent Prescott, confirme le propos de Mr. Crowley.]

Je ne reconnais pas – absolument pas – m'en être pris à Mr. Palmer-James, dans une manière que vous dites susceptible de mettre en danger l'intégrité ou la santé de celui-ci. Il me semble que Mr. Palmer-James vous a dit il y a quelques minutes à peu près la même chose.

Sur ces témoignages – dont je m'interroge sur la nature plus cancanière que véritablement légale, et sur l'intérêt qu'il pourrait y avoir pour la police d'en consigner la trace –, je me refuse absolument à confirmer ni même à discuter plus avant sur la prétendue dimension « supranaturelle » ou « cosmique » [Nota : Mr. Palmer-James rit en même temps que Mr. Crowley à la mention de ces expressions] – ou que sais-je encore, parmi ces termes burlesques que vous avez employés tout à l'heure pour les désigner – des rencontres que nous pouvons avoir, Mr. Palmer-James, moi-même et d'autres gentlemen, au n° 88 d'Earls Court Road.

Je vous recommande, à vous, messieurs, et à la police de Londres en général, d'être dans l'avenir plus attentifs aux arguments de gentlemen inutilement dérangés dans leurs affaires privées qu'à ceux de boutiquières en draps ou en faïences comme cette dame d'Earls Court qui vous a fait venir." [Nota : le sergent Prescott remarque fermement à l'intention de Mr. Crowley que c'est à la police de se recommander elle-même ce qu'elle a à faire.]

Mr. Crowley en convient, et signale qu'il ne tient à ajouter aucune mention particulière à sa déposition, lit et donc signe devant nous.

– Mention manuscrite, en haut du document : « *Sans objet.* » Scotland Yard semble ne pas avoir attaché une grande importance à tous ces papiers... Voyez ces échanges entre Crowley et un éditeur qu'il sembla avoir harcelé :

« London Metropolitan Police – Div. C – Piccadilly.

Sgt Richard Welsh/Inspecteur-chef Walter Dew, div. H, 6 décembre 1908.

Reçu et déclare :

“Je soussigné John William Edmonds, éditeur et imprimeur, 27 Adam Street, Strand, souhaite absolument vouloir faire cesser les obstinations de Mr. Crowley envers la maison que je dirige et faire cesser également tout arrangement que m'impose Mr. Crowley. J'en appelle à une réquisition policière si besoin afin de mettre un terme aux injonctions déplaisantes de Mr. Crowley sur la possibilité de faire publier par les soins de The Compton Press ou de ses succursales tout ouvrage ou fascicule de sa main.”

J. W. Edmonds

Mr. Edmonds explique ne plus souhaiter avoir de commerce avec Mr. Crowley, en raison du caractère vulgaire et dangereux des propositions littéraires que ce dernier lui envoie depuis plus d'une année. Selon Mr. Edmonds, les travaux de Mr. Crowley seraient à classer dans le genre sataniste et païen, en rupture absolue avec les pratiques acceptées dans notre nation. Cette lettre jointe vaut, dit Mr. Edmonds, « échantillon des chroniques proposées par Mr. Crowley ». Mr. Edmonds demande expressément à l'inspecteur-chef Dew de bien vouloir prendre des mesures de protection concernant lui-même et sa famille, parce qu'il croit que Mr. Crowley pourrait s'en prendre à lui en rétorsion de son refus de publier ses travaux. Mr. Edmonds fait état auprès de l'inspecteur-chef Dew de menaces “graves” et réitérées.

Londres, mardi 28 août 1908

À monsieur J. Edmonds
The Compton Press

Cher monsieur Edmonds,

L'ouvrage avance, comme je vous l'avais prédit au début de l'été. J'expose désormais les nouvelles formes de magnétisme qui permettent ce que j'appelle le contrôle de l'Inanimé.

J'envisage désormais de vous proposer un titre général qui aura l'ambition de donner une direction et aussi de marquer les esprits, en ce sens qu'il fera apparaître le livre comme d'un genre totalement neuf, et qu'on ne pourra rattacher vraiment à aucune forme antérieure. Les grades, passages, termes, etc., qui y paraissent (« Enfants de l'Abîme », « force orgiastique », « Magister Templi » par exemple) sont absolument nouveaux.

J'avais pensé l'appeler d'abord *De Arte Magica*, mais la tournure ancienne m'a rebuté. Le titre *Occultis* m'est ensuite venu, et je l'ai également rejeté. J'ai enfin rejeté *AL* et *The Book of Aiwass*, parce qu'ils ne parlaient pas assez selon moi. Il s'agit avant tout de disposer des Droits afin que le Magus, maître de toute magie, déclare enfin sa Loi, et cela doit sonner dès le titre.

J'en suis donc à me décider pour *Magick*, dans l'orthographe exacte que je vous donne. J'attends que vous me disiez définitivement votre décision quant à cette possibilité de faire l'ouvrage chez vous dès le cœur de l'hiver ou le début du printemps. Tout sera dactylographié et remis en ordre aux environs de Noël.

Votre dévoué,
Aleister Crowley

P.-S. : vous ne venez plus aux leçons depuis plusieurs semaines, ni F. d'ailleurs ? »

– Classés sans suite également... Voici quelque chose de plus malsain : des extraits de témoignage d'une personne – qui souhaite

garder le mystère sur son identité – ayant assisté à ces « *Leçons* » que semble donner Mr. Crowley et que le témoin lui attribue. Je vous lis quelques passages :

« [...] il faut participer à l'annihilation de tous les liens qui font l'unité présente des sociétés que nous connaissons. De nouveaux ordres apparaissent qui distingueront les hommes et les femmes selon certaines qualités que nous énumérerons. Outre que l'Étoile choisira les Siens et que la Naissance viendra du Sacrifice :

– L'ordre de l'Étoile naîtra de ces nouvelles organisations sociales et spirituelles. L'Ordre travaillera à l'annihilation de la personnalité propre qui oppresse depuis les fondations de l'Abîme et l'avènement de l'homme.

– À l'achèvement de l'installation de l'ordre de l'Étoile, les Majors parmi les Enfants de l'Abîme exerceront tout leur pouvoir et toute leur autorité pour gouverner les membres des grades inférieurs avec vigueur, et nulles plaintes ne s'élèveront. »

– C'est un véritable galimatias ésotérique !

– Je dirais qu'il est aussi politique que mystique... Ceux qui dirigent l'Allemagne aujourd'hui ne sont pas loin de ce charabia. Scotland Yard en tout cas a également choisi de l'ignorer : « *À classer – Pas de suite* ».

Francis Buir tendit à son tour un document qu'il n'avait pas lâché. Il le relisait, tendu à bout de bras :

– Voilà un témoignage étonnant, Amelia... Il fait écho, d'une manière tout à fait déplaisante, à la déposition de Mrs. Summerson.

« Le sergent Arthur Boyd, division E, Holborn – qui prend déposition – a reçu la déclaration suivante ce jour du samedi 19 août 1939. La dénommée Lea Ekwall, dite Lea Wall, prostituée, d'origine hollandaise, domiciliée au numéro 4 de Bartletts Buildings, Holborn Circus, a été appréhendée en état d'ivresse prononcée devant le marché aux poissons de Farringdon Road vers six heures et demie ce matin. Conduite au poste de Bow Street et mise en cellule. Le sergent Boyd a

menacé de la faire traduire devant la justice pour récidive – la femme Ekwall ayant été déjà conduite à maintes reprises à Bow Street dans des circonstances identiques, dont deux fois aggravées de présomption de vol.

Ladite Ekwall a dormi plus de deux heures dans la cellule. À son réveil, a déclaré selon ses dires “avoir peut-être une histoire intéressante à raconter si la police était disposée à être un peu moins vache avec elle”.

[Treize mots supprimés]

Le sergent Boyd a référé vers midi au superintendant Gordon, qui a donné accord pour déposition, ci-avant recueillie par nos soins :

“Je m’appelle Helena Ekwall, qu’on nomme aussi Lea Ekwall ou Wall dans les parages. Je suis née en 1917, à Rotterdam. Je suis arrivée à Londres en 1930. Je suis une fille qui gagne sa vie dans la rue. J’ai des réguliers et, parmi ceux-là, un qui me revient souvent. C’est un homme qui doit avoir plus de soixante ans, un chauve avec une grande tête et des oreilles. Ce gars, il me faisait peur depuis que je l’ai vu. Je le connais disons depuis maintenant sept ou huit mois. Cet homme me pratique environ une fois ou deux par mois, ce qui fait que j’ai dû le voir peut-être onze ou douze fois. Quand je suis pas dans les parages, je sais qu’il m’a réclamée plusieurs fois autour de Farringdon Market. Il m’appelle son loup noir, rapport à ma taille et à mes cheveux. Il m’a dit qu’il aimait les filles comme moi, bien musclées et plus grandes que la normale. Il me pratique toujours chez lui, dans Gray’s Inn Road. Maintenant, je vais vous dire ce qui peut vous intéresser : c’est pas un client ordinaire. Il demande des choses qu’on dirait spéciales. Il y a toujours des gens chez lui, et il faut faire notre chose devant les autres. Et ces gens qui sont chez lui sont pas ordinaires non plus. On dirait des prêtres ou ces enchanteurs comme on en voit dans les cirques. Il y a parfois des femmes avec eux, qui se contentent de regarder. Parfois il me pratique en même temps qu’un autre homme. Parfois, il me fait pratiquer par deux hommes, et lui regarde avec les femmes. Deux ou trois fois, ils

m'ont fait boire et j'ai été affaiblie de la soirée. Ils m'ont demandé de danser. Ils m'ont demandé d'uriner dans une sorte de coupe qu'ils avaient avec eux. La dernière fois que j'ai été pratiquée, ils m'ont forcée à me piquer à la main avec une aiguille et à verser les gouttes du sang qui coulait à mon doigt dans la coupe. Ils ont avec eux parfois une autre fille, une Nègresse, qu'ils obligent à danser, et cette dernière fois que j'ai été là-bas, après qu'ils m'ont fait piquer le doigt, ils ont voulu l'accoupler avec moi dans une sorte de danse nègre. J'ai refusé et ils ont été mécontents. Ils m'ont fait partir, en me donnant seulement la moitié de ce qu'ils me donnaient d'ordinaire. J'étais fâchée aussi d'avoir été comme qui dirait filoutée, et je suis restée voir s'il y avait un nom sur l'étage où que j'allais. Ce nom c'est Crowley. Ce qui y'a écrit sur sa plaque, en bas de son escalier, c'est exactement Laird Crowley. Que je serais vous c'est plutôt à des clients comme ça que je filerais le train et que je chercherais la noise qu'à des filles comme moi."

Sgt BOYD A. – Division E

[Vingt-sept mots supprimés] »

En note indexée, ce billet manuscrit :

*« Transmis ce même jour pour affiliation au dossier à :
Mr. Nicholas Potter, esq. – Legal Advisor, Police Central.
Supt Richard Gordon – Division E, Holborn. »*

Au crayon gras, en haut : *« Pas d'objet – à classer ».*
– À vous de regarder cela, Francis...

Amelia Pritlowe venait de lire un petit document rédigé à la main sur une feuille arrachée à un carnet ou à un agenda de poche. Elle le présenta vivement à Buir, qui le parcourut à son tour.

« SACRIFICE DU SANG »

*Tu trouveras un enfant mâle
Parfaitement innocent
De haute intelligence.*

*Tu en feras alors la victime la plus satisfaisante
Et la plus appropriée au but que tu recherches. »*

Une mention tapée à la machine était épinglée derrière la petite feuille aux rayures bleues :

« CROWLEY A. – Note saisie mars 1935.

MEPO, division F.

(Notes *supra*) – Individu suspect de relations avec l'étranger. Scandales. Signe certains de ses écrits « la Bête 666 » ou « la Bête de l'Apocalypse ».

Auteur de *Liber AL vel Legis*, dit *Livre de la Loi*, ou peut-être *Liber Thelema*. Diffusion restreinte. Pas d'ex. disponible.

Auteur de *Moonchild* (recueil d'indiscrétions). Retenu sous presse pour diffamation – diffusion privée seulement.

Jugé indésirable dans plusieurs pays d'Europe. Homosexuel probable. Morphinomane.

Maintien en disposition 2. »

Ils se regardèrent, les traits tendus.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Amelia Pritlowe. Ces histoires d'enfants... Pensez-vous qu'il soit sérieux, ou est-ce une de ces formules idiotes que les occultistes adorent répéter lors de leurs prétendus rituels ?

– Je ne sais pas. Mais voilà le genre d'homme que vous allez rencontrer. Ces documents décousus dessinent une silhouette bien singulière.

– Je dirais surtout bien antipathique.

– Peut-être même dangereuse !

– Francis, au total, que pensez-vous de ce Crowley ?

– Eh bien... Il me laisse une impression difficile à décrire. On dirait à la fois un de ces charlatans qui se sont multipliés à la fin du dernier siècle, et qui prétendaient parler aux morts...

– Et les photographier !

– Oui... Mais ce Crowley ne ressemble pas tout à fait à un spirite ou à un nécromancien de fantaisie. Je dirais même qu'il n'a pas grand-chose non plus de réellement mystique. Il nage entre deux eaux...

– J'ai le même sentiment. Il dégage à la fois une sorte de force, de

danger, de violence, mais aussi quelque chose de...

– Malsain...

– Plus que cela ! fit Amelia Pritlowe avec agitation. Voilà sans discussion possible un homme nuisible, passablement dégoûtant dans ses manières, et dans ses relations avec les femmes ! Sans aucun doute pernicieux et fourbe, plein de morgue et de mépris. Mais aussi... je ne sais pas le dire, mais il dégage une sorte de... d'intensité ! Quelque chose du même genre que ce qu'essayait de dire Walter Dew l'autre soir : pas vraiment criminel, mais qui pourrait le devenir. Ou l'inspirer. Pourtant, et malgré ces extraits nauséabonds que nous venons de lire, je ne sens pas chez lui la vocation d'un véritable théoricien du mal, cherchant ses ordres chez Satan ou chez Hitler. Cela sent un peu la mise en scène...

– La mise en scène ?

– Je ne sais pas. Oui, on dirait qu'il essaie de se persuader lui-même de sa propre infamie. Ou qu'il est dépendant de cette aspiration qu'il semble éprouver pour la dégradation des valeurs communes, comme si ce profil profondément déséquilibré lui donnait justement une sorte d'équilibre !

– Un fou ? lança Francis Buir.

– Non. Ni même, en effet, un simple mystique. Cet homme est sans aucun doute plus qu'un poseur d'énigme. Il est lui-même une énigme...

Mardi 17 février 1942 – Nord de Paddington Station, un peu avant 22 heures.

Gordon Cummins avait longé le canal pendant de longues minutes. Les eaux noires charriaient des algues. La surface s'irisait de larges auréoles multicolores d'hydrocarbures qui reflétaient la lune. Cela sentait la vase et la décomposition organique. Il remonta sur Harrow Road et bifurqua en direction du nord-ouest. Le dépôt des chemins de fer était protégé par de hautes piles de sable et de graviers qui avaient été apportées et disposées le long des berges en espérant qu'elles pourraient amortir le souffle des bombes. Là, le canal qui s'était enfoncé sous la rue un peu plus au sud ressurgissait, totalement silencieux, entraînant une eau grasse, lente et épaisse, glissant comme un reptile dans la nuit.

Cummins marchait à présent dans un entrelacs de ruelles noires et désertes. Il se mit à décrire de grands cercles concentriques, à la manière de ces prédateurs qui se rapprochent d'une cible. La topographie des rues dans ces environs de Paddington balisait sa route. Des rues identiques, aux mêmes maisons. Des façades sales et humides, pleines de taches de moisi et de raccords de mortier... Il délaissa la bouche d'une station de métro transformée en abri, où des volontaires montaient une garde maussade en fumant dans l'ombre. En traversant Bishops Bridge Road, il entendit la musique. Elle venait d'une venelle, engoncée entre deux grands murs couverts d'affiches en faveur de l'effort de guerre. Il reconnut l'air :

On se reverra,

Je ne sais où,

Je ne sais quand,

Mais je suis sûre qu'on se reverra,

Il s'approcha. Il y avait là deux types qui fredonnaient et jouaient de l'accordéon de foire, autour d'un brasero rempli de charbons ardents qui brillaient plus que des flammes ; des poissards réformés du service, sans aucun doute des pulmonaires ou des soiffards, avec des pantalons trop grands pour eux – nom de Dieu, c'était ce genre de pantalons qu'il avait distribués quand on l'avait affecté à Cavendish Square pour refiler des vieux habits aux embusqués !

Il s'approcha encore. Il y avait une femme avec eux, une garce dans une robe du soir qui devait dater des funérailles de la reine Victoria, avec un balconnet en satin crème et des souliers de bal. Ils buvaient tous les trois à la même bouteille de gin, qu'ils se repassaient en la faisant danser au rythme de leur chanson.

– Mince ! De la compagnie ! Dans Bishops Bridge ! Je commençais à croire que Winston Churchill avait fait fermer tous les music-halls dans le rayon de Paddington, et voilà que je trouve votre guinguette !

– Oh ! fit la femme en levant les bras. Un soldat ! Un vrai soldat de l'empire ! Un aviateur... Un héros de la Manche, un vrai gars d'chez nous ! Pas un Polonais ou un *Frenchie* !

Il se mit à observer la femme plus attentivement. Une garce, pas de doute. Peut-être même une garce mariée dont le bonhomme devait dormir dans un trou de sable avec les troupes de Monty en attendant le retour des *tanks* de Rommel. Tout le temps de s'arsouiller et de faire la java avec deux embusqués qui puaient le gin et devaient se payer une douche à la saint-glinglin... Tout le temps de jouer de l'accordéon, pendant que des gars de son espèce se faisaient cramer la bouilloire dans le poste avant des Lancaster, au-dessus du continent ! Il s'approcha encore. Il voulait sentir l'odeur de la fille. Il l'empoigna et trouva l'opportunité d'une fausse valse. La garce tourbillonnait en minaudant sur ses souliers de velours vert. Il approcha son visage du cou de la femme. Trente ans. Peut-être trente-deux ou trente-trois. Une peau grasse. Bien nourrie. Une garce à tickets-rations... Il pensa à l'autre putain de Duncannon Street. Il passa le revers de sa main sur l'angle supérieur de sa mâchoire gauche, terriblement douloureuse depuis qu'elle avait croisé un fût d'érable se balançant à toute vitesse. Il eut envie de mordre dans la gorge de celle-ci, là, devant les deux types, et d'arracher des morceaux de peau avant de se tourner vers eux, la

bouche rouge de sang. Non, il avait mieux à faire que s'amuser à effrayer des poissards. Il allait vers l'Étoile, maintenant. L'ère des putains allait bientôt finir, venait *le temps des Innocents* !

Le cou de la femme sentait le beurre rance et un parfum bon marché. Du muguet... Du muguet bon marché ! Il continua à la faire tourner quelques instants.

*On se reverra,
Je ne sais où,
Je ne sais quand,
Mais je suis sûre qu'on se reverra,
Un jour ensoleillé.*

La femme se prenait au jeu. Il avait l'habitude à présent. Il avait trouvé le *ton juste* avec ce genre de garces. Tout allait s'arrêter bientôt, mais celle-là, il le sentait, allait être une sorte d'apothéose. La grâce qui le conduirait à l'Étoile. Il murmura dans son cou, à deux doigts de son oreille :

– Chou, filons d'ici... Les deux fakirs à l'accordéon commencent à me déglinguer le *cockpit*. On pourrait peut-être...

La fille rit, tourna sur elle-même, sur la pointe de ses souliers verts, et retomba sur son bras en corbeille.

– J'habite à deux pas, *chou*. Cleveland Gardens.

Elle tendit une main molle vers deux ou trois arbustes sans feuilles qui se détachaient dans l'ombre.

– Là...

Il posa ses lèvres sur sa nuque, là où ses cheveux se relevaient en une sorte de chignon bâclé.

– Ah, Cleveland Gardens, l'endroit où tous les hommes voudraient être ce soir, avec la plus jolie ballerine de Paddington...

Elle se laissait flatter l'omoplate, comme une pouliche gavée d'hormones, ondulant du col. L'affreuse odeur de muguet devenait suffocante. Il en sentit la saveur sucrée et tournée sur ses propres lèvres. Il se rapprocha une nouvelle fois de son oreille et chantonna, en sourdine, au rythme de l'accordéon :

*Continue à sourire
Comme tu sais le faire*

*Jusqu'à ce que le ciel bleu
Chasse tous ces nuages sombres.*

La fille se laissait guider dans le faux rythme de la valse qu'il improvisait. Elle avait presque complètement fermé les yeux et devait scruter un point bien au-delà des toits. Il reprit :

– Le meilleur endroit du monde pour se tanker un biberon, non ?

Ce disant, il fit jaillir de sous sa vareuse militaire la flasque d'étain qu'il secoua devant leurs visages. Le liquide glouglouta à l'intérieur en cognant les parois. La fille se mit à rire plus fort en se présentant :

– Kathleen, *chou*. Mais en général on m'appelle Katy, Katy King...

Et elle commença à l'entraîner vers Cleveland Gardens.

Il se retourna vers les deux épaves qui avaient cessé leur musique. Il lança, en faisant gigoter sa flasque :

– Ne bougez pas les gars ! J'veais revenir en siffler une avec vous. Et pas du *shoddy gin* ! Du whisky d'Écosse, réserve spéciale des forces aériennes...

Katy King habitait un rez-de-chaussée miteux dans Cleveland Gardens. Elle alluma une veilleuse orange à filaments et le laissa entrer. Le studio sentait la lessive à plein nez. Sur une planche dans la cuisine, une grande lessiveuse débordait de linges mouillés. Des cordes à linge traversaient l'endroit d'un bord à l'autre, en laissant pendre des torchons, des paires de bas et une gaine aux caoutchoucs rongés. Elle s'assit, dégagea les piles de linge sale qui encombraient le lit et l'invita à la rejoindre. Il resta un instant debout, à la contempler, sans parler.

Elle le regarda, amusée. Puis, voyant qu'il ne se décidait pas à s'asseoir, une ombre glissa sur son visage :

– T'es un drôle, toi. T'es un spécial, c'est ça ? Tu veux du pas banal... Pas vrai ?

Elle l'observait à travers ses paupières mi-closes. Elle prit vraiment conscience de l'élégance du militaire. Impeccablement mis, malgré l'heure tardive, malgré la guerre, malgré l'endroit. Elle regarda le visage de l'homme, et se dit que ses beaux yeux clairs n'étaient pas que rassurants.

Gordon Cummins hocha la tête, l'air presque navré. Il s'approcha de Katy King. Décidément, cette odeur de lessive et de muguet à deux sous était insupportable.

– On se reverra, les gars ! Ben voilà : j’suis d’retour...

Chaque fois qu’il parlait à ce genre de types, il reprenait sans même y penser cette espèce d’accent cockney qu’il détestait, chez lui et chez les autres. La plupart du temps, il s’efforçait de parler lentement, en contraignant chaque syllabe, et en exagérant l’accent tonique, comme les maîtres d’école ou les poètes. Ou comme les aristos, dans leurs quartiers de l’Ouest. Pas pour rien que les types de la RAF l’appelaient le « *Duke* », ou « monsieur le Comte », en persiflant et en se tenant les côtes. Mais, avec des tocards de ruisseau, ce foutu accent de garçon de course lui revenait. Cummins pensa furtivement au jeune commis de la pharmacie Rutley, qui moulait des dents le jour où il avait suivi la fille à la robe rouge...

Les deux soiffards avaient rangé leur accordéon au pied du brasero, et celui qui chantait tout à l’heure s’était endormi, calé contre un tas de sable du remblai. Le musicien le regarda venir d’un œil vitreux. « *Le shoddy gin* les a bien rétamés... » Il s’avança, et l’autre le reconnut. Il bafouilla :

– L’pilote ! L’pilote ! Avec du scotch de Sa Majesté...

– Ben voilà c’qui s’appelle être reconnu ! C’est justement ça qui m’chagrinait, à vous laisser roupiller tranquille, et vous souvenir de ma p’tite danse avec la dame demain matin.

Toujours ce fichu accent cockney ; décidément, il n’arrivait pas à s’en débarrasser quand il s’adressait à ces épaves.

Le pochard grogna un ou deux mots. Il avança les fesses pour s’approcher du brasero, mais y renonça. Il balbutia :

– Du scotch ‘vec une étiquette jaune d’la bonne ville d’Dunbarton...

Cummins glissa la main dans l’intérieur de sa veste, du même geste qu’il avait fait un peu plus tôt pour sortir la petite bouteille d’étain. L’autre le suivait des yeux, avec la gourmandise d’un chien suivant la main de son maître qui va lui jeter une confiserie. L’homme s’était assis sur ses talons, face à lui et dos au feu. Il fit jaillir un court couteau de vigneron, au manche épais et courbe, qui semblait voler dans la lueur rougeoyante des braises. De la main droite, il saisit les cheveux du type, qui vacilla. Il bascula la tête vers l’arrière, tandis que sa main gauche, agrippée au couteau, fusait en avant dans l’ombre. Il frappa l’ivrogne sous l’oreille droite et laissa filer sa lame sur tout le devant de sa gorge. Les chairs s’ouvraient comme celles d’un fruit mûr et, en s’écartant,

laissaient sourdre un flux de sang noir. Cummins avait à peine achevé son balayage que l'autre était déjà mort, et glouglouta de l'autre monde :

– *Baaff-lo-pseuh...*

Gordon Cummins repensa à l'autre traînée qu'il avait croisée du côté d'Hyde Park et qui avait fait, elle aussi, un drôle de bruit quand il lui avait fait goûter l'ouvre-boîte. Qu'est-ce qu'elle avait bafouillé déjà ? *Pah-ahk ?*

– *Baaff-lo-quoi ?* Ben, loupé, mon gars. C'est pas le bon mot de passe.

Il relâcha les cheveux. Le corps retomba sur le côté, la tête donnant dans un bruit mat contre le mur, sous une affiche sur laquelle on voyait, sur fond de ruines, un sergent de la défense passive menaçant du doigt un gamin coiffé d'un casque plat de Tommy, qui essayait de construire un abri, et légendée :

Laisse ça aux grands, fiston !

Tu devrais déjà avoir quitté Londres.

Schéma d'évacuation.

Ministère de la Santé.

Gordon Cummins essuya sa lame sur le pardessus de l'homme qu'il venait d'égorger et se tourna vers le dormeur.

*

Il remontait vers Marylebone. À présent, le mal de tête le reprenait. Mais il avait mené à bien la première partie. Il pouvait passer le relais au suivant dans l'escadrille. Il repassa les idées qui s'étaient brutalement enchaînées dans sa tête quand ces abrutis, l'autre jour, à la partie de carte... Une révélation. C'était ça. Tout allait se jouer ainsi à présent. Il fit défiler les dernières heures et tout lui sembla bien en place. Oui, il s'était encore endormi dans une pâtisserie complètement déserte, qui ne proposait que des scones aussi blancs que du plâtre. Il avait bu ce café de rationnement, qui avait un goût de caramel brûlé, presque de pneu roussi. Il s'était assoupi, et curieusement personne ne l'avait dérangé. L'uniforme sans doute. Il s'était réveillé avec ce foutu mal de crâne et cette foutue bosse violacée au coin de l'œil. Il avait pris deux des pilules du docteur Jebb. L'effet n'avait duré que quelques

dizaines de minutes. Il sentait sa nuque raide de courbature. Il se souvenait d'avoir marché derrière la gare de Paddington, d'avoir suivi des canaux à l'eau sale et noire. Oui, la femme. Toutes ces garces, comment faisaient-elles toutes pour puer autant l'eau de muguet. Qu'est-ce qu'elle avait dit ? Clemence Gardens ? Cleveland Gardens ! Une belle soirée, en vérité. Les *Leçons* portaient leurs fruits. Le rituel numéro cinq était parfaitement respecté. Cette fois, rien ne lui avait échappé. Les mots s'étaient montrés gentils et obéissants. Il se souvenait de *tout*. Il suivit mentalement une à une les lettres qu'il avait tracées avec le sang de Katy King sur le mur au-dessus du lit. Une bonne soirée, oui.

Tu massacreras le bétail... Petit et grand.
Maintenant, il faut que les femmes connaissent
la lame.
Alors tu trouveras les femmes.
Tu seras au bout de la route.
Voici le temps des Innocents.
Voit-on une étoile ?
Une étoile en vue !

Mercredi 18 février 1942 – London Hospital, 8 h 15.

Smike essayait de se concentrer sur les grandes verrières de l'hôpital derrière lesquelles le soleil faible de l'hiver se levait ; la lumière rose faisait scintiller les gouttes de pluie de l'aube qui s'y étaient accrochées. Il cherchait surtout à oublier Rotherhithe. Pourtant, ses souvenirs restaient posés sur ses anciens camarades, dont la besogne était de marquer les sections de grumes fraîchement sciées, débitées en immenses planches, de couleurs distinctives pour que les bois soient tracés et repérables. Il revoyait leurs doigts et leurs poignets, uniformément recouverts d'un semblant de vernis – tantôt d'un bleu cobalt, tantôt d'un rouge minium, tantôt d'un jaune soufre – et percés par endroits de lésions infectées et brûlées par les chimies odieuses de ces colorants. Il pensait à ces autres gamins, de son âge ou à peine plus vieux, employés au calfatage et à l'imperméabilisation des bois : ils avaient manié le coaltar et le goudron depuis leur plus petite enfance et c'était le noir, intense, qui, luisant comme un cuir ancien, teignait leurs mains jusqu'aux coudes.

Smike imaginait ceux qui étaient restés là-bas, dans les brasiers de Saint Paul's Lane, tandis que les mâts en construction, hauts de vingt-cinq pieds, s'abattaient en flammes sur les toits de leurs taudis, écrasant dans une nuée de poussières étincelantes leurs mères et leurs sœurs. Il entendait encore dans ses oreilles l'écho de ce sifflement sans fin des sirènes. Ce sifflement aigu et menaçant, qui servait de bruit de fond aux ronflements de toits en feu et aux craquements des poutres, qui s'effondraient les unes après les autres. La guerre avait ajouté une couche de terreur et de détresse à une existence qui n'avait été jusqu'à là que misérable et incertaine.

Il contemplait autour de lui d'anciens pensionnaires, hospitalisés

sans doute depuis plusieurs mois et dont les plaies, malgré les pansements gras, les baumes apaisants, les pulvérisations de sulfate d'argent, semblaient ne devoir jamais guérir. Au contraire, les onguents, en accélérant la cicatrisation, produisaient parfois sur leurs chairs brûlées des hypertrophies insensées, d'un rouge violent piqué de nécroses noirâtres.

Ce matin, en se réveillant, il s'était trouvé seul dans son lit, sans la présence tiède du jeune blessé avec qui il avait partagé ses journées et ses nuits. Où était-il allé ? L'avait-on emporté vers une autre salle ? Était-il sur un autre lit, quelque part alentour ? Il ne voyait, en dehors des deux lits qui encadraient le sien, que des arceaux de fer et des formes recroquevillées sous des couvertures de laine brune. Le temps passait dans ces moments-là bien plus lentement qu'il ne l'imaginait. Peut-être s'endormait-il sans vraiment s'en rendre compte et peut-être que ces journées n'avaient plus ni début ni fin. Il n'avait rien à faire, et seuls le passage des infirmières et des médecins, puis le rituel maussade des repas rythmaient son temps. Il avait le sentiment d'avoir passé des mois au London Hospital alors qu'il n'y était que depuis une grosse semaine. Mais il ne s'ennuyait pas. Curieusement, il se sentait bien, et même de mieux en mieux, dans cet engourdissement qui pouvait ne jamais cesser. Smike voguait sur ce demi-sommeil qui lui rappelait celui de certains vieillards de son quartier, assoupis pour l'éternité dans l'inertie de leur décrépitude et de leur solitude.

Au fil des jours – mais pouvait-il encore vraiment parler de jours, alors que le temps passait de manière si curieuse ? – il s'était habitué à Amelia et à la douceur qu'elle apportait chaque fois avec elle. À quand exactement remontait ce moment où elle lui avait raconté l'histoire des rats et des enfants de ce village allemand ? Il avait le sentiment parfois que cet instant était au commencement de sa vie, bien plus ancien au fond que Rotherhithe et que la guerre elle-même.

Smike avait observé Amelia tout au long de son service dans la salle qu'il occupait, guettant sa silhouette dépasser des couchages et flotter dans les rangées. Elle était un peu plus grande que les autres, et il sentait, chaque fois qu'elle s'occupait de lui, changeait ses bandages ou lui passait une pommade, une sorte de vibration, une fièvre qu'elle avait en elle et qu'elle lui transmettait. Il sentait la vie, il sentait la force de l'infirmière glisser doucement en lui. Et si on le laissait sortir ? Une bouffée de panique le secoua. Amelia avait dit qu'il allait mieux. Quand

était-ce ? N'avait-elle pas dit qu'il allait partir ? Smike avait surpris des conversations entre les infirmières. Elles parlaient d'enfants ; d'évacuation. D'une liste. Oui, ce devait être pour cela que son voisin avait été emmené. Et si lui aussi devait partir bientôt, loin d'ici, loin d'Amelia ?

« Quelles idées que j'me fais... »

Il chercha à chasser ces pensées, mais elles revenaient chaque fois que la grande infirmière entraînait dans son champ mental. Elle était là, et brutalement il pensait à l'avenir comme il n'y avait jamais pensé. Simplement, cherchait-il à se convaincre, elle est gentille et douce. Et ses remèdes lui apportaient du réconfort et apaisaient la douleur de ses plaies aux jambes. Il allait de nouveau se noyer dans la semi-conscience de ses rêveries, quand il vit l'infirmière. Elle était au pied de son lit. Peut-être même y était-elle depuis plusieurs minutes, et n'avait pas osé le déranger alors qu'il flottait dans son monde de pensées et de songes.

– Smike ?

– Oui, *ma'am*.

– Smike...

Elle s'approcha et posa sa main sur son petit bras, qu'elle trouva glacé et vibrant comme si un courant électrique le parcourait.

– Tu vas bientôt partir. On va te changer. Pour un autre endroit, à l'abri, et plus gai que celui-ci...

Smike réalisa qu'il avait non seulement vu juste, mais que l'objet de ses craintes se rapprochait de lui à la vitesse d'un train lancé à toute vapeur. Il essaya de contenir sa panique et lança :

– Et z'allez y v'nir aussi, *ma'am* ?

Il sentit la main d'Amelia peser plus fort contre son bras.

– Non, Smike... Là où tu vas, c'est seulement pour les enfants.

– Comme dans vot'conte, alors ? L'oueur de flûte il a passé par Whitechapel ? C'est que j'veux pas m'n'aller, moi, *ma'am*. J'veux rester auprès d'vous...

– Ne dis pas de bêtises. Là où tu vas, il n'y a plus de bombes, plus de ruines. Il y a à manger.

Amelia Pritlowe chiffonna d'un geste tendre la tignasse du gamin ; sous la peau de ses doigts, elle sentit la peau du crâne de Smike, là où l'incendie avait ouvert une tranchée au milieu de sa chevelure, et où des poils follets commençaient à revenir.

Mercredi 18 février 1942 – Quartier de Saint John's Wood, 16 heures.

Gordon Cummins contournait Regent's Park. Les rues luisaient après la pluie. De longues flaques d'eau détrempaient les trottoirs et les piétons adoptaient des démarches sinueuses, passant de gué à gué. La lumière singulière du soleil, filtrée par les nuages bas, renforçait les reliefs et les contrastes. Tout semblait plus réel, plus présent que d'ordinaire. Il sentait l'Étoile. Il était presque au bout du chemin.

En traversant Lisson Grove, il croisa deux gamins dissimulés sous des masques de chevreuils ou de faons, engoncés dans des larges pyjamas de poil fauve. Un homme-sandwich marchait devant eux, distribuant des affichettes de papier jaune. Il lut le slogan qui traversait la feuille :

Une immense histoire d'amour !

Le film de l'année

Bientôt dans les salles

Le nouveau grand film de Walt Disney

Distribué par RKO Pictures

Bambi

Après la mort et le chaos, la vie revient toujours !

Cummins reprit sa marche. Lisson Grove filait vers le nord, dans une atmosphère de fin du monde. Le ciel de traîne enchaînait éclaircies et ténèbres. Les briques rouges semblaient des incendies dévastant les façades. La lumière polarisée qui succédait aux giboulées faisait trembler l'air. Ses yeux avaient du mal à trier entre toutes les informations surexposées qu'ils devaient traiter. Sa migraine remontait doucement du fond de sa tête, cherchant le meilleur chemin vers son front et ses tempes.

Oui, une formidable histoire d'amour qu'il vivait avec toutes ses petites amoureuses du couvre-feu. Une formidable histoire d'amour, pleine de mort et de chaos. Il marchait dans les flaques sans même s'en rendre compte. Au loin, les murs de Saint John's Wood apparurent. Il estima qu'il avait encore huit à neuf minutes pour redevenir l'homme qu'ils croyaient qu'il était.

Jeudi 19 février 1942 – London Hospital, 8 h 30.

Amelia Pritlowe avait préparé un bagage pour Smike. Elle avait apporté une de ses valises, dans laquelle elle avait soigneusement rangé une chemise propre, des pantalons bien chauds et des chaussettes de laine brune. Elle avait plié dans plusieurs épaisseurs de papier journal deux paquets de biscuits au gingembre, une boîte de sprats à l'huile et un épais morceau de pain complet. Son activité de ces dernières heures, passées à rassembler ce petit ravitaillement, l'avait distraite de pensées plus obscures, mais à présent elle regardait la rue et la file des gamins qui attendaient le signal du départ. Elle regardait Susan Ellis et les auxiliaires qui allaient convoyer les enfants vers leur destination. Au milieu des calots et des casquettes de drap gris, les cheveux roux de Smike ressortaient comme un reproche.

D'autres groupes d'enfants, venus des quatre coins de l'East End, se regroupaient devant la station du métro. Bientôt, tout l'autre côté de Whitechapel Road fut rempli de gamins des deux sexes, alignés en longues colonnes qui remontaient vers Mile End. Des femmes en uniforme de *nurse* ou de *warden* dépassaient des rangs comme les reines d'un jeu d'échec surplombant des rangées de pions. Elle se sentait perdue. Oui, Smike allait bientôt être à l'abri des bombes. En tout cas de ces vagues qui avaient mutilé Londres depuis des mois et ravagé l'esprit de ses habitants. Il serait à l'abri. Mais il serait loin. Elle ne savait même pas où on l'emmenait. Susan Ellis elle-même n'avait rien su lui dire. Un premier arrêt était prévu à Upton Park, où l'on disperserait les groupes en fonction de critères que personne ne semblait connaître. Et pour combien de temps serait-il vraiment à l'abri ? Jusqu'à la prochaine étape de cette guerre sans merci que se livraient les forces du mal et du chaos, avec leurs armes monstrueuses

qui transformaient les enfants en fuyards, ou en cadavres alignés sous des couvertures humides. N'aurait-il pas mieux valu qu'elle ne le choisisse pas et qu'il reste ici avec elle ? Au pire, ils seraient morts ensemble, serrés l'un contre l'autre, et elle lui aurait murmuré à l'oreille jusqu'au dernier instant. Elle se révolta contre ses pensées. Elle revit le désastre de Cable Street, et les corps des gamins alignés sous les couvertures, dans le vent et la boue. Non, Smike allait vivre. Et elle aussi. Elle le retrouverait. Elle se jeta brusquement vers la rue, descendit quatre à quatre les marches du perron de Whitechapel Road. Elle s'agenouilla devant Smike et lui saisit la main. Puis, leurs visages à même hauteur, joue contre joue, elle le serra contre sa poitrine. Le temps se suspendit. Elle entendit dans un ailleurs indéfini les voix aigres des femmes qui commandaient le départ. Elle relâcha la main de l'enfant et essuya sur sa joue une larme, dont elle ne savait pas si elle était de Smike, ou de son œil à elle.

Dans un brouillard humide, elle vit les vingt enfants qu'elle avait choisis au nom du comité Anderson s'engouffrer dans Whitechapel Station, minuscules silhouettes grises s'effaçant dans l'ombre.

Jeudi 19 février 1942 – Regent's Park, 10 heures.

Gordon Cummins rêvait. Il s'était assoupi sur un banc de Clarence Gate, à l'entrée de Regent's Park. Il avait regardé des oiseaux couleur cendre se chamailler dans une bordure. Le ballet des volatiles l'avait lentement engourdi. Son œil avait glissé vers un horizon de haies vives et de clôtures, et il avait plongé dans le sommeil. Il rêvait des *Leçons*. Ou, plus exactement, il rêvait de cette scène qu'il avait commencé à féconder au cours des *Leçons*. Il était de nouveau dans cette rue, envahie par le couchant, près de basculer dans les ténèbres. Le contre-jour l'aveuglait, et il ne distinguait plus que les contours vagues de la femme qu'il suivait. Il avait ralenti son pas pour rester à la bonne distance, quelques mètres en arrière. Il baissa le regard et chercha le velours rouge de la robe. Il n'y avait pas de velours. Il n'y avait rien de rouge, si ce n'est cette violente lueur d'orage qui montait du crépuscule. Il réalisa que la femme ralentissait elle aussi son allure. Elle allait se laisser rattraper. Ou bien – « C'est cela, pensa Gordon Cummins, c'est elle qui veut mener la danse ! » – elle voulait régler son pas sur le sien. Comme emporté par un élan qui n'appartient qu'aux rêves, il dépassa la femme et vérifia que, contrairement à ce que son rêve avait toujours affirmé, elle ne portait pas de robe rouge, mais une blouse d'infirmière sous un manteau d'hiver. Il tourna la tête de côté pour voir au passage le visage de la femme, mais son élan – encore un de ces tours que fabriquent les rêves – était trop vif. Déjà il avait dépassé la marcheuse. L'horizon venait vers lui à la vitesse d'une tempête. Il se réveilla face à Clarence Gate. Dans l'allée devant lui, glissant hors de la brume de la pièce d'eau, trois sœurs grises filaient vers Marylebone.

Jeudi 19 février 1942 – District d’Holborn, 11 h 15.

Amelia Pritlowe se pressait dans Gray’s Inn Road. Aussi loin qu’elle puisse se rappeler, elle n’était jamais venue ici. Elle n’aimait pas ces quartiers, qui la ramenaient pourtant à quelques centaines de mètres des rues de son enfance. Si elle tournait les talons, et bifurquait à droite, elle rejoindrait l’entrée de Tottenham Court Road. Elle serait à la fin du XIX^e siècle. Elle revit l’espace d’un instant la boutique de son père, les bouteilles d’eau-de-vie et de vin français, les confiseries et les boîtes de biscuits venues de Rouen, de Nantes et des régions de France, ces odeurs sucrées de miel, de violette, de pomme ou de menthe. Ses pensées bifurquèrent aussitôt vers d’autres souvenirs : Gray’s Inn Road, là où était venu habiter Joe Barnett, l’homme qui avait été l’amant de sa mère, après qu’elle eut quitté Robert Pritlowe et décidé de se cacher dans Miller’s Court.

Elle hâta encore le pas ; ce quartier n’avait rien de bon à lui proposer. Gray’s Inn Road n’était plus qu’une gorge sinistre, bardée de façades identiques et sans le moindre signe de vie. Les platanes penchaient à la manière d’ivrognes titubants, menaçant les impériales des bus qui frôlaient leurs basses branches. Holborn n’était pas mieux. Balayé par des vents froids et tourbillonnants, qui emportaient avec eux toutes sortes de saletés et de poussières. Holborn et ses grands immeubles prétentieux, casqués de pierre, ses frontons en chapiteaux encrassés et ses clochetons sur lesquels on avait installé des sirènes d’alerte, qui pointaient telles des trompettes dans toutes les directions.

Devant la station de Chancery Lane, protégée par des empilements de sacs de terre devant lesquels veillait une guérite de *district warden*, elle croisa une scène qui l’acheva. Une sorte de parade de cirque, maigrelette et effrayante, avec ses animaux boiteux et pelés, son clown

monté sur des échasses faites de bidons d'huile qu'il tendait à l'aide de ficelles, et ses deux nains qui se querellaient en s'envoyant des coups de pied aux fesses. Tout ce monde lugubre était mené par un M. Loyal terrifiant, les pieds nus dans des chaussures de cuir, ce qu'on voyait de ses chevilles nues mangé de gale et de croûtes, sa veste à brandebourgs raccommodée à la diable de fils de couleur et de pièces hétéroclites tirées d'un manteau d'arlequin. Son visage respirait tout à la fois le lucre et la honte. Il claudiquait autant que ses bêtes, devant les grilles du métro. Tous semblaient hésiter à plonger dans Holborn, pourtant à demi désert. Ils jetaient des regards de détresse, à l'ouest vers New Oxford Street, puis à l'est, en direction d'Holborn Circus. Ils semblaient avoir peur, ou craindre quelque chose : ils regardaient si la rue n'était pas transformée en un fleuve en crue, parcourue de poissons ou de monstres aquatiques. Un des nains profita de l'indécision pour marcher de son talon ferré sur les orteils de son acolyte, qui hurla d'une voix de fillette. Le clown lança à l'agresseur un coup de bidon qu'il fit tourner à la manière d'une fronde et qui le frappa au front. Mrs. Pritlowe s'était figée, tétanisée par l'insolite de la scène. Quelques personnes qui marchaient près d'elle s'étaient aussi arrêtées, et regardaient ce défilé monstrueux. Semblant se réveiller au contact de ces quelques spectateurs, le chef de troupe se figea et exhiba un calicot qui lui servait d'écharpe et sur lequel on lisait :

« Blessé trois fois sur la Somme ! Gazé ! J'ai les preuves dans ma poche ! »

Plusieurs badauds se détournèrent. D'autres lui glissèrent quelques pièces, avant de se disperser vers les ruelles de Staple Inn. Amelia Pritlowe était paralysée. Elle regardait l'escadron miteux qui s'était mis en mouvement et, encadrant son chef, se livrait désormais à divers exercices pénibles. Les nains, apparemment réconciliés, avaient formé une sorte de roue de leurs deux corps et roulaient dans le ruisseau en allers-retours laborieux. Leurs deux visages grimaçants se succédaient par intervalle, rouges d'effort. Le clown aboyait une rengaine d'une voix brisée, en marquant le rythme de ses bidons qu'il frappait sur la chaussée. Elle resta ainsi plusieurs minutes, incapable de bouger, de fuir cet enfer né au milieu de la ville et n'allant nulle part.

Lentement, pourtant, elle se remit en marche. Elle tourna dans Fox Court et chercha des yeux les numéros sur les façades, des deux côtés de la rue.

La porte s'ouvrit sur un nouveau visage de carnaval. Un majordome aux traits de pierrot, blanc comme de la marne, retenait la porte d'une main crispée, comme s'il craignait qu'elle ne s'envole soudain s'il la relâchait... L'étrange personnage lunaire barrait un corridor ténébreux percé de lumignons verdâtres. Mrs. Pritlowe baissa les yeux sans le vouloir, gênée par l'atonie du bonhomme. Son attention glissa sur des jambes flageolantes, qu'on eût dit tressées dans du fil de fer, recouvertes de pantalons noirs luisants qui renforçaient la maigreur de l'individu.

Tout en bas, des chaussons semblables à ceux qu'utilisent les danseurs, coupés dans une sorte d'épais satin couleur souris, achevaient la singulière panoplie. Finalement, elle remonta chercher le regard du domestique. Les traits de celui-ci ne bougeaient pas, paraissant moulés dans une de ces matières plastiques qu'elle avait vues plusieurs fois dans le service de chirurgie, et qui servent à contrefaire certaines parties manquantes des estropiés et des défigurés. Elle réprima un haut-le-cœur et réussit à parler.

– Je m'appelle Pritlowe. Je suis une infirmière de Whitechapel Road. Je voulais rencontrer... Je voulais demander un rendez-vous à Mr. Crowley.

– Madame est-elle des connaissances de Mr. Crowley ?

– Je... Non. Mr. Crowley ne reçoit pas ?

– Madame pourrait-elle inscrire son nom et sa qualité sur ce bristol ?

Il lâcha à regret la porte, s'esquiva d'un pas vif de pantomime et désigna, dans l'angle que le battant masquait, un guéridon coiffé d'un miroir, pourvu d'un stylographe et de quelques bristols chamois. Mrs. Pritlowe s'engouffra dans le hall baigné de cette lumière de clairière. Le majordome restait planté à sa droite, comme si cette fois il craignait qu'elle ne se mette à fuir dans l'intérieur de la maison. Elle se pencha sur le meuble et, saisissant un bristol, écrivit :

« Pourriez-vous me recevoir un instant, un de ces jours qui viennent ? »

Elle hésita. Elle pointa la plume vers la petite feuille bistre, la releva. Elle réfléchit quelques secondes, puis compléta :

« Au sujet du livre AL et de tous ces crimes dans Londres.

Amelia Pritlowe, infirmière-chef au London Hospital, Whitechapel Road. »

Elle tendit le carton au valet, qui n'avait pas bougé. Elle se ravisa. L'homme eut un sursaut, effrayé par ce mouvement rapide. Elle vit ses ballerines de danseuse battre l'air, furtivement, à la manière d'une débandade de souris. Amelia Pritlowe reposa le bristol sur le plateau de marbre rose du guéridon et raya « *un de ces jours qui viennent* », remplaçant les mots par « *au plus vite* ». Cette fois elle laissa le carton sur le meuble, redoutant de toucher la peau molle du valet, et recula vers la sortie. De la rue, tandis que le majordome refermait la porte, elle lança :

– Dites-lui. Dites à Mr. Crowley que c'est une affaire pressante...

Jeudi 19 février 1942 – Dagenham, à l'est de Londres, 15 h 20.

Le convoi avait été constitué dès la sortie de Dagenham Station. Les enfants étaient rangés sans ordre précis, les filles et les garçons mélangés, petits et grands enchevêtrés. Quelques femmes du service d'évacuation du London Council encadraient tant bien que mal la ribambelle qui s'étirait dans Rainham Road, dans un brouhaha que les volontaires essayaient de modérer en circulant parmi les rangs et en sermonnant les plus bruyants. Les enfants portaient tous, nouée par une cordelette sur le devant de leur paletot ou de leur manteau, une étiquette cartonnée, marron clair, sur laquelle figuraient leur nom, leur école ou leur quartier d'origine. Il s'agissait de simples étiquettes à bagages, de celles qu'utilisent les voyageurs pour que leurs malles suivent tout au long de leur parcours. Des frères et sœurs se tenaient par la main, incertains. Aucun ne savait tout à fait ce qu'ils faisaient là, ni où ils allaient vraiment. On les avait fait sortir du métro à Upton Park, et d'autres groupes les avaient rejoints. Ils avaient été comptés et recomptés, et dix fois, vingt fois, on leur avait fait constituer des files qu'on dispersait bientôt pour en construire d'autres. On leur avait parlé de « zones sûres » et de « zones rurales ». Pour l'heure, les perspectives sinistres de Dagenham et de Becontree bouchaient tout à la fois leur champ de vision et leur avenir immédiat. De gros nuages roulaient dans un ciel bas, couleur de cendre. Jusqu'à l'horizon, des perspectives de murs de brique. Des cheminées. Des longues flaques d'eau dans lesquelles se reflétait un paysage industriel. Les branches décharnées des trembles s'agitaient malgré un vent timide, qui laissait les nuages s'attarder au-dessus des toits presque noirs.

Une nouvelle rame venait sans doute d'arriver à Dagenham, et d'autres enfants surgirent des escaliers de béton qui montaient des

quais en contrebas. Ils se mêlèrent aux anciens, qui n'avaient pas tous pris leur place dans l'immense cortège de Rainham Road. Au total, ils étaient désormais plus de trois cents, peut-être même trois cent cinquante ou quatre cents, sur l'étroit viaduc qui ouvrait la route vers Romford.

Une des volontaires, une longue femme en manteau rouge, cria à l'intention de ses collègues, qui semblaient aussi consternées que les gamins :

– Tout droit, tous ! Nous montons jusqu'à la grande avenue sur la gauche, puis encore tout droit, sur Hunter's Hall.

Hunter's Hall... La « Maison du Chasseur » ! Smike, qui avait voyagé en silence depuis le London Hospital, peinait à traîner sa valise de carton bouilli. Il avait d'abord été entouré d'une vingtaine de gamins des quartiers du fleuve, mais, depuis Upton Park, seuls deux ou trois l'accompagnaient encore. Il repensa à l'histoire du chasseur de rats, revenu prendre les enfants dans son étincelant habit vert. Hunter's Hall ne lui inspirait rien d'autre qu'une grande peur. Il aurait préféré rester dans son lit étroit du London Hospital, baigné des lueurs atténuées des grandes baies, avec Amelia. Là-bas, il se sentait à l'abri. Bien plus que dans sa vie d'avant, malgré la promiscuité et la précarité de son état. Il avait voulu le dire à l'infirmière lorsqu'elle lui avait annoncé son départ, mais il avait eu peur de la vexer, ou de la gêner. Il avait compris aussi qu'elle avait peur pour lui – sans savoir vraiment si elle avait peur qu'il parte, ou peur qu'il reste – à cause des bombes et de la guerre, comme elle lui avait dit et comme elle faisait mine de le croire. Mais il avait senti la grande tristesse qu'elle éprouvait lorsqu'elle s'était baissée devant lui pour l'étreindre. Il n'avait jamais ressenti auparavant ce sentiment de vertige et de chute quand elle avait collé sa joue contre la sienne.

– File ! En marche ! cria la grande femme qui semblait commander ici, dont le manteau avait adopté exactement la même couleur brique que les façades.

Le silence se fit dans les rangs ; le chuchotis des trembles occupa tout l'environnement sonore. Les enfants se mirent à avancer, plein nord, vers les nuages qui n'avaient presque pas changé de forme. Ils marchèrent pendant près de trente minutes dans Dagenham. Bientôt, ils se mirent à longer un immense terrain vierge, gonflé d'eau, au bout duquel se devinait une sorte de manoir en forme de L, aux pierres d'un

jaune moisi. Le lierre courait sur ses pignons, et toutes ses fenêtres du rez-de-chaussée étaient barricadées de planches de bois brut, clouées en diagonales approximatives. Devant la grande maison sinistre, un parc miteux s'étendait sur plusieurs centaines de mètres, en direction du sud. Des baraques de bois de cèdre rouge semblaient y avoir été posées, comme des jouets sur un plateau, par un mystérieux géant. Des enfants erraient dans les allées qui serpentaient entre les rangées de baraques, l'air absent. Un grand portail ouvert les attendait. Smike vit l'avant du cortège s'engouffrer dans l'enclos, guidé par la grande femme au manteau rouge, et il pensa encore aux rats de la fable.

À l'intérieur, d'autres femmes les attendaient, qui essayaient de répartir les arrivants dans différentes directions. Tout était désordre, confusion et cohue. Les plus petits pleuraient, sans réussir à se contenir, malgré le réconfort des grandes sœurs ou des aînés. Smike comprit qu'on cherchait à les répartir, par sexe et par âge, entre différents quartiers du camp de bois. Il se retrouva avec une trentaine d'autres dans un grand endroit, humide et sombre, garni d'autant de lits et de couvertures. L'odeur du cèdre emplissait l'atmosphère. On leur désigna une place et, sur l'étiquette qu'ils avaient sur la poitrine, une des femmes du London Council passa inscrire un numéro à l'encre rouge, qui devait signaler leur baraque et leur lit.

– Ce soir, soupe à six heures ! Les passages aux waters se font dans le calme, par groupes de quatre au maximum. Pas de sortie avant que les autres ne soient revenus. Demain, toilette générale et inspection des poux, puces et gale. On signale les blessures et les maladies connues. La lampe s'éteindra à sept heures et demie.

La femme resta une seconde debout à regarder les trente gamins ahuris qui semblaient au garde-à-vous devant leurs lits, puis tourna les talons et sortit.

– Ben mon gars, souffla Smike à son voisin – un escogriffe de douze ou treize ans, au museau sale et grêlé de minuscules boutons, qui semblait aussi dépité que lui de l'accueil de Dagenham –, on n'va pas s'éclater les varices tous les jours, dans c'patelin !

L'autre s'esclaffa, et demanda :

– T'es d'où, toi ? Moi j viens d'Millwall.

– Rotherhithe, fit Smike, j'suis de Paradise Street, dans Jamaica Road... Tu parles d'une plaisanterie !

– T'as r'çu des bombes des *Jerries* ?

– Pas rien qu’une, camarade ! À l’heure qu’il est j’parie qu’on pourrait faire tenir tout Rotherhithe dans deux boîtes de *baked beans* !

L’autre rit à peine. Il regarda Smike bien en face :

– Tes parents ?

– Rétamés d’puis bien avant la guerre. Jamais connu l’paternel. Paraîtrait qu’il s’a noyé dans l’fleuve à Ratcliffe Cross. M’mère, elle s’a cassé sa pipe en douceur, à coup d’biberon d’*shoddy gin*. Toi ?

– M’père l’est sous les drapeaux, en Afrique à c’qui disent. Pas de nouvelles depuis qu’il est parti. Ma mère, elle doit être toujours à Millwall, à téter du biberon aussi.

Ils regardèrent leur abri, d’un œil vague. Des planches clouées entre elles, des rondins à peine écorchés, une lampe tempête qui pendait du toit de tôle, des fenêtres fixes encrassées de pluie et de traces de doigts. Smike commença à délayer les chaussures de cuir graissé qu’on lui avait données à l’hôpital alors qu’il s’apprêtait à prendre le métro à Whitechapel. Il en arracha ses pieds écorchés et se jeta en arrière sur son lit. L’infirmière lui avait également donné une paire de chaussettes, presque neuves et à sa taille, mais il n’avait pas eu le temps de les enfiler avant le métro, et puis il avait oublié. Cherchant au fond de ses poches, il en tira les deux boules de laine et les cacha sous son oreiller. Puis il ramena ses bras sous sa nuque. En quelques minutes, il dormait.

– *Ben mon gars...* imita son camarade, en s’allongeant à son tour sur la paille.

Jeudi 19 février 1942 – Chez Rush Lampah, dans Brick Lane, 18 h 25.

Walter Dew les retrouva dans la salle minuscule du restaurant de Rush Lampah, dans Brick Lane. Amelia Pritlowe semblait perdue dans ses pensées. Francis Buir savait à quoi elle songeait. La proximité immédiate de Christ Church, des rues les plus proches de l'endroit où sa mère avait perdu la vie – ce qu'ils appelaient, à la Filebox Society, le « périmètre Kelly », expression qu'il prenait bien soin d'éviter depuis qu'il était devenu l'intime d'Amelia Pritlowe –, produisait toujours sur elle cet effet. Elle somnait. Elle repartait s'engloutir dans le monde enfoui de 1888, et redessinaient mille fois les instants qui auraient pu changer le cours des choses. Ils étaient arrivés en avance, et pour tromper le temps, face au mutisme persistant de sa compagne, Buir essayait de nommer les différentes divinités hindoues peintes sur le papier des murs de Lampah, sur ces feuilles aussi fines que celle des cigarettes, qui s'enroulaient sur elles-mêmes aux quatre coins de la salle. Il ne se rappelait jamais les noms, se trompant le plus souvent, confondant Shiva, Lajja Gauri ou Vishnou. Seul, de tous, Ganesha, le placide dieu-éléphant, lui semblait sympathique. Il caressa l'idée de s'en procurer une réplique, une de celles que vendaient les camelots indiens, dans les rues près du fleuve. Il détailla le petit dieu à la défense cassée, qu'un artiste avait choisi de représenter entouré de ses pairs sur les papiers peints. Ganesha, dans un large pantalon bouffant, reposait mollement sur un sofa. Il semblait écrire sur un long parchemin. Il se demanda ce qu'Amelia penserait en trouvant une pareille figurine dans son salon. Il s'aperçut qu'il ne savait – hors de ce qu'ils avaient partagé depuis l'automne et qui tournait essentiellement autour du passé lointain d'Amelia – finalement que très peu de choses sur elle. Quels étaient ses rapports à Dieu ? Ses opinions politiques ? Avait-elle connu

des hommes ? Elle ne parlait jamais d'elle. Et le journal qu'elle avait tenu pendant cette traversée de l'hiver, il n'avait jamais osé lui demander d'en lire ne serait-ce que quelques pages. Finalement, lorsqu'il arriva, Dew les trouva aussi sombres l'un que l'autre, évanouis de ce temps, en congé de leur époque. Il s'assit face à eux, posa son feutre sur le dossier de la dernière chaise, chassa de son ulster l'eau que la pluie, ramassée depuis le haut de Commercial Street, avait accumulée sur ses épaules. Walter Dew hésita à aborder d'emblée la nouvelle qu'il apportait, cette dernière femme agressée, l'avant-veille, près de Paddington. Un carnage. Une épouvantable monstruosité, née de la main et de l'esprit d'une créature qui n'appartenait plus à l'espèce des hommes. Il décida de ne pas parler du message. Pas complètement. Il regarda Francis Buir, qui semblait contempler avec la plus grande attention le papier peint des murs. Lorsqu'il les sentit revenir dans le siècle où il se trouvait, il rapporta ce qu'il avait vu – mis à part cet épouvantable avertissement sur le mur – dans le studio humide de Cleveland Gardens.

Amelia Pritlowe écoutait, blanche à faire peur. Elle eut le sentiment d'un trop-plein. La nausée montait dans sa poitrine. Les odeurs fortes de la cuisine de Rush Lampah la suffoquèrent. Elle se leva brutalement et plongea dans la rue.

Lorsqu'elle revint, quelques minutes plus tard, les couleurs étaient un peu revenues sur sa figure. Elle se tamponnait les lèvres de son mouchoir. Elle se défit de son épais manteau et reprit sa place à la table.

Buir et Dew n'avaient pas échangé un mot durant l'absence d'Amelia Pritlowe. Dew semblait désormais lui aussi parfaitement passionné par les divinités indiennes. Ce fut Mrs. Pritlowe qui rompit le silence :

– A-t-il laissé une marque comme les autres fois ?

– Eh bien... oui. En fait, il a repris ses mots de la fois précédente, en y ajoutant une sorte de... conclusion. – Dew récita :

« Tu massacreras le bétail... Petit et grand.

Maintenant, il faut que les femmes connaissent la lame.

Alors tu trouveras les femmes. Puis les enfants.

Tu seras au bout de la route. »

Et il parle d'une étoile, une étoile qu'il faudrait voir. Il a très probablement assassiné aussi deux hommes, tout près, dans la rue,

derrière Bishops Bridge...

– Cet homme est le diable, jeta Buir.

– C'est pour cela que je crois décidément qu'il faut aller voir ce Crowley, glissa Dew avec une sorte de malice.

Et il se tourna vers Amelia Pritlowe.

– Tout cela m'épuise, Mr. Dew. L'hôpital, ces crimes monstrueux. J'ai vu cette jeune femme qu'il a attaquée près de Piccadilly. Elle a un visage d'ange. Elle flotte entre la vie et la mort. Je ne sais pas...

– Il faut qu'il vous reçoive, Amelia. Il faut absolument que Crowley vous reçoive et nous guide.

– Cette histoire n'est plus à notre portée. Je suis une infirmière, Mr. Dew, c'est à votre police de faire quelque chose. Pas à Francis, pas à moi ! Vous êtes venu me voir, mais je ne suis pas de taille à...

– Je croyais que vous étiez avec moi, Mrs. Pritlowe. Vous m'aviez assuré...

– J'ai présumé de mes forces. Voilà tout. Je n'ai plus la force...

– Il y a quelques semaines, vous avez su faire face, Mrs. Pritlowe !

– Je ne cherchais qu'à comprendre !

– Vous n'avez pas seulement été chercher dans le passé la réponse à votre douleur. Vous avez fait face. Vous avez agi...

– J'ai été chercher de quoi calmer ma haine. Je suis une soignante, je ne connaissais pas la colère. Et pourtant, j'ai été au fond de ma mémoire chercher ce qui pourrait calmer ma haine. Je n'ai pas trouvé ce remède. La haine est toujours intacte. C'est pour cela que vous êtes venu me voir. Parce que vous savez...

– Oui. Je sais.

– Mais, cette fois, je ne saurai quoi faire...

– Vous avez su quoi faire, quand vous êtes allée à Bath !

Francis Buir, qui avait écouté jusque-là sans intervenir, renfrogné dans les replis de son grand manteau, coupa :

– Dew ! Vous n'avez pas le moindre droit de...

Amelia Pritlowe leva une main tremblante :

– Je vous en prie, Francis. Vous... Je n'ai fait que... J'ai fait la seule chose que je pouvais faire. C'était, c'était la seule manière pour moi de terminer l'affaire. Enfin, c'est ce que je pensais.

– L'affaire n'est pas terminée, glissa Dew dans un demi-sourire.

Buir, qui frémissait depuis plusieurs minutes, se leva à demi de sa chaise. Les cauchemars d'Amelia Pritlowe, ces images affreuses qu'elle

lui rapportait, avec cet homme mort qui veillait dans ses rêves, au cimetière de Leytonstone, remontèrent vers lui, en bourdonnant plus fort qu'une nuée de frelons. Il lança, tentant de rendre son ton le plus indigné possible :

– Dew ! Cette fois...

Sans le regarder, Walter Dew le coupa en reprenant ses derniers mots :

– Cette fois, c'est vous qui avez les cartes en main ! Il est vivant, il est quelque part dans Londres. Vous *pouvez* l'avoir. Cette fois, vous pouvez le coincer, Amelia !

Amelia Pritlowe se tortilla sur sa chaise. Buir se raclait la gorge. Walter Dew posa ses deux grandes mains devant lui sur la table. Il ressemblait à l'un de ces magiciens à gibus qui vont produire quelque apparition sur le plateau vide face à eux.

– Si nous mangions ? proposa Mrs. Pritlowe.

– Je croyais que... hésita Francis Buir.

– Je vais mieux, Francis. Je vais tout à fait bien. Le *butter chicken* de rationnement de Rush Lampah est un des plus réputés de ce côté-ci de Londres.

Ils mangèrent en silence. Malgré l'étrangeté du moment, et l'exotisme de leur assiette, ils eurent tous trois le sentiment de faire leur premier vrai repas depuis longtemps.

Buir avait retrouvé un air joyeux. Il ne cessait de tremper du bout de sa fourchette des languettes de pain noir dans la sauce épicée.

– Voilà qui nous change de nos *Woolton pies* au navet amer !

Mr. Dew tapota sa moustache et reposa ses couverts. Il retrouva la position qu'il avait adoptée un peu plus tôt, les mains posées de chaque côté de son assiette, bien à plat sur la nappe de Lampah. Il attendait. Il prendrait tout son temps.

– Je suis allée chez Aleister Crowley ce matin, fit Amelia Pritlowe.

– Vous ne m'en avez rien dit, sursauta Francis Buir, alarmé.

Il posa à son tour sa fourchette et regarda furtivement Amelia Pritlowe, puis Dew.

Celui-ci resta impassible, un sourire poli aux lèvres, attendant la suite.

– J'ai vu un curieux maître d'hôtel. J'ai rempli une fiche. On doit me

répondre. Ou pas...

– Vous l’avez vu, lui ? demanda Francis Buir, d’une voix anxieuse.

– Non. Je ne sais même pas s’il est à Londres ou sur la planète Mars. On n’est pas causant dans Fox Court. J’étais dans ce hall lugubre... J’avais le sentiment que la maison était vide depuis des années, puis, l’instant d’après, j’ai imaginé qu’Aleister Crowley était derrière un portique, à trois pieds de moi, à écouter grincer ma plume tandis que je lui écrivais un mot...

Dew et Buir gardaient le silence. On entendait des voix dans l’autre salle qui commentaient les nouvelles du front que donnait la radio. Sans doute une action des troupes en Cyrénaïque, ou des combats au-dessus de la Manche. Dew dit :

– Cette rencontre me semble absolument indispensable, Amelia. Je sais que j’insiste et que je parais sans doute de quelque façon odieux, mais...

– Je vous avais donné mon accord, Mr. Dew. Je ne sais pas si elle est pleine de cartes, mais je vous ai tendu ma main. Je vous ai dit que nous irions ensemble payer nos dettes, sir. Et vous, Francis, vous serez avec moi ?

Francis Buir posa sa main sur l’avant-bras d’Amelia Pritlowe. D’un ton grave, il lança :

– J’ai confiance. Vous ferez ce qui est juste et ce qui est bon. Vous l’avez fait déjà... à Bath ou ailleurs !

Ce disant, il regarda intensément Walter Dew, pour marquer à quel point il jugeait négativement son intervention de tout à l’heure. Dew ne broncha pas. Il chercha sur le mur une divinité indienne, juste derrière la nuque de Buir. Puis, se décidant, il dit :

– Francis, je sais ce qui est arrivé à Bath. Je sais pourquoi et je sais comment. Nom de Dieu, j’ai passé toutes ces années à Scotland Yard et... jamais – vous avez ma parole d’homme et ma parole d’ancien policier – jamais cela ne sortira, par mon fait, de ce cercle où nous voilà ce soir. Personne d’autre que nous trois n’est au courant. Pas même ce Mr. Dobbler à votre Filebox Society, qui fait mine de tout savoir et de tout comprendre. Ceci est ma dernière affaire, Francis. Elle se terminera sur un échec, ou elle se terminera sur un succès. Mais il n’y aura de traces de rien. Je n’ai pas de préjugés contre les mémoires policières, mais je... Nulle chronique n’en tiendra le compte. J’ai échoué à retrouver Jack l’Éventreur. Je sais à quel point le regret est douloureux,

et je sais la force qu'il possède lorsqu'il vous mord chaque nuit, mois après mois, et tout au long des années. C'est pourquoi je vous supplie, Amelia, de dissiper ce regret, au plus vite, avant qu'il ne vous ronge. Avant qu'il n'y ait plus que ça. Ce monstre vous offre la possibilité d'une réponse. Votre réponse, à travers les années où vous... flottez ! Et moi je vous offre la possibilité de lui porter cette réponse. Je suis là pour vous accompagner dans cette quête que je suis venu vous proposer. Et avoir le sentiment, peut-être, d'avoir... pris ma revanche.

Buir lâcha le bras d'Amelia Pritlowe. Raide et solennel, il tendit la main à Walter Dew, qui, dans un mouvement rapide, se leva de sa place et la serra.

Mrs. Pritlowe dévisagea ses deux compagnons, passant de l'un à l'autre en coups d'œil rapides.

Aucun d'entre eux ne semblait souhaiter parler.

Francis Buir se recula contre le mur. Il soupira. Fouillant dans l'intérieur de son veston, il exhiba une petite boîte de cuir fauve, scellée par une faveur de crêpe mauve. On y lisait une adresse dans Regent's Street, d'une fine écriture dorée, et ces mots : « *Swan Blackbird* ».

– C'est pour vous, Amelia... Bon anniversaire !

Amelia Pritlowe ne bougea pas. Un sourire affectueux se posa sur son visage. Walter Dew se remit à explorer le papier peint. Elle commença à dénouer le mince ruban et ouvrit la boîte. Un élégant stylographe laqué d'un jade profond était posé sur un lit de velours ivoire. Mrs. Pritlowe le fit délicatement sortir de son écrin et le présenta sous le vif éclairage de la table. La laque renvoyait la lumière de manière féerique, produisant des reflets aquatiques sur toute la surface du stylo. La plume dorée, aussi aiguisée qu'une lame, était longue et luisante, décorée de subtils motifs et gravée du nom de son fabricant, Mabie, Todd & Co. Ltd.

– Il est magnifique, Francis. Mais... ne dois-je pas y voir un discret message ?

– Rien n'est plus personnel que l'écriture, Amelia. Ce que vous écrivez n'appartient qu'à vous, et vous appartient aussi le droit de le partager ou non. Mais, si vous devez continuer à laisser des billets à ce Mr. Crowley, voilà de quoi les lui tourner !

Mrs. Pritlowe posa sa main sur le poignet de Francis Buir, qui sourit à son tour, tandis que Walter Dew avait une nouvelle fois rejoint Ganesha dans son macrocosme.

1. La *Woolton pie* était une tourte imaginée pendant la période de rationnement à Londres, composée d'ingrédients – essentiellement d'origine végétale – fluctuants et disponibles. Elle doit son nom à Lord Woolton, ministre chargé de l'alimentation.

Vendredi 20 février 1942 – Hunter's Hall, Dagenham, 7 h 40.

Quand il se réveilla, Smike mit quelques secondes à recomposer ses souvenirs et à identifier l'endroit où il se trouvait. Le départ de l'hôpital, Amelia qui l'avait suivi du regard tandis qu'il partait avec d'autres enfants, le métro à Whitechapel Station, et puis le trajet jusqu'à Dagenham. Il revit le moment où ils étaient passés au-dessus du pont de la station du métro : il avait regardé les voies s'enfuir vers l'est, à travers la campagne anglaise, enserrée dans l'hiver. Il n'avait jamais été aussi loin de chez lui. Dagenham constituait une sorte de limite absolue du monde. L'univers qui commençait au-delà du pont de Romford Road lui sembla aussi menaçant qu'attirant. Il eut tout à la fois l'envie de détourner les yeux et de marcher au même pas que les autres, d'oublier les deux lignes convergentes des rails, et celle de quitter le groupe et de suivre, jusqu'à son terme, cette perspective vertigineuse. Jamais les rails ne devaient se rejoindre ; les parallèles étaient trop parfaites, *trop mécaniques*, jugea-t-il, pour finir par se confondre ou, simplement, s'arrêter. Il pourrait les suivre pendant des jours, des mois même, et, quand il cesserait d'avoir envie de marcher entre ce double trait, la guerre serait finie, depuis longtemps. Qui s'en souviendrait encore ?

Il revint à la journée de la veille. La marche vers Hunter's Hall. Ils avaient mangé des patates et d'autres légumes en purée, recouverts d'une sauce brune qui avait bon goût. On leur avait donné du pain, et une sorte de gelée de fruits. Il ne mangeait pas comme ça tous les jours dans Paradise Street, à Rotherhithe.

Au-dehors, le jour commençait à se lever, et une lumière grise entrait par les quatre fenêtres de leur dortoir. Il vit des têtes ébouriffées se lever, ici et là. Des yeux collés, des visages sales et morveux. Smike attendit un moment que quelque chose se passe. Il ne se passa rien.

Personne n'entra dans le dortoir ; aucun enfant ne faisait mine de se lever.

Il se mit en boule et referma les yeux.

*

Il fut réveillé par la voix de la femme du London Council qui les avait installés dans leur dortoir. Elle était entrée dans la baraque et criait en tapant dans ses mains :

– Allons, debout ! On se lève en bon ordre. Dagenham, debout !

Et elle continuait à faire ce geste qui ressemblait à un applaudissement, en marchant entre les lits. Quelques enfants étaient déjà relevés, certains même déjà chaussés.

– On va à la toilette, Messieurs ! En ordre et par groupes de quatre. Nettoyage soigneux, on n'oublie rien. Le traitement des poux et de la gale est repoussé, nous n'avons pas reçu les produits. Les bestioles ont de la chance ! Ne vous grattez pas, les plaies s'aiguisent si on se gratte ! Allons, debout ! Dagenham, debout !

Le compagnon de Smike était assis sur le bord de son lit, frottant ses paupières avec le tranchant de la main. Il lui lança un gros clin d'œil et, attendant que la femme du London Council soit à l'autre bout de la travée, il lança :

– Va pas la boucler, la reine Victoria ?

Smike pouffa dans ses mains, essayant d'étouffer le rire au fond de ses paumes. L'autre enfilait ses chaussures à même la peau, en continuant ses clins d'œil.

– Mince de rombière, ell' réveillerait tout l'équipage !

Et Smike pouffa encore en enfonçant sa tête dans l'épaisseur de sa paillasse. La femme revenait vers eux.

– On ne traîne pas ! Par groupes de quatre, on nettoie tout, on n'oublie rien. Du lait chaud et du pain dans trente minutes...

Smike fit émerger un visage rougi.

– C'est quoi, ton nom ?

– Freddy Bobbler. Les gars m'appellent Bo dans l'île aux Chiens.

– Moi, c'est Smike... Tout le monde m'appelle Smike.

Ils se serrèrent la main, émus et graves comme deux adultes scellant un contrat devant notaire.

Vendredi 20 février 1942 – London Hospital, 9 h 20.

Amelia Pritlowe s'était arrêtée devant le lit de Smike. La place n'avait pas été longtemps vacante. Un autre garçon, sensiblement du même âge, y était allongé et dormait. Il était arrivé pendant la nuit, venu de l'hôpital Saint Elizabeth qui n'avait pu le garder. Il souffrait de plusieurs fractures dues à un effondrement. Tout le bas de son corps était protégé par des bandes de tissu blanc et des sortes d'attelles dépassaient des linges. Cela lui valait le privilège d'être seul sur le lit. Elle injecta une demi-dose de morphine à l'enfant, qui se tendit dans son sommeil. Un beau soleil d'hiver perçait par les grandes verrières, qui illuminait sa peau blanche et ses cheveux clairs. Un ciel bleu se devinait au-delà des angles d'East Mount.

Amelia Pritlowe décida de retourner voir si l'état de Greta Hayward avait évolué. Depuis plus de trois jours, la jeune femme était plongée dans un coma profond – coma carus –, avaient jugé les deux médecins qu'elle avait croisés devant son lit l'avant-veille. Elle-même avait noté les mouvements saccadés et désordonnés des yeux, qui n'indiquaient rien de bon. Une infirmière était aux soins devant le lit de Miss Hayward. Elle venait de procéder à une nutrition par voie entérale et désamorçait une sonde caoutchoutée reliée à un long bocal rempli d'une solution de glucose et de protéines. Les bandages ceinturaient le cou et descendaient sous la chemise de la patiente, enserrant les épaules.

– Bonjour Lynn. Comment va-t-elle ? demanda Amelia Pritlowe. Toujours pas de signes de...

– Elle respire à peu près normalement. Elle a bougé au moins deux fois hier soir. Ce matin, encore une fois. Hazel Lineker dit qu'elle l'a entendue murmurer.

– Le docteur Godelman est déjà passé ?

– Ce matin, c’est Wakeman qui est là. Il l’a vue à huit heures. Il pense qu’elle pourrait passer en stade un, peut-être même se réveiller dans la journée. Il repasse à onze heures. S’il a le temps.

– Je peux... rester un moment avec elle ?

– Autant que tu voudras. Il n’y a plus d’ouvrage à Walpole ? C’est quelqu’un que tu connais ?

– Vaguement. Nous avons quelqu’un... en commun.

Amelia Pritlowe avait veillé Greta Hayward pendant plus de vingt minutes. La jeune femme n’avait absolument pas bougé. Elle ressemblait à une de ces figures allongées qu’on voit parfois dans les musées de cire, et dont une pompe pneumatique anime artificiellement la poitrine. Son cou ceinturé de gaze lui donnait des airs aristocratiques qui renforçaient son aspect de mannequin.

Amelia Pritlowe retourna à son service. Plusieurs fois, dans la matinée, elle se rendit à la chambre de Greta Hayward. Elle s’asseyait quelques minutes sur un tabouret de fer à la tête du lit. Elle regardait le buste de la jeune femme se gonfler légèrement au rythme de sa respiration. Sa blessure avait continué à saigner au cours de ces dernières heures, et des fluides perçaient à travers les épaisseurs de gaze autour de sa gorge.

La journée avançait ainsi. Elle effectuait toutes les heures environ un passage dans la chambre de la jeune femme. En fin d’après-midi, alors qu’elle allait quitter l’hôpital, elle décida de rester la veiller encore un peu. Elle reprit son tabouret et observa de nouveau le visage immobile de la blessée. Un sillon de nourriture liquide avait glissé sur sa joue gauche. Machinalement, Mrs. Pritlowe lui passa un linge humide pour nettoyer la souillure. Brutalement, Greta Hayward ouvrit les yeux. Elle fixait l’abat-jour de tôle qui pendait dans l’allée, au pied du lit. Ses pupilles se contractèrent, ses paupières se mirent à battre, de manière synchrone, cette fois. Elle parut se rendormir. Puis, sans bouger la tête, elle murmura :

– *Gor... ge.*

Amelia s’approcha tout près, posant presque sa tête sur l’épaule de la jeune femme. Celle-ci répéta :

– *Gor... ge. Ma-ha... à-ha gor... ge.*

– Vous avez mal à la gorge. Oui. Je vais vous donner à boire. Un peu.

Elle puisa un peu d'eau dans une carafe sur une table voisine et, tenant le verre incliné, fit lentement boire Greta Hayward. La déglutition ne marchait pas. L'essentiel de l'eau se perdit sur l'oreiller.

– *Ha-core*, demanda Greta Hayward dans un souffle.

Mrs. Pritlowe inclina une seconde fois le verre, avec des précautions d'orfèvre. L'eau coula doucement, hydratant la bouche et la gorge de la jeune femme.

Mrs. Pritlowe se rassit, attendant de voir comment elle réagissait. Elle avait du mal à garder ses yeux ouverts, mais on voyait qu'elle tentait de résister au sommeil et qu'elle se battait pour revenir à la vie et à la relation.

Les minutes passaient. Mrs. Pritlowe prit la main de Greta Hayward et la tint serrée entre ses propres mains, penchée au-dessus des draps.

– *Ah-firmière ? Vous êt'-ah-firmière ?* demanda la jeune femme.

– Oui. Doucement. Ne vous fatiguez pas. Voulez-vous boire encore ?

– *Boi... re... Oui.*

Elle but à nouveau. Elle avalait un peu mieux. Elle revenait à elle.

– *Ah-mal... Gor... ge...*

Greta Hayward dessina un sourire timide, s'excusant presque d'être là, d'avoir soif et d'avoir mal.

– Ne vous fatiguez pas. On va s'occuper de vous. Vous êtes à l'hôpital...

– *Ho-ptal...*

– Oui, vous avez subi un choc. Vous avez été blessée...

– *Blah-ssée... Oui... L'hom-me... dans le noir...*

– Vous... Vous vous souvenez ? Vous vous rappelez quelque chose ?

– *L'hom-me... mah-fra-ppe-mah... dans le noir.*

– Attendez. Buvez encore un peu. Vous avez encore soif ?

– *Ah-faim...*

– Je vais vous commander quelque chose... du bouillon. On va vous donner quelque chose... Vous vous souvenez de l'homme ?

Mrs. Pritlowe s'en voulut immédiatement. Il y avait un risque. Un coma de stade trois, avec dimension traumatique... Il fallait avant tout du calme à cette femme, pas un interrogatoire de police. Elle pouvait la faire replonger. Elle n'avait pas résisté à poser la question.

– *L'hom-me...*

Mrs. Pritlowe avait désormais le menton posé sur la poitrine de la jeune femme, l'oreille à un pouce de sa bouche. Si quelqu'un entrait,

elle aurait à expliquer.

– L'homme ? L'homme qui vous a agressée, celui qui vous a fait du mal ? Comment est-il ?

– Lui... *l'hom-me... l'homme aux allu-mettes !*

Mrs. Pritlowe sonna. L'infirmière de tout à l'heure arriva presque aussitôt.

– Lynn. Pouvez-vous lui donner quelque chose... Elle revient ! Elle est réveillée. Elle a faim. Du bouillon, ou un jus de fruits. Je vais prévenir le docteur Wakeman...

Et elle sortit de la chambre, en titubant. Une pensée venait de lui traverser l'esprit. Moins qu'une pensée, une image. Se pourrait-il que ? *L'homme aux allumettes* ? Il fallait qu'elle sache. Il fallait qu'elle aille voir.

Elle passa en coup de vent dans l'aile Walpole. Demanda sa pause. Il fallait qu'elle respire, elle aussi. Qu'elle marche. Elle traversa Whitechapel Road et fila en direction de Commercial Street. Oui, il fallait décidément qu'elle revoie quelque chose. Qu'elle pose son regard, et compare. Elle arriva au bas d'Osborn Street. La circulation était incohérente et touffue. Des autos s'engouffraient au ralenti dans Church Street sur trois rangées, incapables d'y reprendre quelque vitesse. Des camionnettes et des voitures tirées par des chevaux bloquaient la voie en direction d'Aldgate High Street. Elle se posta devant Saint Mary Matfelon et regarda le trou immense, rempli d'eau sale, d'où émergeait toujours le bus à étage, avec sa publicité pour les Swan Vestas : l'officier était toujours là, allumant pour l'éternité sa pipe avec une allumette Swan.

L'homme aux allumettes... Greta Hayward – et avec elle sans doute la moitié des habitants d'Angleterre – connaissait bien cette affiche. Du fond de sa mémoire fracturée, cherchant parmi ses pensées confuses et douloureuses, elle avait désigné par une image, une image commune, celui qui avait essayé de l'égorger dans cette rue près de Piccadilly, dans une salle de billard abandonnée. *L'homme aux allumettes*. Un militaire. Un militaire de la Royal Air Force. Si sa déduction était juste, Greta Hayward venait de décrire celui qu'ils cherchaient. Sans repasser par l'hôpital ni prévenir, elle arrêta un taxi au bas de Commercial Street et donna l'adresse de Walter Dew.

Dew était contrarié. Son front se rayait de rides. Un mouvement involontaire déformait par instants ses joues, et l'os de sa mâchoire saillait brusquement à travers l'épaisseur de sa joue. S'approchant de sa bibliothèque, contre laquelle il s'appuya, il dit :

– Le gouvernement ne voudra jamais d'un pilote... d'un meurtrier issu des rangs de la RAF. Pour le pays, pour tous les Britanniques, la RAF représente notre meilleur espoir. Ce sont les as de la bataille d'Angleterre, les types qui ont abattu mille cinq cents Messerschmitt au-dessus de la Manche ! Le pays ne veut pas d'un salopard qui égorge et mutile des femmes en plein centre de Londres dans un uniforme de l'Air Force...

– Que voulez-vous dire, Mr. Dew, « le gouvernement ne voudra pas » ? Si c'est cela qui nous est donné, si ce type est vraiment un pilote de la Royal Air Force...

– Eh bien, non ! Non. Je sais comment cela se passe, je sais ce qui compte en ce moment. Je connais les gens qui... Les autorités ne veulent aucune faiblesse, aucun relâchement. Le message est celui que répète le Premier Ministre : le calme, la souffrance, la patience et l'union... Et la victoire. Voilà l'Angleterre. Tout ce qui nous reste, c'est la gloire de nos pilotes et la légende. Qu'avons-nous après tout ? Une fille dont nous ne savons rien, qui sort d'un coma dépassé et qui désigne un « homme aux allumettes » ? Et pourquoi pas la méchante sorcière de l'Ouest qui s'en vient réclamer ses souliers de rubis ?

La réaction de Dew la décevait. Le ton même qu'employait le vieil homme la décevait. Amelia Pritlowe se détourna vers la fenêtre. Dans Pembridge Villas, deux hommes – sans doute des employés de bureau ou des chefs de rayon – fumaient sur le pas d'une porte, en devisant dans le soir tombant. Parfois, l'un ou l'autre renforçait d'un geste ses propos, et son compagnon riait ou répondait par un mouvement du bras. Ils écrasèrent leurs cigarettes sur le pavé, et continuèrent à causer. Parfois, ils levaient les yeux, désignaient un point sur un horizon qu'elle ne voyait pas, ou consultaient leur montre. Ils allumèrent une nouvelle cigarette. Deux jeunes femmes apparurent, des grilles toutes proches, avec chacune un bébé dans leurs bras. Les épouses, sans aucun doute, des deux hommes. Les deux pères embrassèrent les femmes et, écartant les linges qui les couvraient, caressèrent un instant le front des nourrissons. L'un des pères prit son enfant dans ses bras et continua de

converser, en berçant le bébé, gardant sa cigarette fichée entre ses lèvres. Ainsi, malgré tout, des enfants continuaient de naître dans Londres. Des femmes les portaient, puis les nourrissaient, et des pères interrompaient leurs conversations pour cajoler leurs tempes ou poser un baiser sur leurs joues. La vie continuait. Comme disait Buir, la vie a le droit de gagner, et elle vise le moindre intervalle où se glisser et poursuivre son chemin. Amelia Pritlowe chercha dans le coin de sa tête l'endroit où elle avait déposé l'image de Smike. Elle le trouva immédiatement et convoqua le souvenir du visage du gamin. Voilà où elle voulait être. Là. Nulle part ailleurs. Et certainement pas avec ce vieux policier égoïste et maniéré.

Mrs. Pritlowe se prépara à partir. Elle voulut juste y mettre quelque forme, au nom de l'espoir que Dew avait fait naître en elle. Le temps d'une minute ou deux, elle marcherait vers Notting Hill Gate. Elle saluerait les deux employés et leurs épouses, et elle marcherait d'un pas déterminé. Vers l'est. Elle se décida :

– Mr. Dew, je dois rentrer...

– Mrs. Pritlowe, coupa Walter Dew. Je suis un vieil imbécile. Excusez-moi. Je suis venu vous chercher, et je vous parle avec le ton d'un benêt de *constable* qui vient tout juste de toucher sa vareuse et son bâton ! Je dois vous dire qui sont ces *gentlemen* pour qui je travaille aujourd'hui, ces gens qui m'ont sorti de ma retraite. Je... je suis tenu au plus grand secret, mais comment pourrais-je vous demander de m'aider sans vous dire toute la vérité ? Certains dossiers de police sont depuis le début de cette guerre soustraits aux missions du Yard. Toutes les affaires de meurtres, dès qu'elles touchent à la défense du pays, par exemple, ou à certaines questions militaires, échappent au département criminel. C'est une sorte de comité spécial, disons proche du Premier Ministre, qui...

– Ce fameux Cabinet Gris, dont parlent les journaux ?

– En effet, le Cabinet Gris... Un nom grotesque.

– Vous en faites partie, Dew ?

Amelia Pritlowe venait d'oublier le « *mister* » qu'elle utilisait pour s'adresser au vieux policier.

– Non. Sir Philip Woolcott-Game, le chef de la police de Londres, qui est un de ceux qui animent ce Cabinet Gris, m'a demandé de m'occuper de cette affaire du *Blitz Ripper*. Avec celui qui est désormais mon supérieur direct, le *superintendent* Lime. Sir Game pense que le seul

Cabinet Gris n'est pas... enfin, il pense que des policiers doivent s'occuper des affaires de police et que les politiciens doivent les laisser faire. Sir Game laisse le Cabinet Gris penser que ses membres décident, mais, au fond, il fait un peu ce qu'il veut. Avec Lime, et moi, il peut prétendre qu'il maintient l'affaire entre les mains de policiers. Je crois que la seule personne à qui il donne l'ensemble de ses comptes est le Premier Ministre en personne...

Mrs. Pritlowe l'avait laissé parler. Sa moue disait assez son désappointement, et aussi sa colère qui montait.

– Et moi je crois, lança-t-elle d'une voix chahutée par l'émotion, que vous êtes venu me chercher parce que vous vouliez que j'aille chez ce Crowley et que j'en rapporte des informations. Des informations que la police et tout votre Cabinet Gris ne peuvent obtenir par des moyens classiques... Moi je crois, Mr. Dew, que vous vouliez le débusquer tout seul ! N'est-ce-pas, Mr. Dew ? Et vous vous êtes servi de moi ! Et de cette malheureuse Miss Hayward !

– Je vous assure que cette idée est absolument...

Amelia Pritlowe acheva de refermer son manteau. Elle fit quelques pas vers la porte.

– Attendez, Mrs. Pritlowe ! Oui, je pense que Crowley ne pourrait parler qu'à quelqu'un comme vous ! Oui, je pense qu'il peut vous parler sincèrement. Oui, encore, je suis persuadé qu'aucun moyen de police ne saura lui arracher un seul mot. Mais je ne cherche pas à vous tromper, Mrs. Pritlowe. Je ne joue pas avec vous. Le Cabinet Gris ignore jusqu'à votre existence...

– Moyen de plus de vous attribuer tout le mérite de l'enquête ! Vous jouez un drôle de jeu, Mr. Dew...

– Croyez-moi, je ne cherche qu'à coincer cet... homme. Ce tueur. Je crois que vos intuitions sont justes. Je crois que vous pouvez lire dans l'âme de ce type, aussi clairement que vous avez su autrefois...

– Alors pourquoi ne croyez-vous pas ce que je dis quand je viens vous dire que c'est peut-être un type de l'Air Force ? coupa Amelia Pritlowe.

– Encore une fois, vous avez sans doute raison, Mrs. Pritlowe. Pourquoi pas un type de l'Air Force ?

– *Parce que le gouvernement ne veut pas. Parce que le Cabinet Gris souhaite un meilleur coupable !* railla Amelia Pritlowe en imitant le ton acide qu'avait adopté quelques minutes auparavant l'ex-inspecteur Dew.

Elle se calma. Elle accepta le dialogue.

– Sérieusement, Mr. Dew, si c'était un militaire ? Un type habitué à évoluer dans le noir, un de ces types des forces spéciales qui savent trouver leur chemin dans l'obscurité. Pensez à tous ces soirs où il a agi : Londres était dans le *blackout* absolu. Les rues sont désertes et plus noires que des tombes. Les déplacements sont contrôlés ; il y a des patrouilles de la défense civile. Des rondes. Et ce gars-là s'est promené tranquillement sans éveiller le moindre soupçon. Comme s'il flânait un samedi après-midi dans Kensington High Street !

– Le meurtrier est sans doute cet homme que vous décrivez, Mrs. Pritlowe. Allez chez Crowley et voyez pourquoi ce tueur signe ses crimes avec le nom d'un de ses livres.

Amelia Pritlowe regarda Dew dans les yeux. Elle hocha la tête et plongea dans Notting Hill.

Vendredi 20 février 1942 – Long Acre, quartier de Covent Garden, 16 h 20.

C'était la pause entre la séance de matinée et celle de la soirée. Les théâtres s'étaient vidés dans les rues autour de Covent Garden. Des vendeurs ambulants proposaient des fleurs ou des sandwiches sur des charrettes inclinées, couvertes de caisses de bois. Février n'était pas terminé, mais la densité de l'air, celle des ombres et des couleurs était celle d'un soir d'été. Des femmes filaient sur les trottoirs dans des manteaux jaune, rose ou vert vif, que les derniers rayons faisaient luire comme des ampoules de fête foraine. Des publicités multicolores, sur les palissades qui cachaient les trous monstrueux des derniers bombardements, ajoutaient à l'ambiance joyeuse de kermesse. Des grappes de militaires en permission ou en repos se faufilaient entre les passants, dévisageant les filles et pirouettant sur leurs talons, pareils à des gamins. Au loin à l'ouest, dans Long Acre, tout au bout de Piccadilly, le soleil touchait les toitures et transformait tout en ombres chinoises. Un clocheton pointait dans le ciel qui tournait à l'indigo. Il ressemblait à la tour pointue d'un château de conte de fées. Au-dessus de lui, planté au milieu du ciel, un ballon de barrage flottait, tendu de toile métallisée : on aurait dit un gros poisson mort, aux écailles luisantes.

Gordon Cummins poussa la porte d'un bar qui formait la pointe de Garrick Street. L'entrée monumentale ressemblait à celle d'un tombeau égyptien, taillée dans une pierre jaunâtre qui absorbait la lumière déclinante. À l'intérieur, la pénombre régnait, entretenue par de lourds rideaux vaguement dorés, soigneusement tirés devant les fenêtres. Des globes de verre poli jetaient une lumière jaune sur une piste de danse de chêne blond, marquée de nombreuses brûlures de cigarettes. Une

odeur de bière, de tabac blond et de poussière flottait dans cet air tiède que fabriquent les corps rassemblés dans un endroit clos. Un pianiste jouait des airs de lambeth-walk et de slow-fox. Quelques couples s'enlaçaient en cadence, en des pas maladroits. Un bar d'acajou occupait tout le mur de droite, et deux *barmen* emplissaient des verres pour une douzaine de clients, debout devant le comptoir.

Cummins hésita un instant, troublé par la curieuse topographie de l'endroit. Au bout de quelques secondes, il avisa la femme qui se tenait accoudée juste à l'extrémité du bar, de trois quarts dos. Elle avait un verre d'alcool posé devant elle et fumait une cigarette, la tête légèrement penchée en arrière. Il s'approcha. Il trouva naturellement sa place juste à côté d'elle, sans forcer le passage, ni jouer des coudes. Certains hommes ont cette faculté de s'ouvrir la voie, comme s'ils glissaient sur l'eau, silencieusement et gracieusement, tandis que d'autres ne semblent avancer que dans le contact et la percussion. Ceux-là possèdent aussi la science d'être aisément reconnus par les *barmen* et les *grooms*, qui les remarquent et les servent immédiatement, alors que les autres patientent et pestent en attendant un verre qu'ils ont demandé dix ou douze fois et qui ne viendra jamais.

Gordon Cummins maîtrisait parfaitement tout cela. Il connaissait ses atouts et connaissait son charme. Il n'ignorait pas non plus qu'il gagnait à être vu de face, où, sans même parler de ses yeux, ses lèvres malicieuses et ses traits fins s'imposaient au premier regard, tandis que son profil, plus grossier, révélait la cruauté de son sourire et l'aspect terrifiant de ses tempes. Celles-ci paraissaient toujours frissonner de colère et de haine.

Un des serveurs se jeta presque sur lui, abandonnant son ancienne clientèle, et s'enquit de son choix. Cummins posa contre son tabouret l'étui de son masque à gaz et son calot d'aviateur, puis désigna d'un sourire chaleureux la bouteille de brandy que le garçon tenait encore. Le verre empli, il fit mine de s'intéresser à son voisinage, laissant toujours traîner ce même sourire sur ses lèvres. Le sourire d'un gars heureux de vivre, qui ne cherche qu'à profiter le plus longtemps possible de cette bonne humeur et à la transmettre à ceux qu'il côtoie. Son regard croisa celui de la femme sur sa droite. Il accentua d'un degré son sourire, à la façon d'un homme qui vient d'avoir une belle surprise.

– Miss... lança-t-il en inclinant légèrement la tête.

La femme ne répondit pas. Elle rendit une ombre de sourire, reprit sa position en se détournant et souffla lentement la fumée de sa cigarette devant elle. Cummins but une gorgée de son brandy, et, sans bouger la tête, reprit :

– Le vrai bonheur est dans les choses simples. Un bon verre, un peu de musique...

Il constata que la fille avait à nouveau penché son visage vers lui. Il se tourna complètement et plongea dans ses yeux.

Elle vit, aussi nettement que toutes les femmes qui avaient croisé Cummins depuis une vingtaine d'années, la profondeur insondable de ce regard clair, semblable à un miroir, que l'iris faisait chatoyer sur plusieurs nuances de vert, de gris et d'or. Il sentit immédiatement qu'elle restait un tout petit peu trop longtemps plongée dans son regard. Il comprit qu'elle venait de mordre dans la pomme.

– Un brandy, miss ? Un bon verre, un peu de musique et un peu de compagnie. Voilà la recette complète.

Elle regarda son verre vide. Elle releva le menton, sourit au militaire.

– Oui, pourquoi pas, sir. Pour une fois qu'un bar dans Piccadilly sert un brandy pas trop moche...

Gordon Cummins leva le regard vers le barman, en faisant tourner son index au-dessus du verre de sa voisine.

Le serveur, qui semblait n'attendre que cet ordre, s'approcha et resservit la femme. Elle but une gorgée, puis une autre, avec une précipitation suspecte. Il remarqua que sa main soignée et aux ongles faits tremblait. Sans rechercher son regard, en continuant à regarder droit devant elle, comme si elle se parlait à elle seule, elle dit :

– Voilà un beau militaire qui m'appelle « miss », et qui cherche à me faire boire plus qu'il est raisonnable. Mais il me fait boire un alcool pas trop moche...

Gordon Cummins émit un petit rire. Il connaissait cette manière qu'ont certaines personnes de répéter les choses, ou les expressions, quasiment à l'identique. La fille avait un coup dans l'aile. Elle commençait « à partir dans la cour de derrière », comme disait sa mère...

– Alors restons raisonnables, miss. Parce que j'espère bien que vous accepterez mon invitation à danser.

Cette fois, elle décida de replonger dans l'iris et de se noyer dans les jades mouvants. Abandonnant toute fausse coquetterie, elle répondit :

– Oui. Allons-y. Ça nous éloignera de ce bar. Il brille trop à mon goût : on dirait le sillage d'un escargot.

Elle laissa filer un rire inquiétant en finissant sa phrase. Il la regarda et rit à son tour. Il avait désormais une parfaite idée de la femme. Assez jolie, un rien fanée, sans doute en raison d'une trop grande consommation d'alcool. Peut-être même une droguée, une artiste qui se klaxonnait au laudanum ou à l'éther. « Ce rire de dingo pue l'éther à plein nez », s'amusa-t-il. Il l'imagina un instant se soûlant de liqueur éthylique ou de dérivés opiacés, s'alourdissant dans sa chambre de danseuse ou de choriste, comme l'autre putain de Wardour Street. Celle-ci était plus jolie, plus élégante, plus distinguée aussi dans son langage et dans sa tenue. Il la prit par le bras, avec douceur. Elle sentit sa main se poser près de son coude, à la manière d'un courant d'air chaud, comme ceux qu'on croise, se dit-elle, lorsqu'on entre dans certains grands magasins. Elle se laissa guider vers la piste. Ils dansèrent un long moment, sur la musique de slow-fox extrêmement ralentie que jouait le pianiste. Elle avait posé sa main à plat sur son épaule. Il sentait qu'elle s'y agrippait. Il crut même qu'elle allait trébucher. Pourtant, elle dansait parfaitement. Elle connaissait bien mieux que lui les pas difficiles du lambeth-walk, mais sa main continuait à peser. Il en sentait la chaleur et, presque, il en percevait le tremblement. Il laissa sa propre main contourner l'omoplate, dont il sentait la courbe à travers sa robe de soie verte. Il la posa au creux du dos, entre les deux bretelles froncées, à même sa peau. Elle ne la refusa pas. Le *tempo* changea. Le type au piano se lança dans un swing qui éloigna la plupart des hommes de la piste. Quelques filles se mirent à danser entre elles, en occupant largement l'espace et en lançant de grands coups de genoux dans l'air. Ils regagnèrent leur place au bar.

Elle essayait d'éviter de le regarder, baissant ostensiblement les yeux sur le comptoir d'acajou.

– T'as déjà dû calciner pas mal de gamines, toi, avec ces yeux-là. Enfin, j'suis plus jalouse de rien, et puis ton histoire me regarde pas. Mais tu as sacrément des jolis yeux quand même.

Elle posa sa joue contre sa veste en laine rêche. Elle entrouvrit ses lèvres et attendit son baiser. Gordon Cummins l'embrassa à l'amorce du cou, juste au-dessous de l'oreille. Elle sentit son souffle caresser sa

gorge, s'infiltrer sous la robe de soie verte.

– Tout le bonheur du monde est dans les choses simples, murmura-t-elle. Restons là-dessus, et évitons de nous demander pourquoi on se retrouve à quatre heures de l'après-midi devant un verre de faux cognac, à regarder dans le vague.

Sans se préoccuper des autres clients ni des deux *barmen* qui continuaient leur service, ils échangèrent un long baiser, au goût de brandy. Ce fut lui qui céda et recula lentement son visage. Elle fouilla dans son sac de cuir ivoire, posé devant elle sur le bar, à la recherche d'une nouvelle Player's. Cummins lui tendit son briquet, dont la flamme bleue piqua l'obscurité de leur coin de comptoir.

– On dirait bien qu'la guerre est loin, pas vrai ? fit-elle d'une voix émue en soufflant la fumée. Suffirait presque d'oublier les rideaux du *blackout* et le drôle de goût du brandy pour se croire revenus en 1938.

» En ce temps-là, j'étais au Windmill... « *Never closed, never clothed* ! », comme se moquent les journaux maintenant ! Mais, crois-moi, en 1938, je jouais tout habillée ! On m'a vue chanter Sally Smith dans *Me and My Girl*, et je peux te dire que j'ai pas laissé respirer les choristes !

» La saison suivante, j'y ai joué dans la version féminine de *Cox and Box*, qui aurait fait tomber à la renverse Arthur Sullivan s'il avait eu l'idée de regarder de là-haut ce qui se passait sur les planches ! Je jouais Jamie Cox, et Suzanne Ross jouait Jenny Box... Quelle rigolade !

– Vraiment ? fit Cummins d'un ton glacé, les yeux fixés sur la gorge de la fille.

Peu après vingt heures, ils quittèrent Long Acre en direction de Drury Lane. Les rues au nord de Covent Garden étaient vides ; les gravats avaient été charriés sur les côtés, en tas soigneusement égaux. Les lampes urbaines étaient pour la plupart éteintes, et seule la peinture blanche dont on les avait enduites permettait de distinguer un vague tracé dans la pénombre. Les passants restaient des ombres confuses, sans visages, drapées dans d'informes vêtements semblables à des suaires. Avant d'arriver dans Drury Lane, elle rechercha un nouveau baiser, dans une encoignure. Pas seulement par pur réflexe social, puisque personne à plus de deux mètres ne les aurait remarqués.

– Tiens on va se mettre dans le noir complet ! Je verrai moins tes jolis yeux et ça m'empêchera peut-être de tomber amoureuse trop vite.

Gordon Cummins ne refusa pas. Il attira la femme vers lui, et l'embrassa, presque avec tendresse, tout en flattant sa nuque d'une main souple.

Ils reprirent leur marche, piquèrent au nord dans Endell Street, dont les immeubles, plus bas, laissaient encore passer une étrange lumière, tombée des étoiles.

– Nous voilà rendus : Betterton Street ! Une vraie place au paradis, pas vrai ? Faudra pas te gêner, on partage avec une camarade, là-haut... Je crois que je t'en ai déjà dit un mot ? Je me sens un peu paf, pas vrai ? Enfin. Deux pièces et chacune chez soi. Tiens, comme dans *Cox and Box*, finalement !

Ils se trouvaient devant un immeuble maussade de brique sale, qui paraissait presque noir dans l'obscurité. D'épaisses gouttières de fonte descendaient des toits, en longues lignes parallèles qui s'enfonçaient dans les murs au niveau du premier étage. À droite et à gauche de sa porte, des grilles de fer forgé isolaient un mince espace de plain-pied, dans lequel couvaient des pigeons, effrayés par leur arrivée. Elle fouilla dans son sac, sans trouver la clé de la porte de la rue. Il remarqua encore une fois le tremblement de son poignet, qui plongeait maladroitement dans le sac à main. Un bruit métallique la guida, et elle finit par ressortir un trousseau garni de deux clés rondes. Elle ouvrit la porte, passa devant, chercha dans le noir la commande de l'éclairage. Une lumière orange, d'une densité étrange, presque matérielle, illumina un escalier aux contremarches de bois sombre, par lequel ils s'engouffrèrent. Au troisième palier, elle s'arrêta en soufflant.

– Saletés de Player's, nom d'un chien ! Plus le souffle de grimper...

Elle repartit du rire qu'elle avait déjà eu plus tôt, dans ce bar de Garrick Street. Il la regarda tousser, courbée en deux, aussi essoufflée qu'une poissarde des West India Docks, qu'on paye quatre pence par jour à ramasser les débris de chanvre et de lin pour fabriquer de la bourre à matelas ou des étoffes militaires. Malgré ses jolis traits, sa robe de prix et son maintien, il se mit à la détester comme les autres. Une traînée. Une vraie traînée de Holborn, une putain de music-hall et de dancing, pareille aux autres. Il devina les couches de graisse blanche qui surgiraient de sous sa peau quand il frapperait, l'odeur rance de la sueur qu'elles dégageaient toutes au moment où elles comprenaient...

Il attendit qu'elle ouvre la porte. Il voulait voir comment ça se

présentait, avec l'autre fille dont elle venait de parler. Dormait-elle déjà ? Ou était-elle sortie en risquant d'arriver à tout instant ? Il fallait être sûr. Sûr et calme, sans la menace permanente d'être dérangé. Il voulait prendre son temps, cette fois qu'il savait être sans doute la dernière de cette série. L'Étoile. Il voyait presque l'Étoile et il voyait le chemin. Les traînées allaient désormais laisser la place à d'autres perspectives. Allait commencer désormais le *temps des Innocents*...

Elle finit d'ouvrir la porte, maladroitement ; le battant tapa contre ce qui lui parut être un mur écaillé, sur lequel il rebondit. Prévenant, Cummins la retint avant que le panneau de bois, revenu comme un ressort, ne lui frappe l'avant-bras. La femme le regarda avec un sourire de reconnaissance. Elle se déroba pour le laisser entrer. En même temps qu'elle repoussait la porte, elle alluma une ampoule qui se mit à luire au fond de la pièce qu'il découvrait. Un joli studio, meublé avec goût de meubles sobres, de bois cirés et de cuir, sur le sol duquel un vaste tapis exotique s'étirait sur des lattes de chêne clair et patiné. On était loin du semi-taudis de *girl* du Windmill auquel il s'attendait, avec son panorama désolant de vaisselle sale, de linges en vrac, et son garde-manger suspendu à un crochet, au-dessous du lustre, hors de portée des rongeurs et des blattes.

– *Fhoooo !* lascia-t-il échapper. Bel endroit !

La fille émit un rire clair et flatté. Elle marcha vers la fenêtre et, tirant les rideaux, elle lança, avec une voix traînante de personnage de *cartoon* :

– *Hellooo blackout !*

Puis, faisant jouer un nouvel interrupteur, elle alluma deux nouvelles appliques fixées au mur. Un lit cosy sortit de l'ombre, à l'opposé des fenêtres. Elle fit deux pas pour le rejoindre, en lançant dans le même mouvement ses chaussures à travers la pièce.

– J'aurais bien fait une grande partie de câlins, beau soldat. Mais je suis à ce qu'on dirait complètement paf. Viens donc t'asseoir, on va boire un dernier verre et puis s'embrasser un peu. Faut pas trop m'en vouloir, j'ai le brandy qui me paralyse la cervelle et le reste.

Gordon Cummins essayait de comprendre la topographie du logement. Il y avait deux portes, en plus de celle par laquelle ils étaient entrés, qui donnaient sur le studio. Deux portes identiques, du même bois ciré que les meubles. Toutes les deux étaient fermées. Il s'approcha

du lit cosy, posa son étui et son calot sur le sol, et s'assit près de la tête de la fille, qui s'était à demi allongée et fumait une nouvelle cigarette. Il mit une main sur son front et joua avec une mèche de ses cheveux. Il la laissa fumer, paisiblement. Soudain, une voix fusa, de derrière ce qui lui semblait être la porte de gauche.

– Violet ! Tu es rentrée ? J'ai entendu causer...

Il réalisa qu'il n'avait même pas demandé son nom à la fille. Violet... Pourquoi pas. Elle pouvait aussi bien s'appeler Diane, Hazel, Jenny ou Pearl, dans dix minutes elle serait aussi morte que Marie Stuart. Il pouffa. C'est ce que disait sa mère, quand il était gamin et qu'elle parlait des femmes récemment décédées. « Aussi morte que Marie Stuart... »

– Je suis là, Dorothy ! Disons que je ne suis pas rentrée toute seule. Faudra pas allumer si tu vas au coin, si tu comprends bien ce que je veux dire.

– Ne te bile pas. J'suis aussi crevée qu'un vieux pneu, et j'suis pas près de quitter mon lit. Amuse-toi bien, ma vieille !

Violet commençait à piquer du nez sérieusement. Il flatta quelques minutes la hanche de la fille qui coulait dans le sommeil. Il se leva et alluma une cigarette. À pas de loup, il s'approcha de la porte derrière laquelle la *room mate* venait de parler. Il colla son oreille contre le bois lisse. Derrière, il entendit l'autre fille renifler puis se racler la gorge. La porte n'avait pas de serrure. Mais sans doute y avait-il un verrou à l'intérieur. Impossible à deviner. Il s'occuperait de ça bientôt. Il se retourna et jeta un regard sur la fille, affalée sur le lit. Sa cigarette, presque entièrement consumée, pendait du coin de ses lèvres. Elle s'était endormie, en chien de fusil. Il revint s'allonger près d'elle et sa joue se posa doucement contre sa cuisse. De la cendre était tombée sur la couverture écarlate, assortie au beau tapis de sol. Il prit délicatement la cigarette et l'écrasa dans un cendrier, qu'il avait remarqué sur le rebord du cosy. Elle sentit son geste et émit une sorte de chuintement de remerciement. Il laissa sa main glisser contre le corps de la fille. Elle avait conservé son lourd manteau d'hiver, sous lequel la fine robe de soie verte semblait totalement saugrenue. Il se mit à le lui ôter, en faisant passer les bras, l'un après l'autre. Elle eut encore ce chuchotement indistinct, qui ne disait ni oui ni non. Il posa sa main sur une cuisse qui pointait sous la robe relevée. Il sentit sa paume crisser

sur la soie synthétique de ses bas. Il remonta et caressa le ventre, sous la blouse. La fille était désormais totalement silencieuse. Elle dormait profondément, assommée par les verres de brandy qu'elle avait bus, sans doute depuis tôt dans l'après-midi. Il se dit qu'il n'allait pas la réveiller. Il tira de sa poche intérieure l'ouvre-boîte à manche de hêtre, et frappa de toutes ses forces, là où quelques secondes plus tôt il avait encore sa main.

*

L'autre fille, la « Dorothy au bois dormant », n'avait pas fait un pli. Il avait attendu qu'elle sorte, tout simplement. Elle avait entendu sa copine se débattre au moment où il frappait pour la seconde fois. Violet avait laissé échapper un gémissement profond, de douleur autant que de surprise, et il n'avait pas réussi à le contenir de son autre main, qu'il maintenait plaquée sur sa bouche. Il sentait du sang couler entre ses doigts. La fille l'avait mordu en mourant, et maintenant son sang coulait dans sa bouche. Il laissa le monstrueux ouvre-boîte planté dans le ventre déchiqueté de Violet Mynott et marcha vers la porte derrière laquelle se tenait, sans doute debout et terrorisée, l'autre connasse. Il tenait à la main son couteau de vigneron, à la lame courte et épaisse, affûté comme une faux. Il colla à nouveau l'oreille contre le panneau de bois et écouta la fille gémir de peur, près de sombrer dans la folie. Il avait gardé le silence. Bien sûr, il aurait pu enfoncer la porte, qui n'aurait pas résisté à deux ruades. Mais il eut envie de jouer lentement cette dernière partie. Il s'installa sur le cosy, débarrassé du corps de l'autre femme qu'il avait roulé dans son beau tapis, turc ou mongol, il s'en fichait bien. Il avait déplié le couvre-lit pour recouvrir le sang et les humeurs qui avaient coulé du ventre de la fille. Il s'installa et attendit. Par deux fois, des sirènes de début puis de fin d'alerte hurlèrent dans la nuit. Mais il n'entendit pas de bombardement. Un instant, il gagna la fenêtre, écarta le voilage et observa le ciel au-delà des toits. Des projecteurs de la défense balayaient le ciel, vers le sud, du côté, jugea-t-il, de Southwark ou de Waterloo. Il plissa les yeux, gêné par la lumière vive, si lointaine fût-elle. Puis le silence revint, pesant. Par instants, il entendait la fille dans sa chambre qui pleurnichait. Elle devait hésiter à sortir, totalement déterminée à fuir cet endroit, mais n'arrivant pas à se décider entre le relatif mais terrifiant abri de sa chambre et le mystère probablement mortel qui l'attendait derrière le mince panneau de bois.

Enfin, elle se décida. Il entendit le verrou claquer dans l'obscurité. Un mince rayon de lumière rose se découpa de haut en bas de la porte. Il vit une main s'avancer, puis l'ombre d'une femme qui se dessinait dans le contre-jour. Elle hésitait encore, n'avançant pas plus loin que le seuil. Il ne bougea pas. Il savait étouffer sa respiration et contrôler ses mouvements. Il n'était pas plus visible qu'une ombre parmi les ombres. La fille fit un pas dans la pièce. Puis un autre.

Une obscure étoile est aperçue...

1. « Jamais fermé, jamais habillé. » Le Windmill, célèbre théâtre londonien, fit un slogan – *Never closed !* – de son choix de ne jamais fermer pendant tout le conflit, de 1940 à la fin de la guerre. Comme le Windmill proposait des spectacles de variété avec des *girls* très dévêtues, les amuseurs détournèrent le slogan.

Samedi 21 février 19 – N° 1, Fox Court, 17 heures.

La porte de l'autre fois s'ouvrit sur le même visage de carême. Le valet était dans l'entrebâillement, raide comme un garde de la reine. Et tout aussi imperturbable. Elle hésita.

– J'ai... J'avais laissé un billet à Mr. Crowley. Je souhaitais le rencontrer. Mr. Crowley m'a fait répondre qu'il me...

– Par ici, madame.

Il abandonna Amelia Pritlowe dans un vestibule étroit, haut et cylindrique, qui lui fit penser à un tube. Elle se tint un instant debout, faisant le tour des yeux. Elle remarqua que, contrairement à sa première impression, la minuscule pièce n'était pas ronde, mais hexagonale, tendue de tissu bouton d'or défraîchi. Rien ne se voyait aux murs. Une banquette recouverte d'un tissu identique à celui des murs courait sur tout le périmètre. Au centre, il y avait une table de merisier, presque aussi jaune que les étoffes qui l'entouraient. Un chandelier à triple branche de métal blanc, posé haut sur une console, jetait ses trois flammes immobiles dans l'air inerte de l'endroit. L'odeur de cire brûlée était à peine perceptible. Même, il semblait que les bougies étaient légèrement parfumées de ces senteurs orientales qu'elle ne savait exactement nommer. Du néroli, peut-être. De la myrrhe, ou du santal. Peut-être de l'ambre ou simplement un vague souffle de miel chauffé. Elle n'attendit que quelques minutes. Le masque revint et, ouvrant la porte en se dérobant, l'invita à le suivre. Ils marchèrent quelques instants à travers des couloirs qui baignaient dans la même atmosphère verte et aquatique que le hall où elle avait demandé audience. Finalement, ils se trouvèrent devant une porte capitonnée de cuir rouge, dont plusieurs clous avaient sauté. Cela donnait à la fois un sentiment de luxe périmé et de laderie, de dépenses somptuaires

suivies d'années d'indigence.

Le valet de Crowley frappa à la porte et se tint immobile devant elle. Amelia Pritlowe prit la peine de mieux le détailler. Il portait un long veston élimé, à travers lequel on voyait, à plusieurs endroits, le blanc de sa chemise affleurer sous de larges reprises de coton sombre. Toujours cette impression de besoin et de gêne qu'on cherchait à gommer par de fausses dignités. Pendant les quelques mètres qu'ils avaient effectués ensemble à travers un dédale de couloirs, elle lui avait distinctivement vu des gouttes de sueur perler du crâne, glisser sur ses épaules et imbiber l'étoffe de son veston à l'arrière de celles-ci. Pourtant, la température de l'endroit était à peine fraîche. Elle supposa que le domestique souffrait d'une sorte de fièvre tropicale chronique. Comme la première fois où elle était venue dans Fox Court, il portait aux pieds ses curieux chaussons de danse, qui le propulsaient sans bruit à travers l'appartement.

Il frappa une nouvelle fois, se raidissant aussitôt. Elle-même n'entendit aucun ordre ni aucune réponse. Le maître d'hôtel, toutefois, fit jouer la clenche et poussa la porte. La pièce qui s'ouvrait devant eux lui sembla grande, mais il lui fut impossible d'en situer les contours, tant l'obscurité dominait. Seul le centre était éclairé par un grand lampion arabe de cuivre rouge terni, aux vitraux roses et verts. Cela brillait tel un astre moribond au milieu d'un cosmos crépusculaire. Trois fauteuils étaient disposés en un vague triangle, et sur l'un deux Aleister Crowley était assis, la regardant entrer.

Son visage, qu'il gardait hors du cercle de lumière du lampion oriental, restait obscur. Il fumait une pipe et la fumée qui s'en échappait sentait le rhum et les herbes, des herbes qu'elle ne reconnut pas.

Ce qui la frappa encore, c'était l'étrange costume vert brillant que portait l'homme assis dans le contre-jour : il ressemblait parfaitement au complet qu'un présentateur de foire aurait choisi pour aboyer avant une représentation. Il regardait venir à lui cette femme qui le visitait. Il n'avait l'air ni cynique, ni même curieux. Malgré son complet de cabotin, il ne se donnait pas les apparences d'un homme qui va faire du spectacle ou se mettre en scène d'une quelconque manière. Et cela l'étonna encore plus que l'insolite costume vert. Surtout, il avait l'air fatigué, et malade.

L'homme inclina la tête en signe de bienvenue. Une voix étrange, aux vagues intonations roulantes d'un très ancien accent écossais,

s'éleva :

– On me dit, madame, que vous souhaitez me parler de crimes ?

– Mr. Crowley. Oui. Je viens...

– On me dit que vous êtes infirmière dans l'East End ?

– C'est vrai. Je viens...

– Vous pensez que je vais vous aider. Vous êtes en prise à un mystère et vous pensez que je peux vous aider à le résoudre.

– C'est vrai encore, Mr. Crowley. Je...

– Vous ne pensez pas que j'ai tué quelqu'un ?

– Eh bien, non. Pas directement !

L'homme sembla s'amuser de cette réponse. Il eut un mouvement de tête, et son visage passa dans la lueur du lustre. Un sourire fugitif parut avant de disparaître sur des traits éteints.

Elle essaya de mieux respirer. L'homme parlait extrêmement vite, comme s'il donnait un cours, ou ne disposait pas complètement de son temps. Elle se souvint d'un soir, au London Hospital, où des journalistes étaient venus questionner le docteur Ayers sur les mesures nouvelles liées aux bombardements. Ayers leur avait répondu tout en se changeant. Il devait avoir un dîner ou quelque affaire en ville, et il répondait aux reporters, tout en marchant vers la sortie, en quittant sa blouse de chirurgie et ses guêtres désinfectées, avec cette même précipitation qu'employait Aleister Crowley pour l'interroger.

– Pas directement

L'homme, pour la première fois depuis qu'elle était entrée, eut un mouvement tonique. Il se redressa et son visage passa une nouvelle fois dans le halo de la lampe mauresque, dans lequel il se fixa. Le sourire n'était plus qu'une vague cicatrice. Aleister Crowley était maintenant blafard et défait. Amelia Pritlowe chercha à se rappeler son âge, qu'elle se souvenait d'avoir lu sur les documents de Walter Dew. Elle n'y parvenait pas ; elle estima qu'il avait soixante-dix ou soixante-douze ans. Il en avait en fait un peu moins. Mais son front parsemé de rides noires, son crâne largement dégarni, ses vagues mèches grises, isolées aux tempes, qui pendaient vers les oreilles – elle imagina des lambeaux de toiles d'araignées, tombant d'un vieux plancher et couvertes de sciure –, tout cela donnait au personnage l'allure d'un cadavre exhumé de sa tombe et cherchant un ultime souffle pour parcourir encore un peu la surface de la terre.

– Pas directement ? répéta-t-il. Vous évoquez le *Livre*. Vous suspectez

que je puisse être compromis dans quelque affaire criminelle. Et vous n'allez pas à la police. Au lieu de cela, vous venez sonner à ma porte ! Vous m'expliquerez cette énigme, chère Mrs.... Pritlowe !

Il avait à peine cherché son nom dans sa mémoire.

– Je crois, Mr. Crowley, je crois que quelqu'un utilise votre... réputation et votre... discipline pour commettre des meurtres dans Londres.

– Ma réputation ? Ma discipline ? Et quelles sont-elles s'il vous plaît ?

Le cabotin soudain se réveillait. Le vieillard se redressait et, sentant l'appel de ce qui – comme l'avait annoncé Walter Dew – faisait toute sa vie, reprenait des forces.

– La magie, j'imagine ? Un savoir-faire et des connaissances liés aux pratiques... occultes ? C'est ce qu'on dit de vous.

– Bien, bien... Vous ne me désignez pas si mal, après tout. Mieux en tout cas que beaucoup de ceux qui ont fréquenté ces lieux ne l'ont fait. Mais vous êtes infirmière, et vous n'êtes plus toute jeune : vous savez parler pour rassurer, je le vois bien... Que voulez-vous savoir ? Il y a eu un temps où je ne regardais jamais dans les yeux des femmes de votre genre. Je répondrai à vos questions, dans une certaine mesure.

Amelia Pritlowe inclina la tête, pour remercier et pour signifier aussi qu'elle avait entendu les réserves de son hôte.

– Mr. Crowley, puis-je vous réciter quelques phrases ?

Aleister Crowley se recula dans son fauteuil. Son visage repartit dans l'ombre, et seul le sommet de son crâne chauve étincelait encore dans la pénombre. Il gloussa :

– Oui, madame. Récitez donc...

– Bien, alors voici :

Fais ce que tu veux.

Amelia Pritlowe marqua une pause, puis reprit :

Ils ne peuvent pas me voir.

Nous n'avons rien à faire avec le rebut et les inaptes : qu'ils meurent dans leur misère.

Nouvelle pause. Crowley avait émis une sorte de hoquet qu'il contint en posant une main devant ses lèvres. Mrs. Pritlowe acheva :

Recherche mon image à l'est. Tu reconnaîtras celle que je vais te montrer : elle n'est pas sans rappeler celle que tu connais bien.

Au fur et à mesure de l'énonciation, Crowley se relevait, imperceptiblement. À la deuxième ligne, il était ressorti des ténèbres ; à la troisième, après avoir eu ce hoquet, il s'était penché en avant à la façon d'un spectateur au théâtre qui cherche à s'imprégner plus intensément d'une scène. Et, à la quatrième, Aleister Crowley se leva et fit un pas dans la pièce baignée d'ombre. Amelia Pritlowe nota que sa jambe gauche restait en arrière, raide et partiellement bloquée. Elle comprit qu'elle était sans doute bandée, ou compressée le long d'une attelle. Crowley avait du mal à marcher, mais il persista à avancer dans la pièce sombre. Elle le vit tourner autour des trois fauteuils. On eût pu le prendre pour un de ces papillons nocturnes qui évoluent dans le silence et la nuit autour des boqueteaux de *Mirabilis*.

Quand il passa derrière elle, Amelia Pritlowe eut un frisson, comme si elle tournait le dos à un serpent venimeux. Elle résista à l'envie de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle se concentra sur sa démarche, évitant de le regarder en face. Crowley remarqua qu'elle avait noté la raideur de sa démarche :

– Thrombose. Phlébite. – Il fit tourbillonner sa main dans un geste gracieux et nonchalant. – Le cœur devrait suivre... Mais d'où tirez-vous ces phrases, Mrs. Pritlowe, infirmière dans l'East end ?

– Ces quatre... textes ont été inscrits sur les scènes de quatre crimes qui ont eu lieu à Londres ces derniers jours. Je vois que vous reconnaissez ces phrases. En êtes-vous l'auteur ? Que signifient-elles ?

Aleister Crowley se reposa dans son fauteuil et, restant projeté vers l'avant, le visage exposé à la lueur blême du lustre, il répondit :

– Beaucoup de questions à la fois. Effectivement, je connais ces phrases. J'en suis effectivement l'auteur, ou, plus précisément, le transcripteur ou l'interprète. Ce qu'elles signifient ne saurait être exposé sans préalable ni précaution. Des hommes – et aussi quelques femmes, je dois le confesser – sont venus ici, des mois durant, pour entendre mes *Leçons* et connaître le fond de choses que vous voudriez savoir en une seule minute. Mais je suis vieux et ces choses finalement m'intéressent moins...

Il parlait et Amelia Pritlowe crut constater que sa voix semblait n'être pas synchrone avec le mouvement de ses lèvres. « Ce doit être la

pénombre », chercha-t-elle à se convaincre... Mais le son des mots que prononçait Crowley résonnait aussi de curieuse manière. Il semblait qu'ils étaient produits ailleurs que dans la pièce où ils se trouvaient, et que ce qu'elle percevait n'en était qu'un écho.

– Oui, ces morceaux que vous me demandez de raccommorder sont des bribes du *Livre*. J'ai écrit le *Livre de la Loi* il y a bientôt trente-huit ans, loin de Londres. J'ai été visité sans doute ces nuits-là, j'ai vu le voile se déchirer. Tous ces mots me sont venus du fond de la tête, et quelque chose ou quelqu'un a bien dû les y mettre. Je l'ai dit. Je n'ai été qu'un transcritteur ces soirs-là. Une dactylographe n'en aurait pas fait moins que moi...

» Ce que vous venez de me réciter, Mrs. Pritlowe, sont les trois *Vingt-et-un* du *Livre*... Les passages les plus terribles de la loi du nombre vingt-et-un, dans les trois parties du *Livre de la Loi*. Et la première chose que vous avez dite n'est rien de moins que la Loi elle-même.

– La loi ? Laquelle ? Celle des satanistes ?

– Satanistes ? Quel nom ridicule. Satanistes ! Grotesque... Ce que j'ai dit aux *Leçons*, du temps où je recevais, je ne l'ai pas appris de Satan. Il paraît qu'on se réclame de moi pour égorger des moutons ou des boucs dans des clairières, la nuit. Absurde. Dégoûtant ! On m'a montré des photographies où des gens qui se disent de mes disciples se pavanent en robe, coiffés de cornes, en brandissant des coupes prétendument pleines du sang de vierges ! Risible. Ridicule. Un cirque devrait recueillir tout ce monde et le produire devant un public, avec la femme caïman et les nains danseurs de Bornéo ! Nous n'avons rien à voir avec tout ça. Je suis un vieil homme et les *Leçons* n'ont plus le moindre charme à mes yeux. On a fait de moi une sorte de monstre mondain. On dessine mon visage au centre de pentagrammes. On me compare à Gilles de Rais, on dit que je conseille cet abominable Hitler. Et voilà qu'on assassine en mon nom en plein Londres. Qu'a fait cet homme ? Dites-moi exactement ce qu'il a fait !

– Il tue des femmes ; quatre en quelques jours... Il les suit, les étrangle, les mutile... Il ravage leurs corps. Et puis il écrit vos mots sur le mur et s'enfuit.

– Ces abrutis ridicules se donnent en spectacle. Ce sont des dégénérés ; je les ai vus venir à mes *Leçons* quand celles-ci avaient un je ne sais quoi à la mode ! J'avais auparavant donné des conférences devant des salles vides. Même mon secrétaire n'y venait pas ! Mon

propre frère, lui non plus ! Il aurait préféré être vu sortant d'un bordel à quatre sous de Breezer's Hill que de prendre le risque de croiser quelqu'un de connaissance à mes soirées. Ensuite, la plupart des névrosés de Londres voulaient s'y faire admettre. Je n'ai refusé personne, puis j'ai été obligé de fermer les digues. Pour tout vous dire, Mrs. Pritlowe, j'ai même cru que la disparition de ce docteur Freud allait amener la moitié de ses patients vers ma porte. Le diable n'existe pas, bien sûr. Je faisais admirablement les ombres chinoises, le diable et ses cornes, la « Bête 666 ». Risible ! Les forces viennent de l'homme, du fond de lui. Peut-être d'une très vieille époque, où elles ont contribué à former le monde que nous connaissons. Ce que les imbéciles nomment « sorcellerie » n'est qu'un écho des forces et des usages anciens, du temps d'avant les dieux. Ces forces sont restées en suspension, en attente. Elles nous visitent, parfois, elles nous happent et nous parlent ! J'ai écrit le *Livre* quand ces forces m'ont hélé. Trois nuits de fièvre où j'ai dû retranscrire ce qu'elles me dictaient. Des dégénérés, chère Mrs. Pritlowe...

Amelia Pritlowe l'avait écouté parler, ne faisant à aucun moment mine de l'interrompre. Elle restait penchée en avant, dans la même attitude que lui, les coudes posés sur les genoux, fixant ses yeux sur son interlocuteur, dont seul le visage livide émergeait de la pénombre.

– Mr. Crowley. Qu'est selon vous cette image qu'il faudrait rechercher à l'est, et qui rappellerait...

– C'est de l'est que vient le mal originel. La somme de toutes nos peurs et de toutes nos douleurs. Mais c'est de l'est aussi qu'est venue la Révélation !

Les yeux du vieil homme brillèrent un instant, et cette fois elle imagina un cristal qui croise soudain l'axe du soleil. Amelia Pritlowe sentit une grande onde de froid traverser son dos et paralyser ses épaules. Elle entrevit l'espace d'un éclair le lit défait de Mary Kelly, la chambre hideuse, Miller's Court. Le mal ! Elle frissonna. Aleister Crowley, debout, la regardait fixement. Elle se dit qu'il savait peut-être à quoi elle pensait, et que rien de ses évocations mentales ne lui échappait. Elle se reprit et, regardant le vieil homme, elle dit :

– Encore une chose, Mr. Crowley... Ceci :

Tu te chercheras une île ; tu la fortifieras.

Tu massacreras le bétail... Petit et grand.

Le visage d'Aleister Crowley replongea dans l'ombre, brutalement. On ne voyait plus que la silhouette incongrue de ce costume vert, qui ne semblait plus couvrir le corps d'un homme. Comme un habit d'épouvantail, qui ne recouvre qu'un simulacre fait de bâtons et de corde. Sauf que les jambes de l'épouvantail tremblaient, hors du cercle de lumière.

– C'est tout ? C'est tout ce qu'il a écrit ?

– Je vous ai tout rapporté, Mr. Crowley...

– Votre homme va devenir terriblement dangereux ! Pour les esprits simples, la Loi, c'est la démesure ; la Loi, c'est le *crescendo* ! – Crowley venait de se rasseoir, en tremblant. – Comprenez qu'il va prendre tout ce que j'ai écrit au pied de la lettre. Vous dites qu'il a tué des femmes ; il s'est attaqué au troupeau. *Alors, très bientôt, il va avancer sur la route. Il va tuer des enfants...*

– Que voulez-vous dire ? Comment le savez-vous ?

Amelia Pritlowe repensa à la note qu'elle avait lue dans le dossier, en compagnie de Francis Buir. Ce « sacrifice du sang » sinistre et menaçant. Et elle entendait Walter Dew rapporter le dernier message, affreux, du tueur.

– La version originale, celle qui est utilisée dans les *Leçons*, répliqua Crowley, est celle-ci :

Tu te chercheras une île ; tu la fortifieras.

Il s'arrêta. Laissant sa voix planer dans l'air de Fox Court. Crowley parlait désormais du fond de l'ombre. Son crâne brillait et ressemblait à la lune, certains soirs d'été, ronde et rousse, illuminée par la lueur du soleil, de l'autre côté du monde. Amelia Pritlowe écoutait Crowley déclamer son œuvre ancienne, comme s'il s'agissait d'un poème grec ou d'un vers de Shakespeare. Il psalmodiait, sur une sorte de musique impossible, une mélodie monstrueuse venue du fond des âges. Ces femmes qui croyaient au diable, autrefois, dans cette « très vieille époque » que venait d'évoquer Crowley, bien avant l'heure des machines et des usines, et qui se rassemblaient au cœur des bois, certaines nuits précises, devaient exhaler des rumeurs identiques, ces ronflements et ces inflexions qui se brisaient entre le gosier et la bouche. Voilà, se dit-elle, pourquoi on les chassait et pourquoi on les brûlait. Cette musique n'était pas audible par les oreilles des hommes. Cette musique était l'épouvante même.

Elle entendait la voix de Dew se superposer à celle d'Aleister Crowley. Elle ignorait la mélopée et la mélodie, mais elle connaissait la plupart des mots qui allaient venir. Et les autres, elle les devinait. Elle le laissa achever sans l'interrompre, la poitrine comprimée d'épouvante :

*Tu massacreras le bétail... Petit et grand.
Maintenant, il faut que les femmes connaissent la lame.
Alors tu trouveras les femmes. Puis les enfants.
Tu seras au bout de la route.
Voici le temps des Innocents.
Voit-on une étoile ?
Une étoile en vue !*

Sa voix était sifflante, glissant vers les aigus. Elle ressemblait à celle que les metteurs en scène de théâtre recherchent pour leurs comédiennes chargées d'incarner des sorcières ou les Furies, tout à la fois suintante de vice et plus profonde que la nuit. Amelia Pritlowe pensa à ces soirées d'autrefois, au cours desquelles Aleister Crowley réunissait des gens chez lui, dans l'obscurité, et que soudain cette voix s'élevait dans l'ombre. Elle avait peur, à présent, affreusement peur. Elle avait remarqué en frissonnant la phrase que Crowley avait ajoutée au monstrueux rituel. « Tu trouveras les femmes. *Puis les enfants.* »

Crowley surgit de son fauteuil, l'air hagard. Il ressemblait à présent à un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Amelia Pritlowe remarqua ses dents usées, brunes, qui pointaient à l'avant de sa bouche. Sa jambe malade était secouée de frissons.

– Bien entendu il ne s'agissait nullement de meurtre. J'ai écrit tout cela sous la dictée et... cette *chose* qui m'a visité n'avait, j'en suis certain, que la plus grande indifférence à ce genre d'exercices terrestres, et ne parlait qu'à l'échelle du cosmos. Il faut voir tout cela comme des métaphores. Mais cet homme qui a marqué mes mots sur des murs, celui-là va suivre le *crescendo* qu'il croit lire dans le *Livre*. Je vous dis qu'il a fini sa première tâche. Il est au bout du chemin. Il entrevoit l'Étoile. Je vous dis qu'il va se mettre à tuer des enfants...

– Mr. Crowley... Pensez-vous à quelqu'un qui aurait fréquenté vos enseignements, qui s'y serait absorbé au point de devenir celui qui, qui fait ces choses aujourd'hui ?

– Sur les quarante ou cinquante personnes qui venaient aux *Leçons*,

plus de la moitié étaient des névrosés, je vous l'ai dit. Je les recevais, j'avais de gros besoins d'argent. Tout cela date de deux années, ou plus. Enfin, n'importe lequel, hélas ! de mes invités, mis à part quatre ou cinq dont je répondrais, pourrait être devenu ce criminel dont vous me parlez. Faites arrêter le Lord de l'Amirauté ou le chef de la garde de Sa Majesté, vous n'aurez pas moins de chance de tomber sur votre homme. Rien de ce que je vous dirais sur mes anciens élèves ne vous aiderait, je le crains...

– Vous êtes sûr ? Mr. Crowley, ce que vous venez de raconter est épouvantable. Ce qui s'annonce est affreux. Ne pouvez-vous pas... Il tue ! En ce moment même, il tue des femmes, et vous dites qu'il va maintenant s'en prendre aux enfants.

– Ce qui va venir est terrible. Il a vu l'Étoile, il va passer à ce qu'il croit être sa dernière mission, et ce qui doit être sera. Je ne peux pas vous aider, Mrs. Pritlowe.

Le vieil homme se tourna vers le mur, laissant son crâne disparaître totalement dans l'épaisse obscurité de sa chambre.

Du fond de l'ombre, il reprit la parole.

– Puis-je vous demander, Mrs. Pritlowe, infirmière dans Whitechapel. En quoi tout cela vous concerne-t-il ? Je vous ai reçue et je vous ai écoutée. Mais ce détail-là me manque encore... Peut-être.

– Il s'agit d'une... Je...

Amelia Pritlowe sentait le sang battre dans ses tempes, comme lors de la venue d'un malaise imminent. L'onde de froid de tout à l'heure la traversa encore. Le *Mal* ! Elle en était sûre, désormais : Crowley lisait dans sa tête comme dans un livre ouvert. Du fond de l'ombre, le vieil homme lança :

– Il y a quelques mois, je ne vous aurais même pas reçue. Vous auriez pu gratter à ma porte pendant des lustres. Mais là, je sens en vous quelque chose...

Sa voix était devenue bien plus sympathique. Elle avait perdu cette tonalité acide et magistrale. On en distinguait surtout la trace d'accent écossais, presque amicale. Le vieux mage reprit :

– Il s'agit pour vous d'une affaire personnelle, bien entendu. La *Leçon* que vous êtes venue chercher chez moi est la leçon de toute une vie, n'est-ce pas ? Peut-être finalement vous aurai-je aidée ce soir...

La voix se tut. Il n'y avait plus que de l'ombre, percée par le soleil mourant du lustre arabe.

Comme s'il avait toujours été là à guetter, le majordome aux chaussons de ballerine prit sans dureté le bras d'Amelia Pritlowe et la guida vers le vestibule et la rue.

Samedi 21 février 1942 – Dagenham, 17 h 35.

Smike restait roulé en boule au fond de sa couverture qui lui démangeait les chevilles. On leur avait demandé de garder le lit en attendant l'inspection. Le dortoir retenait son souffle. Pas un bruit, si ce n'était quelque toux par instants, montant d'une poitrine creuse. Il maintenait les yeux fermés, essayant de convoquer des images rassurantes. Au bout de quelques minutes, le souvenir des rails du chemin de fer s'imposa. Ces rails qui fuyaient dans la campagne de l'Essex, qu'il avait aperçus en arrivant à Dagenham. Il se vit marchant avec Amelia entre ces rails, avançant toujours vers l'est. Eux ne fuyaient pas. Ils n'avaient rien à craindre. Comme il l'avait imaginé l'autre matin, plus ils avanceraient vers l'est, plus la guerre serait loin. Oui, tant qu'il avancerait vers l'est en tenant fermement la main de l'infirmière, il n'y aurait rien à craindre.

Samedi 21 février 1942 – Chez Dew, 21 h 25.

Francis Buir examinait attentivement la photographie encadrée de Dew ramenant triomphalement le docteur Crippen en Angleterre, descendant la passerelle du *SS Megantic*. Buir avait approché son visage tout contre le verre du cadre et semblait fouiller les profondeurs de l'image. Dew le regardait faire, non sans un certain orgueil. Il jugea que le tact imposait pourtant de ne pas interrompre son visiteur pour relancer un sujet qui le mettrait, lui, Walter Dew, terriblement en avant.

Mrs. Pritlowe, assise, regardait les deux hommes s'affronter ainsi silencieusement.

Ce fut Francis Buir qui mit fin à l'épisode. Il se retourna, et lança à Dew :

– Une sacrée moustache que vous aviez-là, Dew ! Une vraie moustache du Yard.

– Réglementaire, ou presque, Francis ! La mode était alors au poil. Je suis sûr que vous-même...

– J'ai osé, il y a vingt ou vingt-cinq ans, une sorte de collier de barbe, en effet. J'ai exhibé cette... chose une bonne semaine dans l'officine où je travaillais, puis j'ai jugé plus sage d'en revenir au rasoir sur une base quotidienne. Dites, sur la photo, Crippen...

– Oui ?

– Vous ne trouvez pas qu'avec son feutre, sa cagoule et son espèce de camisole molletonnée, Crippen a tout à fait les airs de notre célèbre Joseph Merrick lorsqu'on le produisait à Londres sous le triste nom d'*Elephant Man* ?

– Il y a un air, Francis... Il y a un air. Je n'avais jamais fait le rapprochement, mais quoi qu'il en soit, c'est bien Crippen que j'ai présenté aux tribunaux de Londres et que j'ai vu pendre à la prison de

Pentonville, il y a trente-deux ans.

Soudain, il se redressa, changea de ton et lança :

– Mrs. Pritlowe... Vous êtes sûre qu'il n'a rien dit ? Rien qui permette de nous rapprocher du meurtrier ? Un nom, un détail ? Vous êtes sûre qu'il n'a rien évoqué de précis ?

Amelia Pritlowe restait figée dans son fauteuil. Elle leva les yeux vers Dew, chercha le regard de Francis Buir.

– Je vous ai tout dit. Il ne sait pas. Ou ne se souvient pas.

Elle se revit assise chez Aleister Crowley, dans cette demi-obscurité, avec cette voix sifflante des sorcières de *Macbeth*. Cette menace qui concernait les enfants. Cette menace affreuse : « Il est au bout du chemin. Il entrevoit l'Étoile... Je vous dis qu'il va se mettre à tuer des enfants... »

Dew ne semblait pas inquiet de cette nouvelle dimension dans laquelle s'engouffraient les meurtres du *Blackout Ripper*. Il ne voulait toujours pas entendre parler, même s'il avait tempéré son jugement, d'un coupable qui serait de la RAF. Il ne voulait pas plus entendre les menaces qu'elle avait rapportées de chez Crowley.

Dew était concentré sur l'homme. Il voulait l'avoir. Et il savait que ceux qui l'employaient ne le laisseraient pas officiellement arrêter un symbole comme celui que constituait un pilote de l'Air Force. Amelia Pritlowe sentait que Dew ne pensait qu'à sa revanche. Elle comprit que cette idée seule agissait le vieux détective. Il n'entendait pas le reste. Ces femmes mortes, ces possibles assassinats d'enfants, tout cela n'était que des ornements à l'histoire elle-même. Et même, se dit-elle en frissonnant, plus ce criminel deviendrait monstrueux, plus peut-être ferait-il un beau gibier pour Walter Dew, l'homme qui courait après une revanche pour combler les séquelles d'un échec policier vieux de cinquante ans. Et, tout comme la première fois, avec le meurtrier de Whitechapel, Walter Dew s'était fabriqué un coupable idéal dans sa tête, un homme qui rassemblait un certain nombre de critères auxquels il ne voulait pas déroger. Et elle comprit que, cette fois encore, Walter Dew allait rater sa cible. Il allait échouer une seconde fois. Bon sang, oui : il allait encore une fois *laisser le monstre s'échapper* !

Elle paraissait exténuée. Des cernes ombrèrent ses joues. Elle se sentait démunie, fragile. Il y avait un tueur, quelque part en ville. Un tueur démoniaque, monstrueux, qui violait et mutilait des femmes ; leur faisait subir les pires sévices avant de réduire leurs corps à l'état de

sinistres carcasses d'abattoir. Il naviguait dans les ombres du couvre-feu. Il se nourrissait des pénombres du *Blitz*. Il flottait, comme les sœurs grises, pensa-t-elle, dans l'atmosphère irréelle de l'époque. Comme les sœurs, il apparaissait soudainement puis disparaissait, dissipé dans les vapeurs du *fog* et les angles morts de la nuit.

Amelia Pritlowe comprit que Dew lui-même allait bientôt faire défaut. Elle se sentit seule. Pire encore, elle sentit que ce serait seule qu'elle mènerait – ou pas – cette quête-ci. Elle leva les yeux et balaya la pièce : Dew allait se perdre dans ses rancœurs et ses obsessions ; et Francis Buir, malgré l'amour discret qu'il lui portait, ne serait pas de la partie. Elle en était sûre à présent, aucun des deux hommes ne serait de la dernière levée des cartes. Elle était seule. Cette pensée la paralysa. Elle ignorait d'où lui était venu ce sentiment. Mais il était là, désormais, aussi fort qu'une certitude. Aussi irréfutable qu'une preuve. Elle sentit qu'elle allait pleurer quand la sonnerie du téléphone de Dew résonna dans l'encoignure qui donnait sur le vestibule.

Dew se leva. Il avait bondi comme s'il avait vingt ans. Mrs. Pritlowe revit, l'espace d'un instant, ce tout jeune policier un peu bellâtre, aux joues glabres et bien coiffé, les cheveux luisants de brillantine, à la bouche un peu insolente, que les journaux de 1888 avaient exposé à la curiosité du public. En deux pas, il était au téléphone et l'avait décroché. Il lança :

– Dew !

Le cornet collé à l'oreille, Walter Dew leur tournait le dos. Son interlocuteur parla un long moment sans que le vieux policier l'interrompe. Amelia Pritlowe et Francis Buir fixaient les épaules de Dew, engoncées dans leur fourreau de tweed couleur d'automne. Ils l'entendirent demander :

– De la même main, sans confusion possible ?

L'autre, au bout du fil, avait dû repartir dans d'autres explications.

– Son masque de protection ?... de l'armée ?

Dew, en parlant, pivotait lentement. Son visage, de trois quarts, exprimait une profonde préoccupation. Ses sourcils restaient froncés. Il capta leur regard et essaya de les retenir, sans toutefois exprimer un message particulier.

– Dans Drury Lane...

– ...

– Betterton Street ?

Dew saisit un crayon sur le guéridon du vestibule en tendant le fil du cornet presque à son maximum. Il nota un ou deux mots sur un bloc, sans doute le nom qu'il venait d'énoncer.

– Bien entendu, sir. Je les porterai à Merio, sir...

Dew était désormais entièrement tourné vers eux. Il reposa le cornet du téléphone, puis se mit à mâchonner le crayon qu'il tenait encore dans la main droite. Il ne quittait toujours pas l'encoignure du vestibule. Enfin, il dit :

– Il a tué, de nouveau. Dans Drury Lane...

– Est-on sûr ? tenta Buir.

– Il a signé, comme les autres fois. Ces messages immondes... Avec le sang des femmes.

– Des femmes ? fit Mrs. Pritlowe.

– Deux femmes. Il a tué deux femmes, sans doute à quelques minutes d'intervalle. Nous avons désormais notre *Double Event*¹, nous aussi.

Buir et Amelia Pritlowe échangèrent un long regard. Dew piétinait dans le vestibule. Il se décida enfin.

– Le type qui a fait ça vient de commettre sa première grosse faute. Il a laissé sur place son étui de masque à gaz réglementaire. Un modèle de l'armée. Et il y a son numéro matricule dessus ! Mrs. Pritlowe, vous aviez raison. C'est un masque de l'Air Force. Je... je vous prie de...

– On l'a identifié ? coupa Mrs. Pritlowe.

– C'est une question d'heures. Peut-être moins. C'est bien un type de l'Air Force Mrs. Pritlowe. C'est vous qui aviez raison...

– *L'homme aux allumettes*... La pauvre Miss Hayward nous a aidés autant qu'elle a pu, répondit simplement Amelia Pritlowe.

– J'espère qu'elle s'en sortira et qu'elle regardera ce type dans les yeux quand le bourreau lui présentera la corde, fit Dew.

Buir s'était levé et trépinait à son tour dans l'entrée. Walter Dew s'avança vers l'escalier.

– Je dois rejoindre le *superintendent* Lime là-bas. Je vais aller chercher un taxi dans Notting Hill Gate. Voulez-vous que je vous fasse déposer par la même occasion ? Vous n'aurez qu'à garder la voiture, il pleut des halberdes ce soir...

Amelia Pritlowe était restée assise, les deux bras posés sur les accoudoirs, regardant fixement devant elle. Elle s'aperçut soudain qu'elle n'était pas chez elle et que l'usage lui imposait de partir en

même temps que son hôte. Elle n'avait aucune envie de bouger. La fatigue l'étourdissait et lui serrait les membres aussi fortement qu'un étau. Elle réussit à se lever et à les rejoindre dans le vestibule. Ils descendirent tous trois dans Pembridge Villas et marchèrent vers la station de Notting Hill.

*

Dew regardait la chambre, et son affreux spectacle. Les deux femmes avaient été placées côte à côte, sur un tapis persan imbibé de sang. Tout était rouge dans cette chambre, de ce rouge sombre du sang, presque noir, qui commence à s'oxyder et à s'épaissir. Son regard cherchait à fuir, mais revenait sans cesse sur ces deux corps qui semblaient exposés sur l'étal d'un monstrueux boucher. Ses yeux s'étaient posés sur les visages, intacts, et il avait vu deux jeunes femmes, assez jolies, jugea-t-il, mais aux traits déformés par la peur et la douleur. L'une d'entre elles avait la langue légèrement pointée entre ses lèvres, l'autre une sorte de sourire absurde qui contrastait avec la terrible plaie qui s'étirait de son ventre à sa gorge. Un photographe de la police déplaçait d'instant en instant son appareil d'un coin de la pièce à l'autre, et l'éclair de son ampoule à aluminium éclaboussait la chambre d'une lumière glacée. Les corps, l'espace d'un quart de seconde, paraissaient absolument blancs, pareils à des statues dans les musées. Le technicien s'affairait, sans hâte ni émotion. Il s'approchait, reculait, déclenchait son ampoule-flash. À l'autre bout de la pièce, contre une porte de bois clair, un policier prenait des empreintes avec un pinceau et sa poudre de céruse, qu'il soufflait sur différents objets. Le manège dura plus de dix minutes. Dew en profita pour dessiner la pièce et la position des corps, et noter sur son carnet les mots que le meurtrier avait laissés. Il avait de nouveau utilisé le sang d'une ou des deux femmes pour écrire. Sans aucun souci de laisser des empreintes. Le technicien à la céruse n'avait pas besoin de s'inquiéter ni de se dépasser. Des traces de doigts, d'un rouge qui tournait au brun, se distinguaient un peu partout autour du lit. Ce monstre se fichait de la police, il se fichait de l'enquête. Il était emporté par ce qu'il imaginait être sa quête, et se sentait invincible et hors d'atteinte. Dew approcha ses yeux des lettres. Il constata que certaines étaient dédoublées, ce qui signifiait que leur auteur avait estimé que la lisibilité sans doute n'était pas suffisante, et il avait repassé son doigt sanglant sur plusieurs mots.

Cette écriture le dégoûtait. Elle était élégante, presque artistique, et pourtant elle possédait quelque chose de crapuleux, qui sautait à l'esprit. Celui qui avait écrit ces mots venait du fond de l'abîme, du plus profond de l'abjection.

Walter Dew jugea que c'était assez. Il héla un *constable* qui se tenait à la porte du palier et qui fumait en silence :

– Recouvrez ces femmes, Messieurs ! Les photographies et les relevés sont terminés. Faites transporter ces malheureuses. Le Middlesex Hospital est tout proche et il dispose d'une morgue.

Les deux techniciens quittèrent la pièce. Dew se retrouva seul. Il s'approcha du mur et reprit l'examen du message :

De l'est,
Sur Bethléem !

Qu'est-ce que cela signifiait, cette fois ? Quelle était la menace ? « Ce type est pire que l'autre », pensa Dew. L'autre était une bête prise de fièvre, déchaînée de passion soudaine et de fureur incontrôlable, qui avait commencé à frapper au hasard, puis qui se cachait dans l'ombre pour mieux choisir ses proies sur son territoire de chasse, qu'il massacrait compulsivement. Celui-là n'était que haine et folie, il voguait sur la ville comme un navire perdu, et exécutait une sorte de plan qu'il avait construit soigneusement tout au fond de sa tête malade. L'autre avait échappé – et il en savait quelque chose ! – à tous les limiers, hommes et bêtes, lancés à ses trousses. Il s'était figé dans sa tanière. On l'avait perdu. Celui-ci allait finir – et le masque à gaz semblait d'ores et déjà l'annoncer – par se jeter aux flammes et se découvrir. Demain, dans une semaine, un mois au plus, estima Dew, il serait arrêté, confondu. Ou bien mort. Pourtant, quelque chose les rapprochait, et il en avait parlé un peu avec Buir, qui aimait théoriser, et Buir était d'accord avec lui : son aversion, son dégoût, sa haine des femmes rejoignait celle de l'autre.

Il comprit brutalement qu'Amelia Pritlowe avait réalisé cela bien avant lui, et que c'était pour cette raison qu'elle avait accepté de le suivre et qu'elle l'accompagnait encore. Elle avait entrepris le transfert, d'une époque et d'un monstre à l'autre. Elle s'y agripperait désormais jusqu'à l'ultime instant, et il eut un frisson en évoquant ce que pourrait être cet « ultime instant ». Il la revit, un peu plus d'une heure plus tôt,

juste avant que ne sonne le téléphone. Elle était repartie là-bas. Elle pensait sans aucun doute à ce qu'il venait lui-même de saisir. Il sentit quels devaient être sa solitude et son chagrin. Il essaya de chasser les quelques images qui cherchaient à s'imposer dans son esprit, mais n'y arrivait pas. Il se pencha, s'accroupit et entendit craquer le bas de son dos. Puis, en attendant qu'arrivent les hommes avec les brancards, il se mit à examiner les blessures terribles que le criminel avait infligées aux deux jeunes femmes mortes.

L'ambiance pétrifiée de la chambre, avec ces deux corps livides, l'avait engourdi. Il consulta sa montre-bracelet : minuit moins dix. Cela faisait à peine plus d'une demi-heure qu'il était entré dans le logement de Betterton Street. Il lui semblait qu'il était là depuis des heures, à contempler une épouvantable blessure qui béait dans l'abdomen d'une des deux femmes, entre les bords de laquelle une partie de son linge s'enfonçait et adhérait. Il sursauta. Il sentit brutalement qu'il n'était plus seul dans la pièce. Il se retourna : Amelia Pritlowe était sur le seuil, ruisselante de pluie, la main droite collée sur sa bouche pour retenir un cri, et le regardait.

– Qu'est-ce... Que faites-vous ici, Mrs. Pritlowe ? Comment êtes-vous arrivée ici ? Ne restons pas là, allons.

– *Je dois voir...* Je dois voir ce qu'il fait. Vous m'avez montré des photographies il y a quelques jours, Mr. Dew, mais je dois voir vraiment !

Et elle balaya la pièce du regard, s'imprégna des volumes, des couleurs, de l'odeur douce du sang. Elle connaissait ces images et ces parfums, elle connaissait la mort. Mais c'était, chaque fois qu'elle l'avait approchée – depuis les soins qu'elle prodiguait, jeune fille à la collégiale de la ville d'Eu, jusqu'aux salles du London Hospital, en passant par le front de la Somme, plus de vingt années plus tôt –, la mort anonyme qu'elle avait croisée. Elle ignorait tout ou presque de ceux qui l'avaient dispensée, maris violents au fond des campagnes, rôdeurs sournois, chauffeurs inconnus et maladroits, marins ivres du port de Dieppe ou de Limehouse Cut, artilleurs prussiens, pilotes allemands... Tous ces meurtriers restaient voilés, ignorés, et lui semblaient presque interchangeables. Elle s'occupait des victimes, jamais des meurtriers, et jamais on ne lui avait demandé de les connaître. Celui qui avait tué sa mère, autrefois, dans Miller's Court, n'avait, lui non plus, pendant

longtemps, porté aucun visage. Et elle n'en connaîtrait jamais d'autre que celui qu'elle avait découvert sur une pauvre gravure de journal et qui, désormais, la hantait. Mais l'homme qui venait, quelques heures plus tôt, dans cette même pièce, d'assassiner ces deux femmes avait un visage. Il était ici même, son essence flottait encore dans l'air, mêlée aux odeurs de désolation et de néant qu'il avait laissées. Ils s'étaient presque croisés, elle et lui. Et, en ce moment même, il était quelque part dans Londres. Sans doute ce visage était-il apaisé, assoupi, et celui qui le portait devait-il dormir et rêver. Ou peut-être était-il à nouveau en chasse, les traits tendus, isolé dans un coin d'ombre à surveiller une femme dont il allait faire sa proie ? En tout cas, il était là, dans la même époque qu'elle, dans le même espace. Pas à l'autre bout du temps, ni perdu dans les nuages, aux commandes d'un Dornier empli de bombes, ni embusqué derrière le fût d'un canon, à quatorze kilomètres de ses victimes.

Et elle regarda les femmes horriblement blessées. Elle se pencha et estima la gravité des plaies et des lésions. Cet homme n'était pas seulement un monstre : c'était aussi un fou, poussé par son délire hors de la compagnie des hommes. Elle releva les yeux. Son regard accrocha les mots sur le mur, ces lettres dont le sang avait légèrement coulé. Sa main vint se reposer sur ses lèvres, pour étouffer un cri. Elle ferma les yeux. Contrôla sa respiration. Enfin, elle dit :

– Je devais voir. Je devais voir ça pour le retrouver. Je l'ai déjà dit autrefois pour un autre. Mais, cette fois, je suis *vraiment* après lui. Je sens sa trace, Mr. Dew...

Et elle repensa à ces mots qui défilaient dans son esprit, quelques secondes plus tôt : oui, il était là, *dans le même temps, dans le même espace qu'elle*. Il était presque devant elle. Elle pouvait presque le toucher. Elle n'avait qu'à tendre la main, et refermer ses doigts.

1. Le *Double Event* (« double événement ») est traditionnellement le nom donné par les experts aux deux meurtres commis par Jack l'Éventreur la nuit du 30 septembre 1888, au cours de laquelle il assassina Elizabeth Stride, puis Catherine Eddowes.

Dimanche 22 février 1942 – Route de Greenford, nord-ouest de Londres, 4 h 28.

Gordon Cummins conduisait, surexcité. C'était la dernière ligne droite. Il roulait tous feux éteints, bien au-delà même des exigences du *blackout*. Il avait renoncé aux lanternes voilées, dont les casquettes de tôle noire renvoyaient la maigre lueur juste au-devant des roues. Il avait préparé le camion, plus tôt dans la journée. Il contournerait au plus large, quitte à doubler les distances de son itinéraire. Il avait quitté Uxbridge juste avant quatre heures du matin. Il savait que c'était l'heure creuse des barrages et des rondes au sol. Une question d'ajustement des quarts : qu'on le veuille ou non, il y avait un trou entre les équipes de la nuit et celles de la journée. L'essentiel des effectifs était aux postes de veille aérienne, et ceux-là, oui, ils se relayaient en superposant les équipes. Pas question de laisser passer le moindre coucou au-dessus des lignes. C'était une besogne qu'il avait effectuée plusieurs nuits avant qu'on ne le trouve pas assez motivé pour ces tâches. Il fallait estimer le nombre d'appareils, leur direction et, si on le pouvait, leur modèle. Cummins avait renoncé à distinguer les différents modèles de Dornier, les Heinkel 111 et les Junker 88 de la *Nachtjagd*, dont les officiers les assommaient de photographies sous toutes les coutures. Il avait l'impression que les *Jerries* ne fabriquaient qu'un seul modèle d'avion auquel ils donnaient des noms différents pour embrouiller l'ennemi. La lumière des projecteurs antiaériens paraboliques lui mangeait les yeux. Il était immédiatement ébloui et, quasiment aveugle, il mettait de longues minutes avant de recommencer à voir d'immenses zébrures livides montant vers un ciel noir d'encre. Alors reconnaître un Dornier... La seule pensée des veilles aériennes lui déclencha un début de migraine. Des « prétentions supérieures à sa condition »... Le mal de

tête lui déchira le front et s'installa dans ses tempes. Il se concentra sur la route détrempée et pesa de ses avant-bras sur la lourde direction du Bedford.

Dans un arc de cercle qui embrassait tout le sud-est de l'Angleterre, les déplacements routiers étaient compliqués, même pour ceux qui portaient un uniforme. Sauf si on connaissait le truc des relèves et du trou de veille, entre trois heures et quatre heures et demie du matin. Tout s'était déroulé comme il l'avait prévu. Le camion avait été chargé selon ses plans. On lui avait même donné deux bleu-bites bien costauds pour hisser les caisses à l'arrière. Les ordres de chargement étaient authentiques, parfaitement établis par les bonnes personnes. Sauf que le chauffeur, les destinations et les horaires avaient un peu changé. Et qu'il aurait du mal, en cas de contrôle, à expliquer ce qu'il faisait au volant d'un Bedford à quatre heures du matin, à dix-huit kilomètres de sa chambrée... Et c'était pour ça qu'il fallait se glisser dans le trou de garde de quatre heures.

La seule chose qu'il n'avait pas prévue quand il avait fait une répétition générale à vide et dans la journée, c'est que, tous feux éteints, l'allure n'aurait plus rien à voir. Tout s'était nimbé de ténèbres. Et la pluie tombait sans discontinuer. Pour lui, bien sûr, cela n'avait aucune incidence. La route luisante se dessinait comme en plein jour. Mais le trafic, aussi minime fût-il, se transformait en un convoi d'épaves dérivant au ralenti sur une route détrempée. Chaque véhicule croisé devenait un danger. Il suivait des autos et des fourgons de transport qui ne dépassaient pas les trente kilomètres à l'heure. Il s'était vite rendu compte qu'à cette allure, il n'irait pas plus loin qu'Harrow avant que le jour ne revienne. Au mieux, il contournerait Wembley. Mais, tôt ou tard, dès que la vie repartirait, aux alentours de cinq heures et demie du matin, un des véhicules qui le précédaient taperait dans quelque chose. Ou bien finirait par écraser un de ces putains d'ouvriers allant prendre leur poste aux brasseries et qui, à pied ou à vélo, surgissaient devant les capots. Ces abrutis étaient bourrés du lever au coucher, et ils négligeaient pour la plupart les avis du ministère des Transports qui recommandaient à tous les marcheurs et cyclistes de porter quelque chose de blanc, ne serait-ce qu'un journal à demi déplié, lorsqu'ils circulaient pendant le couvre-feu. Même lui, dont la vision scotopique perceait le mur de pluie et de ténèbres, avait failli se laisser surprendre par un de ces marcheurs qui zigzaguaient sur les bordures. Il ne

tiendrait qu'à lui, il en aurait fauché le plus possible, mais il se voyait mal expliquer à des gars de la police militaire pourquoi il y avait de la casquette d'ouvrier pleine de cervelle sur la calandre d'un Bedford dans lequel il n'avait rien à faire...

Il était bientôt cinq heures et il arrivait à peine au grand réservoir de Brent, qu'il laissa sur sa gauche en évitant de s'engager sur la route principale qui le desservait. Il avait entendu dire, par un des arrières des Saint John's Wood Barracks, que le réservoir était un des « abris secrets » du Premier Ministre et qu'un hydravion l'attendait en permanence, de jour et de nuit, prêt à partir et à l'évacuer à six cents kilomètres de Londres. Vrai ou faux, il jugea que c'était le genre d'endroit à ne pas trop approcher avec une cargaison aussi sensible que la sienne, sans papiers complètement en règle pour la livraison. Et puis, les barrages allaient d'une minute à l'autre se renforcer. Il leva le pied en grognant, entra dans Criklewood et s'enfonça dans un chemin de terre qui disparaissait dans un sous-bois, sombre et dense. Il entendit des branches basses fouetter le pare-brise et racler la tôle du toit. Il consulta de nouveau sa montre : les deux aiguilles recouvertes de sel de radium luisaient ensemble, presque juxtaposées sur cinq heures vingt-cinq. Encore une bonne heure et demie à attendre avant le lever du jour. Gordon Cummins comprit qu'il n'arriverait pas cette nuit. Il fallait laisser le camion bien planqué et finir l'opération une nuit prochaine.

Il laissa le Bedford derrière un talus, engoncé entre deux taillis. Il fallait espérer que personne n'ait envie de se balader par là ce dimanche. La pluie glacée qui tombait depuis le soir le rassura. Il sauta à terre, verrouilla le camion et marcha vers Criklewood Station. Avec un peu de chance, il aurait un train pour la gare de Saint Pancras au petit matin et serait à son baraquement avant sept heures.

Dimanche 22 février 1942 – Hunter's Hall, Dagenham, 7 h 30.

Smike était déjà réveillé quand la femme en rouge, qui avait pris la tête du cortège l'autre jour à la sortie de Dagenham Station, entra dans la baraque. Elle portait toujours le même manteau et était accompagnée de deux autres femmes : la première était la mégère du London Council qui les avait installés dans leur chambrée, et l'autre une infirmière qu'il avait déjà vue à Londres.

La femme en rouge se planta à l'avant des rangées de lits, les mains sur les hanches, comme un capitaine de navire face à des mutins.

– Dagenham ! Debout, Dagenham !

Elle avait crié ces mots, du ton rêche et claquant qu'adoptent les sous-officiers pour faire manœuvrer leurs pelotons. Smike vit autour de lui des têtes se lever, des visages émerger en sursaut. Il regardait à travers ses paupières à demi closes. Il maîtrisait parfaitement cette technique, l'ayant adoptée très jeune, lorsqu'il lui arrivait de sommeiller dans les rues de l'Est tout en surveillant les rondes des *constables* de la Metropolitan Police qui le délogaient à coups de godillots.

La femme en rouge, jugeant sans doute que le réveil n'allait pas assez vite, frappa plusieurs fois dans ses mains et répéta son sinistre « Dagenham, debout ! », en avançant entre les lits.

– Mrs. Cropp ! Miss Ellis ! Inspection du dortoir. Ça sent l'élevage de poux là-dedans...

Et elle pivota sur ses talons : elle avait exactement la démarche d'un jouet mécanique arrivé en bout de course et qui se retourne brutalement. Elle se dirigea vers le premier lit, duquel avait surgi la tignasse ébouriffée d'un gamin de huit ou neuf ans, aux yeux collés par la fatigue. Elle se pencha sur lui et, d'un air dégoûté, écarta deux ou trois mèches de cheveux en fouillant de ses ongles au plus profond de

la chevelure...

Smike se redressa à son tour, terrorisé par l'idée que cette femme s'occupe de lui. Il chercha des yeux Freddy Bobbler, qu'il découvrit dressé à côté de son lit, figé dans une sorte de garde-à-vous raide et paniqué. La femme en rouge était à trois rangées d'eux et ils avaient encore un peu de répit. Il estima à plusieurs minutes le temps qu'il faudrait aux trois femmes pour atteindre leur niveau. Il s'aperçut également, dans un soupir de soulagement, que sa position lui attribuait presque à coup sûr l'infirmière de Londres pour examinatrice. Il connaissait son prénom : elle l'avait donné aux enfants dont elle avait la charge, au London Hospital. Il savait qu'elle s'appelait Susan. Cette infirmière-ci n'était pas aussi gentille qu'Amelia, bien sûr, mais il la sentait néanmoins beaucoup plus douce et bienveillante que les deux sorcières qui l'accompagnaient.

La femme en rouge avait fini l'inspection du gavroche et passait au lit suivant, qui était occupé par un adolescent laiteux, aux cheveux clairsemés, dont les mains tremblaient de froid ou de peur. La femme le prit aux joues, de sa main ramenée en étau, et pressa en lui demandant d'ouvrir la bouche :

– Ouvre-moi ça ! Quelle haleine ! Il manque sacrément des dents dans cette bouche. On nous a envoyé le fond du seau de Londres cette fois-ci. De la vraie vermine de Millwall.

Smike se tourna vers Freddy Bobbler, qui venait aussi du quartier de Millwall. Il le vit blêmir et se raidir davantage. Il remarqua l'infirmière au bout de son propre rang suspendre l'inspection. Elle fit un pas en avant et lança :

– Mrs. Herringham. Ces enfants ne sont pas du bétail ! Ils arrivent sans doute de l'East End, mais ce sont des enfants.

La femme en rouge se redressa, le menton levé. Ses lèvres tremblaient légèrement, encadrant une bouche entrouverte et fripée de surprise. Elle semblait chercher les mots qu'elle allait dire. Mais rien ne venait. Susan Ellis s'approcha du gamin souffreteux et ramena ses cheveux sur ses tempes, d'un geste tendre et rapide. Mrs. Herringham avait instinctivement reculé d'un pas, mais restait dressée, la bouche toujours aussi hésitante et pointant vers l'avant comme le bec d'un oiseau en colère.

L'autre femme, feignant de n'avoir rien remarqué de l'intervention de Susan Ellis, continuait à inspecter les enfants sur la gauche de la

chambrée, mais elle avait ralenti son allure et ses consultations semblaient moins brutales. Elle jetait des regards par en dessous vers les deux autres femmes, essayant de comprendre leur échange.

– Miss Ellis... comment osez-vous ? commença Mrs. Herringham.

Mais elle ne trouva rien à ajouter. Elle répéta simplement, un peu plus bas :

– Miss Ellis...

– Ces enfants nous ont été amenés sur ordre du gouvernement, Mrs. Herringham. Et il nous est confié leur sécurité et leur bien-être. Qu'ils viennent de Millwall, ou d'où vous voulez, *Mrs. Herringham...*

– On nous a livré mille poux pour un enfant, Miss Ellis, et je ne laisserai pas...

– Si ces enfants sont sales, nous les laverons, et, s'ils ont des poux, nous nous en occuperons aussi. Mais rien ne nous autorise à les houspiller ou à les brimer de cette manière.

– J'ai autorité sur Hunter's Hall, Miss Ellis, et je vous...

– Moi j'ai autorité pour dénoncer des pratiques qui déshonorent toute femme qui les encouragerait. Et la loi à Hunter's Hall n'est pas différente de la loi tout court.

– Je...

Mrs. Herringham n'arrivait pas, une nouvelle fois, à achever sa phrase. Elle piétinait sur place, et son expression était définitivement celle d'une oie furieuse, dressée derrière sa clôture.

– *Je moi aussi !* rétorqua Susan Ellis, en la regardant droit dans les yeux. *Je moi aussi*, Mrs. Herringham, répéta-t-elle.

La femme en rouge claqua une dernière fois du bec et, saisissant les deux pans de son ample manteau, elle marcha vers la porte, par laquelle elle disparut.

Susan Ellis se détourna. Elle se dirigea vers le lit qu'elle avait délaissé et, sans un regard pour sa collègue, elle lança :

– Continuons cette inspection, Mrs. Cropp. Plus vite nous finirons, plus vite on servira à manger. Ces enfants doivent vite se mettre quelque chose dans l'estomac.

Smike regarda vers Freddy Bobbler. Les deux gamins échangèrent un long clin d'œil. Freddy Bobbler fit tourner sa langue à l'intérieur de sa joue, en faisant les gros yeux. Il souffla, entre ses dents, à l'intention de son voisin :

– Mince, la volée qu'elle s'est prise, la vieille carpe !

Dimanche 22 février 1942 – Newark Street, 17 heures.

Francis Buir reposa sa tasse et laissa un long soupir s'échapper de sa poitrine. Il avait penché sa tête en arrière et, les yeux fermés, essayait de rassembler les éléments qui s'étaient accumulés au cours de ces dix derniers jours.

– Que disait cette phrase, dans cette pièce à Lancaster Terrace, dans laquelle est morte la malheureuse Mrs. Jouannet ? demanda-t-il soudain.

Amelia Pritlowe sursauta, tellement le silence s'était profondément installé dans son petit appartement. Elle bredouilla :

– « *Cherche mon image à...* » Attendez...

Elle fouilla dans le tiroir de son bureau et en tira un de ses carnets gris. Elle lut :

– « *Recherche mon image à l'est. Tu reconnaîtras celle que je vais te montrer : elle n'est pas sans rappeler celle que tu connais bien.* » À quoi pensez-vous, Francis ?

– À rien encore. Laissez-moi quelques minutes. C'est ce message, hier, que vous avez vu : « *De l'est, sur Bethléem...* » Et votre Crowley a bien parlé d'étoile. Une étoile particulière, pas « une étoile », mais « l'Étoile », n'est-ce pas ?

– Oui, il l'a répété plusieurs fois ainsi. Vous pensez à...

– Bien entendu, Amelia. Rappelez-vous ces textes que Crowley a écrits. Qu'il a sans doute évoqués pendant ses « séminaires ». Devant des esprits fragiles, dont faisait sans aucun doute partie notre homme. Ces allusions à l'Étoile, déjà... Cette Étoile qui « choisit les siens ». Ces termes effrayants d'« annihilation de la personnalité », de « sacrifice », d'« ordres nouveaux ». Si vous ajoutez Bethléem à votre liste, le cercle est bouclé : le massacre du troupeau. L'Étoile qui guide ceux qui

viennent de l'est. Bethléem. Vous ne voyez pas ?

– Je... Si, bien sûr, les Évangiles, mais...

– Oui. Les Évangiles. Hérode ! C'est le massacre des Innocents qu'il annonce dans ses énigmes !

– Alors, Francis... Crowley avait raison. Il veut vraiment tuer des enfants !

– Exactement ! Exactement... Pour une raison qui lui est propre, sans doute née du brinquebatement d'un cerveau malade contre les parois internes de son crâne, ou toute autre raison physique ou neurologique, il veut rejouer toute la pièce. Il annonce son jeu ! Oui, sans aucun doute possible. Oui, il se prépare à tuer des enfants : il faudrait être aveugle pour ne plus le voir ! Il va égorger des enfants comme il l'a fait avec ces femmes !

– Cet homme est pire qu'un démon !

– Il n'est plus temps d'en douter. Même les autorités, en choisissant le nom de code pour l'évacuation des enfants de Londres, lui ont tendu la perche ! Aussi incroyable que cela paraisse, ce type se nourrit de tout ce qui lui tombe sous la main. Vous connaissez aussi bien que moi la fin de ce conte, ce *Joueur de flûte d'Hamelin*. Ce n'est pas celle que vous avez racontée à ce gamin de Rotherhithe. Ces enfants emmenés par le joueur de flûte ; ils ne reviennent pas au village, ni plus riches ni plus sages. Ils ne reviennent tout simplement pas... Dans le vrai conte, ils meurent ! *Ils meurent tous !*

– Il faut appeler Dew. Je descends à l'hôpital, je vais lui téléphoner de là-bas !

Amelia Pritlowe se précipita dans l'escalier. Elle remonta Turner Street au pas de course. Les casques plats qui montaient la garde dans leur guérite à l'arrière du London Hospital la regardèrent filer vers Whitechapel. Elle gravit les marches et disparut dans l'ombre, au-delà des cinq arches du porche. Elle s'engouffra dans la salle d'accueil déserte et se jeta sur le téléphone.

Le téléphone sonnait dans l'appartement de Walter Dew. Celui-ci reposa en tremblant la bouteille de brandy à étiquette pourpre. Il posa également le verre qu'il venait de se servir et marcha vers le vestibule.

– Dew !

– C'est moi, Mr. Dew... Amelia Pritlowe.

Dimanche 22 février 1942 – Abri antiaérien de Bow Road Station, 22 h 40.

Tôt ce dimanche, juste avant d'arriver à la caserne, Gordon Cummins avait repéré les deux voitures de flics à l'angle d'Ordnance Hill et de Queen's Grove, à quelques mètres du tourniquet par où il filait en douce des chambrées. Les moteurs tournaient au ralenti ; il y avait de la fumée qui sortait par grosses bouffées des pots d'échappement et se condensait dans l'air glacé. Il était préparé à cette rencontre. Son numéro matricule sur l'étui de son masque avait parlé. Ils l'avaient retrouvé. Il s'était figé comme un félin confronté à un prédateur plus puissant, ou supérieur en nombre. Il avait fait un, puis deux pas en arrière, sans quitter l'enfilade d'Ordnance Hill des yeux. Instinctivement, il avait saisi au fond de sa poche l'épais couteau à lame recourbée. Il le serra dans sa main gauche, jusqu'à sentir les rivets s'enfoncer dans sa chair. Les types avaient à peine bougé. Ils faisaient quelques pas en fumant, dépassant leur voiture d'un mètre ou deux dans chaque sens, bavardant sans doute à voix basse. Cummins vit la gerbe lumineuse d'étincelles lorsqu'ils lancèrent, dans un mouvement synchronisé, leurs mégots sur le sol. Dans les voitures non plus, il n'avait pas constaté de mouvement.

Il avait décidé de remonter Norfolk Road, d'abord avec d'infinies précautions, puis, au bout de cent cinquante mètres, très vite, au pas de course. Il s'était retourné plusieurs fois, et rien ne bougeait derrière lui. Il avait fait une pause à l'angle d'une ruelle aux murs couverts de mousse, il y avait repris son souffle, puis continué d'un pas vif sur Primrose Hill. « Des demeurés, tous autant que les autres ! »

Il avait vu le soleil se lever alors qu'il atteignait la ceinture de Regent's Park. Il avait fait alors mentalement l'inventaire des priorités.

Changer de vêtements. Éviter Saint John's Wood. Ne plus jamais remettre les pieds à Uxbridge. Manger quelque chose de solide et avaler une boisson chaude. Un sourire était revenu sur ses lèvres. Il avait corrigé : avaler deux ou trois tasses de boisson chaude. Il avait eu brutalement envie de ces cafés qu'on servait dans Charing Cross Road, parfumés et puissants, aussi noirs que du goudron. Voilà les priorités, résuma Cummins. Avaler du café, donc. Et achever la mission.

*

Il avait marché vers l'est, contournant les quartiers qu'il avait fréquentés ces dernières semaines. Dans Eversholt, il était entré chez un fripier miteux qui relevait son rideau ; le type lui avait vendu des vêtements à peu près propres, qu'il avait choisis dans le seul tas qui ne puait pas trop le renfermé et le tissu humide. Il avait enfilé un pull-over de charpentier surpiqué de cuir aux avant-bras et aux coudes, et des pantalons d'ouvrier. Depuis sa rencontre d'Ordinance Hill, il savait que les choses avaient changé d'âme. Il était définitivement sorti du monde.

Il avait acheté un sac de matelot, dans lequel il avait fourré son uniforme replié, puis, avant d'arriver à Clerkenwell, il s'était engouffré dans la bouche de métro de la Metropolitan. Il en était ressorti dans Bow.

Il savait qu'il lui fallait attendre la nuit. Dans la nuit, dans le *blackout*, il savait survivre. Il savait y apprécier les bruits et les distances. Il en avait fait son territoire. Il estima qu'il restait un peu plus de cinq heures et demie de jour.

Comment allait-il passer la journée ? Il redoutait ces sommeils improvisés et subits qui le saisissaient parfois dans les cafés en plein après-midi et le laissaient pétrifié et stupéfait. Ces absences étaient désormais un souvenir. Il ne devait plus se relâcher. Il dormirait plus tard, *sous l'Étoile*. Il entra dans une épicerie qui servait du thé et du café, presque en face du poste de police d'Addington Road. Il avait hésité, un instant, puis avait jugé que rien dans son allure ne rappelait l'alerte cadet de la Royal Air Force, avec son calot riveté et son col amidonné. Il avait laissé la sueur de sa course nocturne épaissir ses cheveux, d'ordinaire soigneusement rabattus en arrière, et deux mèches retombaient sur son front, à la manière de ces arsouilles qui traînaient aux alentours de la rivière Lea et des immenses terrains vagues des gazomètres. Il but plusieurs tasses de café et avala deux sandwiches au

fromage qui puaient le bouc. Il regarda, amusé, le va-et-vient des flics en tenue, de l'autre côté de Bow Road, qui entraient et sortaient du poste, seuls ou en petites équipes de ronde. Certains d'entre eux étaient-ils à sa recherche, ou la traque n'était-elle lancée que du côté de Marylebone et des théâtres ? Rien dans l'atmosphère ne l'inquiétait. Il avait l'habitude de se fier à ce genre d'intuitions. Il estimait que, si un danger véritable le guettait, il le sentirait, plusieurs minutes ou plusieurs dizaines de mètres avant qu'il ne surgisse. N'avait-il pas immédiatement senti le piège, au petit jour ? Oui. Il était à l'abri. Il était tapi dans la chaleur de ces cafés et de ces cantines qu'il fréquentait depuis toujours. L'atmosphère renfermée, cette sorte de touffeur que produisent les corps rassemblés, la vapeur des cuisines et des bouilloires, la buée sur les vitres, le bruit de fond des conversations et des couverts, tout cela l'apaisait. Il se sentait bien, dans une ouate propice aux évocations et aux rêves. Il flottait ainsi parfois des heures entières, et aussi, parfois, il s'endormait. Il se reprit, brutalement. Il allait de nouveau s'endormir... Il revint brusquement au moment présent, l'œil vague et tremblant. Il était en train de s'assoupir, malgré les cafés successifs. Il se décida à tirer les tablettes de benzédrine de son packaging. Il demanda une autre tasse de café et avala une demi-tablette, puis une seconde. Il n'aimait pas prendre la benzédrine depuis qu'il avait constaté, pendant les équipes de nuit à Blackpool, qu'elle produisait aussi chez lui, tout en l'empêchant de s'endormir, une forme de relâchement mental. Il perdait de sa concentration, jugeait-il. En particulier, il détestait moins les femmes quand il avalait ses tablettes de benzédrine... Il se sentait même le besoin, parfois, de les protéger. De se rapprocher d'elles et de les flatter. En même temps, une autre partie de lui se mettait à rugir et semblait s'emporter contre cet inconnu qui plongeait dans l'apitoiement et la compassion. Son activité s'en ressentait, et cette double contrainte mentale le déstabilisait. Il comprit soudain que la benzédrine allait le pousser bientôt, s'il en usait trop fréquemment, à se détester lui-même plus qu'il ne détestait les truies, les connasses et les putains.

Il laissa quelques pièces près de sa dernière tasse et sortit dans la rue. Un air vif giflait l'East End. Le ciel bleu laissait filer des nuages gonflés de lumière jaune, et le vent venu du sud portait des odeurs de vase et de pourriture, après s'être engouffré dans les espèces de fjords que constituaient les murs sans fin des fabriques et des entrepôts de

Riverside et, sur l'autre rive, de Victoria Dock. Il frissonna. La chaleur moite de l'épicerie l'avait engourdi et les bourrasques perçaient son pull-over de laine. Il remonta Bow Road et glissa dans Bromley. Il avisa une bibliothèque populaire, d'où sortaient des types aux allures de commis ou de loufiats, avec lesquels il se confondait parfaitement désormais. Il avala sa salive et essaya de réfléchir. La benzédrine avait laissé un goût de levure sous la langue et au palais. Il constata qu'il était debout, inerte, sur le trottoir depuis peut-être une minute ou plus. Une femme avait fait un détour pour le contourner, en le regardant de biais, et il se surprit à lui sourire. Oui. S'il usait encore de ce truc, il ne s'endormirait pas, mais il allait adopter un comportement singulier qui le ferait remarquer de tous, et surtout des flics. C'était l'inverse de ce qu'il fallait faire. Il fallait disparaître, se fondre dans le gigantesque banc de poissons de l'East End, dans cette humanité hirsute et sans visage, dissimulée depuis toujours sous les mêmes défroques grotesques que celles qu'il avait achetées plus tôt dans Eversholt. Il entra dans la bibliothèque populaire et s'approcha des rayonnages, la tête basse.

Il fut immédiatement entouré d'une pile de romans aux couvertures graisseuses, passés entre de nombreuses mains et lus, semblait-il, à la lueur de centaines de bougies dont la cire avait taché de diverses nuances les couvertures et les tranches. Il se vit devant un haut guichet derrière lequel restait suspendue une femme en bonnet, qui semblait tombée d'une miniature anglaise datant de l'époque où la reine Victoria n'avait pas douze ans. Elle le fixa avec des yeux monstrueusement gonflés par la loupe de ses lunettes. Il remarqua que seuls ses culs-de-bouteille et son bonnet lui donnaient les apparences d'une vieille femme, et qu'elle n'avait sans doute pas plus de trente-cinq ans. Il s'imagina un instant lui déchirer les seins avec un ouvre-boîte ou les lames d'un ciseau, avant d'écraser ses lunettes à coups de talon. La benzédrine l'empêcha de pousser plus loin. Le goût de levure revint dans sa bouche et il retint un spasme qui faillit le faire vomir.

– Vous cherchez de la bonne lecture, sir ? lança le bonnet. Je ne vous connais pas, je crois ? Nouveau dans Bromley ?

Elle avait une voix de petite fille. De petite fille geignarde. Il remarqua que des postillons filaient dans l'air au-devant de sa bouche et traversaient l'ombre à la manière de minuscules étoiles filantes. Il ne connaissait pas grand-chose à la lecture, à la littérature et aux livres. Il réussit à composer son vague accent cockney, qui lui sembla raccord

avec sa nouvelle allure, et bredouilla :

– *Ma'am*. Disons un bon bouquin d'aventure. J'ferme pas l'œil avec toutes ces alertes et j'me disais qu'une bonne lecture, de celles que vous avez par là...

– Rien n'est plus sain qu'une ou deux pages pour trouver le sommeil, sir.

Cummins se dandina, déconcerté. Trouver le sommeil n'était plus sur sa feuille de route. Son regard fila vers les rayonnages obscurs. La femme au bonnet le scrutait, indécise.

La bibliothécaire disparut un instant de derrière son guichet, comme lorsque la marionnette de Punch plonge dans les praticables. Elle réapparut et marcha vers des rayonnages qui couvraient tout le fond de la pièce. En quelques secondes elle avait mis la main sur plusieurs ouvrages, qu'elle lui présenta avec la fierté d'un sardinier exhibant une pêche miraculeuse. Il prit à l'aveuglette un des livres et remercia le bonnet d'un sourire éteint. L'envie de vomir occupait tout son esprit. Il voulut laisser choir la reliure de cuir poisseuse et se jeter en courant dans Bromley High Street. Il parvint à se reprendre et demanda s'il pouvait lire sur place.

– Oh, bien entendu, Sir ! répondit le bonnet. Nous sommes ouverts pour permettre à tous de profiter de la beauté qui se cache dans les livres. Je devrai vous demander deux pence pour l'inscription et pour la veilleuse.

La femme au bonnet et aux lunettes globuleuses le dirigea vers un coin d'ombre où un pupitre l'attendait. Elle fit jouer un interrupteur et une lueur sanguine envahit le recoin. Puis, à reculons, elle se replia derrière son guichet. Le silence absolu retomba dans la salle de lecture.

*

Peu après dix-neuf heures, il sortit de la bibliothèque, marcha une dizaine de minutes et se retrouva au cœur de la nuit de Bow. Dans la vitrine assombrie d'un tailleur, il se vit tel qu'il apparaissait désormais : un minable de l'East End, aux vêtements de trimard, sans aucune forme ni tenue. Exactement le type qu'il cherchait à fuir en s'engageant dans l'Air Force.

Une pluie fine tombait et imprégnait son tricot. Il se réfugia sous un pont de chemin de fer, qui sentait l'urine et la rouille. Des piliers d'acier se croisaient dans l'ombre, suintant d'une eau sale et visqueuse. Il avisa

une forme qui s'était pelotonnée dans un recoin de briques. Un soûlard, portant les mêmes habits que lui. Un de ces types sans passé et sans espoir, comme les deux qu'il avait croisés dans Bishops Bridge l'autre nuit. Le type ronflait, le nez dans la pisse. Il s'approcha. Une des mains du gars était passée sous sa nuque et l'autre, croisée par-dessus, tremblait dans son sommeil. Il avait marché dans du verre brisé et il entendit des bouts se désintégrer sous sa semelle, dans un crissement extrêmement désagréable. L'autre n'entendait rien, complètement perdu en pays soiffard. Il le regarda dormir, attendant que la pluie cesse. Plusieurs trains passèrent dans un vrombissement au-dessus de sa tête. Cela non plus ne réveilla pas le dormeur.

Cummins laissait la nuit et le temps dissoudre l'effet des amphétamines. Une odeur de métal et de terre emplissait l'air. Une vague fumée flottait au-dessus des rues, légèrement caramélisée. Il trouva une gargote qui servait des sandwiches et du thé chaud. Autour de lui, des ouvriers du chemin de fer se désaltéraient, leurs outils abandonnés le long du comptoir. Il vit des lanternes sourdes, des paillets, des gros gants de cuir jaune. Les hommes le regardaient. Malgré son aspect miteux, ils semblaient n'avoir pas plus de complicité avec lui que lorsqu'il évoluait sous l'apparence d'un pilote de la Royal Air Force. Il se tenait raide, appuyé sur le bois du bar. Il sentait ses muscles, dans les mâchoires, qui se contractaient. Une grosse femme faisait le service, et elle riait avec les hommes du rail. À la chute d'une de ses plaisanteries, elle lui fit une œillade qu'il ignora. Il mâchait son pain de mie au cheddar et aux pickles. Sa gorge se serrait et il devait se forcer pour avaler. « Ce ne sont pas mes frères, ils n'ont rien à me dire, ni rien à partager. J'ignore tout de leurs rêves et ils ignorent tout des miens. »

Il se mit à compter les paquets-rations de biscuits McVitties qui s'empilaient derrière la femme. La couleur orangée des emballages le rassurait. Les rires et les éclats de voix le faisaient parfois trébucher et il devait reprendre son inventaire, sans être jamais sûr de n'en avoir pas oublié ou ajouté une unité.

Brutalement, il ressentit le besoin d'aller *le* voir. Celui qui donnait les *Leçons*. Celui qui avait évoqué l'Étoile. Il voulait entendre encore la voix qui parlait dans l'ombre ; il voulait *le* revoir et *lui* dire avec quelle persévérance il avait suivi le chemin. Comme il ne s'était pas dérobé aux épreuves. Comme il avait parcouru une à une les étapes de la nuit.

Oui, il irait là-bas, dans Fox Court, et demanderait à *lui* parler.

Il sortit, croisa un agent en tenue qui quittait le poste de police d'Addington Road et qui ne le regarda même pas. Il marcha quelques minutes et descendit dans l'abri de Bow Road. Des groupes de dormeurs s'étaient constitués, par familles ou par affinités. Rien de tout cela n'était pour lui. Il trouva une couchette libre, sous une arche de torchis, et s'y faufila. Il faisait humide et froid ; une goutte tombait par intermittence sur son avant-bras. Il songea qu'il était à peine mieux logé que le type qui dormait dans Fairfield Road, sous le pont de chemin de fer, dans la puanteur et l'urine. Il s'endormit rapidement, en pensant au docteur Seymour-Ross et au liquide violine qu'il laissait autrefois glisser dans son œil. Il plongea dans le sommeil, en pleurant.

Dimanche 22 février 1942 – Hunter's Hall, Dagenham, 23 h 05.

- Smike ?
- Ouais ?
- Tu dors ?
- Bah non, j'pense aux poux...
- Smike ?
- Quoi 'core ?
- Les voilées ...
- Ben quoi ?
- T'en a vu, des sœurs voilées, à Rotherhithe, dans Jamaica Road ?
- Des sœurs grises ?
- Ouais.
- Plusieurs fois. Depuis qu'la guerre est là, elles sont là aussi.
- Ouais, que j'dis qu'elles sont pas naturelles...
- T'as sans doute raison, Bo. On dirait bien qu'elles s'faufilent dans l'air, comme des bouts d'papier. Ou comme d'la vapeur.
- Smike...
- Shhh !

Smike se retourna contre la cloison de bois à l'odeur de résine. Il laissa les sœurs grises s'évaporer dans l'obscurité du dortoir. Encore une fois, l'image des rails et d'Amelia marchant vers l'horizon occupa son esprit. Il lui en voulut brusquement de l'avoir laissé aller. Elle ne marchait pas avec lui, le long des voies, en serrant sa main. Elle était à Londres, dans son hôpital, et lui était ici, à Dagenham.

Il se sentait plus seul que jamais.

Lundi 23 février 1942 – London Hospital, 16 h 20.

Walter Dew observait la vaste salle de soins à travers les vitres. Il avait cru reconnaître Amelia Pritlowe dans une grande infirmière qui maintenait le tube d'une injection intraveineuse derrière le lit d'un patient. Elle était à contre-jour et le soleil couchant du côté de Turner Street incendiait toute l'aile Walpole. Il la regardait faire depuis bientôt cinq minutes, attendant qu'elle marque une pause dans sa tâche avant de la déranger. Il sentit une main se poser sur son épaule gauche, et il vit Amelia Pritlowe à ses côtés.

– Je... je croyais vous regarder là-bas.

– Nous sommes toutes semblables, Mr. Dew. L'uniforme...

Elle ne bougeait pas, attendant qu'il parle.

– Il a été identifié. Nous savons qui il est.

– Et... qui est-il ?

– Comme je vous l'ai dit samedi, Mrs. Pritlowe : un soldat de l'Air Force, comme vous le supposiez. Il s'appelle Gordon Cummins...

– Il a été arrêté ?

– Non, hélas ! Mais c'est une question d'heures, désormais.

Il crut voir une ombre passer sur le visage de Mrs. Pritlowe. Une ombre, ou un sourire fugitif.

– Vous avez eu la même formule quand on vous a prévenu que...

Elle ne finissait pas sa phrase. Dew la regarda mieux. Son expression était étrange ; il avait du mal à décider si Amelia Pritlowe affichait une moue ironique ou une certaine forme de soulagement.

– Oui, mais cette fois il est identifié. Une équipe s'est présentée hier matin à son affectation : il n'y a pas reparu. On est allés l'attendre à sa caserne, aux Saint John's Wood Barracks. Aucune nouvelle. D'après ses camarades – j'ai du mal à dire « camarades » tellement les gars ne

semblent pas pouvoir le sentir –, Cummins est un solitaire. Un drôle de type pas causant, qui se hausse du col et prétend descendre de je ne sais quelle branche, et qui serait le fils d'un membre de la Chambre des Lords. C'est faux, nous avons vérifié.

– C'est... un pilote ?

– Non – Dew eut une grimace incertaine, à la fois amusée et gênée –, les autorités vont pouvoir respirer et continuer de présenter au public une image intacte des as de la RAF. Cummins est *leading aircraftman*, c'est-à-dire, en gros, mécanicien. Le genre de gars qui remonte des moteurs et boulonne des hélices et des tôles de carlingue. Au mieux, ces types-là naviguent en tant que mitrailleurs ou mécaniciens embarqués. Je n'ai pas de préjugés contre les mécaniciens de l'aviation, mais je n'ai jamais entendu dire qu'on réparait des avions en plein vol. Cummins a sans doute fait bien des choses, sauf des exploits au-dessus de Douvres.

– Alors en effet l'honneur de l'armée est sauf, comme celui de la Chambre des Lords !

– Oui, répondit Walter Dew. – L'embarras se lisait dans le ton de sa voix. – De ce qu'on sait sur Cummins, il a été affecté à des tâches subalternes, on l'a apparemment baladé un peu partout où il y a de l'ouvrage. Il a distribué des rations aux civils après les raids du printemps, au dépôt de Cable Street ; il a décalaminé des moteurs Merlin pour les Spitfire à Blackpool. Tout récemment, il en était à trier des bidons et des stocks de munitions aux magasins de la base de commandement d'Uxbridge. Pas de progrès et pas d'avancement. Un type assurément à part. Là-bas non plus ses camarades ne s'entendaient pas avec lui. Un original, prétentieux, peut-être mythomane...

– Vous êtes sur sa trace ?

– Avec tous ces mouvements, on l'a un peu... perdu de vue.

– Perdu de vue ?

– L'Air Force l'a reversé il y a une ou deux semaines dans la logistique Anderson, à charger des camions, et le reste. Il n'a pas passé trois jours dans le même baraquement ces dernières semaines.

– Et ses camarades, ils n'ont pas d'informations ?

– Je vous l'ai dit : les gars de Regent's Park ne l'aiment pas, ceux d'Uxbridge non plus !

Dew regarda les derniers feux du soleil disparaître sur le West End, tout au bout de Londres.

– Autre chose, reprit-il. Après votre appel téléphonique d’hier soir, nous avons mené des recherches à propos de tout ce fatras délirant que Buir et vous avez relevé.

– J’attends depuis ce matin que vous m’en parliez un peu, Mr. Dew ! Que donnent vos recherches ?

– Eh bien, nous avons trouvé un Bethléem sur le sol britannique. Une sorte de hameau appelé Bethlehem au pays de Galles, dans le Carmarthenshire, près du village de Llandeilo. Il y a là-bas une sorte de camp. Enfin. On y a installé en décembre 1940 un baraquement pour les évacués de Coventry. L’opération *Joueur de flûte*, vous vous souvenez ? Un camp de gamins évacués.

– Vous... vous pensez qu’il va frapper là-bas ?

Amelia Pritlowe s’en voulut profondément : au fond d’elle-même, elle ressentait comme un soulagement. Ce monstre s’éloignait de Smike. Il s’éloignait vers le pays de Galles, et chaque kilomètre qu’il faisait en avançant plein ouest était un bon kilomètre. « Eh bien oui ! songea-t-elle, qu’il fonde donc sur Bethlehem, avec ou sans “h”, comme un loup sur les évacués de Coventry ! Et qu’il nous laisse en paix ! »

– J’en suis certain ! répondit Dew. Et le *superintendent* Lime également ! La coïncidence serait trop forte. Oui. Indiscutablement. Cela va dans le sens des réflexions dont vous m’avez parlé hier soir. Si Crowley voit juste, et si vous et Mr. Buir avez tiré la bonne ficelle, alors oui : ce type annonce ce qu’il compte faire. Il s’est amusé avec ses petites énigmes, et puis à présent il se lâche. Il s’exalte ! Il accélère ! Voilà ce qui perd souvent ce genre de criminels arrogants et bavards : ils sont parfaitement sûrs d’eux et finissent par annoncer leur jeu avec emphase. Tant qu’il avançait masqué derrière ses énigmes, il avait tout le champ dégagé. Maintenant que nous avons le code, il ne reste plus qu’à aller le cueillir !

Walter Dew avait retrouvé cet air conquérant et un peu infatué qu’il avait sur certaines photos prises lors de l’affaire Crippen.

– Vous partez, alors ? Vous allez le prendre avant qu’il ne puisse faire du mal à ces enfants ?

– Lime est en train de préparer une équipe. Oui, nous partons. Nous allons l’avoir, croyez-moi. Je ne laisserai pas ce type s’approcher d’un seul gamin. Il ne sortira pas une arme de sa poche qu’il sera mort. Nous avons ordre de tirer à vue, Mrs. Pritlowe. Cet homme n’est rien d’autre qu’une bête sauvage.

Il chercha la main d'Amelia Pritlowe. Celle-ci la lui tendit. Elle pensait à tout autre chose. Elle murmura :

– Bonne chance... Bonne chance, Mr. Dew.

Mais son ton disait qu'elle ne voyait pas où il pouvait bien y avoir de la chance là-dedans.

Dew se dandinait d'une jambe sur l'autre. Il fouilla dans la poche de son immense manteau de tweed et en sortit une fiche de carton verdâtre :

– Une dernière chose : voici le nom d'un policier en qui j'ai la plus grande confiance, si jamais... Toby Cross, un détective de premier ordre.

Lombre avait totalement gagné la grande salle des pas perdus du London Hospital, face aux larges baies qui donnaient sur Whitechapel Road. Walter Dew recula de quelques pas, sans cesser de la regarder, sans se retourner. Son teint était gris et ses vêtements, en général flamboyants des couleurs chaudes de l'automne, semblaient décolorés et recouverts de poussière. Elle crut voir un fantôme regagner sa retraite. Ou une de ces sœurs grises qui parcouraient les rues.

*

Smike et « Bo » terminaient leur repas d'avoine tiède et de sandwiches à la confiture. L'heure de l'extinction des feux était arrivée à la manière d'un couperet. Rien à redire. Smike avait gagné son lit et à peine s'était-il allongé sous le drap, aussi raide qu'une feuille de carton, que les quatre lampes du dortoir s'étaient éteintes en même temps. Leur forme en tonalité inversée avait persisté sur le fond de son œil, passant du rouge au vert sombre, puis encore une fois au rouge foncé. Il lui avait fallu un bon moment pour qu'il arrive à distinguer les contours de la fenêtre, qui donnait sur un ciel plombé.

Freddy Bobbler, la bouche grande ouverte, essayait de distinguer Smike dans l'ombre. Il murmura, en bégayant :

– Smike ! Y paraît... Smike, t'es là ? Y paraît qu'y vont nous faire travailler à la terre. À planter des légumes, pis à les mettre en caisse !

– Qui qu'a dit ça ?

– Ben les gars qui sont là d'puis que'ques s'maines. Y veulent nous envoyer dans des fermes, à l'abri qu'y disent. À ramasser des patates, du houblon et des p'tits pois ! Tu t'rends compte ! Des p'tits pois !

La bonne humeur de Freddy Bobbler chassa un peu les mauvaises

pensées de Smike. Il essaya de distinguer les formes végétales du parc d'Hunter's Lodge. Amelia était peut-être dehors, marchant dans le parc à sa rencontre. Peut-être pas ce soir, mais demain, ou le jour qui viendrait après-demain. C'était une certitude. Elle allait venir. Elle allait venir le rechercher.

*

La grande pendule du hall marquait onze heures et dix minutes quand Mrs. Pritlowe se dirigea vers la double porte de Whitechapel Road. Un mur de ténèbres lui faisait face. La pluie qui tombait à verse avait dispersé les badauds des tentes et des baraques du trottoir d'en face. Les maigres lueurs des échoppes étaient toutes éteintes. Des phares estompés par leurs visières d'acier bruni et leurs lentilles sourdes passaient en direction de l'est. Elle hésita à se jeter dans cet océan obscur et décourageant.

– Mrs. Pritlowe !

Une silhouette se tenait en haut de l'escalier du parvis, sous la première des cinq arches qui donnaient sur la rue.

– Mr. Dew ? fit-elle sur un ton aussi surpris que gêné, tant leur conversation de l'après-midi lui avait laissé un sentiment déplaisant. Que faites-vous ici ? Je vous croyais déjà parti pour le pays de Galles.

– Je pars cette nuit, avec Lime et ses hommes. Je... je vous l'ai dit tout à l'heure, mais...

Dew semblait hésiter. Il était revenu. Pas pour s'excuser – il n'y avait pas à s'excuser. Il se lança pourtant :

– Mrs. Pritlowe. Je sais ce que vous croyez. Je pensais que... Enfin...

Elle le regarda bien en face ; ses yeux commençaient à s'humidifier et brillaient dans la pénombre.

– Vous êtes venu me chercher, Mr. Dew, vous êtes venu chez moi me précipiter dans cette épouvante, et maintenant vous essayez désespérément de me faire sortir de l'image. Vous tenez votre homme, et vous voulez savourer tout seul le goût de la victoire...

– J'ai ranimé chez vous, je le sens bien, des émotions pénibles.

– Vous n'avez rien ranimé du tout : je veille depuis des mois avec les mêmes images dans la tête. Ne vous sentez pas coupable de cela...

– L'histoire s'arrête brutalement. C'est un type de l'armée, et on ne le laissera pas courir longtemps.

– J'en suis sûre, Mr. Dew. Le Cabinet Gris va fondre comme un

vautour sur la méchante sorcière de l'Ouest ! Fin de l'histoire.

– Ce type va sans doute être plus coriace que la sorcière de l'Ouest, je le crains...

– Vous le *craignez*, Mr. Dew ? Vous n'en êtes pas tout à fait *sûr* ? Ce que vous avez découvert dans Betterton Street ne vous a pas suffisamment convaincu ? J'ai vu ce qu'il a fait à ces femmes, à cette jeune femme dans Soho, à cette autre femme près d'Hyde Park. Je me souviens de ces images que vous m'avez montrées chez moi, dans votre affreux dossier vert ! Ce type est un monstre de la pire espèce. Il fera tout ce qui lui passe par la tête : il obéira à ces commandements qu'il croit avoir entendus chez Aleister Crowley. Ces ordres absurdes et illuminés que l'autre a récités dans le noir pendant des jours et des jours et qui ont mûri dans des esprits malades et dégénérés. Allez à votre Bethlehem, au pays de Galles, et voyez si vous pouvez l'arrêter. Vous avez toute ma sympathie. Mon travail à moi désormais est derrière ces arches, dans la salle de soins. La guerre continue, Mr. Dew. Arrêtez cet homme avant qu'il n'atteigne les enfants ; ou tuez-le.

Amelia Pritlowe avait éclaté en sanglots. Mr. Dew la dévisagea, incertain et embarrassé. Elle plongea les yeux dans Whitechapel Road, maintenant inondée de clarté lunaire, blanche et maladive. Elle ne voulait plus croiser le regard de Dew. Elle remarqua une automobile, garée juste en bas des marches du London Hospital, avec trois silhouettes assises à l'intérieur. Sans aucun doute les policiers qui allaient accompagner Walter Dew dans l'Ouest.

– Sait-on au moins... sait-on précisément où il est ?

– Non. Plusieurs unités sont à sa recherche. Il est fortement probable qu'il va viser ce camp de Bethlehem, près de Llandeilo. Je vous l'ai dit tantôt, nous avons ordre de l'abattre sans la moindre sommation. Nous allons le coincer ! Croyez-moi.

Il sortit de la poche de son manteau de tweed un petit portefeuille de cuir noir, dont il tira une épreuve photographique. Il la tendit à Amelia Pritlowe. Elle baissa les yeux et, portant son regard sur la petite image que la lune rendait presque phosphorescente, Amelia Pritlowe vit le visage d'un homme aux traits fins, au sourire presque moqueur et aux yeux clairs, d'une insolite profondeur.

– Gordon Cummins, lâcha Dew.

Il fit un pas en avant et posa sa main sur l'épaule d'Amelia Pritlowe. Son geste relança ses sanglots. Dew reprit la photographie, recula et

commença à descendre les marches. Arrivé presque au niveau de la rue, il lança :

– Je vous appellerai dès mon retour, Mrs. Pritlowe. Nous allons le coffrer, croyez-moi.

Amelia Pritlowe n'avait pas bougé. Elle regardait Dew et ses lèvres tremblaient. Elle voulait parler, mais quelque chose empêchait sa bouche et sa langue de fonctionner correctement. Elle essaya d'avaler, toussa. Elle allait entrer en hyperventilation, lorsqu'elle se reprit. Elle retrouva doucement son rythme respiratoire. Elle avait reconnu l'homme sur la photo de Dew. Ce regard qu'elle avait croisé un matin de la semaine passée, dans Cable Street, tandis qu'Haydon racontait ses affreuses histoires de crimes anciens et de vengeance. Elle se souvenait des yeux, du sourire. C'était bien le même homme. Elle s'ébroua, comme une bête qui cherche à se défaire d'une nuée de parasites. Dew hésitait encore, à mi-chemin du perron et de la voiture sombre dont le moteur ronronnait toujours.

Elle lui jeta un regard terrible, plus froid que le vent de Whitechapel Road en janvier, le vent qui vient de Bow et de l'est, qui fige sur place.

– C'est à vous seul, Mr. Dew, que ce monstre offre la possibilité d'une réponse. Vous m'avez servi ce discours, l'autre soir chez Rush Lampah, mais c'est à vous que vous parliez. Vous avez cru que mettre la main sur ce meurtrier allait vous disculper de votre échec d'il y a cinquante ans ?

Amelia Pritlowe avait cessé de se contenir. Elle s'agitait sur le terre-plein, en haut des marches du portique du London Hospital. Elle avait la tête nue et le vent de Bow soulevait ses cheveux. Elle poursuivit, de ce même ton glacé :

– Vous pensez qu'arrêter ce Cummins va effacer l'ardoise ? Vous pensez qu'il va vous donner la possibilité d'une revanche ? Et c'est ça que vous êtes venu chercher chez moi ! Vous comptiez sur moi pour raccommoder votre carrière. Peut-être même avez-vous cru lire dans mon propre destin un reflet du vôtre. Vous n'avez rien compris ! Ce n'est ni le devoir, ni l'amertume, ni une forme quelconque d'honneur à défendre qui m'ont conduite dans ce pub de Bath ! Vous avez enquêté sur moi, mais vous n'avez pas saisi l'essentiel. Je n'ai pas été chercher un rachat ni une revanche : j'ai donné libre court à ma haine contre cet homme qui avait vu mourir ma mère et s'en était repu ! Cette mécanique-là fonctionne chaque fois qu'on la sollicite. Ce n'est pas

vous, mais ce Cummins, qui m'a remise en marche. Je n'ai pas moins de haine contre ce monstre d'aujourd'hui, ce monstre abominable que vous m'avez jeté dans les jambes, qu'envers celui qui a assassiné ma mère autrefois !

Walter Dew était resté totalement immobile et muet pendant qu'Amelia Pritlowe parlait. Comme plus tôt dans la journée, elle crut voir un spectre, nimbé cette fois de givre lunaire, disparaissant lentement dans les limbes. Enfin, il répéta, mécaniquement :

– Nous allons le coffrer, soyez-en sûre.

– J'en suis sûre, Mr. Dew...

Et, reprenant l'expression employée quelques instants plus tôt par Dew, elle lança :

– Oui... C'est *fortement probable*.

Et elle tourna les talons, disparaissant dans les ombres du hall du London Hospital.

Walter Dew contourna la voiture et s'installa à l'avant, à côté du chauffeur. L'auto démarra, suivie d'une autre qui attendait quelques mètres derrière, tous feux éteints également. Les lueurs rousses des phares voilés s'irisèrent à travers les larmes d'Amelia Pritlowe, qui s'appuya contre un des piliers de pierre et, dos à la rue, se laissa descendre jusqu'au sol glacé.

Mardi 24 février 1942 – Oxford Street, 15 heures.

Il était de retour au Palladium. Il en avait assez de Bow et des faubourgs sinistres de l'Est. Ces grandes avenues bordées de fabriques et d'entrepôts, d'immeubles à rats et de commerces malpropres, emplis de ménagères ensevelies sous des couches de lainages. Et de ces vieillards qu'il croisait sans cesse, puant la sueur et le camphre, livides et raides. Ils ressemblaient à d'anciens poteaux de signalisation, oscillant sur leurs pieds déformés et oubliant jusqu'à leurs noms, le menton plein de salive et les cheveux emmêlés, recouvrant leurs cols de mèches grises. Depuis bientôt cinquante heures, il était affublé des frusques repoussantes du fuyard et pataugeait dans la lie de Bow et de Mile End.

Quoi qu'il en soit, il fallait récupérer le camion. Plus il attendrait et plus ce serait compliqué ; plus, surtout, il y avait de chances que les bois de Criklewood grouillent de flics et de gars de la police militaire, prêts à se jeter sur lui ou à tirer à vue. Récupérer le camion, mais avant il fallait aller *lui* dire que le chemin avait été parcouru. Qu'il ne restait qu'à regarder l'Étoile, bien en face, fixement, sans ciller.

Il repensa aux filles, à ses petites chéries du couvre-feu qu'il avait débusquées, un peu partout dans Londres, ces putains gonflées d'alcool qui n'arrivaient pas à rentrer se coucher et qui traînaient dans les rues... Il repensa à ces mots qu'il avait lus, affichés sur une réclame à l'entrée du théâtre :

Le blackout propose un soulagement rafraîchissant à la vulgarité qui défigure habituellement les rues de la métropole.

Il étouffa une envie de rire, qui s'évanouit à la pensée suivante : cette saloperie de masque à gaz, avec son numéro-matricule inscrit

dessus. Même un gamin de huit ans serait remonté jusqu'à lui et aurait planqué aux Saint John's Wood Barracks. Peut-être même qu'un gamin de huit ans se serait mieux débrouillé que ces demeures d'inspecteurs de la police de Londres. N'empêche qu'ils le cherchaient. À l'heure qu'il était, les flics et l'Air Force devaient avoir compris pour le camion et Uxbridge. Pas question de rouler dans la journée avec le Bedford. Bon. Mais rester à Bow ou dans un de ces quartiers à tocards et à trimards, passer ses nuits et ses journées dans tous ces repaires à embusqués lui semblait parfaitement impossible. Il avait au moins une dignité. Il savait qui il était, même camouflé sous un pull-over surpiqué et ses pantalons de tâcheron.

Un peu plus tôt dans la journée, il avait repris la ligne en direction d'Ealing Broadway jusqu'à Oxford Circus. Aux toilettes souterraines, il avait ôté ses vêtements d'ouvrier et remis son uniforme. De toute façon, la ville était pleine de soldats. Il y en avait presque autant que de civils. Et il avait décidé de prendre le risque. Il avait laissé son sac de matelot avec ses habits minables au pied d'un pilier de fonte. Dans dix minutes, avait-il pensé, le sac et son contenu auraient disparu. Un autre type se mettrait à courir les rues de la métropole avec un pull de charpentier et des pantalons couleur vase. Il avait avisé un cireur, au bas des marches d'Oxford Street, et avait fait reluire ses chaussures. Voilà qui il était. Un seigneur. Aucune de ses prétentions n'était supérieure à sa condition. Ils allaient le constater. La mission continuait.

Il balaya les volumes immenses du Palladium. Il avait été fou de se terrer dans Bow et de se vautrer dans la vermine. Il était bien, ici. Qui le trouverait là-dedans ? Il leva les yeux vers la voûte déraisonnable constellée de lumières. L'immense lustre de deux cents ampoules lui brûlait les yeux. « Et ils nous parlaient de rationnement ? D'économie ? Ils disaient quels devaient être la longueur des ourlets et le nombre de boutons autorisés sur les vestons ? Ils disaient que les ceintures fantaisie et les revers trop larges étaient interdits ? Pas pour tous, apparemment... » À travers la buée douloureuse qui couvrait ses yeux, il regardait le public autour de lui. Des femmes et des hommes, peut-être mille cinq cents ou mille six cents personnes. Il les avait observés entrer dans la salle de théâtre, en couple ou par petits groupes silencieux et furtifs. Il avait remarqué la manière dont ils s'étaient lentement débarrassés de leur état extérieur, de cette stupeur froide de la guerre et du *Blitz*. De la même manière qu'ils avaient laissé leurs

lourds manteaux au vestiaire, ils avaient retrouvé la parole. Leurs visages aussi avaient changé. On eût dit que leurs traits s'étaient défroissés à mesure qu'ils prenaient la cadence de l'endroit. La musique qui jouait en sourdine, les dorures et le velours mauve des sièges : tout participait à délivrer l'esprit des images du dehors. Les conversations, inexistantes dans le hall et à l'entrée de la galerie, se résumant à quelques murmures gênés et prudents, reprenaient. Des rires, même, s'élançaient vers les cintres. Des femmes, surtout, s'en emplissaient la gorge. Il détailla un petit groupe composé de trois femmes et d'un homme aux allures de dandy, qui cherchaient bruyamment les numéros de leurs sièges. Une bouffée de violence le happa. Il imagina leurs rires pendant le spectacle, leurs réflexions à mi-voix, leur bavardage odieux.

Il repensa à l'autre femme, la comédienne du Windmill – « *never clothed* » –, la putain du bar de Garrick Street, cette putain qui toussait et qui affirmait avoir « joué dans une version féminine de *Cox and Box* ». Tu parles ! L'incroyable toupet que pouvaient avoir ces traînées... Il avait assisté à plus de quinze versions de *Cox and Box*, et il s'apprêtait à en voir une nouvelle, cet après-midi, au London Palladium. Mais une version féminine ? Il fit une grimace. Le dandy avait trouvé son siège et celui de ses trois dulcinées. Ils avaient atterri juste devant lui. Leurs silhouettes de chignons et de bouclettes farfelues se découpèrent sur le rideau vieil or, comme des profils de camées. Ils n'imaginaient pas qu'il pourrait, s'il lui en prenait l'envie – s'il lui en prenait *simplement* l'envie ! –, leur percer la nuque à tous les quatre, d'un seul coup de stylet, ou leur ouvrir la gorge dans l'ombre, et écouter leur sang goutter sur le sol, après avoir imbibé la bourre de leur dossier. Tiens ! Il pourrait faire ça au moment où Cox lance le délicieux duo de la renoncule...

I come by night,

I come by day...

Une odeur de brillantine parfumée à la violette, semblait-il, lui arriva aux narines. Il balaya l'horizon des fauteuils et comprit que le parfum venait des cheveux du dandy qui luisaient de vaseline. Son col en était imprégné. L'odeur tourbillonnait dans le parterre, à la manière d'un typhon putride. De la violette, et sans doute encore autre chose. Quelque chose de plus sucré, quelque chose dont même l'odeur était *gluante*. Il chercha dans ses souvenirs. De la réglisse ! Ils faisaient donc des cosmétiques à cheveux parfumés à la violette et à la réglisse... Se

pouvait-il que ce mélange puisse fonder les mèches, ou en atténuer la grisaille ? Le dandy commençait-il à blanchir ? Il réalisa que le plaisir qu'il ressentait quelques minutes plus tôt à l'idée d'assister à ce *Cox and Box* était en train de disparaître. Il n'y avait plus que ces ombres chinoises de cheveux de femmes et cet épouvantable parfum de confiseur.

Il se leva à demi, chercha des yeux alentour si des places étaient encore libres. Mais non. La foule avait complètement pris possession de l'orchestre, et du monde arrivait encore par les portes à hublot de la galerie. Il essaya de balayer les ailes de la salle, ces rangées étroites de sièges d'où l'on voyait moins bien. Ces places-là aussi étaient toutes occupées. Une dame âgée, à côté de lui, essayait discrètement de le dévisager, intriguée par son agitation. Il perdait son calme. Il devenait visible. Il se cala dans son fauteuil, posa sa nuque sur le dossier et essaya de s'éloigner, lentement, le plus lentement possible, de la source de l'odeur. Il chercha dans la poche de son pantalon la benzédrine, trouva une tablette et la glissa sous sa langue. Il ferma les yeux. Le noir le soulagea. Derrière ses paupières closes, il reprenait ses esprits. Les formes de ses voisins, aux tonalités inversées, persistaient sur sa rétine, mais elles prenaient désormais des allures de caricatures de journaux, amusantes et grotesques, sans aucune importance, ni l'ombre d'un danger. Il convoqua des images. Il fit venir celle de la robe rouge de la pharmacienne de Crawford Street. Il repensait à la pénombre de l'officine, au rouge qui avait surgi, méchamment, telle une flamme. « *Rutley & Co. – Toutes prescriptions, dents artificielles, produits pour le mal de tête.* » C'était quelque chose de ce genre-là qu'il avait lu, et qui l'avait happé et amené vers elle. Il se revit la suivre jusqu'à Montagu Square. Il revit l'abri et le hurlement de la sirène d'alerte.

– Monsieur... Est-ce que ça va ? Tout va bien, monsieur ?

Il devina la dame âgée, à côté de lui, qui se penchait. Il refusa d'ouvrir les yeux, de retourner au monde. Il n'était pas prêt, pas encore ; il voulait rester un peu plus dans ses images et dans son rêve. Comme lorsqu'il faut se lever au matin et qu'on demande un tout petit peu de rallonge. Il leva l'index, sans ouvrir les yeux. Il désignait les cintres et, dans un bref dodelinement de la tête, insinua qu'il était pris dans la mélodie de l'orchestre qui emplissait l'atmosphère. Il fit mine de battre nonchalamment la mesure, les yeux clos, la tête ramenée en arrière.

– Ah, Tippett... Sa musique est merveilleuse !

Il sentit au ton de sa voix que la vieille dame qui lui servait de voisine était désormais une complice. Que son comportement avait quitté le territoire de l'étrange et du suspect pour entrer sur celui de la sensibilité et du bon goût. Il s'effaçait à nouveau, redevenait invisible, aussi invisible que lorsqu'il marchait dans les rues de Marylebone, la nuit. Il marqua encore un instant le *tempo* extrêmement ralenti de la musique de Tippett, sous le sourire bienveillant de la vieille dame, tandis que derrière ses paupières closes, dans le noir irréprochable qu'il avait invoqué, il étranglait la femme à la robe rouge, de toutes ses forces.

La musique s'arrêta brutalement. Il sentait à présent, à travers ses paupières toujours fermées, que la lumière baissait. Le brouhaha des spectateurs s'effilocha et le silence devint total. Il sentit que le noir avait envahi le Palladium. L'ouverture de Sullivan retentit dans l'immense caisse de résonance du parterre. Au ralenti, le rideau glissa, s'écartant en deux pans parfaitement identiques vers les baignoires latérales. James John Cox était debout, de trois quart face, un miroir à la main. Il allait une nouvelle fois constater que le coiffeur n'y était pas allé de main morte et lui avait « ratiboisé » le capuchon.

L'air de l'ouverture le transportait, comme un hymne. Cummins avait tué plusieurs putains avec cet air qui grondait dans sa tête. C'était *merveilleux*, avait dit la vieille dame quelques instants plus tôt. Cox fit mine de regarder sa montre à gousset, retourna à son reflet, fixa avec incrédulité une nouvelle fois sa montre :

– Huit heures !

Des rires partirent d'un peu partout dans la salle.

– Entrez !

Cox se rengorgeait dans son costume de chapelier fou. Il se recoiffa d'une main preste et fixa la porte, côté jardin. Le sergent Bouncer entra, tenant son balai à la manière d'un fusil. Cummins adorait ce passage où le sergent chantait, la main sur la poitrine, l'air de *Rataplan* :

Et puisqu'aucune invasion

Ne menaçait la Nation...

Il avait assisté à des mises en scène variées de ce même mouvement. Il les avait toutes aimées. Gras ou filiforme, bardache ou réservé, le sergent Bouncer le faisait toujours rire. Il y avait toujours une occasion pour lui de répéter à l'infini ce « *Rataplan, Rataplan, Rataplan* », qui

soulevait l'hilarité dans les travées. Le spectacle n'avait pas commencé depuis cinq minutes que les joues du public – les siennes, sans aucun doute ! – se mouillaient de larmes de joie. Le rideau venait de se lever. Il savait son rôle. Cummins ferma les yeux, laissa les ténèbres tapisser sa rétine et essaya de discerner l'Étoile, là-haut, dans les hauteurs vertigineuses du London Palladium.

Est-ce que *l'autre* allait le laisser seul à ce moment ? L'abandonner dans l'instant même où tout convergeait ? L'intense pénombre de ses yeux clos le ramena aux soirs des *Leçons*, à cette obscurité dans laquelle il avait laissé grandir son âme et s'épanouir son destin. Il lui fallait être sûr. Confirmer sa lecture. Il fallait *confronter l'Étoile et le Messager*. Et relire avec lui le contenu du message.

Mardi 24 février 1942 – Quartier d’Holborn, 18 h 20.

L’entrevue n’avait pas répondu à ses espoirs. Il avait sonné et un valet efféminé avait ouvert, en se cramponnant à la porte. Il s’était présenté, avait demandé à le voir. S’était réclamé des *Leçons*. Il avait même évoqué l’Étoile. L’autre le regardait, en silence, bien droit dans son veston pouilleux, sur le devant duquel Cummins avait remarqué qu’il avait essayé d’estomper des taches à l’aide d’encre de Chine.

– Un instant, monsieur.

Il avait cru que le type allait rabattre la porte sur lui et le laisser attendre sur le trottoir, comme un représentant en encaustique. Le valet avait finalement fait un pas de côté et l’avait regardé passer en le toisant des souliers à la nuque ; il lui avait indiqué un endroit contre le mur, à côté d’un guéridon, dans le hall baigné de lumière verdâtre.

– Si monsieur veut bien attendre ici...

Et il avait disparu au fond du corridor.

Cummins avait eu tout le temps d’observer l’endroit. Rien n’avait changé. Mis à part cette étrange lueur verte qui tombait de la verrière au-dessus de la porte, semblant filtrée par un aquarium rempli d’algues pourrissantes, il aurait pu se croire un soir des *Leçons*. Il manquait bien cette agitation contenue qu’il éprouvait alors, ce sentiment d’urgence et cet appétit d’apprendre qu’il ressentait chaque fois qu’il s’était présenté ici. Maintenant, il avait fait tout le chemin, ou presque. Il avait appris et avait appliqué son savoir. Qu’allait-il en penser ? Y trouverait-il l’une ou l’autre chose à redire ? Jugerait-il qu’il avait agi trop vite, ou pas assez ? Il s’était choisi une île. Il avait trouvé le troupeau et s’était rué dessus. Il s’était observé dans le miroir à l’eau terne que supportait le guéridon. Il y avait capté son propre regard et remarqué les cernes rouges qui enserraient ses yeux. La pâleur de son iris en ressortait d’autant. Il avait

vérifié le nœud de sa cravate, recentré son col. Des bruits de voix avaient résonné dans les profondeurs de la vieille maison, un instant plus tôt, celui d'après, il n'y avait plus que le silence. Absolu. Presque matériel. Pareil à celui qui s'attarde dans les maisons vides. Il avait penché la tête de côté pour essayer de surprendre quelque chose dans le silence de Fox Court. Depuis combien de temps attendait-il, au fait ? Se pourrait-il qu'il se soit assoupi, debout, dans ce hall plein de pénombre ? Il allait se décider à marcher un peu vers les portes qui fermaient le corridor, quand une lumière jaune et forte avait jailli au plafond ; sur sa droite, une boiserie s'était dérobée brutalement, démasquant un accès. Ce n'était pas par là qu'avait disparu le valet aux allures d'écuyère. Un homme se tenait face à lui, un homme qu'il n'avait jamais vu ainsi, en pleine lumière. Mais il le connaissait. Gordon Cummins avait cligné plusieurs fois des yeux, un peu égaré et troublé par la puissante lumière du lustre. C'était *lui*. Il était là, il attendait qu'on parle.

– Je... Mon nom est Cummins, sir. Je suis venu ici, plusieurs fois.

L'homme n'avait pas bronché. Il l'observait, sans le détailler, de ce même air absent qu'avait adopté le valet. Simplement, il avait maintenu son regard fixé sur lui, bien en face, plongeant dans ses yeux même, sans en sentir ni la glace ni la moindre menace. L'homme était beaucoup plus vieux qu'il ne s'y était attendu. Ce n'était pas seulement la lumière, ni la proximité. L'homme avait vieilli depuis les *Leçons*. Incomparablement plus qu'il n'aurait dû. Il était venu ici pour la dernière fois peut-être onze mois auparavant. L'homme semblait avoir pris vingt ans... « Il est malade. Affreusement malade », songea Cummins. Il détailla le visage du vieil homme, sur lequel couraient des rides profondes et qui paraissaient relevées d'un trait de khôl, noires et mates. Il vit le front, haut et dégarni ; les mèches grisâtres qui piquaient l'arrière des oreilles, sauvages comme un lierre sur un vieux mur. Il vit les yeux jaunes, pleins de pus ou d'humeurs malsaines. Dans l'éclairage glauque de la verrière, le vieil homme lui fit l'impression d'un noyé aux chairs affaissées et mangées par le sel.

– Je m'appelle Gordon Cummins, avait-il répété. Je viens vous dire que j'ai... *J'ai trouvé le troupeau, sir ! J'ai trouvé le troupeau et j'ai fondu sur lui ! J'ai suivi la route, sir ! Et l'Étoile est là, sir.*

Il avait laissé ses bras retomber le long de ses hanches. Il ne pouvait détacher son regard du visage du vieil homme, qui n'avait pas cillé.

– Vous êtes venu pour me dire cela ? Vous avez suivi la route, Mr. Cummins ? Et vous voyez l'Étoile ?

– Oui ! Je l'ai trouvée. Je l'ai suivie, et je la vois, sir !

L'autre ne répondait rien. Il le regardait de la même manière qu'on regarde un bonimenteur faire des tours de cartes, sans y croire, avec un fond de dédain. La phrase honnie lui avait traversé l'esprit. Ici aussi, alors, il était poursuivi et damné, traîné dans la poussière du mépris et du rejet ? *Prétentions supérieures à sa condition...* Est-ce qu'il allait lui dire qu'il n'avait pas le droit de chercher l'Étoile ? Cette tâche était-elle trop noble pour lui ?

– Sir. J'ai fait ce qu'il fallait faire. J'ai... Je suis seul, sir ! Je suis si terriblement seul...

Le vieil homme le regardait toujours, du même air nonchalant. Il allait le convaincre. Il allait lui montrer à quel point il avait fait mieux que bien, et qu'il était allé sans doute plus loin encore que le vieillard ne l'avait jamais imaginé. Il se mit à lui raconter les putains. Toutes ces putains de Marylebone et de Soho. Il parla d'Uxbridge. Du camion. Et de la dernière chose qu'il avait encore à faire.

Mercredi 25 février 1942 – Whitechapel High Street, 10 h 20.

Elle avait quitté l'hôpital et marchait vers la City. À hauteur de Commercial Street, elle s'arrêta pour laisser passer une longue file de véhicules militaires, chargés de matériaux de construction. Une femme s'approcha d'elle. Amelia Pritlowe reconnut une de ses anciennes patientes, une femme atteinte d'un mal de Pott, pour lequel elle était restée plusieurs mois alitée. La femme s'était arrêtée et lui souriait, timide. Elle portait un panier rempli de tasses d'acier émaillé et une grande bouilloire.

– Mrs. Turrell ! Comment allez-vous ? Vous avez une mine formidable.

– Je vais bien, Mrs. Pritlowe, je vais bien. J'ai bien un peu mal quand j'me lève le matin. Ça tire. Et puis ça descend de temps en temps dans ma jambe, mais ça va ! Je donne un peu d'temps aux pompiers de la City. Des gars qui font un sacré boulot. Je m'occupe des cuisines, avec des femmes de Mansell Street. Voyez... J'apporte du thé chaud et des biscuits. C'est bien not' rôle de femmes de s'occuper des affaires courantes pendant qu'nos hommes sont concentrés à gagner la guerre, pas vrai ?

– C'est ce que nous avons de mieux à faire, Mrs. Turrell, vous avez raison. Je suis heureuse de vous avoir croisée.

Amelia Pritlowe regarda disparaître la femme courbée, avec sa gibbosité marquée qui dessinait une sorte d'aileron dans son dos. Elle la suivit un moment, en direction d'Houndsditch. La femme claudiquait terriblement, et son panier valsait aussi mécaniquement qu'un balancier d'horloge. Oui, *la vie avait aussi le droit de gagner*, Buir avait raison.

Dans Aldgate High Street, ses yeux tombèrent sur une vieille affiche de cirque qui datait sans doute d'avant la guerre. Elle était collée sur un

mur à l'angle des Minorities, juste en face de Saint Botolph. On y voyait un dompteur en habit rouge délavé par les eaux de pluie, le fouet levé, faisant face à un tigre grognant toutes dents dehors. L'image lui rappelait quelque chose, quelque chose de terriblement inquiétant, lui semblait-il... Une sorte de sirène venait de se déclencher dans sa tête, l'incitant à recoller des choses qui s'étaient dissociées. Elle fouillait sa mémoire, regarda encore l'affiche. La seule chose qui lui venait était cette scène dérisoire de Chancery Lane, avec ce M. Loyal au costume identique à celui du dompteur de fauve qu'elle contemplait. Ce M. Loyal pathétique, avec ses nains et ses singes. Décidément, cette affiche lui trottait dans la tête. Pas moyen de s'en défaire. Elle essaya de l'associer à différentes pensées, à différents moments de sa vie. Rien. L'image entêtante de Mrs. Turrell clopinant dans Aldgate se superposait à toutes ses tentatives.

*

Abandonnant Aldgate, Amelia Pritlowe entra dans Fenchurch Street. Ses yeux tombèrent sur les hampes des drapeaux qui s'élançaient d'une façade, laissant leurs couleurs flotter au vent qui soufflait depuis Mile End, comme dans un tuyau. Elle revit les drapeaux des régiments de la Black Watch, des Liverpool Rifles et des Royal Welch Fusiliers, qui flottaient pareillement lorsqu'ils partaient au feu et qu'elle servait elle-même sur le front de France, près de trente années plus tôt. Et, soudain, tout lui revint. Un éblouissement. Les drapeaux, la marche inconsciente des fantassins vers les mitrailleuses et les pluies d'obus chargés de gaz, le M. Loyal qui avait sorti cette bande où il avait synthétisé sa vie :

« Blessé trois fois sur la Somme ! Gazé ! J'ai les preuves dans ma poche ! »

Et elle revit les blessés qui revenaient des combats, portés ou traînés par leurs camarades. Les ambulances qui déchargeaient les civières couvertes de sang. Les chairs déchiquetées par les chapelets de balles, les cloques monstrueuses sur les joues et les avant-bras, ces bubons sur le visage qui transformaient des garçons de vingt ans en coloquintes suintantes et boursoufflées. Elle les revit crachant du sang par la bouche et par le nez. Elle revit les brûlures qui suivaient le retour des gazés, les plaies immenses qui traversaient le dos des mourants, que, parfois, leurs camarades étouffaient sous leurs paletots roulés en boule pour

abrégés leurs souffrances.

Bon Dieu, qu'avait dit Dew, la dernière fois qu'il était venu la voir à l'hôpital, ce soir où le soleil couchant illuminait toute l'aile Walpole et où elle l'avait trouvé regardant une infirmière qu'il avait prise pour elle ? « Aux dernières nouvelles, il en était à trier les bidons de nettoyeurs et les munitions aux magasins de la base d'Uxbridge. » Et qu'avait-il dit d'autre ? « On l'a reversé il y a deux semaines dans la logistique du comité Anderson, à charger des camions, et le reste... »

Elle s'était arrêtée, bouche bée, au-dessous des drapeaux dans Fenchurch Street. Des passants la contournaient, certains se retournaient pour la dévisager et essayer de comprendre pourquoi elle s'était figée ainsi, au milieu du trottoir. Tout prenait sa place, dans un tourbillon de couleurs effrayantes. C'était ça qui avait déclenché le signal d'alarme dans sa tête, en voyant l'affiche au compteur.

Cet article qu'elle avait lu, la semaine précédente, dans le *Sunday Times*, cet article de propagande, patriotique et exalté.

Ces endroits, aux noms codés ou pas, disait le journaliste, qui étaient censés détenir des armes secrètes. Westland One, Uxbridge ! Et elle revit Dew, juste avant de filer dans la nuit, avec ses hommes du Cabinet Gris. Dew, l'homme qui avait été rattraper le sordide docteur Crippen et l'avait ramené à Londres pour le voir pendre à la prison de Pentonville, mais qui était passé à travers l'enquête sur Jack l'Éventreur. Ce même Dew qui avait sans doute été comme les autres rechercher un hypothétique boucher russe ou un ouvrier juif, ou un médecin de quartier dans Bethnal Green, et qui avait couru après des indices qu'il n'avait jamais trouvés...

« Bon Dieu ! Et si... » Walter Dew continuait de parler dans sa tête, adossé aux grands piliers du London Hospital, dans la nuit glacée et traversée de bourrasques de pluie. Dew partait, sûr de lui et de son plan, pour Bethlehem, au pays de Galles. Soudain, elle eut la conviction que ce n'était pas là-bas qu'allait frapper le monstre.

Ce Cummins appartenait à la RAF. Il s'occupait des dépôts. Il avait été affecté à Uxbridge, cet endroit que les journaux pointaient comme un lieu de mise au point des dernières armes secrètes britanniques. Il pouvait avoir été en présence des fûts de gaz mortel. Il s'occupait de la logistique. Elle réfléchit une seconde encore. Le puzzle de ses souvenirs n'était pas encore tout à fait complet. Elle essaya de se remémorer exactement ce qu'avait dit le docteur Ayers lorsqu'il lui avait demandé

de dresser une liste de gamins à évacuer. Quel nom avait-il employé, déjà ? Le comité Anderson ! Le dispositif du *War Office* qui s'occupait de l'évacuation des enfants des zones menacées. Et ce Cummins était maintenant là-dedans. C'est ce qu'avait dit Dew ce même jour, dans la lumière rougeoyante du coucher, alors qu'ils venaient d'identifier Cummins : « Il a été reversé dans la logistique du comité Anderson, à charger des camions, et le reste... » Et c'était la RAF qui avait prêté la main pour les transports et les déplacements des enfants de Londres. Ce type, ce Cummins, il était à la conjonction de tout. « Et si... » L'épouvante la traversa comme une brûlure odieuse : elle ne savait où l'on avait emmené Smike et la vingtaine d'enfants du comité Anderson qu'elle avait été chargée de choisir à l'hôpital.

Une véritable panique s'était emparée d'elle. Les innocents... Le massacre des Innocents. Francis avait vu juste. Il avait compris le cheminement délirant de Gordon Cummins. Voilà ce que mijotait ce fou. Gazer les enfants anglais, commettre un massacre identique à celui dont l'histoire avait gardé le souvenir pendant deux mille ans. Bethléem... La panique s'amplifiait dans sa tête. Elle repensa à Dew et à son convoi de policiers filant vers l'ouest, pleins de certitudes. Et maintenant, elle sentait au plus profond d'elle-même que ce Bethlehem du pays de Galles n'était qu'une coïncidence. Une affreuse coïncidence, dans laquelle s'était jetée la police. Oui, Francis avait compris : il n'y avait pas de raison, pas de raison logique, ni de structure cohérente. Il se référait à des images et à des constructions mentales nées des paroles de Crowley, et il en avait fabriqué des scénarii absurdes dans lesquels il croyait pouvoir renaître. « Il n'y a pas de raison », avait dit Francis Buir. « Ou alors une raison qui lui est propre, sans doute née du brinquebatement d'un cerveau malade contre les parois internes de son crâne... » Le massacre de tous les enfants ordonné par Hérode. Ce type était fou à lier. C'était cela : il croyait obéir à des ordres mystiques, proférés autrefois par Aleister Crowley dans un livre incohérent et inepte. Et Cummins s'était enfermé dans une divagation messianique, qu'il réinterprétait aujourd'hui à sa manière, dans un délire criminel et sadique.

Elle pensa à Smike. Elle pensa aux enfants brûlés de Rotherhithe et de Limehouse. Elle pensa aux plaies de l'été et de l'automne 1917. Et elle réalisa que Buir avait raison sur tout, sauf sur un point : il n'allait pas égorger les enfants. Il avait un projet bien pire, bien plus

monstrueux encore. Elle répéta plusieurs fois, à haute voix, toujours figée devant l'entrée d'une banque au coin de Northumberland Alley :

– Mon Dieu... Mon Dieu...

Elle se mit à courir dans Fenchurch Street. Elle regarda vers Aldgate East et Whitechapel High Street. Le London Hospital lui sembla hors d'atteinte. Elle n'avait pas un instant. Elle se jeta dans le métro à Mark Lane. Un train arrivait, dans un vacarme de ferraille.

*

Amelia Pritlowe sortit de Whitechapel Station en courant. Elle traversa le hall comme une furie. Contournant l'aile Walpole, elle se jeta dans l'escalier qui menait aux bureaux. Sur le palier, face à la haute fenêtre gothique barrée de planches et de sacs de sable, Amelia Pritlowe s'engouffra dans le secrétariat de chirurgie.

– Docteur Ayers ? – Elle avait crié si fort qu'elle en eut honte. – S'il vous plaît, dites-moi où est le docteur Ayers !

Deux infirmières occupées à taper du courrier levèrent les yeux.

– Mrs. Pritlowe ? Qu'est-ce que...

– Où est le docteur Ayers ? Où sont allés les enfants ?

– Les enfants ?

– Les enfants du comité Anderson qu'on a emmenés jeudi avec Susan Ellis !

– Ils sont évacués... Ils sont en sûreté. On va les disperser dans plusieurs centres. Que se passe-t-il, Mrs. Pritlowe ?

– Où sont-ils aujourd'hui ? Où les a-t-on emmenés ?

– Comme tous les évacués de l'East End, on les rassemble à Upton Park, puis ils passent par un des centres : Woodford Green, Dagenham, Newbury ou Haringay... Ou Bexley High, peut-être. Il y a deux douzaines de centres de transit. On les filtre là-bas. On les garde dans ces camps quelques semaines, jusqu'à leur affectation. Mais que se passe-t-il donc, Mrs. Pritlowe ?

– Je... Rien. J'ai cru que... Ce n'est rien. Rien, excusez-moi.

Mercredi 25 février 1942 – Route de Barnet, nord de Londres, 11 h 35.

Il avait pris le risque. Et il avait eu raison. Le camion l'attendait, enfoncé entre les branches, exactement comme il l'avait laissé dimanche matin. Il avait fait une approche prudente. Depuis Criklewood, il avait attendu le milieu de la nuit, et marché dans le noir. Il s'était rapproché du bois et s'était posté sur un talus, allongé dans l'humidité des fougères. Maintenant, affalé dans la boue et l'humus, il s'était mis à regretter son pantalon de clown et son pull de matelot, qu'un type devait désormais trimballer sur lui dans Londres. Les environs paraissaient absolument déserts. Il avait examiné la route des deux côtés. Aussi loin que portait sa vue, il n'y avait ni lumière, ni véhicule, ni piéton. Il savait que, si les flics devaient le cueillir quelque part, ce serait sans doute à proximité immédiate du camion. Il savait que les dernières dizaines de mètres seraient éprouvantes. À découvert. En s'approchant du bois, il fut rassuré par l'absence de traces. Seules les ornières creusées par le Bedford, qui s'étaient remplies d'eau, étaient visibles. Aucun autre véhicule n'avait emprunté le chemin de terre au bout duquel il avait planqué le camion. Mais, si les flics avaient été alertés, ils pouvaient avoir gagné le Bedford par l'autre versant et l'attendre tout près. Voire, pourquoi pas, *dans* le camion lui-même, le revolver à la main.

Il s'était avancé sur le chemin détrempé. Pas d'empreintes de pas non plus. Le camion était à vingt mètres. Il l'avait atteint en quelques foulées. La cabine était vide. Il s'était installé au volant. Mais l'idée qu'il s'était mise dans la tête l'avait travaillé. Il avait senti un froid dans sa nuque en imaginant des policiers cachés à l'arrière, au milieu des fûts... Il savait qu'il ne pourrait pas se mettre en route sans lever cette incertitude. Il avait sauté du marchepied et, contournant le Bedford,

avait fait jouer le verrouillage pour ouvrir une des portes. Les bidons étaient bien rangés. En deux files bien nettes ; et la lueur lunaire, blanche, presque liquide, s'était réfléchié un instant sur le métal des fûts. Pas de flics. Pas de traquenard. Il était remonté dans la cabine et avait lancé le moteur, qui démarra aussitôt.

Il avait écrasé quelques buissons étiés, puis, montant à demi sur un remblai de terre jaune, avait fait demi-tour dans le bois de Criklewood. En quelques minutes, il avait gagné la grande route circulaire et, laissant sur sa gauche le réservoir de Brent, il avait mis le cap à l'est.

L'Étoile reparaissait et, même si l'autre s'en fichait, renonçait à son œuvre, lui porterait la flamme. Jusqu'au bout, jusqu'au bout du nouveau paysage qu'il avait commencé à dessiner.

Tout en conduisant, il n'avait cessé de repasser l'échange qu'il avait eu avec Aleister Crowley. Il avait parlé du camion, de la route qu'il suivait en ce moment même, de la dernière chose qu'il allait faire. Le vieillard l'avait laissé parler. À un moment, il s'était penché sur le côté et avait massé sa jambe qui semblait le faire souffrir. En se redressant, il avait simplement lâché :

– J'ai tout révoqué, Mr. Cummins. J'ai abandonné toutes ces choses. Voyez-vous, il n'y a rien à trouver et donc plus rien à chercher. *Il n'y a pas d'Étoile...*

– Pas... d'Étoile ?

Gordon Cummins avait alors senti une onde de colère fissurer l'arrière de son crâne. Il était subitement devenu brûlant et furieux. Le vieux était gâteux, ou dingue. Il l'avait dévisagé encore une fois. Il avait réussi à se calmer. Le valet avait réapparu et avait éteint le lustre. L'entrevue était sans doute terminée. Tant mieux, au fond. Il s'était dit qu'il n'aurait jamais dû revenir. Gâteux... Gâteux complet. Il s'était détourné, avait repoussé le valet qui voulait lui ouvrir la porte et empoigné lui-même le loquet automatique. Il s'était élancé dans la rue, ne sentant pas le froid terrible de Gray's Inn Road. Il avait filé vers Holborn, sans chercher à contenir tous ces mouvements incontrôlés qui faisaient sauter sa paupière.

*

Maintenant, il avait repris possession du camion et de sa cargaison. Il avait laissé Barnet et replongé au sud, par l'est de Londres. Il avait

coupé par West Ham et fait une pause à la sortie de Barking. À présent, il pouvait se détendre. Ne rien gâcher par précipitation. Tout l'est de Londres grouillait de flics et de bidasses. Mieux valait se garer et attendre le soir. Il avait trouvé ce coin tranquille où il avait bu du café. Il allait reprendre une tablette. Il était presque arrivé. Si le vieux schnoque lâchait l'affaire, lui, il irait jusqu'au bout. Tout au bout du chemin. Il avisa une sorte de remblai, en bordure d'un canal. Au bout de trente mètres, le talus le cacherait complètement de la route. Il coupa le moteur, se laissa aller en arrière. Il fit chanter dans sa tête l'air de *Rataplan* et les yeux fermés, en dodelinant de la tête, il imagina qu'il massacrait des putains aux bas filés, dans un studio-cuisine, sous une lumière rosée.

Mercredi 25 février 1942 – Whitechapel Station, 11 h 40.

Elle calculait mentalement le trajet. Elle voulait parler à ce Toby Cross, dont Dew lui avait donné le nom quand il était venu l'attendre au London Hospital. Cross saurait peut-être voir autrement que Dew, rejoindre ses propres inquiétudes. Réagir à cette épouvante qu'elle venait de construire au fond de sa tête.

Dans Whitehall, personne ne la laissa passer. Vers quelque entrée qu'elle se dirigeât, un planton en civil ou un militaire la refoulait sans ménagement. « On n'entre pas, madame. » « Pas sans laissez-passer, désolé... » « Vous avez un ordre de service, *ma'am* ? » « Ce passage est réservé aux agents du Yard, miss. » « Désolé, *ma'am*... »

Elle avait contourné le grand bâtiment de pierre blanche et de brique, tapissé de poivrières et d'encorbellements, et essayé de s'infiltrer par une cour dans laquelle des automobiles, semblables à celles dans lesquelles Dew et sa suite avaient disparu dans la nuit de Whitechapel Road, étaient nettoyées par des hommes dans des combinaisons gris-bleu tachées de cambouis et de graisse. Elle fut aussi renvoyée de cette entrée par un policier malingre à lunettes d'acier qui lui fit longtemps des grands gestes, agitant sa serviette de cuir comme on chasse une bête.

Dépitée, elle se retrouva sur l'Embankment. Elle tremblait de colère et d'incertitude, cherchant dans ses poches la petite fiche verte sur laquelle Dew avait noté le numéro de Toby Cross. Elle allait lui téléphoner. Deux cabines rouges étaient posées sur le trottoir, de l'autre côté de la chaussée, juste au-dessus du fleuve. Elle composa le numéro de l'inspecteur Cross. Il répondit avant la fin de la première sonnerie :

– Cross, j'écoute...

– Mr. Cross, je suis une infirmière.

Elle se maudit de son entrée en matière. Elle se fit l'impression d'une pauvre fille de la campagne à la recherche d'une chambre d'hôtel, une véritable bécassine en perdition au milieu de la ville.

– Mrs. Pritlowe ? Vous êtes Amelia Pritlowe ?

– Oui ! Je... Dew vous...

– L'inspecteur-chef Dew m'a parlé d vous, oui. Vous avez des ennuis, Mrs. Pritlowe ?

Elle remarqua que l'inspecteur Cross essayait de masquer un terrible accent cockney. Un grand soulagement la gagnait. Elle dit :

– Je... Mr. Cross. Inspecteur Cross, je suis en face de Scotland Yard, sur l'Embankment, dans une cabine téléphonique. Je voulais vous parler, mais impossible de passer le contrôle. Je voulais... C'est urgent, Mr. Cross !

– Je descends, Mrs. Pritlowe. Je serai devant vot' cabine dans quatre minutes.

Mrs. Pritlowe reposa le combiné sur sa fourche, regarda à travers les petites vitres de la cabine la grande façade aux innombrables fenêtres, et essaya de deviner derrière laquelle Toby Cross lui avait parlé.

*

Elle vit le jeune inspecteur venir à elle. Il ressemblait à ces reporters sportifs qu'on voyait aux actualités cinématographiques de la Movietone, avec leurs énormes micros posés sur des trépieds, et qui commentaient les combats de boxe ou les compétitions de cricket en hurlant de passion. Toby Cross portait un feutre gris affaissé et une fine moustache soigneusement cirée qui suivait le contour exact de sa bouche. Il la héla de l'autre côté de la chaussée et lui fit signe de l'attendre. Il se jeta dans le trafic en évitant les véhicules, puis, posant le pied sur le trottoir face au fleuve, il rajusta sa cravate en souriant et lui tendit la main. Il désigna un banc qui tournait le dos au Yard et plongeait sur Waterloo. À peine assise, elle se tourna vers lui et lança :

– Il va le faire, Mr. Cross ! Il va l'envoyer aux enfants...

Elle repensa à Bécassine. Elle se sentit à nouveau stupide. Pire : elle avait l'air d'une folle.

Cross accentua son sourire. Il la regarda et, sans ironie ni complaisance, il demanda :

– Qui va le faire, Mrs. Pritlowe ? Et *quoi* faire, s'il vous plaît ? Je vais

vous écouter. Le chef Dew m'a parlé de vous. Je vais vous écouter, mais il faut qu'les choses viennent dans l'ordre.

– Ce Cummins... Ce type de la RAF, qui tue des femmes. Il va tuer des enfants ! Il va changer de méthode. Crowley – cet homme que m'a envoyé voir l'inspecteur Dew – l'a dit : « Il a fini sa première tâche. Il est au bout du chemin. Il voit l'Étoile. Il va tuer des enfants maintenant... »

– Dans l'ordre, s'il vous plaît, Mrs. Pritlowe ! Dans l'ordre, et nous s'rions deux à suivre !

– Je crois, Mr. Cross – inspecteur Cross – que ce Cummins est un déséquilibré extrêmement dangereux. Un forcené. Il a suivi les enseignements, ou ces *Leçons*, ou quel que soit le nom que ces gens leur donnent... Il a assisté aux soirées de Crowley, il a entendu parler de sacrifices, de massacres. Il a tout pris au mot, ce Cummins est fou ! Il a maintenant l'occasion de se servir de gaz, d'approcher les endroits où les enfants évacués de Londres ont été placés. Il est peut-être chargé de livrer des désinfectants, des produits pour la gale ou des paquets de lessive, je ne sais pas ! Mais il a les gaz, ces gaz qu'on garde à Uxbridge et dont parlent les journaux. Dew me l'a dit !

– Encore une fois, calmez-vous, Mrs. Pritlowe. Je vous suis à peu près, mais vous allez vite ! Quels gaz ?

– Je n'en sais rien, ces gaz de combat, ces gaz affreux qu'utilisent les militaires ! Ces nouveaux procédés...

– Excusez-moi, Mrs. Pritlowe, mais comment pouvez-vous être sûre de...

– Il suffit de réfléchir, et tout prend corps, Mr. Cross ! Il va... *Il va le faire, bien sûr...*

Amelia Pritlowe comprenait elle-même, en expliquant, ce qui était en train de se mettre en place. Dew avait parlé de son intuition et de sa capacité « à lire dans l'âme de ce type », et c'était exactement ce qui se passait en ce moment même où elle était assise avec Toby Cross, sur l'Embankment, à regarder couler les eaux vertes et à voir entrer et sortir des trains, là-bas, dans Waterloo Station. C'était exactement cela : elle s'était mise à lire dans l'esprit de Gordon Cummins, et ce qu'elle lisait lui semblait aussi clair maintenant qu'une recette de cuisine dans un manuel d'économie domestique.

– Il va livrer ce gaz empoisonné aux camps où sont réfugiés les gamins. Il va peut-être le camoufler en désinfectant contre la gale ou les poux. Et les infirmières là-bas vont tranquillement asperger les gamins

avec cette saloperie que votre Cabinet Gris a fait fabriquer et stocker à quelques kilomètres de Londres ! Ou bien, s'il ne peut pas approcher, il va balancer ses fûts et attendre que les gaz asphyxient tous ces malheureux...

– Le chef Dew est en route. Rassurez-vous. Il est en route pour un camp, au pays de Galles, où...

– Je sais... Je sais tout ça. Mais il ne sait pas pour les gaz. Il ne sait rien ! Dew est parti arrêter un assassin qui tue des femmes avec un couteau, pas un fou à lier qui détient des fûts de gaz toxique !

Toby Cross se leva. Il fit le tour du banc et alluma une cigarette en regardant le fleuve. Mrs. Pritlowe s'était levée également et lui faisait face. Il dit :

– Venez. Nous allons à mon bureau. J'ai besoin d'en référer et de poser des questions...

Ils traversèrent Victoria Embankment. Cette fois, les plantons la laissèrent passer en saluant. Ils s'engouffrèrent dans une enfilade de courettes et de couloirs, et montèrent les marches d'un escalier de pierre qui s'ouvrait sur un vaste palier. Dix ou douze portes s'étaient dans une perspective brumeuse de fumée de tabac. Toby Cross poussa une des portes et ils entrèrent dans un long bureau, dans lequel travaillaient deux policiers, assis derrière des bureaux métalliques.

– Asseyez-vous ici, à ma place, Mrs. Pritlowe. Vous ne travaillez pas, ce matin ? Vous pouvez m'attendre ?

– Pas avant ce soir, Mr. Cross – inspecteur Cross, pardon...

– J'serai de retour avant, sourit Toby Cross en ressortant.

La porte se referma sur l'inspecteur Cross. Elle entendit ses pas décroître dans le couloir enfumé. Elle commença à se détendre. Une vague de chaleur douce montant de son ventre irradiait sa poitrine. Sa nuque devenait moins raide. Elle sentait maintenant l'onde chaude baigner ses épaules. Face à elle, les deux policiers avaient interrompu leur besogne. Ils la regardaient sans expression particulière.

– Un peu d'thé, m'dame ? osa l'un d'eux.

– Pourquoi pas...

Amelia Pritlowe essaya de prendre l'accent de l'inspecteur Cross et lança :

– J'aurais pas r'fusé une lampée de brandy, mais va pour le thé.

Les deux hommes l'observèrent fixement, plus circonspects encore qu'à son entrée. Celui qui n'avait encore rien dit demanda :

– C'est-y pour de vrai, ou c't'une plaisanterie, m'dame ?

– Je crois bien que c'est pour de vrai, sergent McCallum, répondit-elle en lisant son nom sur un cavalier de bakélite posé à l'avant de son bureau.

Ils éclatèrent de rire tous les trois ensemble.

Toby Cross revint à son bureau un peu plus de quarante minutes après y avoir laissé Mrs. Pritlowe. Constatant que celle-ci était toujours installée à sa place, il s'assit sur l'angle du bureau de McCallum et dit :

– J'ai plusieurs informations. On ne m'autorise pas à les diffuser, et, si jamais les gens à qui j viens de parler trouvent une infirmière dans un bureau des Norman Shaw Buildings en train d'écouter ce que l'inspecteur Cross raconte sur les gaz de combat anglais, ledit Toby Cross peut se mettre à chercher du travail dans un restaurant au fond des Cornouailles. Et ça vaut pour vous aussi, sergent Dean et sergent McCallum. On s'la boucle serrée !

Les deux hommes opinèrent. Cross continua :

– Uxbridge possède bien des gaz. Parmi les pires qu'on ait jamais fabriqués chez nous... De l'Ambros II. Uxbridge a aussi eu dans ses entrepôts un type appelé Cummins, pas plus tard qu'au mois d'janvier. Trois : Cummins a été chargé des manutentions dans les hangars, là où on garde l'Ambros II, où on garde aussi les solutions de lindane qui doivent être distribuées partout où on en a besoin. Vous êtes infirmière, vous savez ce qu'est le lindane...

– Une solution insecticide... Pour la scabiose et les poux. Cet Ambros II, qu'est-ce que c'est ?

– Un gaz extrêmement toxique. Une saloperie, à côté de laquelle le gaz moutarde passerait pour de l'eau d'Cologne. Un neurotoxique. On vient d'me dire qu'un demi-litre suffit à traiter une zone de combat aussi grande qu'un terrain de football. Convulsions, nausées, collapsus respiratoire, mort en moins de dix minutes.

– Il va le faire, Mr. Cross !

Toby Cross remarqua qu'elle venait d'utiliser exactement la même phrase que celle qu'elle avait eue tout à l'heure, sur l'Embankment, lorsqu'il lui avait proposé de s'asseoir.

– Il ne va rien faire, Mrs. Pritlowe. On va l'coincer. Le chef Dew est après lui. Le *superintendent* Lime est après lui. Il va être localisé. On va l'trouver.

– S'il... J'ai essayé de vous expliquer, Mr. Cross. Si jamais il était

caché quelque part avec ce gaz et...

– Walter Dew est un expert, Mrs. Pritlowe. Un vrai chien de chasse. Et Lime est un féroce aussi. Ils vont l'toper, pas de doute ! Je viens d'en référer, nos services ont l'affaire bien en main.

Amelia Pritlowe pensait à SMIKE. Elle pensait à ce que venait de dire Toby Cross : nausées, collapsus respiratoire... Mort. Elle ne se contenait plus.

– Vous avez une immense confiance en vos services. Vous avez une immense confiance en l'inspecteur Dew, Mr. Cross !

La voix d'Amelia Pritlowe avait changé de timbre. Plus aiguë, elle trépidait comme ces moteurs qui hésitent à se lancer et finissent par caler.

Cross estima qu'elle était à bout de nerfs. Il savait par Dew que celui-ci avait décidé d'associer l'infirmière, d'une manière singulière, à l'enquête. Il ne savait pas exactement pourquoi, mais il avait cru comprendre que cela avait à voir avec le passé du chef Dew. Pourtant, cette femme était beaucoup plus jeune que Dew. Il pensait à cela lorsqu'Amelia Pritlowe, semblant avertie par télépathie, lui lança :

– Vous savez qui je suis, Mr. Cross ? Est-ce que Walter Dew vous a parlé de moi ?

– Oui. Le chef Dew a dit que vous pouviez l'aider à confondre ce gars, dans Marylebone, ce type qui tue des femmes. Vous travaillez au London Hospital. Mais je... je n'sais pas qui vous êtes, m'dame.

Toby Cross avait lâché cette dernière phrase avec humilité, du ton qu'un enfant adopterait pour confesser une faute. Et son terrible accent cockney était revenu.

– Alors je vais vous le dire, inspecteur Cross. Quand ma mère a été assassinée par un criminel dont vous avez sans doute entendu parler et que les journaux ont baptisé Jack l'Éventreur, en 1888, Mr. Cross, l'inspecteur Dew était déjà, comme vous dites, *après lui*. Scotland Yard avait aussi lâché ses meilleurs éléments dans Whitechapel...

Toby Cross avait pâli. Les deux autres policiers s'étaient penchés en avant, comme on le fait inconsciemment pour se plonger intensément dans l'action, lors d'une scène importante au spectacle.

– La police n'est plus la même, Mrs. Pritlowe. Et, cette fois, ce n'est même plus la police qui... Les circonstances nous imposent une autre méthode. Une équipe spéciale a été montée. Nous allons l'avoir !

– Dew a eu quasiment la même phrase avant de filer. On dirait que

vous apprenez bien vos leçons, Mr. Cross. Oubliez votre Cabinet Gris, toutes ces salades politiques et votre propagande ! Il faut que vous préveniez Dew du danger. Il faut que vous alliez vous-même à ce camp d'Uxbridge. Prenez des hommes. Attendez-le là-bas... Il va venir. Il va forcément revenir là où il a travaillé et où il sait trouver votre saleté de gaz. À moins qu'il n'y soit déjà passé se servir !

– L'affaire est déjà en route, Mrs. Pritlowe. On vient de m'assurer qu'tous les transports au départ d'Uxbridge étaient contrôlés et inspectés, et il n'y a pas à s'inquiéter. J'en ai référé, Mrs. Pritlowe. L'enquête nous échappe. À vous comme à moi.

– Elle ne m'échappe *pas*, à moi ! Walter Dew m'a réveillée, Mr. Cross... Et, contrairement à ce que j'ai dit à votre chef, j'ai finalement une sorte d'affaire personnelle à régler dans cette histoire. Dites à Dew de veiller sur le pays, Mr. Cross. Dites-lui d'en *référer* lui aussi tout son soûl à votre Cabinet Gris. Dites-lui surtout de courir après ses échecs et ses regrets. Ou qu'il laisse ces gens pour qui vous travaillez les transformer en intérêt d'État, je m'en moque !

Amelia Pritlowe s'agitait au milieu des trois policiers, faisant de larges mouvements rotatifs de ses mains aux doigts écartés. Elle était livide. Elle fixa Toby Cross et lança :

– Allez à Uxbridge, ou restez dans votre bureau à fumer des cigarettes et à cirer votre jolie moustache. Je m'en moque, après tout ! Moi je suis encore dans la partie. Il ne fallait pas venir cogner à ma porte. Je ne sais pas abrégé les parties, moi ! Je joue mes cartes jusqu'à la dernière.

– Mrs. Pritlowe, fit Toby Cross en laissant ses fesses quitter le bureau de McCallum, attendez...

– Merci pour votre temps, Mr. Cross. Merci pour le brandy, Mr. McCallum.

Elle retraversa le couloir, trouva l'escalier. L'Embankment glacé, battu par les vents, l'attendait. À l'angle de Bridge Street, Big Ben s'élançait vers les nuages, comme un doigt levé dans un avertissement.

Mercredi 25 février 1942 – Newark Street, 18 h 45.

Elle se sentait terriblement seule. Les sentiments qui l'avaient traversée, il y a peu, lors de cette soirée chez Walter Dew, la submergèrent une nouvelle fois. Oui, ce serait seule qu'elle mènerait cette quête-ci. Ou qu'elle échouerait. Et elle se confirma, au plus profond de son être, que Francis Buir ne serait pas de cette ultime partie. Elle était seule... Et elle devrait y aller seule. L'incertitude de sa mission, plus que sa difficulté certaine, la terrassa. Elle sentait que Bethlehem, cet improbable endroit au pays de Galles, était un mirage. Pire, peut-être, un leurre que ce Cummins avait semé dans son abominable jeu de piste. Il allait frapper ailleurs. Bethléem était pour lui n'importe quel endroit dans le pays, là où il pourrait tuer des enfants... Et, si l'envie le prenait, si sa fantaisie même le prenait, il allait tuer Smike. Et laisser dans sa vie à elle son épouvantable signature de folie et de haine. Elle repensa à ce visage de femme dans le journal qui lui avait évoqué sa propre mère. Oui, elle irait au bout. Elle ferait tout ce qu'il faut pour aller au bout et affronter cet homme. Il voulait s'en prendre aux enfants ? Elle avait suffisamment vu souffrir et mourir d'enfants. Les enfants ne devaient plus être en première ligne. Jamais. Plus jamais. Et encore une fois l'image de ces gamins en uniforme qu'on avait envoyés dans leurs fiers pantalons rouges au-devant des mitrailleuses et des gaz s'imposa à elle.

Elle avait la tête qui bourdonnait. Elle s'assit un instant, cherchant à mettre de l'ordre dans ses pensées. Tout l'après-midi elle avait résisté à l'envie de filer seule vers Woodford Green, Dagenham, Haringay ou un des endroits qu'avait cités la secrétaire du docteur Ayers. Mais laquelle de ces localités choisir ? Et ce Cummins pouvait aussi bien frapper ailleurs. Comment savoir ? L'incertitude et la panique la paralysaient.

Elle savait tout : le plan de Cummins, le rituel absurde qu'il avait fabriqué. Mais elle ne savait rien tant qu'elle ignorait où il avait décidé de jouer la dernière scène. Encore une fois, le découragement et la colère la submergèrent. La seule chose dont elle était sûre et qui la torturait comme un fer dans une plaie, c'était le temps qu'elle perdait, en ce moment même, à ne rien décider. Le découragement et la prostration montèrent encore d'un cran ; elle envisagea de se coucher, immédiatement. Sans dîner. La perspective de se jeter tout habillée sur son lit et de plonger dans un profond sommeil lui sembla délicieuse. Mais, aussitôt, elle en sentit tout le désespoir et tout l'anéantissement que cela supposait. Jusqu'à la fin des temps. Et elle savait que les rêves ne l'oublieraient pas. Que l'homme qui avait tué sa mère, et qu'on avait enterré bien plus tard au cimetière de Leytonstone, continuerait à l'observer de ses yeux grands ouverts, du fond de sa tombe. Que bientôt, même, il s'essaierait à quelques mouvements.

Elle pourrait, chaque jour qui viendrait, se jeter ainsi sur son lit et dormir sans fin, congestionnée et délirante dans sa blouse d'infirmière collante de sueur. Mais quand Smike serait sain et sauf. Pas avant.

Elle décida de partir sans tarder. Mieux valait chercher au hasard que de laisser les choses aller ainsi, jusqu'à leur fin, inéluctablement. Elle avait la force de fouiller tous les camps d'Angleterre s'il le fallait.

– Là-haut, alors ! *Blackout* ! Fermez-moi ces fenêtres, bon sang !

Les fenêtres donnant sur Newark Street découpaient deux grands rectangles noirs et glacés sur le ciel de Londres. Amelia Pritlowe s'était endormie. De la rue, ses deux fenêtres éclairées perçaient l'obscurité, et un chef de bloc hurlait d'en bas et l'avait réveillée.

Elle se leva, s'excusa. Elle referma les fenêtres et marcha vers la cuisine. Au passage, elle baissa les lumières et ne laissa que deux chétives veilleuses dans le salon et dans le corridor. Oui, elle allait partir. Le temps de se changer et de boire un thé chaud. Elle fit chauffer de l'eau dans la bouilloire et se prépara du thé noir, dont elle but plusieurs tasses à la suite. La pièce était froide et la vapeur avait posé son voile sur les carreaux ; elle frissonna.

Elle entendit un pas lourd sur le palier et une sorte de claudication derrière sa porte. Elle se surprit à trembler. La tasse de thé qu'elle tenait entre ses deux mains roulait à la manière d'un bateau d'enfant sur l'eau d'une baignoire. Elle n'osait lever les yeux, comme si regarder vers la

porte allait provoquer un drame. Comme si regarder vers la porte allait forcer celle-ci à dévoiler la pire horreur. Elle pensa à Lady Usher, et à son compagnon devenu fou à attendre derrière une porte qui allait bientôt s'ouvrir. Alors ses yeux se fixèrent sur la surface de son thé brûlant, qui prenait à l'intérieur de la tasse de singuliers mouvements de houle. On frappa. Ses yeux lui semblèrent gonfler soudainement dans leurs orbites, au point qu'elle ne fut plus tout à fait sûre qu'elles pourraient continuer à les contenir. Elle sentit la peur escalader ses jambes, comme agrippée par mille pattes minuscules, et gagner son échine. Elle fit un pas, les deux mains toujours serrées contre sa tasse. Puis un autre. Elle était devant la porte. Elle posa la tasse sur la petite table sur laquelle, moins de quinze jours plus tôt – cela lui sembla être mille années en arrière –, Walter Dew avait laissé sa carte avant de filer dans la nuit. Elle mit la main sur la tirette du ressort de la porte, qu'elle fit claquer. La porte s'ouvrit lentement, en pivotant vers l'intérieur.

Aleister Crowley était devant elle, ruisselant de pluie, éclairé par la lueur engourdie de la veilleuse. Le vieillard avait les lèvres qui tremblaient, le visage figé, et il fixait sur elle les mêmes yeux presque éteints qu'elle lui avait vus, le samedi précédent, dans son appartement de Fox Court.

*

Gordon Cummins quittait Barking. Pas mal de forces armées étaient stationnées par là. C'était dans ce coin qu'ils pouvaient avoir une dernière chance de le prendre. Après, jugea-t-il, il serait trop tard. Ils auraient perdu, et lui aurait gagné. C'était aussi simple que cela. Dans quelques dizaines de minutes, l'Étoile serait juste au-dessus de Bethléem et il aurait achevé la mission. Il scruta la route devant lui. Romford Road lui sembla parfaitement sans risque ; il s'engagea dans Dagenham. Un pub entièrement bardé de planches peintes en blanc émergea de l'ombre, à la manière d'un animal. Des camions roulaient en sens inverse, en convoi. De son côté de la route, la circulation était fluide. Il roulait à une trentaine de kilomètres à l'heure, respectant scrupuleusement la limite de vitesse du *blackout* en zone urbaine. Il s'était calé dans le sillage d'une bétailière qui rentrait à vide vers le Kent. Chaque hectomètre de plus était un hectomètre gagné.

Il avala une tablette de benzédrine. Il avançait, définitivement persuadé que personne ne l'attendait. Il avait à nouveau disparu dans

les ténèbres. Il ressentit une profonde bouffée d'ivresse en repensant aux demeures de flics qui devaient toujours le guetter en fumant devant la caserne, dans Acacia Gardens. Est-ce qu'ils avaient coupé leurs moteurs depuis dimanche, ou restaient-ils prêts à démarrer à la moindre alerte ? Il ferma les yeux, en maintenant le camion dans l'axe de la route, et évoqua ce soir – quand était-ce déjà ? – lorsqu'il avait rencontré la fille dans Wardour Street, cette fille qui ne cessait de rire à ses plaisanteries.

« Ils ne peuvent pas me voir... Ils ne peuvent pas me voir. »

*

Aleister Crowley tendait de sa main jaune le bristol chamois sur lequel elle avait laissé un message et ses coordonnées, dans son propre vestibule, tandis que le valet aux pantoufles de danseur la surveillait du coin de l'œil, comme si elle s'apprêtait à voler un lustre ou une boîte en ivoire. Il avait troqué son impensable costume vert vif contre une triste redingote de rentier. Il se tenait plus raide qu'un garde de la reine, à peine secoué d'un léger tremblement à la pointe du menton.

– Mr. Crowley ? fit-elle d'une voix qui n'avait pas sa tessiture habituelle. Vous... vous vouliez me voir ?

Il leva ses yeux mangés de bile et les posa dans les siens. Il eut un mouvement saccadé du coin de la bouche, qu'il ne remarqua peut-être pas. Le rictus évolua en sourire.

– Je ne viens pas pour une piquûre, Mrs. Pritlowe. Encore que de la morphine, beaucoup de morphine, me serait du plus grand secours. Oui, je voulais vous voir.

Amelia Pritlowe s'esquiva et lui désigna l'intérieur de l'appartement. Les rideaux, malgré le rappel du *warden* tout à l'heure, n'avaient pas été tirés devant Newark Street, mais le *blackout* ne laissait rien deviner des alentours. Le salon ressemblait à des milliers d'autres, dans Londres et ailleurs. Crowley s'avança. L'odeur de Fox Court entra avec lui. Ce néroli... Et ce mélange de rhum et d'herbes, qui évoquait autant le commerce d'herboriste que le carré de corsaire.

Il s'avança encore d'un pas et, comme la première fois, elle remarqua sa jambe gauche qui traînait derrière lui. Il nota qu'elle regardait son boitillement ; alors, une nouvelle fois, il jugea nécessaire de commenter son infirmité :

– Oui. Elle traîne... Je me dis parfois que c'est moi qui vais trop vite

pour elle. Le fait est là : elle ne peut plus suivre.

Il s'avança un peu plus dans la pièce, puis, avisant les fauteuils, se laissa choir d'un coup. Il se tassa et sembla presque disparaître sur lui-même, de ce même effondrement qu'adoptent les génies des contes qui retournent en s'affaissant à l'intérieur des lampes magiques dans lesquelles ils habitent. L'image vint à l'esprit d'Amelia Pritlowe et elle manqua éclater de rire. « Le mage Crowley s'évanouissant dans une lampe enchantée... »

Elle contourna le fauteuil et regarda son visiteur. Aleister Crowley lui parut cette fois à l'article même de la mort. Ses cheveux gris couraient sur les côtés de son visage, sans ordre, soumis au seul caprice de l'abandon. Elle retrouva son front parsemé de rides noires, son crâne dégarni, piqué d'étranges traces rousses, qui ressemblaient exactement aux taches qui parsèment les astres dessinés dans les livres.

– Voulez-vous un peu de thé, Mr. Crowley ? J'en buvais moi-même...

Le vieil homme regarda fixement la tasse qu'elle présentait, tendue devant elle, comme une preuve de ses propos. Il sourit une nouvelle fois, découvrant des dents usées et, semblait-il, vaguement ébréchées sur le devant.

– Du thé ? Pourquoi pas ? Buwons ce thé, assis, dans votre gentil salon. Voilà deux citoyens britanniques ordinaires, un soir de *blackout*. Mais nous ne sommes pas tout à fait deux citoyens britanniques ordinaires, n'est-ce pas, Mrs. Pritlowe ?

– Je... je vais verser votre eau, Mr. Crowley.

Elle s'éloigna de quelques mètres, vers la bouilloire. Elle respira longuement. Elle sentait encore la peur adhérer à son dos, en larges plaques humides. Qu'attendait-elle au fond ? Que craignait-elle tout à l'heure quand les pas avaient cogné le plancher derrière la porte ? Qu'attendait-elle vraiment ? Elle s'aperçut que l'apparition de Crowley l'avait plus rassurée qu'effrayée. Elle ne pensait plus à lui. Ses *Leçons*, aussi terribles dussent-elles paraître aux yeux de ceux qui s'assemblaient aux soirées que le vieil homme donnait dans ses appartements transformés en chapelle sulfureuse, lui semblèrent parfaitement ridicules. La vraie terreur n'avait pas besoin de ces théâtres. La vraie terreur, c'était ces femmes que l'homme de l'Air Force avait massacrées, les unes après les autres. Comme *l'autre*, avant, autrefois, avec la même désinvolture et ce même sentiment de ne prendre que ce qui lui appartenait déjà. Elle avait vu les chairs

disloquées, les grimaces et les bouches ouvertes dans la mort de ces deux femmes, dans Betterton Street.

Amelia Pritlowe tendit sa tasse fumante au vieil homme, qui n'avait pas bougé, prisonnier de son fauteuil.

Il s'en saisit et se mit à souffler sur le liquide, par petites bouffées sifflantes qui filaient à travers ses lèvres ramenées en bec.

– *Ftttt-ftttt-fttt... Ftttt-ftttt-fttt...*

Elle attendait. Crowley trempa ses lèvres dans le thé. On entendit un petit bruit de déglutition. Il souffla encore. Puis, sans prévenir, il lança :

– J'ai vu votre homme. Celui que vous cherchez. Il est venu chez moi hier soir. Il m'a rendu visite.

– Voulez-vous dire... *lui* ? Celui qui...

– Bien entendu. Celui qui écrit sur les murs. Celui pour lequel vous êtes venue me voir. Il s'appelle Cummins.

– Oui, je... je sais.

Il parut surpris, mais ne releva pas. Il continua, prenant un ton détaché qui confirma que le cabotinage ne l'avait pas tout à fait abandonné :

– Alors savez-vous également ce qu'il construit, avec ses phrases tirées de mon livre et ses assassinats ? Savez-vous ce qu'il prépare, Mrs. Pritlowe ?

Elle hésita :

– Je... Oui ! Vous me l'avez dit vous-même : il veut assassiner des enfants !

– En effet. Il croit que le temps de l'Étoile est venu. Il est persuadé qu'il est quelque chose comme le nouvel envoyé. *L'Envoyé*, sans doute, dans son cerveau malade...

– Si vous savez une seule chose, Mr. Crowley, dites-la-moi : peut-on l'empêcher encore ? Savez-vous positivement où il est ?

– Oui. Je sais où il se dirige. Je vous le disais samedi, lorsque vous êtes venue chez moi. Il va passer à l'action. Il a sans doute commencé. Il a vu l'Étoile. Il est devenu Hérode. Il est l'Envoyé, le seul, et il ne veut pas de concurrence ni de contradicteurs. Alors oui, il s'apprête à tuer les enfants de Bethléem...

Amelia Pritlowe ne se contenait plus. Elle avait renversé son thé sur le tapis et ses membres tremblaient, secoués de frissons incontrôlés.

– Où va-t-il frapper, Mr. Crowley ? s'écria-t-elle. Vous savez quel est

l'endroit qu'il appelle Bethléem ?

– Vous me demandiez la dernière fois si je pouvais vous guider. Si j'avais quelque soupçon. J'ai bien mieux aujourd'hui...

– Au nom de Dieu, Mr. Crowley. Il a échappé à la police. Où est-il ?
Où est-il, bon Dieu ?

– Échappé, vraiment ? – Il plissa les yeux et une sorte de sourire s'attarda sur sa bouche. – Décidément, vous jouez de malchance. Tous les hommes qui vous intéressent échappent à la police anglaise !

» Vous vous êtes renseignée sur moi, il est juste que je me sois à mon tour interrogé un peu sur vous, Mrs. Pritlowe.

Amelia Pritlowe regardait Aleister Crowley pérorer. Elle chercha à se calmer. Elle s'efforça à la patience, mais son cœur battait comme une timbale d'orchestre. Elle froissait et défroissait inconsciemment, du plat de sa main, la petite note sur laquelle Dew avait laissé les coordonnées de Toby Cross.

– Il s'est confié à moi, Mrs. Pritlowe, poursuivit Crowley. Il m'appelle le « père de l'Étoile ». J'ai sa feuille de route. Oui : je sais où il veut frapper. *Je sais où est Bethléem*. C'est pour vous le dire que je suis ici ce soir.

– Vous savez ! C'est au pays de Galles, n'est-ce pas ?

Elle bredouillait. Elle savait très bien ce que Crowley allait dire. Elle savait très bien ce qu'elle allait entendre. Elle agrippa dans son dos le rebord d'une des fenêtres et s'y accrocha, à la manière d'un passager pris de malaise sur le pont d'un navire.

– Non, Mrs. Pritlowe. Son Bethléem est tout près de nous. Tout près de Londres. C'est un camp où les enfants sont envoyés avant d'être mis à l'abri dans l'Ouest du pays. Cummins n'a pas tout à fait employé ces mots-là : il a dit que c'était un endroit où *ils se cachaient*. Un camp du nom de Dagenham...

Elle se revit le matin même dans Fenchurch Street, quand elle avait croisé du regard les drapeaux qui flottaient dans la bourrasque et qu'elle avait commencé à comprendre. C'était exactement la même chose qu'elle avait ressentie alors. « Mon Dieu ! » L'évidence du mal la balaya. Encore une fois le visage de Smike s'imposa à elle. Elle imaginait les gamins qu'elle avait elle-même désignés au docteur Ayers et aux gens du comité Anderson, ces pauvres gamins oubliés des premiers départs. Ces gamins que le joueur de flûte avait laissés derrière lui et que Cummins allait emporter tout au bout de sa folie.

Des gamins qu'elle avait envoyés au beau milieu de l'enfer. Avec *Smikey* ! Les mots d'Aleister Crowley résonnaient encore dans son oreille. Mais l'effroi s'était subitement changé en certitude : *Smikey* était à Dagenham. Parmi tous ces lieux énoncés par l'employée du London Hospital ce matin même, c'était à Dagenham qu'on avait emmené *Smikey*. DAGENHAM. Il n'y avait aucun doute, et les lettres qui composaient ce nom, devenu la pire des terreurs, brûlaient comme des torches devant ses yeux.

– Pardonnez-moi, Mr. Crowley. Je dois vous laisser. Je dois partir immédiatement. Je...

Elle s'empara de son sac et de son manteau qu'elle enfila par-dessus sa blouse de travail et, sans refermer la porte, se jeta dans l'escalier de Newark Street. Aleister Crowley se redressa puis, se juchant sur sa bonne jambe, glissa jusqu'à la fenêtre. Il porta la tasse à ses lèvres, trouva le thé presque froid. Il hocha la tête et but d'un trait en regardant Amelia Pritlowe qui courait vers Whitechapel Road.

*

Rouler lui avait procuré une intense satisfaction. La route assombrie, les bas-côtés fuligineux, glissant comme une eau sale contre l'étrave d'un chaland : tout l'enivrait, ce soir. Même ce pub, tout à l'heure, surgissant de la nuit, semblant se jeter sous ses roues. L'image paraissait venir de très loin, du plus profond de l'enfance. Il chercha, mais ne parvint pas à la décrypter tout à fait. Un souvenir perdu, un souvenir délicat et paisible. Un endroit où il avait été heureux ? Un sentiment complexe l'habitait, fait tout à la fois de plaisir et d'insouciance. L'ayant connu plus tôt, aurait-il été traquer les putains ? se demanda-t-il. *La benzédrine*, cette saloperie de benzédrine. Oui, les putains et le reste... Il roulait dans Dagenham. Il laissa passer les panneaux qui signalaient la déviation de Becontree. Il connaissait la route. Il allait plonger dans Heathway et, sur la gauche, il n'aurait plus qu'à entrer dans le parc d'Hunter's Hall.

La chanson de l'autre soir lui brûlait les lèvres. Il braqua le volant complètement à gauche et se mit à chanter, l'œil fixé sur l'asphalte gris d'Oxlow Lane.

*On se reverra,
Je ne sais où,*

*Je ne sais quand,
Mais je suis sûre qu'on se reverra,
Un jour ensoleillé.*

*

Amelia Pritlowe attendait une rame sur le quai de Whitechapel Station. Elle était assise au milieu de ceux que le docteur Ayers appelait les « troglodytes échappés », ces victimes de chocs psychologiques consécutifs aux bombardements du plus fort du *Blitz*, qui avaient décidé de fuir, n'importe où et sans logique, dormant partout où ils se sentaient à l'abri : dans les stations les plus profondes du métro, dans les bois des faubourgs à l'écart des usines et de tout ce qu'ils pensaient constituer des cibles pour l'ennemi. Des groupes d'hommes, de vieillards, de femmes sans enfants, livrés à eux-mêmes. L'absence prolongée de sommeil avait fissuré leur système nerveux. Ils tremblaient, étaient parcourus de mouvements involontaires. Ils hésitaient à parler à des inconnus. N'avaient peur que d'une chose : que les autorités – ainsi que les journaux l'avaient un moment évoqué – les empêchent de regagner à la nuit les profondeurs de la terre, où ils se serraient les uns aux autres, pareils à des bêtes anxieuses ou, plus exactement encore, pensa Amelia Pritlowe, semblables à ces hommes des premiers âges, en proie aux paniques de la nuit et des éléments, seuls face aux grands mystères du monde. Au London Hospital, elle n'en avait vu que quelques poignées, généralement traités pour des blessures physiques, qui estompaient leur état mental. Mais on lui avait parlé de ces groupes instables, multipliant les comportements insolites, aux lisières de la superstition et de l'obscurantisme : certains, lui avaient rapporté ses collègues, refusaient de se changer, prétextant que tout changement à l'habitude ramènerait les pires bombardements ; d'autres refusaient de porter certaines couleurs, comme le vert ou le jaune. Elle avait vu un homme, dont les jambes avaient été sérieusement touchées dans un effondrement, refuser tout soin après qu'il eut repris connaissance : il affirmait que son nom était déjà écrit sur une bombe allemande et qu'il n'y avait plus rien à faire, sinon attendre que la bombe arrive et l'achève.

Les rames du soir étaient peu nombreuses. Elle attendait depuis plus de vingt-cinq minutes et l'angoisse la raidissait affreusement. Elle se sentait aussi rigide qu'une planche ; une palpitation nerveuse traversait

sa tempe droite et elle n'arrivait pas à la calmer. Elle détourna son regard de la partie du quai sur laquelle s'allongeaient les « troglodytes » et essaya de percer l'obscurité du tunnel, se persuadant chaque seconde qu'elle voyait la lueur des phares de la motrice se réfléchir sur les murs, arrivant d'Aldgate East.

Deux fantaisistes juifs reprenaient, pour une petite assemblée de veilleurs, les blagues qu'elle avait entendues à la radio, dans Newark Street. Elle reconnut les répliques, et les rires de la maigre audience étaient les mêmes que ceux du studio. Attirés par cette bonne humeur, d'autres réfugiés du métro se regroupèrent. Les rires gagnèrent en puissance. Elle-même se surprit à sourire, en écoutant ces échanges absurdes lancés sur un mode infiniment sérieux. Enfin, le métro entra dans Whitechapel Station. Elle se glissa dans la rame, au milieu d'une vingtaine de voyageurs.

Le train repartit vers l'est. Elle se trouvait dans une voiture obscure, dans laquelle on avait tiré des panneaux de toile noire devant les fenêtres, pour éviter que les lumières mouvantes du convoi ne soient repérées par les avions. Après West Ham, le conducteur annonça qu'il allait baisser encore l'éclairage. Ils firent les derniers kilomètres, sur la portion de ligne qui devenait aérienne et où le train roulait en rase campagne, dans une atmosphère rougeâtre de veilleuse, peuplée de somnambules, de travailleurs éreintés, de volontaires qui rentraient chez eux par petits groupes, de sauveteurs bénévoles et de jeunes employés de bureau tremblant de froid et de fatigue.

Dans sa route vers Dagenham, Amelia Pritlowe reconnut dans ses compagnons d'un soir ces personnages appelés, disait la voix à la radio, « à devenir les héros anonymes d'une tragédie absolument inédite dans l'histoire des hommes. Simplement des hommes et des femmes, emportés par un élan qui n'a pas de nom, qui font ce qu'il faut au moment où il faut. Londres – tempêtait encore le speaker –, Londres n'est plus une ville ! Londres n'est plus la capitale de l'empire ! Londres est une histoire humaine ! » Et Amelia Pritlowe se mit à le penser à son tour. Et elle se vit elle-même dans cette histoire, à la place qu'elle y occupait : un minuscule personnage tourmenté par ses peurs et ses démons, aux trousses d'un homme qui avait décidé, lui, de ne pas figurer au glorieux générique.

Enfin, ils atteignirent Dagenham Station. Elle suivit le petit cortège de voyageurs sur une passerelle qui gagnait la plate-forme de la rue. La nuit était claire et glacée. De longues rangées de camions filaient vers Londres, leurs phares ne laissant passer, à travers les œillères de tôle, que trois fentes de lumière jaune, dirigée vers le sol. Les véhicules se suivaient de près pour permettre aux chauffeurs de distinguer les larges bandes blanches peintes sur les pare-chocs ou sur leurs bâches. De loin en loin, quelques lumignons indiquaient les croisements. Deux ou trois bâtiments, lorsqu'on regardait au nord, maintenaient curieusement un réverbère allumé sur leur façade.

Amelia Pritlowe remonta la longue avenue. Les silhouettes se faisaient plus rares au fur et à mesure qu'elle avançait dans la nuit opaque. Dès la sortie du métro, elle avait repéré le premier panneau, en forme de flèche, signalant « *Hunter's Hall – Schéma d'évacuation – Zone de sécurité n° 7 – Dagenham* ». Il n'y avait qu'à suivre.

*

Depuis Londres, elle avait repassé cent fois dans sa tête le scénario de sa soirée, le changeant chaque minute. L'idée de se rendre au premier poste de police l'avait tout d'abord traversée. Elle avait descendu les marches dans Newark Street avec cette idée dans la tête. Alerter la police. Elle avait alors pour projet immédiat le poste de Leman Street. Mais, avant d'arriver au trottoir, avant de poser le pied dans la rue, elle avait déjà refusé cette idée. Combien d'interlocuteurs à convaincre ? Combien de fois lui aurait-il fallu répéter son histoire, parler de Dew, de Crowley, de Bethléem et de l'inspecteur Cross ? Comment faire tenir dans un discours raisonnable face à des inspecteurs tombant des nues, les armes secrètes d'Uxbridge, les meurtres de Marylebone, les enfants de Dagenham, le Cabinet Gris, les inscriptions sur les murs dans ces chambres affreuses et l'histoire du joueur de flûte ? Absurde. Bien plus absurde que ces sketches à la radio, et beaucoup moins drôle. Elle avait également renoncé à la tentation de joindre une dernière fois Toby Cross. Le sentiment d'extrême solitude la traversa une nouvelle fois. Buir ? Non. Elle ne voulait surtout pas le mettre face à cet assassin aux yeux clairs. Elle ne voulait pas qu'ils se rencontrent. *Jamais*. Et la panique du temps qui passe, inexorablement, la submergea. L'urgence, c'était Dagenham. Les enfants. Être sur place, et décider ensuite. Elle se jetterait à mains nues sur lui s'il le fallait.

Peut-être pourrait-elle prévenir quelqu'un là-bas ? L'armée peut-être, acharnée à récupérer une de ses brebis égarées avant tout le monde ? Et lui ? Arriverait-il au matin ? Était-il en route, déjà ? Quelque chose lui soufflait que ce serait pour bientôt. Il était passé au dernier chapitre de son infernal évangile, et elle sentait qu'il accélérerait encore l'allure. À part se jeter seule dans la nuit, comme elle le faisait à présent, aucune solution ne lui semblait bonne. Chaque fois, elle butait sur l'incontournable nécessité de raconter, à des interlocuteurs sceptiques, d'où lui était venu ce conte effroyable. En route, elle pensa à Susan Ellis. Sa collègue de l'aile Walpole était sans aucun doute encore sur place, là-bas, à Dagenham. Elle n'avait toujours pas repris son service à Whitechapel. Peut-être trouverait-elle le moyen de l'associer à son affaire ? Elle ne voyait pas clairement ce que deux femmes pourraient faire face à ce monstrueux criminel, mais elle évacua la question. Il fallait avancer. Rejoindre Hunter's Hall. Et après, éventuellement, trouver Susan Ellis.

Elle prit dans Oxlow Lane, en suivant toujours les flèches qui annonçaient la zone de sécurité numéro sept. Elle longea bientôt un vaste parc, qui semblait à l'abandon. Des ombres de grands arbres aux branches sans feuilles se découpaient sur le ciel gris ardoise. Elle distingua une haute maison, une sorte de manoir tapi dans l'ombre. Une route, semblable à ces chemins forestiers barrés par une barrière de rondins peints en rouge et blanc, s'ouvrait sur sa gauche. Un panneau blanc, marqué de lettres officielles, indiquait : « *London Council – Évacuation zone 7 – Livraisons et stockage* ».

Au bout de l'allée, loin sous les arbres, elle aperçut une forme allongée qui devait être un hangar ou un entrepôt. Elle s'engagea dans le chemin, renforcé par un gros pavage de pierres. L'humidité de la végétation montait le long de ses jambes. Elle avança encore.

C'était bien un hangar, avec des verrières hautes et deux lourdes portes roulantes. Elle s'approcha, commença à contourner le bâtiment par la gauche et, à peine eut-elle passé l'angle, qu'elle le vit.

Il était debout à côté d'un gros camion militaire qu'il avait collé tout contre le mur de l'entrepôt. Il lui tournait le dos. Un militaire, en habit de drap de laine sombre. Elle vit un insigne scintiller sur sa manche, et les boutons cuivrés sur ses revers. Il avait l'air impeccable ; malgré la nuit et malgré l'endroit, il semblait prêt pour une inspection ou pour une parade. Derrière lui, un carré faiblement éclairé par des tubes au

mercure donnait sur une sorte de remise dans laquelle elle entrevit des caisses de bois empilées et des bidons d'acier, semblables à ceux que l'on utilise pour transporter l'essence et les huiles destinées aux moteurs.

Amelia Pritlowe se jeta en arrière, ramenant tout son corps au-delà de l'angle du mur. En soufflant par à-coups nerveux, essayant de contrôler au mieux ses nerfs qui menaçaient de lâcher sans sommation, elle réussit à rétablir un semblant d'ordre dans sa tête. Et elle comprit instantanément ce que signifiaient toutes ses pensées et l'ébullition de son cerveau qui n'avait pas cessé depuis Newark Street : *elle n'avait pas de plan.*

*

Gordon Cummins avait fait rouler quelques fûts de l'arrière du camion, sur un plan incliné qui donnait directement dans la remise du grand hangar d'Hunter's Hall. Avec horreur, Amelia Pritlowe remarqua l'immense étoile d'une terrifiante peinture orange sur les flancs des bidons. L'étoile figurait le « O » du mot « Ambros ». Elle imaginait parfaitement ce que contenaient ces fûts et comment leur symbole avait dû sembler une révélation pour ce monstre qui s'affairait dans l'ombre. Elle n'osait observer que par brefs instants, de peur que l'homme, relevant le regard, ne la découvre dans l'angle de son mur. Ses pensées s'effritaient, incapables de se tenir entre elles. Trop furtives, trop instables. Aucune ne s'imposait. Elle était perdue. Seule et perdue. Elle se découvrit sous un jour qu'elle ignorait. D'ordinaire si réactive, si vive, si déterminée, elle se retrouvait absolument dépourvue. D'autres sentiments confus la balayèrent : elle eut l'impression d'être tout à la fois sale, laide, maladroite. Elle avait froid. Elle se sentait malade et faible. Elle jeta encore un coup d'œil par-delà l'arête du mur. Elle voyait le dos du militaire, courbé dans la remise, qui relevait un des bidons et le poussait contre la pile de caisses qui bouchait le fond de la pièce. Laissant la porte entrouverte, il disparut tout à fait dans le hangar. Elle l'entendit s'affairer, remuer des caisses de bois qui crièrent contre le sol de béton, puis, distinctement, elle perçut son pas décroître et s'éloigner dans les profondeurs de l'entrepôt. Elle tendit l'oreille. Des cliquetis montaient, au loin. Des bruits d'outil et de métal. Amelia Pritlowe imagina repartir, vers le hall obscur, espérant y croiser quelque gardien à qui elle aurait pu s'en remettre. Mais une voix au fond d'elle lui

rappelait que rien ne marchait ainsi. Elle se souvint brutalement de ces pensées qu'elle avait eues, le samedi précédent, chez Walter Dew, juste avant que le téléphone ne sonne pour avertir de la mort de ces femmes, dans Betterton Street. Elle avait compris qu'elle serait absolument seule. Et c'était exactement ce qui se passait. Elle marcha vers la porte éclairée, s'approchant et découvrant à chaque pas un peu plus l'intérieur de la remise dans laquelle il avait disparu. En franchissant le seuil, et en pénétrant dans la zone éclairée, elle réalisa ce qui se passait vraiment, ce sentiment de faiblesse, de froid, de détresse, de solitude : elle était en train de mourir de peur.

*

Aleister Crowley regardait la pluie fine tomber sur Newark Street. La nuit d'hiver lui semblait chaque année plus longue, et plus épaisse. Ses yeux voilés par la cataracte peinaient à percer le voile et l'aube lui paraissait une promesse absurde. Deux silhouettes glissaient vers Whitechapel, floues et presque aussi noires que les murs devant lesquels elles ne se détachaient que par leur seul mouvement. Un couple. Un couple comme lui aussi en avait composé, autrefois. Il avait eu des femmes collées à lui, marchant du même pas et partageant sa course. Un sourire éclaira un bref instant son visage fatigué. Oui, le pluriel était un bon choix. Il avait eu *des* femmes, plusieurs femmes, parfois pendues toutes en même temps à ses bras.

Il ne ressentait ni amertume ni colère. Il avait traversé sa vie – bien trop vite selon lui – sans marquer de vraie pause, mais il avait vécu. Il ne pensait jamais aux carrefours qu'il avait rencontrés et aux routes qu'il avait ignorées. Il était là, dans un quartier qu'il avait toujours soigneusement évité et qui le rebutait. Il était dans Whitechapel, et il n'était pas sûr de bien comprendre pourquoi. Peut-être parce que cette infirmière lui avait semblé *enfiévrée*. Voilà. C'était le mot qui lui venait quand il avait repensé à sa visite dans Fox Court. Et cette fièvre lui rappelait la sienne. Elle avait été au fond des choses, au plus loin et au plus profond des choses, là où finalement, supposa-t-il, nous résidons quand plus rien n'a d'importance. Il avait entendu ces mots exacts, venus de l'intérieur même de la tête de cette femme, quand elle parlait avec lui l'autre fois. L'expression « *au fond des choses* » flottait entre eux, dans l'air qui les séparait, ce samedi soir. Cette femme lui inspirait beaucoup de tendresse, même s'il s'aperçut que le mot n'avait guère fait

partie de son bagage tout au long des décennies étranges de sa vie. Il avait laissé filer l'infirmière du London Hospital, pleine de désarroi et d'angoisse, tandis que lui prophétisait des malheurs à venir. Il avait immédiatement regretté son attitude. Il s'était replié dans l'ombre. Pourtant, il sentait qu'elle n'était pas venue au spectacle en lui rendant visite. Elle n'avait rien à voir avec ces femmes qui fréquentaient ses *Leçons* et dont il sentait chaque fois la curiosité et l'exaltation. Maintenant, il savait à qui, toutes, elles lui faisaient penser, sans qu'il ait jamais réussi à le formuler : à ces mondaines qui visitaient la chambre que le docteur Treves avait obtenue au London Hospital pour Joseph Merrick, l'homme-éléphant. Il avait lu son ouvrage de mémoire avidement, fasciné par les descriptions cliniques que Frederick Treves avait dressées de son singulier patient. Était-il lui-même devenu, au fil des années et au fil de sa vie, une curiosité ? Le miroir assombri du carreau lui renvoya son reflet, imprécis et estompé. La rue était maintenant déserte. Aleister Crowley se rapprocha des fauteuils et s'y affaissa lentement. Et à nouveau on eût cru voir un de ces génies des vieux contes disparaître dans une lampe de cuivre. L'odeur de néroli flottait tout autour de lui. Il se laissa glisser en arrière et referma ses paupières.

*

Il y avait une passerelle de métal, qui constituait une sorte de demi-étage que desservait une échelle de meunier aux marches d'aluminium. Des centaines de caisses de bois marquées sur les flancs et des cartons imprimés de marques commerciales y étaient entreposés. Amelia Pritlowe entendait l'homme, quelque part dans les hauteurs, qui frappait sur quelque chose. Elle ne le voyait pas. Elle s'avança sous la loggia, cherchant un endroit pour s'y dissimuler et réfléchir encore. Elle examina tout autour d'elle. L'entrepôt faisait une cinquantaine de mètres de long. À l'exception de l'espèce de sas par lequel ils étaient entrés et des premiers mètres de la passerelle sur laquelle se trouvait l'homme, tout était plongé dans l'obscurité qui s'épaississait à mesure qu'on s'éloignait de la porte d'accès. Dans la pénombre, à mi-chemin, elle distingua deux remorques à bras, des rangées de planches brutes gardant encore la forme des grumes dont elles étaient issues, et des poutrelles d'acier, en bottes serrées par des bracelets de caoutchouc huilé. Une lumière affaiblie régnait dans les hauteurs, une lumière

rouge de gaz au néon. Levant les yeux, elle remarqua que le plancher de la loggia était fait de lattes métalliques disjointes, et que la lumière filtrait par endroits, à travers les interstices. Et elle vit l'ombre de Cummins qui s'affairait sur sa droite, plusieurs mètres au-dessus d'elle. L'ombre produisait des bruits incertains, ménageant de longs moments de répit pendant lesquels elle n'entendait rien. L'ombre bougeait, pourtant. Elle imagina un de ces insectes qui vivent sous les écorces ou dans le cœur des bois, que l'on entend grincer et faire craquer leurs mandibules dans le silence de la nuit. Elle avisa une série d'outils posés sur un vaste établi. Elle se dit qu'elle pourrait y trouver une arme, quelque chose avec quoi se défendre. Ou peut-être même attaquer le monstre. Elle s'avança. Son genou cogna contre un haut rouleau de treillage qui bascula et atterrit, dans un immense bruit de cloches, sur les poutres de fer. Elle se figea. La peur avait envahi son dos, paralysant tout son être. Les veilleuses, en haut et devant elle dans la remise, s'éteignirent d'un seul coup.

*

Elle se réfugia dans l'obscurité, entre deux conduites gainées de bandelettes humides. Des canalisations ou des buses. Elles étaient tièdes et Amelia Pritlowe s'y lova. Elle s'était laissée glisser dans l'ombre et, à tâtons, s'était hissée sur l'échelle de meunier métallique qu'elle avait aperçue tout à l'heure. Elle grimpait les degrés qui la conduisaient vers Cummins. Sa peur était atroce. Mais elle était venue pour ça. Pour se confronter à cet homme qui manœuvrait dans le noir. Elle ne l'entendait plus. Sans doute la cherchait-il dans les vastitudes de ce hangar, passant de demi-étage en demi-étage, dans un silence affreux. Entendrait-elle son pas, aussi étouffé fût-il, s'il approchait ? Il s'était approché de ces femmes, dans Londres, par ruse ou par malice, et il les avait tuées. Elle n'entendait plus aucun bruit. Devant elle, les ténèbres étaient absolues. Presque. Au loin, dans les hauteurs, une très faible lueur, légèrement moins noire que le reste, se détachait. Un vague carré bleuté. Sans doute une lucarne ou un soupirail, qui s'ouvrait sur le ciel nocturne. Le genou avec lequel elle avait heurté le rouleau de grillage se mit à la lancer. Elle saignait. Sans doute, un des tirants d'acier de la clôture avait pénétré sous sa peau, juste au-dessus de la rotule. Elle essaya de faire le vide dans sa tête. Réfléchir. Mais les pensées avaient du mal à s'imposer, comme si elle cherchait à construire une barrière

entre ses sentiments et la zone de son cerveau qui devait les analyser. Elle sentait pourtant que toutes ces pensées obscures tournaient autour de son désir inavoué d'arriver à cet instant-là. Elle comprenait qu'instinctivement elle avait souhaité, sans jamais l'appréhender aussi nettement, que Walter Dew échoue ou s'égare. Inconsciemment, depuis la toute première minute où Dew avait évoqué le tueur du *blackout*, elle avait voulu en arriver à cette confrontation. Et elle comprit brutalement que tout ce qu'elle reprochait à l'inspecteur Dew s'appliquait aussi à elle. Elle avait l'intention de régler seule ses comptes, surgis du passé. Elle avait fini par s'apercevoir que ces comptes-là n'étaient pas totalement soldés et qu'elle pourrait peut-être les faire gager par un nouveau souscripteur. En même temps, pour la première fois de sa vie, Amelia Pritlowe évoqua l'imminence de sa propre mort. Elle n'avait jamais eu ces pensées-là, même au plus profond de la guerre, en France, ni même quand elle se sentait glisser au fond du désespoir le plus noir, quand elle avait lu ce que *l'autre* avait fait à sa mère, cette nuit d'automne dans Miller's Court. Elle pensa aussi à Francis Buir, et à la chaleur presque palpable, presque *matérielle*, qu'il produisait lorsqu'il l'avait prise sous son bras et serrée contre lui, au retour de Bath. Elle aurait voulu saisir cette chaleur et la conserver à l'abri, pour s'en resservir plus tard. Et voilà qu'elle en était à évoquer la mort. L'homme la cherchait, sans aucun doute, dans l'obscurité. Il allait disposer d'elle aussi facilement qu'il avait disposé de ces femmes, de toutes ces femmes qu'il avait assassinées et mutilées dans Londres. Il ne leur avait laissé aucune chance. Et elle non plus ne pourrait rien faire pour s'y opposer.

Son souffle lui semblait énorme, sifflant autant que celui d'une phtisique s'appêtant à cracher du sang. Elle essaya de contrôler sa respiration, aspirant lentement et rejetant un peu d'air par sa bouche entrouverte.

Elle se calma. Graduellement. Sans chercher à aller trop vite, sachant que la panique peut surgir telle une digue qui cède brutalement et tout emporter dans l'espace d'une seule seconde. Amelia Pritlowe fixa l'immensité qui lui faisait face, ne lisant rien d'autre dans les ténèbres que des formes mouvantes glissant sur le fond de son œil et que son cerveau refusait d'interpréter.

Il était juste devant elle. Caché par l'absolu mystère de l'obscurité. Si elle avait tendu la main, elle aurait touché l'étoffe rugueuse de sa veste militaire. Elle aurait découvert les boutons de laiton. Elle aurait posé sa main sur sa joue et ressenti sa fièvre. Il était là.

Le noir absolu du monde d'Amelia Pritlowe n'était pour lui qu'une simple décoloration du réel. La vision scotopique éliminait la nuit et l'opacité des ténèbres. Il voyait la femme devant lui, tapie dans une colonne de rejet. Elle était collée à deux gros tubes couverts de bandes de tissu clair. Sa bouche s'ouvrait à la manière des lèvres de ces poissons jetés sur l'herbe, à la limite de l'asphyxie. Il discernait parfaitement sa poitrine qui se gonflait. Elle essayait de contrôler son souffle. Il voyait ses yeux, qu'elle cernait pour essayer de percer l'obscurité. Il voyait tout. Il leva ses deux mains et les approcha de la courbe de son visage. Il ressemblait à un portraitiste mesurant dans le cadre de ses doigts les proportions d'une scène. Les joues de la femme étaient à moins de dix centimètres de ses propres paumes. Il pouvait, s'il le voulait, toucher sa peau, y apposer sa peau à lui et établir le contact. *S'accoupler avec cette femme.* Il ramena ses mains vers lui. La femme s'était tassée, fléchissant légèrement les genoux. Est-ce qu'elle le sentait, d'une manière ou d'une autre ? Est-ce qu'elle le voyait ? Il savait que le temps d'adaptation d'un œil ordinaire était loin d'être atteint.

Il entendit le docteur Seymour-Ross parler dans sa tête, avec son accent travaillé dans les amphithéâtres et les salles de travaux pratiques : « Il faut entre vingt et vingt-cinq minutes pour que notre vue s'adapte au noir, par exemple lorsque nous entrons dans une pièce plongée dans l'obscurité complète. Il en faut le double pour estimer que nous pouvons "voir" des détails... »

Il trouva le manche de son petit couteau dans le pli de sa poche. Il se redressa. Il referma ses doigts et, du pouce, fit basculer la lame.

*

Elle se tassa. Un cri terrible se coinça à l'entrée de sa gorge, prenant la forme d'une boule de coton saturée de salive et de peur. Devant la minuscule lueur bleue de la lucarne, la silhouette d'une tête humaine venait d'apparaître. Elle se découpait à la manière de ces ombres chinoises que les montreurs font naviguer sur une toile blanche, éclairée par l'arrière. Il était là. Il était devant elle, à moins de deux pas.

Il y voyait ! Il voyait dans le noir. Il ne la cherchait pas. Il l'avait trouvée.

*

Il lança sa main vers le cou de la femme. Il trouva directement la gorge, juste à l'instant où elle allait s'élancer. Il avait compris, dans son expression et dans le léger tassement tout juste effectué, qu'elle le voyait, ou, en tout cas, devinait sa présence. La vision scotopique permet non seulement de voir dans le noir, de distinguer les formes au plus profond de la nuit, mais aussi de discerner les mouvements, si ténus soient-ils. Il sentit la pulsation sous la peau de ses doigts, dans ce pli de chair qui se tend entre le pouce et l'index. Elle émit un son rauque, une sorte de « *ghhheuh* », qui faillit le faire rire. Il collectionnait les gémissements de femmes en train de mourir, maintenant... Il pesa un peu plus, faisant remonter la pomme d'Adam vers le menton, précipitant l'étouffement. De sa main gauche, il fit jaillir le couteau devant lui.

Une lumière apparut en bas. Une sale lumière rouge de veilleuse, une lumière de compartiment de train, *ou de cabinet d'ophtalmologiste...*

*

Elle entendit crier son nom en même temps qu'elle perçut la lumière rouge.

– Mrs. Pritlowe ! C'est moi, Toby Cross ! Vous êtes-là ? Répondez-moi... C'est Toby Cross, m'dame. De la police de Londres, m'dame !

Plusieurs tubes de lumière au mercure s'allumèrent sur les flancs des passerelles métalliques. L'éclairage devenait laiteux, anéantissant les ombres comme ces lampes de chirurgie sous lesquelles elle avait passé sa vie. Elle ne regardait que la lame du couteau qui se levait sur elle.

*

Gordon Cummins écoutait le flic appeler. Une saloperie de flic qui allait venir lui chanter la vieille chanson. « Personnalité infantile... Prétentions supérieures à sa condition. » Non. Priorité : empêcher cette putain-ci de se signaler. Il reçut l'éclaboussement des lampes au mercure comme une décharge électrique. Il essaya d'écarquiller plus fort ses yeux, dans lesquels l'affreuse lumière blanche fouillait avec des

Maintenant, elle avait véritablement l'occasion de plonger dans ses yeux. Elle se dit que c'était exactement ce qu'avaient fait les autres femmes. Et elle comprit ce qui suivait cet éblouissement. Elle distingua nettement, dans cette lumière livide qui venait de surgir de partout, les paillettes luisantes dans le gris bleuté de son iris. Les paillettes semblaient produire leur propre lueur. Elles étaient tout à la fois de feu et de glace ; elles étaient la mort. Amelia Pritlowe se dit que jamais elle n'avait regardé si profond dans l'œil d'un homme, de si près, avec tant de palpitations dans le cœur. Elle repensa à la chaleur de Buir. Elle voyait briller la lame du couteau qu'il tendait devant lui. Elle sentit qu'il ne lâcherait rien, qu'au contraire sa violence montait et que sa main appuyait de plus en plus fort sur sa gorge. Elle comprit aussi qu'il attendait encore un peu, avant de l'égorger. Il regardait dans ses yeux, et elle-même plongeait dans les siens. Il les avait écarquillés, comme s'il était entré dans une sorte d'hypnose. Elle sentit la folie et l'hostilité qui habitaient cet homme, qui avaient creusé et creusé jusqu'au fond de son âme et y avaient installé leurs quartiers. Elle sentit surtout qu'elle allait mourir ; la main de Cummins lui broyait le cou et, dans moins de dix secondes, elle allait s'évanouir ; puis, quelques secondes plus tard, son cœur cesserait de battre. À moins qu'il ne décide d'en finir un tout petit peu plus vite, et ne lui lacère la gorge avec cette lame qui oscillait devant ses yeux. Amelia Pritlowe imagina toutes ces femmes qu'il avait tuées ; elle évoqua sa mère, que *l'autre* avait assassinée autrefois. Maintenant, c'était elle qui allait mourir. Puis il s'occuperait de Smike. Elle murmura, dans une sorte de dernier effort, sans vraiment savoir si elle parlait effectivement ou si ces mots défilaient simplement au fond de sa tête :

– Toutes ces femmes... Toutes ces nuits où je suis morte...

Sa main se crispa, au fond de la poche de son manteau, sur quelque chose de dur. Des papillons rouge sombre et d'autres, d'un bleu presque noir, voletaient devant ses yeux grands ouverts. Elle reconnaissait les signes d'un évanouissement proche. Non, c'étaient les symptômes d'une perte de conscience immédiate, sans aucun doute. Sa main droite assura la prise et, de son ongle, elle fit sauter le capuchon qu'elle faisait rouler entre ses doigts.

Elle entrevit au fond de ce qu'il lui restait de conscience le visage de Smike, et l'entendit gouailler : « J'crois bien qu'la vie a décidé de r'prendre le d'ssus, m'dame ! »

Elle frappa droit devant elle, environ trente-et-un ou trente-deux centimètres au-dessous de la cime du crâne qui se découpait en ombre chinoise sur le fond inondé de mercure. À hauteur de ce qu'elle estima être la trachée. La pointe du stylo plume de Buir entra comme dans un pot de beurre. Elle poussa encore et fit tourner la lame dorée à travers la membrane trachéale. Le stylo s'enfonça de deux pouces dans la gorge de l'homme, qui s'était figé, le couteau toujours levé au-dessus de son épaule. Un filet de sang jaillit sur elle, en chuintant. Elle vit les yeux de Gordon Cummins s'allumer : c'étaient des lampes de foire, lumineuses et triomphantes, à l'heure où on lance les manèges. Des yeux d'eau et de glace, hypnotiques et inéluctables.

Les paroles du docteur Ayers tourbillonnaient dans sa tête. « N'hésitez pas à imprimer une rotation à votre lame pour permettre l'insertion du tube. Tout tient dans l'absolue précision, non pas du geste, mais de l'endroit où le produire. La zone est saturée d'artères ! Un demi-centimètre plus haut ou plus bas, et c'est la mort en moins d'une minute ! »

De toutes ses forces, Amelia Pritlowe fit pénétrer le stylographe plus avant dans sa gorge, jusqu'à ce qu'elle sente la peau humide du cou de Gordon Cummins sur le dos de sa main.

*

Cummins quitta des yeux Amelia Pritlowe. La lumière au mercure qui fusait des rambardes l'accablait. Il regardait loin devant lui, essayant de s'épancher dans la lueur lunaire qui tombait de la lucarne du toit. Comme toujours, il avait réussi à voir dans les ténèbres les plus épaisses. Il s'était approché à la manière d'une voile portée par le vent. Mais cette fois quelque chose n'allait pas. Tout se teintait, brutalement. Il n'y avait pas de couleur d'ordinaire. Il reconnut la rue crépusculaire de son rêve, les lueurs pourpres de la nuit qui se met en marche. Et la passante en habits d'infirmière était devant lui. Il balaya du bras la passerelle en s'affaissant doucement : tout était recouvert d'un rose pourpré, de cette même sale couleur d'autrefois, lorsqu'il essayait de

distinguer sa mère dans le cabinet du docteur Seymour-Ross, à travers ses larmes violines. Il avait froid.

Et il n'y avait pas d'Étoile.

*

L'homme s'effondra sur les genoux. Elle le regardait tomber, au ralenti, dans cette lumière d'abattoir. Son visage était livide et semblait taillé dans la craie des falaises de la côte. Déplacé, choquant, le stylographe jade dépassait de sa gorge, fermement planté au centre de la trachée. Le sang fusait toujours, propulsé par les à-coups du cœur. Elle le sentait, tiède, sur ses propres chevilles. Les papillons avaient décidé de s'en retourner vers un horizon voilé, de leur vol instable et nonchalant. Elle sentit la douleur à son cou, là où l'homme avait pressé sa main, en même temps que le passage de l'air qui revenait dans ses poumons.

« Absolue précision, tu parles », pensa-t-elle, tandis que Toby Cross se rapprochait, criant toujours :

– M'dame... V'z'êtes par là ? C'est Toby Cross, m'dame, de la police de Londres.

Mercredi 25 février 1942 – Hunter's Hall, Dagenham, 23 h 20.

Amelia Pritlowe restait assise sur une caisse de ravitaillement, dans le parc d'Hunter's Hall. Deux voitures de la police étaient garées de guingois sur le chemin forestier qui menait à Oxlow Lane. Quelques groupes s'étaient formés, composés de détectives en civil, de deux *constables* en uniforme et de responsables du London Council. Près de l'entrée de la remise, Francis Buir regardait d'un œil inquiet Susan Ellis nettoyer le genou d'Amelia Pritlowe. Elle lui avait sommairement palpé la gorge et badigeonnait à présent la plaie au-dessus de sa rotule avec de la teinture d'iode.

– Vous... vous êtes là, Francis ? avait murmuré Mrs. Pritlowe, en voyant surgir, dans les pas de Toby Cross et de ses hommes, le pharmacien de la Filebox Society, pâle et hirsute.

Elle s'était glissée sous son épaule, avec l'envie de s'endormir là, à jamais. Elle avait observé d'un regard absent l'inspecteur McCallum et les agents en uniforme entourer Cummins, inerte. Elle avait vu qu'on l'emmenait sur une civière, qu'on avait fait entrer à l'arrière d'une ambulance de l'armée. Susan Ellis lui avait murmuré quelques mots en lui tenant la main. L'homme était encore vivant, mais on avait eu du mal à enrayer l'hémorragie qu'elle avait suscitée en perçant l'artère carotide primitive. Cummins avait perdu connaissance. Il était maintenant en route pour Londres.

On lui avait fait boire un verre de brandy, avec du thé chaud. Buir avait alors raconté comment, en passant à Newark Street, il avait trouvé l'appartement d'Amelia Pritlowe grand ouvert et Aleister Crowley affaissé dans un des fauteuils du salon.

Épuisé, ce dernier lui avait exposé la visite de Gordon Cummins et désigné l'endroit où il comptait frapper. Buir avait trouvé sur la table

basse la fiche verte avec le numéro de poste de Toby Cross. Il avait téléphoné au Yard et le sergent McCallum avait répondu. Celui-ci avait immédiatement envoyé une voiture avec l'inspecteur Cross. Ils étaient arrivés à Dagenham. Ils avaient remarqué la lumière dans la remise. Ils se préparaient à tomber à l'improviste sur Cummins, ainsi que le répétait sans cesse Francis Buir, « Comme à Tobrouk... Comme les commandos de Sa Majesté dans la passe d'Halfaya¹. »

– Mais vous aviez déjà fait le boulot, m'dame, avait conclu Toby Cross...

1. Offensive des commandos anglais dite « opération *Crusader* », en Afrique du Nord en novembre 1941.

Aux premiers jours de l'été 1942.

– On l'a pendu hier matin. À la prison de Wandsworth. Le journal dit qu'il n'a pas prononcé un mot...

Francis Buir continua sa lecture. Amelia Pritlowe, assise près de la fenêtre, était distraite. Ses yeux restaient baissés et elle semblait lire dans les rainures du parquet une odyssée invisible aux autres. Elle ne fit aucun mouvement. N'eut aucun commentaire. Buir reprit :

– Le reporter raconte qu'il tenait à peine debout. Il ne se sera jamais remis de votre coup de plume !

Amelia Pritlowe leva enfin la tête et son regard chercha celui de Buir. Elle eut un faible sourire.

Francis Buir désigna le rebord de la fenêtre. Trois oiseaux gris s'y attardaient, immobiles, côte à côte. Aussitôt, l'un d'eux s'élança dans le vide, suivi de ses deux compères. Ils décrivirent un demi-cercle au-dessus des toits de Newark Street, puis piquèrent vers l'est, en direction du London Hospital et, bien plus loin, de la côte.

– Des sœurs grises... Les voilà parties.

Amelia Pritlowe releva la tête et un autre sourire timide se posa sur ses traits. Elle pensait à ces yeux qu'elle avait croisés, une première fois dans Cable Street, puis dans cet entrepôt de Dagenham. Les yeux brillaient et étincelaient si fort que le visage qui les portait s'estompait dans une sorte de brume, s'opacifiant doucement. Bientôt, les yeux eux-mêmes s'éclipsèrent et il n'y eut plus que la voix apaisante de Francis Buir qui continuait sa lecture.

Lundi 29 juin 1942 – Leytonstone, à l'est de Londres.

Le soir n'arrivait pas. Des nuages se regroupaient au sud, et pourtant le ciel restait clair. Un carillon tout proche égrena les notes d'un *Ave Maria*, dans ces premières minutes d'un crépuscule d'été, lorsque la nuit avance à pas comptés.

L'air était doux. Amelia Pritlowe marchait vers l'allée latérale au sud du cimetière catholique de Leytonstone. Smike tenait sa main et la chaleur du gamin produisait un peu de sueur dans laquelle leurs doigts glissaient. Quelques silhouettes bougeaient du côté de la petite église de brique claire. Les derniers visiteurs se dirigeaient vers la sortie de Langthorne Road. Dans quelques minutes, ils seraient parfaitement seuls.

Amelia Pritlowe regarda la tombe et lut le nom de sa mère, en lettres bien formées, sur la plaque de pierre blanche. Elle tourna légèrement la tête et vit le profil de Smike se découper sur un ciel bleu marine. Elle passa lentement sa main dans les cheveux du garçon : ils avaient complètement repoussé ; la vilaine balafre n'était plus qu'un incertain désordre dans sa tignasse ébouriffée de gavroche.

« C'est merveilleux », pensa-t-elle du plus profond de son être.

Une vague de bonheur s'enroula sur elle, la submergeant de ce sentiment immense qui nous souffle que tout ce qu'on a traversé n'était destiné qu'à nous mener à ce moment précis. Que nul autre chemin n'y conduisait.

Le silence était total. Elle regarda au loin, par-delà les toits de Birkbeck Road, et plus loin encore, vers Manor Park. L'ombre, finalement, se décidait. Une grande quiétude tombait sur

Leytonstone.

Rien ne veillait ici, non, rien ne veillait plus.

NOTE DE L'AUTEUR



« Les seules preuves certaines de son existence sont ses crimes monstrueux. » Ces mots de l'inspecteur de Scotland Yard Walter Dew, extraits de ses propres mémoires, évoquent l'ombre de Jack l'Éventreur. Ils pourraient presque décrire la situation « historique » de Gordon Cummins, le « tueur du *Blitz* », surnommé également par les journaux de l'époque le *Blackout Ripper* – l'« éventreur du couvre-feu ».

Presque, parce que, de Cummins, il nous reste des archives et des traces, bien plus matérielles que les fumées qui se sont épaissies depuis cent vingt-cinq ans entre Jack l'Éventreur et nous. Nous connaissons son visage ; plusieurs photos existent de lui, dont celles de son portrait de police réalisé lors de son arrestation. Des objets ont également survécu, comme cet étui à cigarettes portant l'étiquette du poste de police de Bow Street et qu'il a sans doute dérobé à sa première victime, Evelyn Hamilton. Ou le sinistre ouvre-boîte avec lequel il a massacré Evelyn Oatley, Margaret Lowe et Doris Jouannet. Toutefois, malgré ces photos, malgré des pièces matérielles, Gordon Cummins peine à quitter cette zone floue dans laquelle il demeure aujourd'hui. Son théâtre d'opérations – les rues obscures de Londres pendant le couvre-feu et les moments incertains où des raids aériens étaient annoncés – renforce bien sûr le côté irréel et furtif de cet assassin singulier. Sa trajectoire criminelle, météorique, puisque tous ses meurtres se sont effectivement déroulés sur quelques jours, a définitivement scellé sa nature spectrale.

La situation particulière de Londres en ce début d'année 1942 – une ville à demi détruite, saturée de ruines et percluse de douleur – aurait pu contribuer à laisser dans cette ombre qu'il adorait le tueur du *Blitz*. L'écho qu'il produisit à partir de crimes atroces commis cinquante-trois ans avant lui fut néanmoins assez puissant – en témoignent le surnom qu'il y gagna et la terreur qu'il suscita chez toutes les femmes anglaises de l'époque – pour atténuer dans l'imaginaire collectif britannique,

malgré la guerre et les bombes, l'immense résonance de son modèle. L'arrestation, et donc l'identification formelle de ce tueur dont la cruauté et le sadisme n'avaient, eux, rien à envier au criminel de 1888, ont sans doute empêché le mystère de se développer autant que celui qui resta longtemps lié à son prédécesseur. Pourtant, ce sont les crimes de Gordon Cummins que le médecin du Home Office, le célèbre docteur Bernard Spilsbury qui s'y connaissait en horreurs médico-légales, qualifiera de « *tout à fait épouvantables* ».

Quoi qu'il en soit, Gordon Cummins reste une énigme discrète et une vedette silencieuse du musée noir de Londres. C'est sans doute cette relative absence qui m'a poussé à recomposer sa sinistre chevauchée nocturne de février 1942. En m'appuyant bien entendu sur les documents d'archive disponibles de l'enquête, tout en y incluant des éléments narratifs qui appartiennent à la fiction et à l'imagination. En premier lieu, pour ces derniers, la présence de l'inspecteur Walter Dew, un des détectives de la Metropolitan Police qui avaient en leur temps essayé de percer le mystère de Jack l'Éventreur. Dew fut directement dépêché, à l'époque des meurtres de Whitechapel, sur le terrain et sur les scènes de crime, en particulier dans la chambre de Mary Jane Kelly, la cinquième victime « officielle » de l'Éventreur. Walter Dew n'a en revanche pas effectivement participé à l'enquête autour du *Blackout Ripper*. En 1942, il était paisiblement à la retraite sur la côte sud de l'Angleterre, dans le Sussex.

Sa présence, au-delà d'un trait d'union avec la matrice de 1888, m'a permis de faire de Dew le pilote d'Amelia Pritlowe dans cette nouvelle affaire, puisque c'est lui qui « réveille » l'infirmière du London Hospital, en la précipitant dans les réverbérations de son cauchemar.

Voici quelques extraits du livre autobiographique que l'inspecteur-chef Walter Dew a fait paraître juste avant la Seconde Guerre mondiale, *I caught Crippen*, Blackie & Son Ltd, 1938. Il y consacre l'essentiel des pages à raconter la traque du docteur Hawley Crippen, médecin et empoisonneur – qu'il a menée et réussie. Mais il évoque aussi assez longuement l'affaire de 1888. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas, près de cinquante années après les faits, totalement en paix avec Jack l'Éventreur et que la mélancolie de l'échec y perce entre les lignes.

« L'espoir et l'ambition de tout policier engagé dans l'East End était de

prendre Jack l'Éventreur la main dans le sac – ou, plutôt, les mains rouges de sang...

[...] Ce furent des jours difficiles pour moi. La chasse à l'homme était devenue une obsession. Je passais de longues, très longues heures sur l'enquête, et je rentrais chez moi épuisé, mais incapable de fermer l'œil.

[...] Malheureusement, mon rêve de jeune détective – témoigner devant un jury et produire des preuves contre Jack l'Éventreur – ne s'est jamais réalisé...

[...] Les jours ont passé. Jack l'Éventreur reste plus abstrait et irréel que jamais. En tout cas pour la police... Finalement, les seules preuves certaines de son existence sont ses crimes monstrueux. »

L'opportunité de « refaire l'enquête », de rejouer la partie contre un autre criminel que la presse estampa du même surnom que son mythique adversaire de 1888, m'a semblé une motivation suffisante pour relancer la carrière de Walter Dew à l'automne de sa vie, à l'âge où les regrets murmurent au creux des insomnies, dans le Londres de 1942 et du *Blitz Ripper*. J'imagine que beaucoup de policiers, impliqués dans des enquêtes complexes qu'ils ont parcourues en long et en large sans en dénouer le fil ultime, ont dû, comme Walter Dew, passer des nuits amères, à regarder défiler les silhouettes abstraites de meurtriers insaisissables. C'est ce personnage que j'ai demandé à Dew d'incarner dans ce récit. Ni mauvais, ni bon. Ni juste, ni vraiment fourbe, il est l'homme emporté par ses chimères et ses regrets, solitaire et individualiste, égaré dans un tunnel monomaniaque. Walter Dew est cette part de nous-mêmes qui, à certains carrefours de nos vies, réclame une seconde chance.

Aleister Crowley, mage, magicien et sataniste anglais, né en 1875, est sans aucun doute le plus connu des occultistes du ^{xx}e siècle. Il reste aujourd'hui encore une référence et d'innombrables écrits – biographiques ou théoriques – continuent d'être publiés pour tenter de comprendre et d'analyser une œuvre ambiguë, polémique et multiple.

Crowley a réellement écrit, ou recopié sous la dictée, ainsi qu'il l'affirma, *Le Livre de la Loi – Liber AL vel Legis*, également connu sous le nom de *Liber Legis*, ou *Liber AL*. Crowley a sans aucun doute été surveillé par les autorités britanniques en raison de supposées sympathies tout à la fois pour l'Allemagne du *Kaiser* et pour les

nationalistes irlandais du Sinn Féin. Il a également attiré l'attention des services de police à la suite de la publicité – qu'il encouragea ! – autour de l'aspect dissolu de sa vie privée, difficilement acceptable par les *habitus* de la société victorienne puis édouardienne. Plus prosaïquement, il a bien été vu les dernières années de sa vie, par différents témoins, portant ce singulier costume vert pomme dans lequel il reçoit Amelia Pritlowe...

L'opération *Joueur de flûte*, qui concerna plusieurs millions d'enfants et d'adolescents jusqu'à la fin de la guerre, a été décidée par le gouvernement britannique en septembre 1939 ; Dagenham en fut un des points de passage et de transit pour les enfants évacués de Londres.

Les Rotondes, ces anciens gazomètres fortifiés, situés dans Whitehall, furent réellement un des centres nerveux de la défense et du renseignement anglais pendant la Seconde Guerre mondiale ; elles proposaient une résidence sécurisée au Premier Ministre. Aucun document ne permet toutefois d'affirmer avec certitude qu'elles abritèrent un quelconque Cabinet Gris...

Oui, ces journées étaient toutes bercées par la voix de Vera Lynn, qui chantait « On se reverra, je ne sais où, je ne sais quand », dans l'acoustique grésillante des postes à TSE, et les cartes de rationnement organisaient les moindres détails des vies, du poids de sucre attribué par foyer aux quantités de tissus autorisées pour bâtir un complet.

Quant à Gordon Cummins, pour en revenir à lui, son histoire officielle – très elliptique – mentionne les meurtres d'Evelyn Hamilton, d'Evelyn Oatley, de Margaret Lowe et de Doris Jouannet, selon les circonstances et l'agenda mentionné dans le récit qui précède. De même, Gordon Cummins a réellement agressé Greta Hayward, dans le district de Piccadilly. Et, bien entendu, il a fait effectivement partie des forces britanniques de la RAF basées à Saint John's Wood Barracks, Regent's Park.

Gordon Cummins, « L'Éventreur du blackout », a été arrêté en février 1942, confondu par son numéro matricule des Forces Aériennes inscrit sur la gaine de son masque à gaz, égaré lors de l'agression d'une de ses victimes. Jugé en avril suivant à Old Bailey, reconnu coupable de

meurtres, il a été pendu, ainsi que le rapporte justement Francis Buir, à la prison de Wandsworth le 25 juin 1942, à l'âge de vingt-huit ans.

Diverses sources affirment – ironie de l'histoire – qu'un raid de l'aviation allemande a eu lieu pendant son exécution.

La biographie de Cummins, en revanche, ne dit rien de sa vision scotopique, ni de sa passion obsessionnelle pour *Cox and Box*...

La littérature ne prête pas seulement une oreille indulgente aux fantômes. Elle traduit leurs plaintes et habille les failles de leur histoire.

Dépôt légal 4^e trimestre 2014

ISBN 9782357201972

Directrice éditoriale : Isabelle Chopin

Conception de couverture : Le fruit du hasard

Maquette : Point Libre

Imprimé en France

© Éditions Hervé Chopin

164, rue de Vaugirard – 75015 Paris

www.hc-editions.com